



George Orwell

Stéphane Maltère

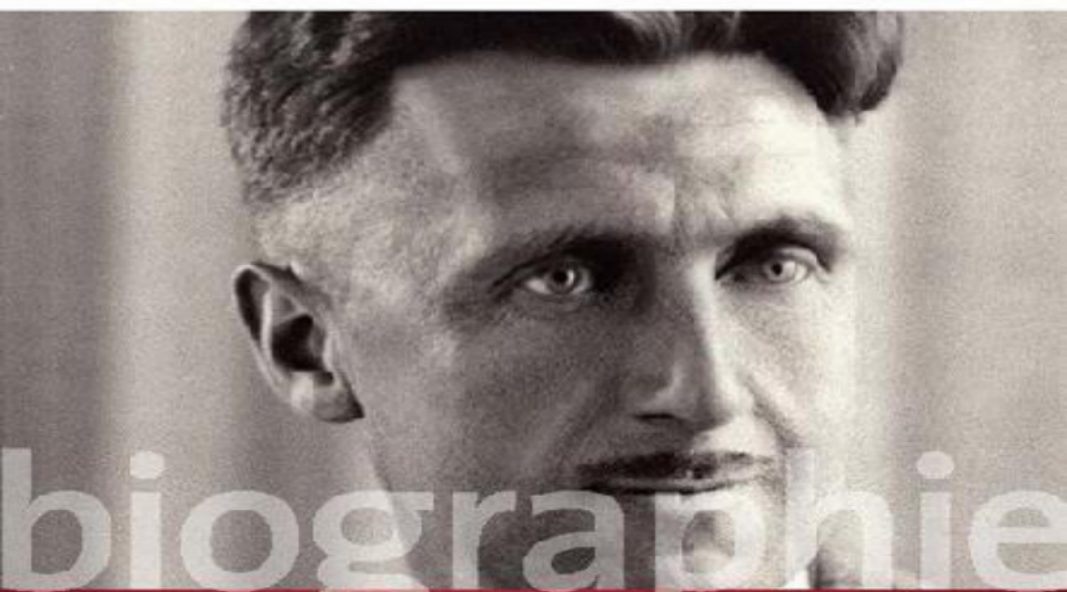
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

George Orwell

par Stéphane Maltère

INÉDIT



biographie

*nineteen
eighty-four*

folio
biographies

George Orwell

par

Stéphane Maltère

Gallimard

Né en 1977, Stéphane Maltère est professeur de lettres modernes à Clermont-Ferrand. Il est vice-président des Amis de Pierre Benoit et publie régulièrement des articles concernant l'auteur de *Mademoiselle de la Ferté* et de *L'Atlantide* dans les *Cahiers* de l'association. En 2012, il a fait paraître *Pierre Benoit, l'étonnant voyageur* (Albin Michel), un album biographique sur le romancier, ainsi qu'une édition pédagogique de *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe (Magnard). Il a publié en 2013, dans la collection « Folio Biographies », un livre sur Madame de Sévigné. Depuis 2012, il a établi, chez Magnard, les éditions pédagogiques de plusieurs ouvrages : *Alice au pays des merveilles*, *Arsène Lupin*, *Les Croix de bois*, *Candide*, ainsi qu'un Spécial Brevet (Français et Histoire des arts), publié en 2015.

« Je ne cesse de penser aux jeunes années 1 *1 »

Les cieux étaient plus bleus et les mers plus vertes

L'épinoche avait une gorge plus rose

Un œuf plus bleu et une joie plus vive

Lorsque le bon roi Édouard gouvernait le pays

Et que j'étais un petit garçon joufflu.

G GEORGE O RWELL , Carnet manuscrit 2, 1948

Motihari (Inde), 25 juin 1903.

À quelques mètres de la pointe du lac de la Perle qui traverse, comme un croissant de lune, la ville de Motihari, le bungalow de briques de la famille Blair, peint en blanc, se dresse humblement parmi les vaches, les chèvres, les cochons et les chiens. Tout près, un entrepôt d'opium, la spécialité locale qui parsème le vert intense des champs voisins de milliers de taches blanches. Motihari se trouve au Bengale, dans le nord-est de l'Inde. C'est le point de départ de la route du Népal, à une centaine de kilomètres de Katmandou. Quelques grappes de villages, au milieu des vergers de manguiers, des bosquets de palmiers et des touffes de bambous, « une partie spectaculaire du monde, veinée de rivières et dentelée de lacs, offrant une vue splendide en direction des hauteurs boisées de l'Himalaya népalais 3 », voilà le décor dans lequel Richard Walmesley Blair et sa femme Ida viennent de s'établir, pour quelques mois.

La famille Blair, ce jour-là, s'agrandit. Ida donne naissance à un garçon, qu'on prénomme Eric Arthur. Celui qui deviendra George Orwell est le second enfant de la famille : Marjorie Frances est née cinq ans plus tôt, le 21 avril 1898, à Tehta, entre Gaya et Jehanabad, à deux cents kilomètres au sud de Motihari.

Ida n'a pas encore tout à fait vingt-huit ans. Son mari, Richard, presque quarante-six. Ils se sont mariés le 15 juin 1897 à Nainital, à trois cents kilomètres au nord-est de New Delhi, dans l'église néogothique St John in the Wilderness (Saint-Jean-du-Désert).

« [O]n ne peut pas raconter la vie d'un homme de façon vraiment révélatrice sans dire un mot de ses parents et sans doute aussi de ses grands-parents 4 », affirme George Orwell en 1945 au sujet d'un livre de Samuel Butler. Cette théorie s'applique parfaitement à celui pour qui la classe sociale et les origines anglo-indiennes se révéleront prépondérantes.

Parmi les ancêtres d'Eric Blair, dont les premiers, au XIII^e siècle, sont écossais, se trouve Charles Blair « senior » (1743-1802), l'arrière-arrière-arrière-grand-père, riche propriétaire terrien qui laissera à sa mort « domaines, plantations, maisons d'habitation, terrains, tènements et héritages [...] dans l'île de la Jamaïque », ainsi que des « nègres, mulâtres et autres esclaves »⁵. Il épouse là-bas, en 1765, Lady Mary Fane, la seconde fille de Thomas Fane, huitième comte de Westmorland. Ils vivent ensuite éloignés de leurs possessions jamaïcaines, dans le sud de l'Angleterre, à Winterborne Whitechurch, dans le Dorset. De leurs quatre enfants, trois meurent, dont un à dix-neuf ans, en 1794, à Saint-Domingue, au service de Sa Majesté, pendant la révolution menée par Toussaint Louverture.

C'est donc Charles Blair « junior », né en 1777, qui assurera la descendance des Blair. On sait peu de choses de l'arrière-arrière-grand-père d'Eric, sinon qu'il épouse une certaine Jane de qui il aura dix enfants. Le dernier de la fratrie, Thomas Richard Arthur Blair, naît à Ensbury, dans le Dorset, en 1802, l'année où disparaît Charles Blair senior.

Thomas Blair, le grand-père d'Eric, est le filleul et le cousin de John Fane, dixième comte de Westmorland. Les Blair bénéficient alors encore du prestige de cette parenté. Mais la fortune familiale a sérieusement décliné depuis l'abolition de la traite négrière en 1807 et Thomas est contraint de gagner sa vie. Après de courtes études au collège de Pembroke (Cambridge), il a le choix, parmi les quelques possibilités qui s'ouvrent à un fils de bonne famille, entre l'Armée, l'Église ou les Colonies. Il choisit de servir Dieu et l'Empire : il s'engage dans l'armée des Indes et, plus tard, en 1839, il est ordonné diacre dans l'église anglicane de Calcutta, en Inde. Le canal de Suez n'étant pas encore percé à cette époque, les allers-retours pour l'Angleterre se font par Le Cap, sous domination britannique.

En 1839, à Wynberg, il épouse une jeune fille de vingt et un ans plus jeune que lui, Frances Catherine. Dans les quinze années qui vont suivre, elle lui donnera douze enfants. En 1843, Thomas Blair est ordonné prêtre en Tasmanie, colonie britannique depuis 1803 qui sert de bagne et où les Aborigènes sont exterminés. En 1854, il revient s'établir en Angleterre et obtient d'être nommé vicaire de Milborne St Andrew, dans le Dorset, grâce à l'influence des Westmorland. Il y demeurera pendant trente ans, jusqu'à sa mort en 1867.

Qu'a conservé Orwell de la vie et de la mémoire de ses ancêtres ? Un goût pour l'aventure, des attaches génétiques avec l'Inde (la terre qui l'a vu naître et qui l'obsédera toujours), le rêve passager d'être vicaire, une attirance pour l'Écosse où il finira sa vie ? « Eric avait pleinement conscience de son ascendance Blair : le cortège des ancêtres fantômes, leurs noms inscrits dans la bible familiale héritée

de son père, une peinture à l'huile de Lady Mary Blair et un ensemble de volumes reliés en cuir ayant appartenu à son grand-oncle, le capitaine Horatio Blair, à qui il était sentimentalement attaché [6](#) », autant de reliques qui montrent un réel intérêt pour l'histoire de sa famille. « Les Blair, écrit D. J. Taylor, étaient des représentants parfaits de la classe moyenne supérieure victorienne : professionnellement — et sentimentalement — liés à l'Empire, une fois leur argent pratiquement englouti, c'est le souvenir d'un passé beau et plus prospère qui les a portés. La mémoire de ce patrimoine s'est égarée dans les propres paysages intérieurs d'Orwell [7](#). »

En 1857, alors que le révérend Blair provoque le ressentiment de ses fidèles en faisant construire un somptueux presbytère aux frais de la paroisse [8](#), Richard Walmesley Blair, le futur père d'Eric, pousse son premier cri à Milborne St Andrew. Par souci d'économie — il a onze frères et sœurs —, il sera éduqué à la maison et ne connaîtra ni la *public school* ni l'université. L'influence des Westmorland est alors définitivement éteinte. Le destin de Richard est de suivre l'irrésistible pente de la famille Blair : il est privé d'une bonne éducation, de biens et de soutiens utiles. À dix-huit ans, il doit gagner sa vie et se rend sur le sous-continent indien. Son père est mort huit ans auparavant et sa mère a déménagé à Walcot, dans le Somerset. Il n'a ni l'âge ni le bagage universitaire nécessaire pour passer le concours d'entrée dans la fonction publique indienne (Indian Civil Service). Il entre donc, par la petite porte, au département de l'Opium où il commence une carrière assez médiocre, acceptant de jouer « l'un des rôles les plus obscurs et les moins héroïques de tout le système colonial [9](#) ». Le département de l'Opium, comme les services forestiers, la police ou l'ingénierie civile, offre des emplois de second plan. Richard, agent sous-adjoint à l'Opium, cinquième grade, est chargé de superviser les champs de pavot pour un salaire qui ne sera jamais bien élevé. La culture de l'opium constitue alors une rente importante pour l'Empire britannique. La production du gouvernement du Bengale, qui détient une forme de monopole, est immense et sa qualité, exceptionnelle. La majorité des récoltes est destinée à l'exportation vers la Chine. Comme il débute dans la fonction, Richard Blair est contraint à des déplacements réguliers à travers l'Inde, allant de poste en poste, principalement dans le nord du pays. Il contrôle les cultivateurs, estime la production de chacun. « C'était une existence solitaire, note Michael Shelden [...]. Des nuits passées dans des tentes ou dans des bungalows *dak*, réservés aux fonctionnaires de passage et qu'on trouvait à peu près partout. Les grandes villes de l'Inde se situaient à des centaines de miles de là, et les longues feuilles de service étaient rares. Pendant les mois les plus chauds — d'avril à octobre —, les insectes, la pluie et des températures caniculaires rendaient la vie

misérable. Quand il ne voyageait pas, il se noyait dans la paperasserie 10 ».

Nainital, au nord, ne fait pas partie des villes dans lesquelles Richard Blair est en poste. Située à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, la cité est connue pour le lac des Trois Sages, en forme de poire, qui en fait une station de montagne très prisée par les Européens. À cette époque, Richard contrôle les cultures d'opium à Shahjahanpur, à deux cents kilomètres au sud de Nainital. Cette ville indienne à forte concentration britannique l'attire. Il approche de la quarantaine, n'est toujours pas marié et rencontre là-bas, dans des circonstances qui demeurent inconnues, une jeune femme de vingt ans prénommée Ida.

Ida Mabel Limouzin est née le 19 mai 1875 — l'année même où Richard arrive en Inde — à Penge, dans la banlieue sud-est de Londres. Son père, Francis Mathew Limouzin, d'origine française, comme son nom le laisse entendre, est installé à Moulmein, en Birmanie, dans le commerce du bois de teck et la construction navale. C'est la spécialité familiale depuis l'arrivée du grand-père Limouzin en 1826 dans cette partie de la basse Birmanie.

Francis a débarqué dans le port birman avec ses frères William et Joseph à la fin des années 1850. Marié une première fois, il a perdu sa femme et ses deux enfants au début de 1864. Six mois plus tard, en août de la même année, il se remarie. Il épouse Thérèse Catherine Halliley avec qui il aura huit enfants, parmi lesquels Charles, Hélène Kate, surnommée Nellie, et Ida, qui naît à Penge alors que le couple séjourne dans la famille Halliley. Francis fonde Limouzin and Co. et brevète un canot de sauvetage. La famille est prospère et respectée dans tout Moulmein, au point qu'une rue y porte leur nom. Mais la fortune familiale s'amoindrit dans les années 1880 en raison de mauvais investissements de Francis dans la culture rizicole et du déclin de la construction navale.

Les enfants Limouzin grandissent à Moulmein. Les trois garçons semblent destinés à suivre les pas de leur père dans le commerce du bois et deux des cinq filles se dirigent vers l'enseignement : Nellie à Rangoun, de l'autre côté du golfe de Martaban qui borde Moulmein, Ida à Nainital, à plus de trois mille kilomètres des siens.

On ignore les raisons de cet éloignement : certains prétendent qu'elle y aurait accompagné un amoureux qui l'aurait abandonnée sur place, d'autres qu'elle y aurait trouvé refuge après la séparation. Toujours est-il qu'elle enseigne là-bas à des enfants de soldats coloniaux ou de fonctionnaires britanniques et y rencontre Richard Blair, qu'elle épousera peu de temps après. « Les occasions de mariage étaient très limitées, explique Bernard Crick, dans l'étroite communauté britannique des petits employés, et lorsqu'elles se

présentaient, il fallait sur-le-champ tirer parti de ces liaisons frénétiques et hâtives (d'un point de vue britannique) nouées un été dans des stations de montagne 11. » Il était sans doute écrit qu'Ida et Richard se rencontreraient à Nainital pour engendrer sept ans plus tard l'un des plus grands écrivains anglais du ^{xx}e siècle.

Qu'ont pu penser Francis et Thérèse du mariage de leur fille avec ce petit fonctionnaire sans fortune et en âge d'être son père ? Le nom de Francis, en tout cas, n'apparaît pas sur l'acte de mariage... Aux yeux de beaucoup, le couple est mal assorti : « Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, avait les yeux bleu clair et de bonnes joues ; elle, c'était une jolie brune, avec un sourire facile et un léger exotisme dans ses goûts vestimentaires 12. » L'âge, l'apparence, le caractère, tout semble les opposer. L'Orient est ce qui les rapproche.

Rapidement après leur mariage, Ida suit Richard loin de la luxuriante Nainital, à Tehta, où il occupe son nouveau poste. Elle y donne naissance à Marjorie et le couple repart, quelques mois plus tard, en direction de Motihari, où, en 1903, le petit Eric vient au monde. Il est baptisé là-bas, le 30 octobre. À cette date, la décision de quitter l'Inde a sans doute déjà été prise par Ida. Richard, qui vient de monter en grade, doit de nouveau s'installer ailleurs, à Monghyr, la deuxième plus grande ville du Bihar, bercée par le Gange. Ida ne peut pas se contenter éternellement de cette vie de nomade. Marjorie a six ans, et il est d'usage d'envoyer les enfants de cet âge en Angleterre pour poursuivre leur éducation. Si l'on ajoute la menace d'une épidémie de peste quipèse sur elle et ses enfants, on comprend la volonté d'Ida de retourner en Angleterre. « Ida [...], à vingt-huit ans, écrit Gordon Bowker, était sans doute très heureuse de quitter la chaleur, la poussière, le cercle fermé de la société anglo-indienne et la menace omniprésente d'une infection mortelle. En Angleterre, qui plus est, elle serait assurément bien loin de son mari entre deux âges et du risque de grossesses encore plus lourdes et contraignantes 13. » Richard les accompagne-t-il là-bas ? On ne trouve pas trace de son nom sur les registres de cette époque en Inde, ce qui pourrait le faire penser. Avant de partir, des clichés sont réalisés montrant Eric, bébé jouflu dans les bras de sa mère et de sa nourrice indienne.

En Angleterre, la famille emménage à Henley-on-Thames, une petite ville à soixante kilomètres à l'ouest de Londres. La première maison que la mère et ses deux enfants habitent sur Vicarage Road est appelée « Ermadale » (la « vallée d'Eric et Marjorie »). Cette installation n'est que provisoire et ils louent ensuite, une rue plus loin, sur Western Road, une maison plus spacieuse : « The Nutshell » (« la coquille de noix »). Ida n'y est aidée que ponctuellement par une servante car le niveau de vie en Angleterre est plus élevé qu'en Inde, et la pension de Richard ne permet pas l'embauche d'une cuisinière ou d'une femme de

chambre. Mais elle semble très bien s'en accommoder. Elle est jeune, vive, indépendante et, en 1904, une bonne partie de ses frères et sœurs (Charles, Norah et Nellie) ont également fait le voyage du retour en Angleterre, tandis que le cadet, George, qui a vingt-trois ans, a décidé de faire sa vie au Cap.

Les Limouzin sont anticonformistes : l'oncle William, mort en 1863, avait fait parler de lui en s'affichant avec une femme indienne, Ma Soe, de qui il avait eu une fille, Aimée ; Franck, le grand frère d'Ida, fait scandale à son tour, en 1899, en procréant avec une jeune Birmane. Pour sauver la face, il quitte le pays quelques années avant de revenir du Siam pour assumer son rôle. Quant aux tantes du petit Eric, féministes convaincues, elles se battent aux côtés des suffragettes pour le droit de vote des femmes et évoluent dans la Société fabienne, une mouvance politique de centre gauche, socialiste et réformatrice, à l'origine de la création du Parti travailliste anglais. Le futur George Orwell baigne dans un monde de femmes engagées qui ont peu de tendresse pour la gent masculine. Pour elles, « les hommes sont des bêtes 14 » et le mot est à ce point utilisé par cet aréopage féministe qu'on ne peut s'étonner, dès lors, que le premier mot du petit Eric, consigné dans le journal intime tenu par sa mère en 1905, ait été le mot « bestial » : « Samedi 11 février : Appelle les choses “bestiales” 15. »

La vie à Henley est douce et agréable pour Ida, dont le mari a rejoint son dernier poste à Monghyr en mars 1904. La ville elle-même est tranquille, « avec de larges rues, des jardins bien entretenus et de belles villas de construction récente. [...] La rivière [est] à moins d'un mile de là, bordée d'un côté par une longue étendue de prairie luxuriante, et de l'autre par des collines boisées. Un peu plus loin en aval, les arches en larges pierres du pont de la ville enjamb[ent] la rivière, avec le clocher de l'église à tourelles assis de façon pittoresque derrière elle 16 ». Canots, péniches, bateaux à vapeur défilent dans la quiétude de cette paisible petite ville. Ida s'intègre vite à la bonne société de Henley et semble profiter de l'existence qui lui est offerte : « La vie était pour elle une ronde perpétuelle de visites à l'église, de promenades à travers la région, de pique-niques avec les enfants, de goûters et de soirées passées à jouer au bridge 17. » Le journal qu'Ida a tenu en 1905 — habitude familiale que George Orwell perpétuera — permet de la suivre dans ses nombreux périple à Londres. En juin, à Wimbledon, elle applaudit la victoire en finale de l'Américaine May Sutton, qui choque par sa robe lui découvrant les chevilles, et celle du tennisman, quadruple vainqueur, Hugh Lawrence Doherty : « Glorious day 18 », commente-t-elle. Elle assiste à des conférences, se rend aux bains publics de Paddington avec sa sœur Nellie, est éblouie par Sarah Bernhardt dans *Angelo, tyran de Padoue* — « tout simplement

sublime 19 » — et s'adonne à la photographie. Entre les concerts, le music-hall — où elle encourage Nellie —, les visites aux jardins botaniques royaux de Kew, les emplettes entre sœurs, les défilés de suffragettes, la régate royale annuelle d'Henley, Ida en oublierait presque ses enfants...

Mais son instinct maternel est sûr. Le journal de 1905 mentionne souvent « Bébé », pour Eric, dont la santé lui cause quelques inquiétudes : « Lundi 6 février : Bébé pas bien du tout, j'ai fait venir le docteur qui a dit qu'il avait une bronchite 20. » Un mois plus tard, il prend l'air pour la première fois depuis sa maladie. Un peu avant les deux ans d'Eric, le 14 juin, elle raconte les prouesses de son jeune fils : « Le dernier exploit de Bébé a été de sortir dans le jardin par la fenêtre du salon 21. » Eric s'épanouit au milieu des livres en tissu, des histoires de Pierre l'Ébouriffé et de Jeannot Lapin, des comptines, des soldats de plomb, des toupies et de la cire à modeler. Le petit garnement prend plaisir à effrayer sa tante au moyen d'une souris mécanique qu'il fait courir dans toute la maison, et ne semble pas trop craindre le croque-mitaine Solomon Grundy dont on menace les enfants désobéissants... En août, la famille passe quelques jours de vacances à Frinton-on-Sea, sur la côte est britannique : Eric s'amuse à barboter dans l'eau, mais il est de faible constitution et tombe une nouvelle fois malade. « Toutes les premières photographies de lui montrent un petit garçon potelé, dodu, mais les racines de son perpétuel mauvais état de santé — des bronches fragiles — se trouvent ici, dans la petite enfance 22. » Cette faiblesse pulmonaire, qui inquiète Ida, demeurera une préoccupation constante dans la vie de George Orwell. De façon prémonitoire, le journal de 1905 annonce une fragilité dont l'écrivain aura du mal à prendre conscience et qui le conduira à la mort.

Ida poursuit, auprès de ses enfants, une vie dans laquelle, selon sa petite-fille, elle prend du bon temps 23. Elle vit loin de son mari et a sans doute pris l'habitude de son absence.

À l'été 1907, après trois ans passés seul en Inde, Richard Blair obtient une permission de trois mois. Il rentre en Angleterre, auréolé depuis le mois de mai du premier grade de sa fonction au département de l'Opium. On ignore la réaction du petit Eric, habitué à vivre au milieu des femmes, et méconnaissant ce père qu'il a si peu vu depuis sa naissance. L'apparition de cet homme vieillissant — il a alors cinquante ans — et sa disparition soudaine au début de l'automne n'ont pu marquer en profondeur cet enfant timide, habitué aux jupes de sa mère. Tout juste a-t-il pu être perçu comme un intrus dans ce cocon familial aux habitudes éprouvées. De quel œil Ida voit-elle ce retour, elle qui manifeste quotidiennement son indépendance de jeune femme épanouie ? Les retrouvailles du couple seront également

charnelles : dès juillet, Ida tombe enceinte. Eric semble espérer que ce sera un petit frère... Mais au printemps suivant, le 6 avril 1908, c'est une fille qui naît : on la prénomme tout simplement Avril. Eric se retrouve alors au centre de la fratrie, séparé par cinq ans de chacune de ses sœurs.

1908 est pour lui une année importante : il a cinq ans et fait son entrée dans une école catholique pour filles, dans laquelle il est le seul garçon. L'établissement, dans lequel Marjorie est déjà élève, est dirigé par des religieuses françaises, expulsées de France après la dissolution des congrégations religieuses non autorisées par la III^e République. Ida, très attachée à ses origines, voit d'un bon œil cette éducation catholique. Eric s'est-il épanoui dans ce couvent ? Il semble que c'est à cette époque que prend fin le paradis de son enfance. Dans une lettre à son ami Julian Symons, il écrit, quarante ans plus tard : « Je crois vraiment qu'il est relativement facile, de nos jours, de [...] permettre [à un enfant] d'échapper aux tourments tout à fait inutiles que j'ai moi-même endurés, par exemple 24. » De quels tourments parle-t-il ? De l'éducation rigoriste des ursulines — l'était-elle seulement ? Du sentiment diffus de culpabilité qui commence à poindre sans raison en lui ? De la solitude dans laquelle il s'enferme ? N'est-ce pas, de la part de George Orwell, une posture rétrospective, une vision de son enfance fatalement déformée, retouchée « pour donner assise à ses préoccupations politiques de la maturité 25 » ? Gordon Bowker écrit à ce sujet : « L'enfance d'Eric fut pour lui, dans sa vie d'adulte, un refuge heureux, ainsi qu'un profond bassin de la mémoire dans lequel il venait pêcher un aperçu occasionnel d'un passé dont il faisait le deuil 26. » Le regard qu'il porte sur l'enfance, en tant qu'adulte, n'est pas celui d'un monde de l'innocence : il voit l'enfant comme « un être extrêmement pathétique [...] qui vit très souvent dans un univers terrifiant 27 ». Dans son roman *Un peu d'air frais*, publié en 1939, il fait dire à son double désabusé George Bowling : « Je n'idéalise pas mon enfance, et à la différence de bien des gens je ne désire pas la revivre. La plupart des choses auxquelles j'étais attaché n'ont plus aucun attrait pour moi. [...] À quoi ça sert de se retrouver sur les lieux de l'enfance ? Ils n'existent pas. Refaire surface, respirer un air d'enfance ! Mais il n'y a plus d'air 28. »

Petit, il se sent seul, incompris, délaissé, et a du mal à lier amitié avec des garçons de son âge. Faute d'amis réels, il se crée un ami imaginaire, qu'il appelle Fronky, et dont il rapporte les paroles à sa sœur Avril. Il fait alors la découverte de son esprit inventif et de son aptitude à l'exprimer : « J'étais conscient d'avoir un don pour le langage et une capacité à aborder de front les aspects désagréables de l'existence, et je me rendais compte que je me créais ainsi une sorte d'univers à part où je pouvais échapper aux déceptions quotidiennes

de ma vie 29. » C'est le début pour lui d'une prise de conscience fondamentale : « Très tôt — dès, je crois, l'âge de cinq ou six ans — j'ai su que je serais un jour écrivain 30. »

Sa première expérience de l'écriture est précoce : « J'ai écrit mon premier poème à l'âge de cinq ans, ma mère le prenant sous ma dictée. Je ne m'en souviens plus du tout, sauf qu'il y était question d'un tigre et que ce tigre avait des “dents comme des chaises” — l'expression était jolie, mais je crois bien que mon poème était directement imité du “Tiger, Tiger” de Blake 31. »

C'est un enfant intelligent, assez brillant, et qui apprend vite. Les trois années d'apprentissage chez les sœurs, au cours desquelles il se lance dans la lecture de tout ce qui lui tombe sous la main, le révèlent. Il lit les journaux, les prospectus publicitaires, et des livres, bien sûr — *Tom Sawyer* de Mark Twain, *L'Île de corail* de Robert Ballantyne ou encore des histoires pour filles de Kate Douglas Wiggin —, qu'il trouve dans la bibliothèque de sa sœur Marjorie. Il découvre aussi Kipling : « [un] conteur qui a si profondément marqué mon enfance 32 ». Ces lectures favorisent son goût de l'introspection et nourrissent son imagination.

C'est l'âge où il fouille dans les placards de ses parents — il déniche un jour dans l'armoire de sa mère une robe à bustier et faux-cul qui le laisse pantois —, développe une passion pour les listes, qu'il élabore de manière obsessionnelle, et répond à toutes les annonces publicitaires qu'il trouve : il reçoit ainsi, adressée au nom de sa mère qui mettra rapidement fin à cette manie, une abondante documentation qui permettrait à cet enfant de six ans de perdre du poids, de gagner de l'argent ou d'arrêter de boire...

C'est aussi l'âge de la découverte de la sexualité. Dans « Tels, tels étaient nos plaisirs », écrit en 1947, il se souvient de ses premières émotions en compagnie des enfants du plombier : « [I]l nous arrivait parfois de jouer à des jeux vaguement érotiques. L'un d'eux consistait à “jouer au docteur”, et je me souviens d'avoir ressenti un certain émoi, tenu mais fort agréable, à appuyer une trompette d'enfant, qui était censée être un stéthoscope, sur le ventre d'une petite fille 33. » M^{me} Blair, choquée par ces jeux, y met le holà.

Au couvent des ursulines, la même année, il s'éprend d'une fille plus âgée que lui, Elsie, dont il tombe éperdument amoureux, « passion faite d'une adoration si totale qu'[il] n'en [a] jamais ressenti depuis lors de telle pour qui que ce soit 34 ». Il se servira de cette passion pour son roman *Un peu d'air frais*, dans lequel son héros George Bowling revoit, des années plus tard, son amour d'enfance, une certaine Elsie Waters, devenue une « harpie grasse », une « grosse dondon voûtée allant clopin-clopant sur des talons à bout de course 35. »

Après l'épisode des enfants du plombier, Ida Blair désire contrôler davantage les fréquentations de son fils. Elle demande à Humphrey, le fils du docteur Dakin, le médecin de famille, d'accepter dans son groupe d'amis le frêle et timide Eric. Humphrey ne l'apprécie pas mais il est amoureux de sa sœur Marjorie... À l'époque, il voit Eric comme un garçon faible, trop sensible : « Notre bande de gamins traînait dans Henley ; c'était le plus jeune et il était une nuisance absolue. C'était un petit garçon grassouillet, toujours à pleurnicher et à se faufiler partout, à raconter des histoires et ainsi de suite. [...] C]e n'était pas un petit garçon très agréable 36. » Une fois intégré au groupe, Eric participe à toutes les expéditions. L'activité principale est la pêche, qui devient pour lui une vraie passion.

Cette enfance dans une bande, quand bien même il ne s'agit que de gamins des rues d'Henley, est marquée par la cruauté : chasse aux lapins, aux rats, aux écureuils, tout semble une bonne occasion pour tuer. Les garçons dénichent les oiseaux, volent les œufs, piétinent parfois les nids, attrapent des crapauds qu'ils font exploser avec une pompe à vélo... « [N]ous étions à notre façon de petits animaux cruels [...], commente George Bowling dans *Un peu d'air frais*. Les garçons sont comme ça, je ne sais pas pourquoi 37. »

Parfois, les vacances se déroulent loin d'Henley, soit à Looe, soit à Polperro en Cornouailles, comme à l'été 1910. Eric passe son temps à s'amuser en compagnie de Marjorie et d'Avril, escalade les rochers, se baigne, et rencontre les fermiers des alentours : « Il me semble que c'est tout le temps l'été quand je me rappelle mon enfance 38. » C'est à Looe, de son propre aveu, qu'il commence à prendre conscience des distinctions de classe :

Jusqu'à cet âge, mes héros se recrutaient surtout parmi les représentants de la classe ouvrière, parce que c'étaient eux qui me paraissaient se livrer aux activités les plus captivantes — pêcheurs en mer, forgerons, maçons. [...] Tous ces gens-là représentaient le « bas peuple » et j'étais censé ne pas les fréquenter 39.

Eric Blair est donc, à l'âge de sept ans, un petit garçon insaisissable : fin lecteur et bon élève, chasseur cruel et influençable, enfant timide et aventureux.

Un an plus tard, à la fin de l'été 1911, Ida a pour son fils de hautes ambitions. Elle est prête à tous les sacrifices pour lui assurer un bon avenir. Avec l'aide de son frère Charles, elle parvient à lui faire intégrer une *prep school* réputée : St Cyprian, à Eastbourne, sur la côte sud de l'Angleterre, dans laquelle il sera boursier.

La rentrée est prévue pour septembre et Eric ne sait pas encore qu'il va vivre des années bien douloureuses.

*1. Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 308.

« Tel un poisson rouge dans un aquarium rempli de brochets 1 »

*Quand je repense à mes années de collège,
j'ai presque chaque fois l'impression de respirer
une bouffée d'air froid et nauséabond.*

G EORGE O RWELL , « Tels, tels étaient nos plaisirs », 1953

Eastbourne (Angleterre), septembre 1911.

Eric a intégré depuis deux semaines l'école préparatoire St Cyprian et il se réveille encore, en pleine nuit, les draps mouillés... Il a huit ans, et cela faisait des années qu'il ne faisait plus pipi au lit. On l'a pourtant prévenu : s'il recommence, il sera battu. Tous les soirs, il prie avant de s'endormir : « Mon Dieu, faites que je ne mouille pas mon lit ! Oh, mon Dieu, faites que je ne mouille pas mon lit ! »

Et pourtant, chaque nuit, ça recommence...

Sur les conseils de son frère Charles, et vivement encouragée par l'école du couvent, Ida a choisi cette institution un peu lointaine, située à près de deux cents kilomètres au sud d'Henley, au bord de la Manche, car elle connaît son excellente réputation. Pour un fils de fonctionnaire comme Eric, il est important d'entrer dans ce genre d'écoles privées car elles ouvrent les portes des prestigieuses *public schools*. À l'époque, les plus illustres sont Harrow, Winchester, Rugby et la très convoitée Eton. Même si une *prep school* demande un investissement financier important et qu'ils ne sont pas très fortunés, les Blair veulent la meilleure éducation possible pour leurs enfants. Ils savent que c'est le plus sûr moyen de leur assurer une promotion sociale. Leur chance, c'est qu'Eric est un garçon particulièrement brillant.

Ida se rend donc, au printemps 1911, à Eastbourne, pour rencontrer Lewis et Cicely Vaughan Wilkes, le couple qui dirige l'école St Cyprian, qu'ils ont fondée en 1899. Ils acceptent de prendre Eric, qu'ils considèrent comme un élément prometteur, avec des frais d'inscription réduits. Eric ne sait pas — encore — qu'il est soumis à ce traitement de faveur. C'est une chance pour les Blair et une aubaine pour les Wilkes. En effet, leur intérêt est d'attirer un grand nombre d'élèves à plein tarif, recrutés parmi les familles les plus aisées du pays : quelques fils d'aristocrates, mais surtout beaucoup de nouveaux riches. Pour cela, il faut que St Cyprian jouisse d'une excellente

réputation. C'est là que les aptitudes des moins favorisés entrent en jeu : plus l'école enverra d'élèves vers les *public schools* de renom, plus elle sera cotée. Le journal de l'école, *La Chronique de St Cyprian*, ne se prive pas d'une telle publicité et dresse la liste des écoliers promis à un bel avenir à Eton ou Harrow, par exemple.

St Cyprian reçoit à cette époque-là quelque soixante-dix élèves. Ce n'est pourtant pas la seule école d'Eastbourne puisque cette ville du Sussex, devenue le centre névralgique de l'éducation privée anglaise, comprend un grand nombre d'écoles similaires et « des dizaines de professeurs particuliers référencés dans l'annuaire du coin 2 ». Ces soixante-dix élèves, répartis sur plusieurs niveaux pour une scolarité de cinq années, sont encadrés par une dizaine d'enseignants, dont les Wilkes eux-mêmes. Une publicité de 1912 pour l'établissement précise : « École préparatoire pour fils de gentilshommes. À proximité des terrains de golf sur huit hectares, avec bassin de natation, chapelle, atelier de menuiserie et champ de tir. Classes spéciales pour bourses d'études et examens d'entrée dans la Marine royale. Proche mer et Downs 3 ». L'école est idéalement située, entre mer et campagne, à la périphérie de la station balnéaire d'Eastbourne, qui compte près de 40 000 habitants en 1911. Bordée par la Manche, dans laquelle s'avance une jetée construite sur pilotis, la ville est surplombée par les Downs, une chaîne de collines crayeuses qui se termine à Beachy Head, la falaise la plus haute d'Angleterre.

Quand Eric fait sa rentrée, en septembre 1911, à St Cyprian, il découvre « l'impressionnante structure en brique rouge du bâtiment principal, avec ses nombreux pignons, sa cheminée monumentale et ses dizaines de fenêtres hautes 4 ». Deux maisons de la fin de l'époque victorienne contiennent les salles de classe, la bibliothèque, les dortoirs, le réfectoire, les bureaux et les appartements des Wilkes. À côté se trouvent le gymnase, donnant sur les terrains de cricket et de football, et une petite chapelle. Eric apporte avec lui, comme le fera son contemporain Cecil Beaton, les fournitures demandées : « 12 paires de chaussettes, 6 paires de pyjamas ; la casquette d'écolier ; des blazers ; 3 paires de shorts de football ; 1 rond de serviette et une bible 5 ». Très vite, il sera aux couleurs de St Cyprian, vêtu du maillot vert à col bleu, de la culotte courte en velours côtelé et de la casquette bleue à croix de Malte.

Il est accueilli par Mme Wilkes, une femme corpulente de trente-six ans qui semble mener d'une main de fer les écoliers, son personnel et les professeurs. John Grotrian, dont le frère Brent est un camarade de promotion de Blair, la décrit en ces termes : « Mme Wilkes avait une tête ronde, et elle était extrêmement grasse 6. » Orwell, pour sa part, écrit : « C'était une femme trapue, large d'épaules, aux joues rouges, au front bas, aux sourcils saillantset aux yeux très enfoncés et

soupçonneux. » Les élèves s'adressent à elle en lui disant « Mum » (« Maman »). Le jour de l'arrivée d'Eric, M^{me} Wilkes remarque ce petit garçon « se tenant à l'écart, les yeux secs, mais baissés, les épaules tombantes, l'air complètement désespéré 7 ». Elle sait bien ce que ressentent la plupart des garçons qui quittent leur mère et leur famille pour la première fois. Elle sait comment s'y prendre. Elle s'approche donc de lui, se met à genoux pour le prendre dans ses bras, attendant qu'il se blottisse contre elle, qu'il pleure contre sa poitrine, qu'il soupire en regrettant sa maman et en l'acceptant, elle, comme remplaçante provisoire... Mais elle le sent se raidir et faire tous les efforts pour se libérer de sa consolante étreinte. Ni Blair ni M^{me} Wilkes ne se remettent de ce premier contact manqué. Rien n'y fera, pas même le pique-nique sur les Downs qu'elle organise le lendemain pour se rapprocher des nouveaux arrivants. Des années plus tard, elle dira de lui qu'il n'était pas un petit garçon affectueux.

L'entrée dans un pensionnat est toujours un moment difficile. Les contemporains d'Eric, Cecil Beaton et Cyril Connolly, arrivés à St Cyprian un an ou deux après lui, racontent leur « mal du pays » et les crises de larmes qui l'accompagnent : « Au cours de ces premiers jours à Eastbourne, je me mettais à chialer, de jour et de nuit, aux moments les plus inappropriés. J'étais tout à coup submergé par une vague de nostalgie et je fondais en larmes au beau milieu d'une phrase. Je pris alors l'habitude de me réveiller de bonne heure pour pouvoir aller pleurer tout seul aux toilettes 8. »

Dans « Tels, tels étaient nos plaisirs », écrit des années plus tard, en 1947, George Orwell revient sur ses années à St Cyprian. Le récit est féroce, sans doute déformé par le temps, et Orwell y fait le procès à charge de l'établissement, des Wilkes et de toutes les « sales petites écoles [...] qui estropient à vie les esprits de la majorité des enfants de la classe moyenne 9 », ceux qu'il appelle « le rebut [...] : les fils de pasteurs, de fonctionnaires indiens, de veuves dans le besoin, etc. ». On ne s'étonnera pas de la froideur des lignes de ce récit autobiographique dans lesquelles il écrit que « St Cyprian était une école snob et chère, en passe de devenir encore plus snob, et sans doute plus chère », ni de lire que Sambo — c'est le surnom que les élèves donnaient à M. Wilkes — « avait deux grandes ambitions. La première était d'attirer une clientèle aristocratique, la seconde de former de futurs boursiers accueillis dans des *public schools*, et plus particulièrement à Eton ». Pour lui, « [i]l avait investi dans cette mine d'or qu'étaient nos cerveaux, et il fallait que cela rapporte ».

Orwell fait de St Cyprian un des symboles de la société de l'avant-guerre, une société de classes gangrenée par le snobisme et l'argent et dans laquelle il ne se sent pas à sa place. Dans un roman paru en 1936, *Et vive l'Aspidistra* !, il fait dire à son héros, Gordon Comstock :

« Probablement est-ce ce que l'on peut faire subir de plus cruel à un enfant que de l'envoyer à l'école parmi des enfants plus riches que lui. Un enfant conscient de sa pauvreté sera au martyre [...] à un point qu'un adulte ne peut guère imaginer 10. »

Orwell raconte des « interrogatoires stupéfiants de méchanceté » auxquels sont soumis les élèves suspectés de pauvreté : « Ton pater touche combien d'argent par an ? Tu habites dans quel quartier de Londres ? Knightsbridge ou Kensington ? Tu as combien de salles de bains chez toi ? Tes parents ont combien de domestiques ? Vous avez un maître d'hôtel ? Bon, alors, un cuisinier ? Où est-ce que tu fais faire tes vêtements ? Tu es allé à combien de spectacles pendant les vacances ? Combien on t'a donné d'argent de poche ? Etc. » Eric comprend très vite le rôle de l'argent et la prédestination des individus selon leur classe sociale : « J'étais parvenu très tôt [...] à la conclusion qu'à moins de posséder 100 000 livres sterling, on était un moins-que-rien. [...] Selon de tels critères de prestige social, je ne valais rien et ne pouvais rien valoir. »

La vie d'écolier à St Cyprian est particulièrement difficile. Au snobisme s'ajoute le favoritisme dont fait preuve Mme Wilkes — que les élèves appellent secrètement « Flip », en raison de sa lourde poitrine qui semble battre la mesure —, agissant dans son école comme une souveraine à l'humeur changeante, conciliante avec les puissants, féroce avec les faibles. Les enfants les moins argentés sont sans cesse humiliés, quand bien même leurs parents se saignent aux quatre veines pour qu'ils ne le paraissent pas aux yeux des autres. Mme Wilkes est l'objet d'une fascination-répulsion de la part des élèves. C'est une femme imprévisible : « Il y avait des jours où tout le monde tremblait devant ces yeux caves et accusateurs, et d'autres où elle était comme une reine badine entourée de courtisans-soupirants, riant et plaisantant, prodiguant ses largesses, ou les promettant [...]. Nous disions : “Je suis en faveur” ; ou bien “Je ne suis pas en faveur”. » Eric, bien souvent, ne l'était pas... Henry Longhurst précise : « Il est vrai que [...] si vous étiez en faveur, la vie était belle : si vous ne l'étiez pas, c'était l'enfer [...]. D'autre part, ça vous apprenait l'une des dures leçons de l'existence — que, si vous ne cherchez pas à être le Numéro Un, personne ne le fera à votre place 11. »

Cette femme, prompt à tirer les petits cheveux — Eric trouvera la parade en prenant bien soin, chaque matin, de bien se les graisser — et à humilier les élèves, n'est qu'un aspect de la violence qui peut régner dans un pensionnat de garçons. Brent Grotrian et Eric sont très souvent les victimes des coups et des brimades que les aînés infligent aux plus faibles ou aux premiers de la classe. Et quand ce ne sont pas les élèves, le directeur, M. Wilkes, s'en mêle...

Eric, depuis quelque temps, manifeste donc son mal-être par une

énurésie nocturne... Il sait, pour se l'être entendu dire, qu'à St Cyprian on soigne à coups de fouet ceux qui en sont victimes. C'est le directeur de l'école qui s'en charge. Eric, sur l'ordre de la surveillante Margaret, se rend donc, après le petit-déjeuner, dans le bureau de M. Wilkes. Là, il doit confesser son crime, avant d'être battu à coups de « cravache à manche en os » : « Il avait pour habitude de poursuivre son sermon tout en vous fouettant, et je me rappelle les mots "petit-garçon-malpropre" qui scandaient ses coups. Il ne me fit pas mal (peut-être ne frappait-il pas très fort parce que c'était la première fois), et je sortis du bureau très soulagé. » À peine dehors, voilà Eric qui se vante de n'avoir pas eu mal. Mme Wilkes, l'entendant, furieuse, le renvoie dans le bureau de son mari. Cette fois, les coups portés sont d'une violence telle que Wilkes en casse sa cravache. Eric pleure pour la première fois, pas de douleur, mais d'un « chagrin propre à l'enfance, si profond qu'il n'est pas facile à décrire ».

M. Wilkes était « un homme voûté, d'allure étrangement rustaude, qui sans être gros se déplaçait d'un pas traînant ; son visage joufflu faisait penser à celui d'un bébé grandi trop vite, et il pouvait se montrer d'excellente humeur ». Il enseignait le latin à coups de stylo en argent — de la taille d'une banane, se souvient Eric — sur la tête des élèves récalcitrants et interrompait parfois la leçon pour ce faire : « Cela n'arrivait pas très souvent, mais je me souviens fort bien d'avoir été sorti plus d'une fois de la salle au milieu d'une phrase latine, d'avoir reçu une correction, puis d'avoir repris, comme si de rien n'était, la phrase où je l'avais laissée. »

La vie quotidienne à St Cyprian est faite de rituels : le réveil a lieu à 7 h 30. Les élèves sont réunis devant le bassin — par tous les temps et en toute saison — puis chacun, l'un après l'autre, doit plonger dans « l'abominable piscine » où règne « une odeur de chair de poule et d'eau vaseuse [12](#) ». Certains profitent de la cohue pour se mouiller subrepticement les cheveux et faire croire qu'ils ont trempé dans l'eau saumâtre. Eric se souvient : « Et puis il y avait l'eau boueuse du bassin — il faisait quatre ou cinq mètres de long, l'école entière était censée s'y tremper tous les matins, et je ne pense pas que l'eau en ait été changée très souvent — et les serviettes de bain perpétuellement humides qui sentaient le fromage. » L'entraînement physique, le ventre vide, se poursuit jusqu'à l'heure de la chapelle où les élèves entonnent un chant religieux ou récitent quelque prière, en bâillant. Au petit-déjeuner, on sert une nourriture faite de gruau, de pain tartiné d'une fine couche de beurre et de confiture : « [P]resque partout quelque détail répugnant s'impose au souvenir. Par exemple, les bols en étain dans lesquels nous mangions notre porridge. Les bords en étaient recourbés, et sous ces bords s'accumulait du porridge suri que l'on pouvait détacher en longues lamelles. Quant au porridge lui-même, on

y trouvait tant de grumeaux, de cheveux et de choses noirâtres peu identifiables qu'on ne pouvait s'empêcher de penser que quelqu'un les y avait mis délibérément. Il était plus prudent d'y regarder à deux fois avant de se mettre à manger. » Ce répugnant souvenir du petit-déjeuner est partagé par bon nombre des camarades de Blair. Henry Longhurst, qui a pourtant toujours cherché à défendre St Cyprian et ses dirigeants, se rappelle des « bols froids en étain dans lesquels on mangeait le porridge, plein de grumeaux épais et gluants. Un jour, je vomis dans mon bol, et l'on me fit mettre debout à l'écart pour finir ce qu'il y avait dedans 13 ». On n'est pas loin, même si Orwell s'en défend, de l'infâme pensionnat du *Nicholas Nickleby* de Dickens...

Le petit-déjeuner terminé, Mme Wilkes fait réciter aux élèves des versets de la Bible qu'elle leur a demandé d'apprendre. Elle pose des questions et les malheureux qui n'ont pas bien lu, pas bien appris ou pas bien compris subissent les premiers châtiments de la journée. John Grotrian se souvient d'Eric : « [s]on visage en forme de lune était bien trop souvent strié de larmes 14 ».

Les souvenirs d'Eric Blair sont marqués par l'écoeurement : « [C]e serait falsifier mes souvenirs que de ne pas mentionner qu'ils portent pour l'essentiel sur le dégoût que j'éprouvais alors. » Il trouve même une formule pour résumer la vie d'un jeune adolescent dans une *prep school* : « [O]n a sans cesse l'impression de faire de la corde raide au-dessus d'une fosse d'aisance. » Pour Bernard Crick, « l'identification qu'il établit entre l'ordure et l'oppression, entre la crasse et la tyrannie, remonte à cette époque lointaine 15 ».

Cyril Connolly se souvient de la dureté de St Cyprian : « bleu de froid, traînant constamment à proximité des radiateurs et des toilettes, [il s']éveill[ait] chaque matin avec les souffrances accumulées des matins précédents 16 ».

La vie à l'école est d'autant plus difficile pour Eric qu'elle est en contraste avec la vie des quelques mois précédents, ceux des vacances en famille : « La maison était sans doute loin d'être idyllique, mais du moins était-ce un endroit où régnait l'amour plutôt que la peur, et où l'on n'était pas constamment sur ses gardes avec son entourage ; à l'âge de huit ans, on vous arrachait brutalement à la chaleur de ce nid pour vous jeter dans un univers de violence, de mensonge et de secrets, tel un poisson rouge dans un aquarium rempli de brochets. »

On ne devine ni angoisse ni chagrin dans les lettres qu'Eric envoie chez lui — il en reste vingt-deux, dont vingt et une écrites dans les quinze premiers mois de sa scolarité à St Cyprian. Elles sont assez banales, portant sur les résultats scolaires, les sorties sur les Downs et les activités sportives. Certaines sont illustrées d'animaux, d'avions, de bateaux... Il ne se plaint de rien, ne montre aucune souffrance particulière. Certes, les lettres étaient relues et parfois corrigées —

même si l'orthographe de certaines n'a pas été complètement revue... — mais il aurait été possible, s'il l'avait vraiment voulu, de poster ailleurs une lettre de doléances.

Le trimestre à St Cyprian s'achève sur une note positive : Eric semble malgré tout s'amuser, il travaille bien et ne paraît pas traumatisé par ces pénibles premiers mois. Il se réjouit de retrouver, pour les vacances à Henley, sa mère adorée, sa sœur Avril, sa collection de timbres... et son père, qui revient d'Inde après quatre ans d'absence.

Richard Blair prend sa retraite en janvier 1912. Il a alors cinquante-cinq ans et a terminé sa carrière au département de l'Opium au premier grade de sa fonction. Il part d'autant plus tranquille que le commerce de l'opium entre l'Empire britannique et la Chine vit ses derniers mois.

À son arrivée à Henley, Dick — comme le surnomme Ida — comprend que les époux feront chambre à part. Ida ne souhaite en effet pas retomber enceinte. Richard en prend son parti et, habitué à la chaleur étouffante de l'Inde, profite de sa solitude nocturne pour surchauffer la pièce. Il se rend compte qu'Ida, depuis de nombreuses années, a parfaitement su gérer la vie familiale et son quotidien, et qu'elle est déterminée à rester maîtresse de la situation.

Il est sans doute difficile à Eric et à son père de se rapprocher : Richard, absent depuis trop longtemps et aux instants décisifs de la formation de son fils, n'a pas pu lui apporter l'affection ni les repères nécessaires. Orwell, dans « Tels, tels étaient nos plaisirs », livre l'impression qu'il a pu avoir au retour de cet homme âgé et étranger : « Je n'aimais tout simplement pas mon père, que j'avais à peine vu avant d'avoir huit ans et qui m'apparaissait seulement comme un vieil homme à la voix bourrue, toujours à dire “Fais pas ça” 17. » Les liens sont durs à renouer et les vacances sont trop courtes pour y parvenir...

La rentrée à St Cyprian, en janvier 1912, se passe tant bien que mal. Eric est toujours la cible de moqueries : certains « petits hooligans 18 » continuent de s'en prendre à lui, lui chapardant parfois son courrier... Ces désagréments, qui sont finalement ceux de la vie entre pensionnaires, sont peu de chose pour Eric face à la prise de conscience que l'enseignement dispensé, particulièrement celui de l'histoire, n'est pas à la hauteur de ses attentes. On ne demande pas aux élèves de mettre en perspective, pas même de comprendre, mais d'apprendre : « L'histoire était une accumulation de faits isolés, dont la signification restait obscure et l'importance mystérieuse, auxquels étaient liées des formules retentissantes. » John Grotrian rapporte que « l'histoire [...] était juste une liste de noms et de dates — les dates des batailles et les noms des rois et des reines ayant accédé au trône 19 ». De là, une vision très simpliste de l'histoire « sous la forme

d'un long rouleau barré de place en place d'épaisses lignes noires. Chaque ligne marquait la fin de ce que l'on appelait une "époque" et vous étiez censé comprendre que ce qui se passait après était totalement différent de ce qui s'était passé avant. C'était un peu comme une sonnerie d'horloge. Ainsi, en 1499, vous étiez encore au Moyen Âge, avec des chevaliers en cuirasse s'élançant l'un contre l'autre, leurs longues lances en avant, puis soudain la pendule sonnait l'année 1500 et vous vous retrouviez en pleine Renaissance, où tout le monde portait fraise et pourpoint et s'affairait à prendre d'assaut des galions chargés d'or dans la mer des Caraïbes. [...] C'est ainsi que l'histoire m'apparaissait — comme une succession d'époques totalement différentes, avec un changement brusque à chaque fin de siècle, ou à une date bien définie [20](#) ».

À la rentrée de septembre 1912, après un été de baignades et de joies simples en Cornouailles, il retrouve la solitude de St Cyprian et ses déceptions habituelles. L'approche de l'hiver ne plaît pas à Eric, qui préférera toujours les saisons ensoleillées et chaudes : il sait que sa santé fragile va être un sujet de moqueries et n'éveiller qu'indifférence chez les Wilkes. Personne encore, à cette époque, ne prend la réelle mesure de son insuffisance pulmonaire : « "Vous soufflez comme un accordéon, me disait Sambo d'un ton désapprobateur lorsqu'il se tenait derrière ma chaise. Tout ça parce que vous passez votre temps à bâfrer." Ma toux était qualifiée de "toux d'estomac", ce qui la rendait à la fois dégoûtante et blâmable. Le remède consistait à courir à toutes jambes : avec un peu de patience, cela était censé finir par "dégager la poitrine". »

En décembre, les Blair quittent Henley pour un village cinq kilomètres plus au sud : Shiplake. Eric prend des nouvelles de la famille et de leur bonne installation dans la maison baptisée « Roselawn ». À l'école, il trouve de quoi se réjouir : un professeur leur fait découvrir les féeries de la lanterne magique, qui sert à la projection d'images sur les murs de la classe ; on lui explique, à l'aide d'un ballon et d'un sucre, ce qu'est une éclipse de lune, et il participe à son premier bal masqué, déguisé en laquais et entouré d'un pirate, d'un tournesol, du Chat botté et du Lapin blanc d'*Alice*. Ses résultats sont bons et, même s'il faut endurer « le froid, la gadoue, l'abominable ballon visqueux », il a la satisfaction de gagner tous ses matchs.

1913 est une année particulièrement importante pour Eric. À l'automne, il intègre la classe à effectifs réduits des élèves concourant à une bourse d'étude. Pendant trois ans, il va se consacrer à la préparation aux concours d'entrée dans de grandes *public schools*. C'est un moment capital dans sa scolarité. Il n'a pas le choix, M. Wilkes le lui a bien fait comprendre : « On m'inculqua très tôt la conviction que mon seul espoir d'échapper à une vie misérable était de décrocher une

bourse dans une *public school*. Soit j'y parvenais, soit il me faudrait quitter l'école à quatorze ans et devenir, selon l'expression préférée de Sambo, "un commis de bureau à 40 livres par an". » Les Wilkes exercent sur lui une pression psychologique très forte et, à chacune des baisses de régime d'Eric, ils le harcèlent de questions :

Voulez-vous *vraiment* gâcher toutes vos chances ? Vous savez que vos parents ne sont pas riches, n'est-ce pas ? Vous savez qu'ils n'ont pas les mêmes moyens que les parents des autres élèves. Comment pourront-ils vous envoyer dans une *public school* si vous n'obtenez pas de bourse ? Je sais combien votre mère est fière de vous. Et vous voulez la décevoir, c'est ça que vous voulez ?

1913 voit aussi l'arrivée, à St Cyprian, d'un nouvel élève : Cyril Connolly, lui aussi âgé de dix ans, qui va devenir l'un des meilleurs amis d'Eric. Les deux garçons ont partagé la même expérience d'une intégration difficile et se trouvent de nombreux centres d'intérêt communs, parmi lesquels la lecture. Au cours des trois années qu'ils passent ensemble à St Cyprian, ils partagent leur passion des livres. Eric, pour ses huit ans, avait reçu de sa mère *Les Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift. Ayant découvert la veille le paquet qui le contenait, il n'avait pas pu s'empêcher de l'ouvrir discrètement et d'en commencer avec avidité la lecture. C'est un livre qui a compté pour lui et il ne fait aucun doute qu'à St Cyprian il se replongeait régulièrement dans ce roman satirique.

Lire à l'école n'est pas toujours facile : le bruit incessant, les cours, l'étude et les activités ne permettent pas de longues lectures. Au printemps et en été, en revanche, les lecteurs invétérés profitent de la lumière de l'aube naissante pour passer une heure ou deux à lire avant que ne commence l'implacable routine matinale qui les jette dans le bassin d'eau glacée... Le soir, Eric et Cyril posent à côté de leur couche l'ouvrage qu'ils dévoreront au petit matin suivant. Un jour, à l'aurore — il est 4 heures —, Eric part chiper au pied du lit de son ami endormi, dans le silence du dortoir, le livre que Cyril et lui lisent en même temps. Il s'agit du recueil de nouvelles *Le Pays des aveugles*, de leur auteur favori, H. G. Wells.

La vie à St Cyprian a beau être difficile, les occasions de se détendre un peu ne manquent pas et la présence d'amis qui vous comprennent est essentielle : « Parfois, les après-midi d'été, il y avait de merveilleuses expéditions à travers les Downs jusqu'à un village appelé Birling Gap, ou jusqu'à Beachy Head, où, malgré le danger, l'on se baignait entre les rochers calcaires avant de rentrer couvert de coupures. Et il y avait, en plein été, des soirées plus merveilleuses encore où, par faveur spéciale, nous n'étions pas envoyés au lit comme d'habitude mais autorisés à flâner dans le parc pendant toute la durée du crépuscule, et où nous finissions par plonger dans le bassin, vers 9 heures du soir. » À l'école, Eric s'occupe à élever des chenilles, à

compléter sa collection de timbres et commence à rassembler dans un album les cartes postales coquines qu'on vend dans les boutiques du bord de mer. Les professeurs eux-mêmes, sous l'œil désapprobateur de Mme Wilkes, organisent des chasses aux papillons et l'on prend parfois le train pour aller dans la campagne du Sussex draguer un étang ou attraper des tritons.

Dans la classe pour boursiers qu'il intègre, deux professeurs attirent son attention : M. Knowles et M. Sillar ^{*1}, les seuls adultes « ayant un quelconque rapport avec l'école qu'il ne détestai[t] ni ne craignai[t] ». S'il a quelque attachement pour le « personnage sympathique et hirsute » qu'est M. Knowles, sa préférence va à M. Sillar, qui, en sa qualité de premier adjoint du directeur, ne redoute pas les Wilkes. Il enseigne la géographie et le dessin, « s'y enten[d] aussi bien en histoire naturelle qu'en fabrication de modèles réduits et de moulages en plâtre, en lanternes magiques et autres choses de ce genre ». C'est lui qui organise les expéditions dans la nature environnante, où l'on observe les libellules, on chasse les papillons et on termine l'agréable journée en prenant un thé « dans l'arrière-salle d'un pub avec de grosses tranches de gâteau ».

Deux fois par an, St Cyprian est soumise à une évaluation académique. C'est Charles Grant Robertson, un historien réputé d'Oxford ayant été tuteur du prince de Galles, qui mène l'inspection auprès des élèves et des professeurs. Dans un des rapports qu'il a dressés, il signale les grandes qualités d'Eric, précisant qu'il fait un « travail très prometteur » et qu'il est à même de remporter de nombreux prix pour lui-même et pour son école ²¹. La pression sur ses épaules est très importante et le travail, sans relâche. Le latin et le grec sont les matières qui comptent le plus pour obtenir une bourse. Les cours sont donc intensifs, et peu réjouissants : « Ainsi, nous n'avons jamais lu intégralement ne serait-ce qu'un seul livre d'un auteur grec ou latin : nous n'en lisons que de courts extraits, choisis parce que c'était le genre de textes qui pouvaient être donnés en "version non préparée" ». Il a le net sentiment d'être « gav[é] de connaissances aussi cyniquement que l'on gava une oie pour Noël ».

Heureusement, les vacances, particulièrement celles d'été, permettent de souffler un peu. Un peu seulement, car les Wilkes, ayant misé sur le poulain Blair, lui consacrent quelquefois une semaine de révisions intenses pendant les petites vacances, et le professeur de latin donne des extraits d'auteurs à traduire : « [N]ous étions censés lui renvoyer chaque semaine ce que nous avions fait. » Pour Eric, la moisson de vers latins est souvent bien maigre, malgré les remontrances de papa Blair.

Mais Eric est heureux à Shiplake. Le village borde la Tamise, en pleine campagne, et la maison de Station Road, « Roselawn », avec son

jardin et sa pelouse, est la plus grande et sans doute la plus belle que les Blair aient eue jusqu'à présent. Il aime la pêche et la chasse, et c'est à cette époque qu'il achète son premier « fusil de saloon », « pour la somme de 7 shillings et 10 pence, [...] sans être inquiété le moins du monde [22](#) ».

À l'été 1914, alors qu'il s'amuse tout seul sur la pelouse de « Roselawn », il avise, dans le jardin d'à côté, un groupe d'enfants jouant au cricket. Il s'agit des Buddicom — Jacintha, treize ans, Prosper, dix ans, et Guinever, sept ans — accompagnés pour l'occasion d'un voisin, Freddie Norsworthy, surnommé Nors. Jacintha, dans *Eric & Us*, relate la rencontre surprenante entre ces enfants :

Aussi près que possible du grillage qui nous séparait du pré du fermier voisin, un garçon, un peu plus grand que Prosper, était debout sur la tête.

C'était un exploit que nous n'avions jamais observé auparavant et cela nous a intrigués. Alors, au bout d'un moment, Nors lui a demandé :

— Pourquoi te tiens-tu comme ça, debout sur la tête ?

À quoi il répondit :

— On vous remarque davantage si vous faites le poirier que si vous êtes dans le bon sens !

Nous avons donc fait ce qu'il espérait sans doute : nous lui avons proposé de venir jouer avec nous. Il a dit que son nom était Eric Blair et qu'il vivait à « Roselawn » sur Station Road. À partir de cet après-midi ensoleillé d'été, nous sommes tous devenus de très bons amis [23](#).

Dès lors, toutes les vacances, même quand les Blair quitteront Shiplake pour retourner vivre à Henley, se passent en compagnie de Jacintha, Prosper et Guinever. Eric a pratiquement le même âge que Prosper et, si Jacintha est son aînée de deux ans, elle apprécie la présence d'Eric, mûr pour son âge, et avec qui elle peut parler de ses lectures.

Le jardin herbeux de « Quarry House » — la demeure des Buddicom — est suffisamment grand et il borde un petit bois de sapins où les enfants peuvent s'amuser. C'est une enfance entourée d'animaux : Tojo, le terrier à poil dur, Gussie, le cochon d'Inde de Marjorie — et toute sa descendance ! —, les nombreux chats, parmi lesquels Quillie et Mannie, les deux persans bleus de Jacintha et Guinever. Les Buddicom ont également un chien, Bobby, un terrier écossais qui souffre d'asthme. Partageant avec lui la même santé fragile, c'est assurément le préféré d'Eric.

Avec Jacintha, Eric ne joue pas : il parle. Elle confie : « Tous les deux, nous étions des esprits indépendants, avec beaucoup d'idées en commun, et nous partagions l'amour des livres [24](#). » Ils dévorent aussi bien les romans policiers que les nouvelles de Poe, de James ou de Kipling. Jacintha et lui s'échangent de nombreux livres : l'un d'eux attire particulièrement l'attention d'Eric. Il s'agit d'un ouvrage de Wells intitulé *Une utopie moderne*, qui a paru en 1905 et qui fait partie de la bibliothèque du père de Jacintha. Eric l'emprunte si souvent qu'elle finit par le lui donner. Il répète sans cesse à son amie qu'il aimerait

bien écrire un jour ce genre de livres. Car, pour Eric, lire, c'est se préparer à l'écriture : « Un livre peut toujours vous apprendre quelque chose, ne serait-ce que la façon d'en écrire un 25 », dit-il à Jacintha. Il est évident qu'il écrira un jour : « [I]l ne serait pas seulement un auteur, mais un AUTEUR CÉLÈBRE, en lettres capitales 26. »

Le premier poème d'Eric est déjà loin — il l'avait écrit à l'âge de cinq ans — mais le jeune garçon produit, au cours de cette période, un grand nombre de textes. Dans « Pourquoi j'écris », en 1946, il confie : « [J]'écrivais des *vers d'occasion*, des poésies semi-comiques que je troussais à une vitesse qui me paraît aujourd'hui ahurissante 27. » À cette époque, il écrit de longs drames historiques en vers blancs inspirés de Shakespeare qu'il lit à Jacintha en faisant toutes les voix : « Rudes et viriles pour les héros ; ultra-plébéiennes ou très affectées, c'était selon, pour les méchants ; une voix tremblante pour les vieillards à la respiration sifflante et une voix de fausset stridente pour les personnages féminins 28. » Tout cela les conduit à des fous rires au cours desquels Eric doit interrompre sa lecture.

Quand Eric ne passe pas son temps à discuter avec Jacintha, il joue avec Prosper. Ils s'encouragent mutuellement à faire les pires bêtises qui soient. Jacintha se souvient parfaitement de la première d'entre elles car elle en est restée fâchée avec Eric pendant plus d'une semaine. Les deux garçons n'avaient pas trouvé plus malin que de tuer un hérisson pour le faire cuire dans l'argile, à la manière des Gitans. La cuisinière avait été à deux doigts de rendre son tablier en découvrant, dans son four, le cadavre calciné de la pauvre bête. C'est ce qu'elle fait d'ailleurs quelques jours plus tard quand ils font exploser au beau milieu de sa cuisine l'alambic de fortune qu'ils ont construit pour distiller du whisky.

Avec tout cela, c'est à peine si, en plein cœur de l'été, les enfants prennent garde à la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne pour avoir violé la neutralité de la Belgique. Avril, pourtant, garde un souvenir très précis de ce jour : « Le premier souvenir conscient que j'ai d'Eric remonte au début de la Première Guerre mondiale. [...] Il était assis par terre, en tailleur, dans la chambre de ma mère, parlant avec elle avec des manières d'adulte. J'étais en train de lui tricoter une écharpe pour l'école. [...] Je suppose qu'il ne l'a jamais portée 29. » Cette manière adulte de s'exprimer, il la doit à son oncle Charles, qui ne s'adresse jamais à lui comme à un enfant et à qui il tient de vraies conversations.

À la rentrée de septembre 1914, M. Wilkes, lors d'une de ses nombreuses colères, lui révèle violemment qu'il a bénéficié d'un tarif réduit pour étudier à St Cyprian : « Vous vivez de ma bonté ! », lui lance-t-il. Eric est frappé par cette découverte. Il se met à haïr M. et Mme Wilkes, « d'une sorte de haine mêlée de honte et de remords ». Il

a de nouveau le sentiment d'être un « bon à rien » : « Pour les gens comme moi, les enfants de la classe moyenne avides de promotion sociale, les bêtes à concours, il n'y avait qu'une façon de réussir : la plus morne et la plus laborieuse qui soit. On gravissait une échelle dont chaque barreau était une bourse d'études pour finalement devenir fonctionnaire en Angleterre ou en Inde, ou peut-être avocat. »

La seule manière pour lui de s'en sortir, et de se faire aimer, c'est de travailler, de réaliser ce qu'on attend de lui... et d'écrire. Il compose donc un poème patriotique, qui sera le premier de ses textes à être publié dans un journal. La famille est tellement fière de ce poème aux accents kiplingiens qu'elle l'envoie au *Henley and South Oxfordshire Standard* qui le publie le 2 octobre 1914. La signature en est : « Maître Eric Blair, fils de R. W. Blair, âgé de onze ans [30](#) ». Quelle gloire et quel honneur pour Eric, qui s'empresse de demander à sa mère de lui envoyer à St Cyprian deux exemplaires du journal ! Il en donne un à Mme Wilkes qui trouve le poème épatant. Elle lui demande de le lire devant toute l'école, ne tarit plus d'éloges pour son nouveau favori et range soigneusement la coupure de journal dans l'album du collège. Eric cherchera souvent à s'attirer la sympathie de celle qu'il craint tant : « J'étais toujours extrêmement fier de moi quand je parvenais à faire rire Flip. Il m'est même arrivé, sur son ordre, d'écrire des *vers d'occasion*, des poèmes comiques destinés à célébrer les événements mémorables de la vie de l'école. »

« Tels, tels étaient nos plaisirs » ne parle à aucun moment de la guerre, mais on sait que la vie à St Cyprian en a été affectée : « L'école s'épanouissait dans ce climat ; sa *raison d'être* était évidente dans la liste des morts pour la patrie qui s'allongeait sans cesse. D'anciens élèves nous rendaient visite en uniforme, des généraux en retraite donnaient des conférences, et les garçons plantaient des petits drapeaux sur des cartes [31](#). » « [L]'entraînement militaire empiéta sur le temps jusque-là réservé aux jeux. Les garçons faisaient des visites dans les hôpitaux de l'armée, entrant en concurrence avec les vieilles dames pour la distribution de cigarettes Woodbine et le soutien apporté aux tommies blessés. On apprenait *en masse* aux élèves des petites classes à tricoter des passe-montagnes, des cache-nez et des chaussettes pour les marins [32](#). » En 1914 et 1915, l'école vit au rythme difficile des pénuries de charbon et des restrictions de nourriture.

À l'automne 1915, les Blair quittent Shiplake pour retourner vivre à Henley, au 36 St Mark's Road, dans une maison jumelée, plus petite que « Roselawn », avec un jardinet en façade. Dès qu'il le peut, Eric passe devant « Ermadale », la maison de son enfance à Henley. Dorénavant, il lui faudra prendre sa bicyclette pour rejoindre ses amis de Shiplake.

À St Cyprian, le sergent Barnes est chargé de l'instruction militaire des jeunes garçons de l'école, le corps des cadets de St Cyprian, qui appartient à la « Second Home Counties Brigade » de la Royal Field Artillery. Cet entraînement est censé leur forger le caractère, mais il apparaît très vite que ces « activités étaient routinières et sans intérêt 33 ». Le mardi et le jeudi après-midi, les enfants apprennent à défiler, munis de carabines factices. On leur promet même la visite d'un colonel ou d'un major.

La guerre est donc toujours présente à l'esprit des jeunes gens. À treize ans à peine, Eric n'est pas assez âgé pour y participer, mais Humphrey Dakin, le chef de la bande de son enfance, a, lui, vingt ans. Il a rejoint le front français depuis la fin de l'année 1915. Dans les Flandres, il perd un œil et on le rapatrie à Londres où il entre en convalescence. Ces événements, s'ils paraissent mineurs, donnent à réfléchir au jeune Eric.

Selon son ami Cyril Connolly, il est le seul garçon de St Cyprian à penser par lui-même, à ne pas être un « perroquet 34 ». De la guerre, il est le seul à croire qu'elle peut s'éterniser et le conduire un jour avec tous ses camarades sur le champ de bataille. Il ne craint pas d'envisager une victoire de l'Allemagne et, résolument pessimiste, il dit un jour à son ami : « Naturellement, tu te rends compte, Connolly, [...] que quel que soit le vainqueur de cette guerre, nous en émergerons comme une nation de second ordre 35. »

À la rentrée de janvier 1916, l'année du concours d'entrée dans une grande école, la pression sur les élèves est à son comble. En latin, les cours se passent à « potasser les copies des années précédentes », et les élèves, obsédés par l'examen, sont tendus.

En mai, M. Wilkes conduit Eric, Cyril et quelques autres à Wellington pour passer le concours. Quelque temps plus tard, *LaChronique de St Cyprian* annonce : « Toutes nos félicitations à E. A. Blair qui a été sélectionné pour une bourse dans la catégorie “Classique” à Wellington College 36. »

Après Wellington, Eric passe, durant deux jours et demi, le concours d'entrée à Eton. Il reçoit les résultats en juin *2 : il arrive quatorzième, sachant que seuls les treize premiers pourront intégrer au trimestre suivant la *public school*. Il est donc sur la liste d'attente et devra espérer une désaffection éventuelle pour pouvoir faire partie des *King's Scholars*. Qu'importe, c'est un immense succès pour les Wilkes, qui décident d'accorder un jour de vacances aux élèves de St Cyprian pour fêter dignement leur héros.

Eric, jusqu'à la fin de l'année, va se montrer — enfin — à la hauteur de ce qu'on attend de lui. En juin, il remporte le premier prix de l'école d'Harrow, en latin et en grec, que Mme Wilkes convoite chaque année pour St Cyprian, tandis que Cyril Connolly remporte celui

d'histoire. Mais il ne s'arrête pas là. Pendant ses examens à Eton, on avait annoncé la mort d'un héros de l'Angleterre, lord Kitchener, qui, en tant que ministre de la Guerre, apparaissait sur les affiches de recrutement en août 1914. Il meurt dans le naufrage du *Hampshire*, au cours d'une mission qui devait le conduire jusqu'en Russie. C'est un grand émoi en Angleterre et Mme Wilkes organise un concours de poèmes pour célébrer ce héros, disparu sans qu'on ait pu retrouver son corps. Eric compose « Kitchener », qu'il fait paraître — sous la simple mention « E. A. Blair » — dans le *Henley and South Oxfordshire Standard* du 21 juillet 1916.

Après des vacances d'été prises chez son oncle Charles à Bournemouth, il revient à St Cyprian pour un dernier trimestre, en attendant qu'une place se libère à Eton.

1916... Cinq années ont passé et St Cyprian a été, pour Eric, une longue et riche période de son existence. Avant de prendre le train qui le ramène chez ses parents pour les vacances de Noël, il savoure la fin de sa vie d'écolier, cette sensation de s'échapper, d'« échapper à la servitude ». Mme Wilkes lui serre la main, en l'appelant par son prénom, mais Eric ne ressent toujours aucune sympathie de la part de cette femme qui ne semble pas croire à sa réussite à Eton.

Orwell, des années plus tard, établira un lien très fort entre « les souffrances d'un enfant inadapté dans un internat » et « l'isolement qu'éprouve un individu dissident dans une société totalitaire [37](#) ». La blessure est profonde. Richard Rees, un ami d'Orwell, affirme même avec stupéfaction qu'elle « était restée ouverte et vive comme au premier jour chez l'adulte Orwell [38](#) ».

Pour l'heure, Eric est heureux. Il regarde sa cravate de soie vert sombre, bleu pâle et noir avec satisfaction dans le train qui le conduit à Henley : « Le monde s'entrouvrirait quelque peu devant moi, comme un ciel gris que déchire une fine lézarde d'azur. »

*1. Respectivement M. Batchelor et M. Brown dans « Tels, tels étaient nos plaisirs ».

*2. Les résultats sont publiés dans le *Times* du 10 juin 1916.

[J]e ne crois pas que mon passage à Eton ait guère eu d'influence formatrice sur le cours de ma vie.

G EORGE O RWELL , Note autobiographique 2, 1940

Eton (Angleterre), mai 1917.

Eric, debout sur une table de la grande salle d'étude, sous le regard des soixante-dix *King's Scholars* d'Eton — ces « écoliers du roi », boursiers, qui forment le « Collège » —, se soumet au rite initiatique des petits nouveaux. Arrivé au milieu du second semestre, il se sent bien seul, face à cet aréopage. Du coin de l'œil, il repère les pommes, les livres et tous les menus objets qui reposent sur les tables de ses camarades, espérant ne pas les recevoir à la figure en guise de cadeau de bienvenue. C'est alors qu'il entonne « Riding down from Bangor », une chanson suggestive sur la rencontre, dans un train, entre un étudiant et une belle villageoise, sous le regard désapprobateur d'un couple de vieux puritains. Le jeune homme a reçu une cendre dans l'œil et la fille, à la faveur de l'obscurité d'un tunnel dans lequel ils entrent, parvient à la lui retirer. Rougissante, elle se rend compte que sa boucle d'oreille est restée accrochée dans la barbe de l'étudiant...

Malgré l'air entraînant et les paroles amusantes, un peu lestes, Eric ne parvient pas à déchaîner l'enthousiasme de ses camarades avec cette chanson, mais il faut croire qu'il s'en sort suffisamment bien pour échapper à la volée de bois vert qui accompagne généralement la fin de ces séances.

Eric est satisfait : dans un mois, il aura quatorze ans, et il commence à Eton une scolarité qui va, il le sent, beaucoup lui plaire...

En janvier 1917, avant d'intégrer Eton, Eric a dû passer quelques mois à Wellington, l'école pour laquelle il avait glorieusement obtenu une bourse. Les élèves sont répartis en plusieurs « maisons », chacune ayant son emblème et ses couleurs. À la découverte de la maison Blücher, qui sera la sienne pour trois mois, ses premières impressions sont positives : « À Wellington, chacun avait son alcôve, et l'on pouvait, le soir, se préparer un chocolat. Quelle intimité, et quelle sensation de maturité 3 ! » Mais il déchanté très vite : c'est même, selon Jacintha Buddicom, « la douche froide 4 ». En effet, Wellington, qui reçoit des enfants de militaires et d'officiers de la Compagnie des Indes, est un pensionnat réputé pour sa dureté : « [S]es méthodes

étaient très spartiates et les coups pleuvaient souvent 5. » Il y est un élève moyen : à la fin du *Lent term*, qui correspond au trimestre entre janvier et mars, il est classé treizième des trente et un élèves de sa classe.

Il n'est donc pas mécontent d'apprendre par son père qu'il pourra intégrer son école très prochainement, le directeur d'Eton ayant écrit pour dire qu'une place s'est libérée. Eric s'y voit déjà. Il a, semble-t-il, déjà mijoté le plan qu'il compte appliquer à la lettre durant les prochaines années : « Je savais que dans une *public school* il y aurait davantage d'intimité, de laisser-aller, d'occasions de se montrer paresseux, sybarite et dégénéré. Depuis des années, j'avais décidé — d'abord inconsciemment, puis consciemment — qu'une fois ma bourse obtenue, je "lèverais le pied" et bachoterais 6. » Quand il arrive à Eton, à la rentrée des vacances de Pâques, il a donc prévu de ne rien faire, de décevoir ses parents et d'adopter un comportement cynique et rebelle.

Eton est l'une des plus anciennes *public schools* d'Angleterre, fondée en 1440 par le roi Henri VI. Elle est située à trente-cinq kilomètres à l'ouest du cœur de Londres, tout près du château de Windsor. En réalité, seule la Tamise sépare Eton de la résidence royale. Au centre de la cour pavée, devant l'imposante tour-horloge dont le carillon égrène les heures, se dresse la statue en bronze du roi fondateur pour lequel les élèves boursiers prient une fois par semaine en remerciement du privilège accordé. « Derrière le collège se trouvent les terrains de jeu et le long mur où l'on joue au célèbre *wall game*. Des jardins et des prairies humides s'étendent à droite en contrebas de la rivière bordée de joncs 7. »

En 1917, pour entrer à Eton, un élève non boursier — qu'on appelle un *Oppidan*, un « garçon de la ville » — doit déboursier cent soixante-cinq livres. Eric Blair, comme soixante-neuf autres de ses camarades, ne paye que vingt-cinq livres. « Exorbitant 8 ! », commente-t-il effrontément. En tout, plus d'un millier d'élèves étudient dans cette *public school* du Berkshire. Les *King's Scholars* vivent au collège, dans les bâtiments les plus anciens, et ont droit, en plus des initiales *K. S.* accolées à leur nom, à la toge académique qu'ils portent sur leurs habits noirs. Les *Oppidans*, qui vivent en dehors du collège, les surnomment, en conséquence, les *Tugs* *2. *Oppidans* et *King's Scholars* ne se mélangent guère : « Le Collège représentait [...] une élite intellectuelle qui poussait au sein d'une élite sociale 9. »

À son arrivée, Eric se voit accorder une stalle en bois dans la pièce commune de la Chambre longue. Il bénéficie ainsi de l'intimité à laquelle il aspirait dans cette alcôve composée d'un lit rabattable, d'un bureau, d'une chaise et d'une bibliothèque. La Chambre longue est une pièce assez froide, chauffée par une seule et unique cheminée. « Tous

les élèves étaient répartis par promotions selon l'année où ils avaient obtenu leur bourse ; chaque promotion représentait une génération, et elle gravissait peu à peu, *en bloc*, les échelons de l'école 10. »

Le maître du Collège, du temps de la scolarité d'Eric, s'appelle John Crace. Ce n'est pas lui qui assure la discipline, mais dix élèves parmi les plus grands, les meilleurs de la *sixth form* (la classe terminale), « qui port[ent] des cols montants, et [ont] le droit de donner des coups de canne, ainsi que celui d'avoir des “petits” à leur service 11 ». Lorsqu'on arrive à Eton, on subit le *fagging*, c'est-à-dire qu'on devient le « domestique » d'un plus grand, qui peut demander ce qu'il veut et qui a le droit de frapper, sous n'importe quel prétexte. Cyril Connolly, qui arrive à Eton quelques mois après Eric, en fait un temps les frais, avant de devenir à son tour un « petit tyran » : « [À] Eton cela devint une expérience atroce, car même le petit garçon qui était le “Capitaine du Dortoir” pouvait nous battre, pas avec une canne mais avec un morceau de tuyau en caoutchouc. Il y avait aussi un “Pop du Dortoir”, un groupe d'élèves influents qui avaient également le droit, à plusieurs, de battre n'importe qui pour une atteinte portée aux privilèges 12. » Pour les nouveaux et les plus faibles, c'est un véritable enfer, qui peut durer l'année entière. Les séances de coups de canne sont bien organisées : pendant la prière du soir, les futures victimes sont sélectionnées par les élèves de la *sixth form*, puis le « Senior », une sorte de messenger des plus grands, est envoyé à la recherche de « l'homme “demandé” 13 ». On conduit alors la victime auprès de ses bourreaux qui ont « sorti la chaise 14 ». Le *fagging* sert à maintenir l'ordre dans le collège sans l'aide d'adultes extérieurs et chaque élève, au cours de sa scolarité, est tour à tour victime ou bourreau, ce qui lui permet d'accepter avec plus de facilité les coups qu'il reçoit, dans la perspective de ceux qu'il va donner.

Eric n'a sans doute pas échappé à ces mauvais traitements, mais il n'en a jamais parlé. Certains élèves passaient parfois entre les gouttes — grâce à un caractère plus affirmé, à une complicité établie avec les plus grands... —, et Eric, arrivé tardivement, a peut-être, après tout, évité les persécutions de la *sixth form*. En 1948, il se souvient même qu'« Eton possède une [...] grande vertu [...], c'est son atmosphère de tolérance et de civilité, qui donne à chacun une véritable chance de développer sa propre individualité 15 ». Ce n'est pas précisément le souvenir d'un enfant victime de châtiments corporels à répétition.

Peut-être doit-il aussi son salut au comportement qu'il adopte dès son arrivée à Eton, celui d'un « odieux petit poseur prétentieux 16 ». Denys King-Farlow, l'un de ses fidèles compagnons à l'école, rapporte les propos qu'il tient sur père et mère, et qui ont tout de la posture du rebelle : « Sa mère venait de temps en temps le voir à l'école, et après ses visites, il disait d'elle pis que pendre ; il faisait de même avec son

vieux père qui était du genre tatillon. [...] C'était la première fois que j'entendais quelqu'un dénigrer son père et sa mère. Plus outrageants encore étaient les commentaires sarcastiques qu'il faisait joyeusement, en public, sur les parents des autres lorsqu'ils arrivaient à l'école ou qu'ils la quittaient 17. »

L'instinct de rébellion d'Eric, encore contenu à St Cyprian, est en passe de se dévoiler complètement à Eton, où, selon Gordon Bowker, « [t]outes les icônes doivent à présent tomber, plus seulement le Sussex, Kipling, Dieu et l'Empire, mais les parents, l'archevêque et tout ce qui s'ensuit 18 », y compris son tuteur Andrew Gow et le maître du Collège John Crace...

Parmi les hauts faits d'Eric, dont certains appartiennent peut-être à la légende, l'histoire de la statuette en savon a son importance. À son arrivée, Eric a connu quelques problèmes avec des « grands », Edward Marjoribanks, Godfrey Verrall *3 et un certain Philip Yorke, le frère aîné du futur romancier Henry Green. Ce Yorke ne s'en est pas directement pris à lui, mais à Steven Runciman, qui a intégré le collège à la rentrée de septembre 1916 et dont Eric est devenu l'ami. Comme il est impossible de lutter à armes égales avec ces garçons, Eric et Steven ont l'idée de fabriquer une statuette en savon à l'effigie de Yorke : la magie noire assurera leur vengeance. Posée sur la tablette de l'alcôve d'Eric, elle n'est pas très ressemblante, mais une étiquette en précise nettement l'identité. Eric veut la percer avec une aiguille, comme on fait pour une poupée vaudou. Mais Steven trouve qu'il est préférable de lui briser une jambe. Cette statuette en savon a-t-elle assis l'autorité d'un Blair devenu soudain un « intouchable » ? Toujours est-il que Philip Yorke meurt peu après d'une leucémie foudroyante 19... Blair n'est pas redouté parce qu'il est fort, mais il semble évité pour son excentricité.

Après cet étrange épisode, et au terme des premiers mois passés à Eton où Eric termine le trimestre dans les derniers de sa classe, l'heure des vacances d'été sonne enfin. Avec sa sœur Avril, il retrouve Prosper, Guinever et Jacintha dans la maison du grand-père Buddicom, qui vit avec sa fille Lilian à Ticklerton Court, un hameau proche de Birmingham. La campagne de Ticklerton Court permet à Eric et Prosper de chasser, de pêcher et de se promener avec le reste de la famille. Tante Lilian, dans une lettre à sa belle-sœur Laura, se réjouit de la bonne entente des enfants : « Nous sommes si heureux de les avoir et ils semblent être si bons amis. » Elle s'inquiète cependant de la santé d'Eric : « [Il] tousse un peu. Il dit que c'est chronique. Est-ce vraiment le cas ? Je n'en ai pas le souvenir 20. »

Là-bas, il fait deux lectures déterminantes pour son œuvre future : *L'Île du docteur Moreau* de son idole Wells — ouvrage dans lequel il a sans doute puisé les « règles » de *La Ferme des animaux* — et *Le Talon*

de fer de Jack London, une contre-utopie qui n'est sans doute pas étrangère à la naissance de 1984. Mais il s'agit là d'un genre d'influences qu'on ne mesure pas à quatorze ans et qui agissent lentement et durablement, par imprégnation...

Eric revient à Henley au début du mois de septembre pour rassembler les affaires qui vont partir dans le déménagement de la famille Blair au cours de l'automne suivant. Ils quittent en effet Henley, qu'ils vont sous-louer, pour Londres, au 23 Cromwell Crescent, Earl's Court, à deux pas du British Museum, dans le quartier bourgeois de Kensington. En réalité, seules Ida et Marjorie emménagent à Londres. Avril est devenue pensionnaire dans une école du proche quartier d'Ealing et surtout, en septembre 1917, Richard Blair s'engage, à soixante ans, dans l'armée. Il est nommé sous-lieutenant, affecté à la 51^e compagnie des Territoriaux indiens et envoyé à Marseille. Là, il s'occupe des chevaux — ou, plus probablement, des mules — « dans ce qui était à la fois un camp et un dépôt 21 ». Il est, semble-t-il, envoyé à proximité du front, entre novembre 1917 et mai 1918, peut-être du côté de la Picardie. Eric, qui devrait être fier de son père, n'en touche visiblement mot à personne autour de lui.

Richard parti en France, Ida trouve un emploi de secrétaire au ministère des Pensions, tout récemment créé, à Londres. Marjorie, elle, a retrouvé Humphrey Dakin dans le Royal Flying Corps : elle n'y est qu'estafette de la Légion des Femmes, mais on mesure bien ici l'engagement total de la famille Blair au service de l'Angleterre.

Eric, trop jeune pour servir, retrouve Eton, pour sa première *vraie* rentrée. Il a droit à une chambre pour lui tout seul. À Eton, la guerre est omniprésente. Aujourd'hui encore, par ses nombreuses plaques commémoratives, l'école se souvient de ses enfants sacrifiés. En cinq ans de conflit, le nombre d'Étoniens blessés ou morts à la guerre, qu'ils soient d'anciens élèves ou en âge de quitter l'école pour s'engager, est impressionnant. Steven Runciman parle d'un « climat d'irréalité 22 » quand, quotidiennement, à la chapelle, de nouveaux noms s'ajoutent à une liste interminable.

Mais la guerre, à Eton, c'est surtout le manque de nourriture et les restrictions. Orwell garde quelques souvenirs de ce qu'Eric a ressenti, enfant, durant cette période : « [J]e me rappelle surtout les épaules carrées, les mollets rebondis et les éperons cliquetants des artilleurs — leurs uniformes me plaisaient beaucoup plus que ceux de l'infanterie. Et si vous me demandez de dire franchement quel est le principal souvenir que j'ai gardé de la toute dernière période de la guerre, je vous répondrai : la margarine. C'est là un bel exemple de l'épouvantable égoïsme des enfants : vers 1917, la guerre n'affectait plus guère que nos estomacs 23. »

Il affirme n'avoir pas eu conscience des grands événements de la guerre : « Dans la bibliothèque de l'école, une grande carte du front de l'Ouest était punaisée sur un chevalet, avec un fil de soie rouge qui courait en zigzag le long d'une rangée d'épingles à dessin. Le fil se déplaçait par moments d'un ou deux centimètres à droite ou à gauche, et cela représentait chaque fois des monceaux de cadavres. Je n'y prêtais pas attention. Je me trouvais avec des camarades d'une intelligence supérieure à la moyenne, et pourtant je ne me souviens pas d'un seul événement important de cette époque dont nous ayons vraiment mesuré la portée 24. »

Les jeux, les cours, la camaraderie... le quotidien de l'école l'emporte de toute façon. Eric est inscrit en série Classique : il suit des cours de théologie, de latin et de grec, de français, d'anglais, de mathématiques et de sciences. Comme prévu, il ne s'implique que de façon très sporadique dans ses études : « Il ne s'est tout bonnement jamais vraiment efforcé à quoi que ce soit 25 », se contentant de rester en retrait, en observateur des efforts des autres.

Son tuteur, Andrew Gow, âgé de trente ans, est censé lui apporter des méthodes et lui prodiguer des conseils. Mais Blair n'est pas disposé à écouter cet adulte qui a du poil aux joues, qu'il surnomme « Granny » (« Mamie »), qui a une façon étonnamment prudente de s'asseoir et pour lequel il ne montre guère de respect : « Blair [...] dénigrerait son amour d'Homère comme étant du sentimentalisme, son érudition dans la peinture italienne [...] comme une pose d'évasion 26. » Il n'a pas plus de sympathie pour John Crace, le maître du Collège. C'est même, entre lui et Blair, une guerre ouverte. Eric fait absolument « tout ce qu'il p[eut] pour se rendre insupportable 27 » à ses yeux. Crace lui dit un jour : « Cela ne peut pas continuer ainsi. C'est vous ou moi, mais l'un de nous doit partir. » Et Blair de répondre : « J'ai bien peur que ce soit vous, monsieur... 28 » Eric, avec son « visage large, plutôt rond, et de fortes mâchoires, un peu comme un hamster [...] et] ses yeux, légèrement protubérants, bleu de Chine 29 », passe auprès de ces adultes pour « un garçon fort déplaisant 30 ».

Il entretient parfois tout de même de bonnes relations avec des professeurs qu'il apprécie et qui partagent avec lui leurs goûts littéraires. C'est le cas avec George William Lyttelton, par exemple, qui est son professeur d'anglais. Passionné de littérature américaine, il fait un jour découvrir à Eric le récit de Mark Twain *À la dure*, qui le fascine. Il lit aussi *Les Aventures de Huckleberry Finn* du même Twain, des romans de Jack London et des poèmes de Walt Whitman. Lyttelton lui fait également lire une œuvre d'un ancêtre à lui, *Dialogues des morts*, écrite en 1760 et dans laquelle on peut lire, par exemple, les conversations imaginaires entre Boileau et Pope, Lucien et Rabelais ou

encore Locke et Bayle. C'est enfin dans le bureau du même professeur, quelque temps plus tard, qu'il lira pour la première fois un poème de D. H. Lawrence, l'auteur de *L'Amant de lady Chatterley*.

La fin du trimestre s'achève sur des résultats pitoyables. Il termine en effet dernier de sa promotion. C'est le temps des vacances de Noël. La maison de Henley étant occupée, et celle de Londres trop petite pour accueillir Eric et Avril, Ida Blair les envoie quelques jours chez leur oncle Charles, à Bournemouth, en attendant qu'ils rejoignent les Buddicom. Ida a en effet écrit, dans le courant du mois de novembre, à la mère de Jacintha, pour lui expliquer la situation, et lui demande de loger ses deux cadets. L'affaire est entendue et, pour une livre par enfant et par semaine, Eric et Avril peuvent retrouver leurs meilleurs amis.

Au retour des vacances, avec Roger Mynors, qui est un excellent élève, et Denys King-Farlow, Eric s'emploie à la rédaction d'un journal, *The Election Times*, dans lequel les trois camarades écrivent des nouvelles et des textes de toutes sortes. Il s'agit d'un journal entièrement manuscrit dont l'unique exemplaire passe de main en main, moyennant 1 penny. Les trois premiers numéros ont disparu, mais le quatrième, publié le 3 juin 1918, contient plusieurs textes de la main d'Eric. Cyril Connolly, arrivé à Eton à la rentrée de 1917, est sans doute l'un des lecteurs de ce magazine, lui qui est apparu comme un personnage des « Meurtres de Vernon », un texte écrit par Eric. Avant de quitter St Cyprian, Connolly raconte les recommandations qui lui ont été faites par l'aumônier de l'école, relayé par M. Wilkes :

Nous allions entrer dans un univers plein de tentations, dit-il, et en particulier ceux d'entre nous qui portaient pour Eton ; nous devons dénoncer immédiatement tout garçon qui essayait de se glisser dans notre lit, ne jamais aller nous promener avec un garçon d'une autre « maison », ne jamais nous lier d'amitié avec quiconque ayant plus d'un an et demi de plus que nous [...], et, par-dessus tout, ne pas « nous amuser avec nous-mêmes » [31](#).

Dans les *public schools*, la question de l'homosexualité se pose. La vie entre garçons en pleine puberté, remplis de désirs qu'ils ne peuvent assouvir, conduit fatalement à un attachement sensuel, si ce n'est sexuel. Le *fagging*, qui peut favoriser des relations rapprochées entre adolescents, vient renforcer cette tendance. Connolly tombe ainsi amoureux de Wilfrid, « le type du Faune, avec des yeux verts et une peau couleur de nectarine [32](#) » : « Mes rêveries tournaient constamment autour de lui. Je recherchai son adresse personnelle, menai une enquête sur sa famille et me mis à recopier ses initiales sur des petits bouts de papier. C'était quelque chose que d'être enfin amoureux [33](#). » Tony et Nigel font également partie des êtres aimés par Cyril, et il se les approprie jalousement. Dans une lettre à Connolly, on apprend d'Eric qu'il s'est un jour trouvé en concurrence avec son ami dans l'attachement à un autre garçon, nommé

Christopher Eastwood, que Connolly décrit comme « un garçon séduisant avec une jolie voix et plutôt filou 34 ».

Au cours de cette fin d'année scolaire, Eric décide de changer de section. Il quitte la série Classique des spécialistes pour rejoindre une voie plus générale et moins exigeante. Ses résultats en mathématiques sont mauvais, à la différence de ses notes en français. Sa philosophie est toujours de profiter des avantages d'Eton, de s'amuser à écrire, de lire, et de se comporter comme un « type mou *4 ».

Il s'est bien essayé au cricket, mais ce qu'il préfère, c'est nager à Athens, dans la Tamise, face au champ de courses de Windsor : « Blair adorait nager, se rappelle Denys King-Farlow, [...] mais il n'a jamais cherché à nager ou à plonger avec style. Lui qui était toujours obsédé par les odeurs trouvait qu'Athens exhalait un parfum subtilement délicieux 35. »

Ce qu'il veut, c'est profiter de la douceur de vivre à Eton : plusieurs photos le montrent avec ses camarades au bord de l'eau. Il aime s'allonger dans l'herbe pour penser, discuter, lire, mémoriser des textes qu'il aime. À l'écart des conventions étoniennes, il lui arrive même de pêcher, ce qui n'est pas forcément bien vu, dans un des affluents de la Tamise.

À la rentrée de 1918, il change une nouvelle fois de section. Il choisit de suivre la filière scientifique, pour laquelle, pourtant, il semble avoir peu de dispositions. Mais Eric a soif d'expérimentations, il l'a prouvé dans ses jeunes années, et plus récemment encore aux côtés de Prosper... Avec son condisciple Roger Mynors, lassé d'aller à la boucherie récupérer des organes d'animaux à disséquer, il se lance à la recherche de nouvelles proies et tue un choucas à l'aide d'une fronde : « Nous avons ensuite pris le chemin du laboratoire de biologie et de dissection. [...] L'oiseau a connu une fin plutôt dégoûtante et odorante. Nous avons commis la grave erreur de faire éclater la vésicule biliaire et toute la pièce en a été aspergée 36... » Nul doute que la puanteur dégagée par la bête a servi de bonne leçon au petit braconnier si sensible aux odeurs...

En classe, certains professeurs se font chahuter. Connolly explique : « À Eton, une section se composait de trente garçons, dont cinq voulaient apprendre quelque chose, dix voulaient faire ce que voulaient tous les autres, et quinze passaient leur temps à chercher les points faibles du maître et ensuite à les exploiter avec la patience de prisonniers de guerre creusant un tunnel pour s'évader de leur camp. [...] La vie d'un enseignant comme Aldous Huxley a été rendue insupportable 37. » Le futur auteur du *Meilleur des mondes* a en effet passé une année infernale à enseigner le français à Eton. Alors âgé de vingt-quatre ans et rendu presque aveugle par une inflammation de la cornée depuis l'âge de seize ans, Aldous Huxley est la cible privilégiée

des élèves de la classe. Mais Eric, avec un petit groupe de camarades, trouve cela cruel et adore ce jeune professeur atypique qui semble connaître si bien la France et sa littérature. Eric découvre avec lui Flaubert, Zola, Maupassant et Anatole France, et il aime entendre parler Huxley, avec qui il discute parfois : « [Il] attirait particulièrement notre attention sur la phraséologie d'Huxley : “Voilà un mot dont nous devons nous souvenir”, nous disions-nous les uns aux autres [...]. Le goût des mots, de leur usage précis et signifiant, nous resta. En cela, nous avons une grande dette envers lui 38. » Il est certain que les combats futurs d'Orwell pour une langue anglaise précise, qui ait du sens et soit débarrassée de ses expressions toutes faites, doivent quelque chose à Aldous Huxley.

Le goût des mots, Eric l'a depuis tout petit. Il continue en effet plus que jamais à bâtir son *roman intérieur*. Nul besoin pour lui à présent d'avoir un ami imaginaire — comme le Fronky de son enfance — à qui raconter des histoires, il est son propre auditoire :

[J]e me suis livré à un exercice littéraire d'une tout autre nature : à savoir la fabrication d'un récit permanent de mes faits et gestes, d'un « roman » de moi-même, une espèce de journal intime n'ayant d'existence que dans mon esprit. [...] Mais bien vite, mon « roman » cessa d'être banalement narcissique pour se muer en une pure description de ce que je faisais et des choses que je voyais. Ainsi, voilà le genre de phrases qui me traversaient soudain la tête : « Il poussa la porte et entra dans la pièce. Un rayon de soleil filtrait, jaune, à travers la mousseline des rideaux, et venait effleurer la table où gisait, à côté de l'encrier, une boîte d'allumettes à demi ouverte. La main droite enfoncée dans la poche, il se dirigea vers la fenêtre. En bas, dans la rue, un chat écaillé de tortue pourchassait une feuille morte... », etc. [...] Bien que devant chercher — et chercher de fait longuement — les mots justes, j'avais l'impression de fournir cet effort de description presque contre mon gré, comme mû par une force impérieuse s'exerçant de l'intérieur 39.

Eric participe toujours au journal de l'école, écrit des pièces de théâtre et se consacre à la poésie. Sa muse est toute trouvée : Jacintha. Depuis des années, il a développé pour elle une amitié qui se mue peu à peu en amour. Ils entretiennent, en dehors des périodes de vacances où ils se retrouvent inmanquablement, une correspondance soutenue : « Nous commençons toujours nos lettres par “Salut et à Dieu”, en deux mots séparés parce que nous l'étions nous-mêmes et que l'on se souhaitait l'un à l'autre une bonne fortune, et nous terminions par “Adieu et salut”, pour amorcer le rendez-vous prochain 40. » À l'automne 1918, parmi les nombreuses lettres que les deux amis échangent, Jacintha en reçoit une, au lycée de jeunes filles d'Oxford où elle étudie, qui renferme un poème écrit d'une main soigneuse et sur un papier à lettres bleu pâle. Il s'agit de « La Païenne » : « C'est le premier poème plus ou moins amoureux que j'aie jamais reçu, et comme c'était probablement le premier poème plus ou moins amoureux qu'Eric ait écrit, c'est sans doute la raison pour laquelle il a survécu quand tant d'autres ont été perdus 41. » Eric aime Jacintha « d'une manière romantique et idéaliste 42 ». Elle ne partage pas ses

sentiments, mais apprécie cette amitié amoureuse entre eux. Plus âgée que lui, elle l'influence sur bien des points.

Pendant ce temps, Ida Blair prépare déjà les prochaines vacances de Noël, et demande une nouvelle fois à Laura Buddicom si elle veut bien prendre ses enfants chez elle pendant les congés : Eric et Avril l'ont suppliée de le faire, et, comme elle n'a pas d'autre solution, elle compte bien satisfaire tout le monde. Ida a déménagé à Mall Chambers, à deux pas de Kensington Park et de Hyde Park et à cinq minutes de chez sa sœur Nellie.

Dans sa maison de Ladbroke Grove, Nellie Limouzin, féministe et fabienne, reçoit des écrivains parmi lesquels la romancière pour la jeunesse Evelyn Nesbit, qui est aussi une socialiste convaincue. Eric a un jour l'occasion de prendre le thé en présence de cette femme qui fume cigarette sur cigarette. Malheureusement, il ne parvient à croiser ni le caustique Chesterton ni l'auteur de récits d'horreur et de science-fiction Matthew Phipps Shiel ni même son idole Wells, qui participent à ces salons.

Il rejoint ensuite les Buddicom à Shiplake pour des vacances au cours desquelles il chasse et pêche avec Prosper, et se livre, avec lui, à des expériences pyrotechniques amusantes. Cette année-là, les deux amis ont décidé de laisser en paix les animaux pour se consacrer à la chimie : Jacintha raconte qu'un jour, ayant allumé un petit feu au milieu du jardin, les garçons se sont amusés à y jeter une poudre explosive de leur cru. Aucune réaction. Aucune explosion... Après quelques instants d'attente déçue, Eric et Prosper s'approchent du foyer, remuent les braises avec un bâton. Une détonation retentit alors. Ils sont noirs de suie et perdent leurs sourcils.

Ce genre de mésaventure ne se produit pas quand il passe l'après-midi avec Jacintha. Les deux amis continuent à occuper leur temps à discuter et Eric à la dévorer des yeux. Elle se souvient :

Eric était assis au bureau, prétendument occupé à écrire à ses parents. Moi, j'étais recroquevillée dans des coussins, à lire un livre, ma chatte Quillie à mes côtés. Tous les autres jouaient aux cartes sur la grande table, assez sagement pour ne pas nous déranger. Mais Eric n'était pas uniquement occupé par sa correspondance familiale : il avait, entre-temps, composé un sonnet pour moi. Ce poème, écrit sur un rugueux papier quadrillé tiré d'un vieux livre d'exercice, il me l'a solennellement présenté à la première occasion où nous nous sommes retrouvés seuls 43.

Jacintha n'a rien à répondre au poème d'amour d'Eric, qu'elle aime seulement comme « un guide en littérature, un philosophe et un ami ». Il est déçu... mais il n'abandonne pas.

À la rentrée de septembre 1919, il rejoint sa section des débuts, et son tuteur, Andrew Gow : les sciences à haute dose ne sont visiblement pas son fort. Au programme de cette année, il retrouve la théologie, le français, le latin, le grec, apprend la géographie, l'histoire

ancienne, et se spécialise dans une matière consacrée à Shakespeare. Même si Eric ne fait rien pour réussir, il développe des qualités que les meilleurs d'entre les Étoniens lui envient alors. Ainsi, Roger Mynors se souvient de l'initiation aux dialogues platoniciens : « Il était l'un de ces garçons qui pensent par eux-mêmes [...]. Je me souviens quand, en cours de grec, on nous a présenté Platon et la méthode du dialogue platonicien, où Socrate argumente abondamment en compagnie de nombreuses autres personnes, leur prouvant sans cesse qu'ils ont tort, dans le but de les faire vraiment *réfléchir*. Je me souviens avoir pensé : "Cet homme est exactement comme Eric Blair !" ⁴⁴ » L'épanouissement intellectuel d'Eric passe aussi par la découverte du *Paradis perdu* de Milton, que son tuteur leur fait lire.

Mais la vie à Eton n'est pas centrée autour du plaisir de voir les mots combinés entre eux. La valeur suprême, c'est le sport. Avec son mètre soixante-dix, Eric est forcément sollicité pour intégrer une équipe de football. À l'école, ce sport se jouait de deux manières : sur le terrain, de façon assez ordinaire, et contre un mur, mélangeant ainsi le football et le rugby dans ce qu'on appelle à Eton le *wall game*. Les *Annales du football au Collège* parlent de Blair depuis l'automne 1918. Vu la teneur des commentaires, Eric, placé dans les buts, ne semble pas particulièrement se démenier pour faire gagner son équipe : « Peu après, à la faveur d'une grossière erreur de notre gardien, le ballon fut envoyé juste derrière notre ligne de but... Blair a brillé par sa nullité... Blair était très mou... pas du tout énergique ⁴⁵... » Quelques mois plus tard, quand il s'essaye au *wall game*, on déplore son trop grand calme et son inefficacité sur le terrain. Son heure de gloire n'est pas encore arrivée...

En novembre 1919, un an après la signature de l'armistice, Eton commémore la paix. L'année précédente, l'annonce de la fin de la guerre avait provoqué un mouvement d'enthousiasme extraordinaire à l'école : une journée fériée avait été décrétée, tout le collège défilait en criant dans les rues, on accrochait des lanternes japonaises et des drapeaux partout... C'était la fin de l'inquiétude pour ces garçons qui approchaient d'année en année l'âge de la mobilisation. Pour certains, comme Eric, désinvoltes et désabusés, la fin de la guerre ne change rien. Le 11 novembre 1919, Eric et ses camarades les plus rebelles sont bien décidés à faire grincer quelque peu les rouages de la cérémonie de commémoration : « Nos aînés avaient décidé pour nous que nous devions célébrer la chose de la manière traditionnelle, en conspuant l'ennemi malheureux. Nous étions censés défiler dans la cour de l'école, des flambeaux à la main, en beuglant des hymnes patriotards du genre *Rule Britannia*. Mes condisciples — c'est, je crois, un point à porter à leur honneur — firent justice de cette pitoyable cérémonie en chantant des paroles blasphématoires sur les airs de circonstance

prévu 46. »

Il est à espérer que le sacrilège ne soit pas remonté aux oreilles de Richard Blair, démobilisé en décembre 1919 avec le grade de lieutenant. Pour lui, c'est le retour à Henley : on déloge en effet les sous-locataires et la famille peut être de nouveau réunie à St Mark's Road. Au cours de ces vacances où Eric prend quotidiennement son vélo pour rejoindre Prosper et Jacintha, il offre à son amie un exemplaire d'un livre qui l'a passionné : *Dracula*, de Bram Stoker, sorti une vingtaine d'années plus tôt : « Comme c'était un garçon particulièrement attentionné et prévenant, il avait, dans le même paquet, soigneusement enveloppé dans du papier de soie et emballé séparément un crucifix (il savait que je ne risquais pas d'en avoir un...) et une gousse d'ail [...]. Ces mesures de sécurité éprouvées contre les vampires étaient censées me rassurer, de sorte que je puisse lire avec plaisir le livre sans en être effrayée 47. »

L'année scolaire se poursuit, au rythme du carillon d'Eton. Aux vacances de Pâques 1920, on entend encore souvent des explosions dans le jardin des Buddicom, des coups de fusil et des tasses de thé qu'on entrechoque. En avril, puis en juillet — Marjorie épouse ce mois-là Humphrey Dakin, son amour d'enfance —, *College Days*, le nouveau journal de l'école, contient des poèmes de Blair, parmi lesquels l'« Ode aux jours sur le terrain », un brin ironique, qui célèbre les joies de l'entraînement militaire que subissent les jeunes Étoniens à l'O.T.C. — l'Officers Training Corps —, la formation du corps des officiers qui est obligatoire à ce stade des études.

Dans le but d'attirer le plus possible de jeunes hommes dans l'armée, le ministère de la Défense a instauré, depuis le début du siècle, une division pour les juniors, système d'enseignement militaire efficace et progressif pour de potentiels futurs officiers. Des personnels de l'armée apportent leur expertise dans un entraînement qui se veut rigoureux pour les cadets. Même si la guerre est terminée, il importe à l'armée anglaise de constituer une réserve d'officiers subalternes en cas d'urgence. Les Étoniens, en uniforme militaire, bandes molletières bien serrées, casquette, fusil et barda sur le dos, se réunissent régulièrement pour de courtes formations au cours desquelles ils campent, apprennent le maniement des armes, simulent des situations de combat... Comme tout ce qu'il fait à Eton, « Eric [est] membre de l'O.T.C. à son corps défendant 48 ». Mais sa rébellion n'est pas directe : « [L]a révolte de Blair consistait non pas à agir, mais à mettre ses bandes molletières de travers, ne pas astiquer les cuivres et prendre des airs sardoniques 49. » Ce qu'Eric apprécie, c'est « le camping, les manœuvres, le déchiffrement des cartes et le tir au fusil 50 », tout ce qui se rapproche, de près ou de loin, de ses activités de vacances. Denys King-Farlow se souvient des manœuvres effectuées au camp de

Salisbury : « Au collège, il aimait bien jouer les loups solitaires : il était donc surprenant de découvrir qu'il pouvait être aussi un aide de camp formidable sous une tente trempée 51. » Pour Blair, ce qui importe, c'est de « se montrer aussi indolent que possible aux défilés de l'O.T.C. 52 », mais la vie au grand air ne lui déplait pas. Il prend la tête de la section « signal » qui, pour Eastwood, est « le refuge des fainéants et des incapables 53 ». L'équipement étant lourd, les membres de la section peuvent régulièrement couper aux défilés. L'autre avantage, c'est que Blair est autonome et conduit sa compagnie là où bon lui semble. Ainsi, les jours de canicule, plutôt que d'obéir aux instructions, il préfère lire à « ses hommes », dissimulés derrière des meules de foin, toutes sortes d'histoires pour les amuser.

L'été 1920 est vraiment un moment à part pour Eric. En juin, il a assisté à la régates de Henley, en compagnie de Jacintha, et en juillet au match de cricket qui oppose Eton et Harrow au stade de Lord's, jouant ainsi le jeu de la bonne société qui se retrouve là-bas. Mais, au retour d'un camp d'entraînement de l'O.T.C. à Salisbury, il manque son train et se résout à dormir à la belle étoile :

Je finis par m'installer dans un coin du champ, près de quelques jardins ouvriers. Je me souvins alors qu'il n'est pas rare qu'on écope de quinze jours de prison pour avoir dormi dans un champ qui est la propriété d'autrui et ne pouvoir « justifier de moyens d'existence », surtout que tous les chiens du voisinage se mettraient à aboyer dès que je lèverais le petit doigt. Il y avait là un gros arbre pour s'abriter et des buissons pour se dissimuler, mais il faisait un froid de canard. Je n'avais pas de couverture, ma casquette me servit d'oreiller et je m'allongeai « drapé dans mon manteau martial » (c'est-à-dire ma pèlerine roulée). Je dormis d'un œil en grelottant jusque vers 1 heure du matin, rajustai mes bandes molletières et m'endormis enfin pour de bon — si bien que je ratai d'une bonne heure le premier train de 4 h 20 et dus attendre 7 h 45 pour avoir le suivant 54.

Cette aventure est déterminante. Eric est intrigué depuis toujours par la vie des errants. Lui-même, quelques années plus tard, revivra cette aventure de « vagabond amateur 55 ». Il a lu *Le Peuple d'en bas* de London — qui raconte l'expérience de l'écrivain parmi les clochards de l'East End londonien —, il a côtoyé les vagabonds d'Eastbourne, qui défilaient devant St Cyprian pour rejoindre le hangar qui leur servait d'hospice de nuit. Il ne peut donc pas ignorer le sort des miséreux, d'autant que son poème « Kitchener », publié dans le journal de Henley en 1916, figurait juste à côté d'un article sur « Le problème des clochards ». Son expérience de nuit à la belle étoile lui a permis d'envisager une existence « libre, sans maîtres à qui obéir, sans parents à qui plaire, et sans attentes d'être à la hauteur de quelque chose 56 »...

À la rentrée de septembre 1920, Eric ne compte pas améliorer sa situation scolaire. Pourtant va bientôt se poser la question de l'*après-Eton*... Pour le moment, il poursuit sa laborieuse carrière footballistique : les *Annales* continuent d'indiquer ses piètres

performances de septembre : « Blair ne s'est pas foulé... Les arrières, Blair en particulier, ont trop souvent tiré en touche 57... »

Que se passe-t-il dans la tête du débonnaire Eric en octobre ? Nul ne saurait le dire. Toujours est-il qu'à partir du 6 octobre, les *Annales* ne tarissent plus d'éloges à l'égard d'un footballeur qui se révèle à lui-même : « L'action marquante de la première mi-temps a été un superbe but adroitement marqué par Blair depuis le milieu du terrain... Le gardien a arrêté un penalty bien tiré par Blair... Blair a été efficace... a très bien tiré... a su dégager et garder le ballon alors qu'il était serré de près 58... » Lui qu'on avait, semble-t-il, cantonné à des rôles de goal ou de défenseur, est définitivement plus à son aise dans ceux d'avant-centre ou d'attaquant...

Eric se plaît à Eton. Il est entouré d'amis qui l'apprécient, il jouit d'une réputation qui freine les importuns et les violents, il lit absolument tout ce qu'il aime, même ce que les professeurs ne conseillent pas, il économise ses efforts dans tous les domaines, s'épanouit dans l'écriture et dans la rédaction du journal du collège... Il serait bien dommage de quitter cet univers si rassurant.

Pourtant, Eric commence à rêver d'ailleurs. Il sait que les études, pour lui, s'arrêtent à Eton. Il veut écrire et il veut vivre. Sa vie, il l'imagine sur sa terre natale. King-Farlow pense que sa mère, Ida, a sans doute depuis longtemps éveillé ses rêves d'Orient. Il lui parle d'y retourner depuis son arrivée à Eton. Pour Richard Blair, c'est loin d'être une absurdité : lui qui a servi si longtemps dans la fonction publique indienne voit cette perspective comme une preuve d'étroite filiation.

Jacintha et sa mère, Laura, ne cessent d'essayer de le convaincre de tenter Oxford. Mme Buddicom écrit des lettres à Richard Blair, discute avec Ida au sujet de l'avenir d'Eric. Eric se laisse prendre à l'enthousiasme débordant de son amie et semble « très désireux de se remettre sérieusement à étudier 59 ». Mais il a de gros efforts à fournir. Avant les vacances d'été, il avait terminé cent dix-septième sur cent quarante, avec un seul élève des *King's Scholars* derrière lui...

À l'été 1921, les Blair et les Buddicom louent en commun une maison — appelée « Glencroft » — à Rickmansworth, à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Londres. Richard Blair, ayant décidé de quitter Henley, est à la recherche d'une nouvelle résidence. Eric, Avril, Prosper, Guinever et Jacintha se retrouvent encore une fois : au programme, des balades à vélo dans le Hertfordshire, des parties de tennis sur le court dont dispose la maison, des duels au billard de Rickmansworth entre les deux garçons et toujours la pêche, dans un étang tout proche. Parfois, les enfants se retrouvent autour du gramophone. Eric tente une nouvelle approche auprès de Jacintha, à qui il écrit un quatrain amoureux. Elle le repousse gentiment. Cette

nouvelle tentative montre à quel point, d'année en année, Eric s'accroche à l'idée qu'il aime Jacintha, sans espoir d'être aimé en retour...

C'est alors qu'il met un terme au romanesque de leur histoire en essayant, à la faveur d'une promenade, de coucher avec elle. Profitant de sa faiblesse et de son petit mètre cinquante, il l'embrasse, fou de désir contenu, et tente d'aller plus loin. Jacintha se débat et lui hurle d'arrêter. Guinever se souvient du retour de sa sœur, la robe déchirée, l'épaule meurtrie et le visage baigné de larmes ⁶⁰. Elle est furieuse après Eric, à qui elle n'adresse plus la parole pendant les deux jours qui restent avant son départ. Cette maladresse et cette violence se retrouveront souvent dans la façon de réagir d'Eric face aux femmes qui lui inspirent des désirs non réciproques...

En septembre, pour trancher le débat qui l'oppose à sa femme et aux Buddicom au sujet de l'avenir d'Eric, Richard Blair décide d'aller rencontrer Andrew Gow à Eton. Si le tuteur d'Eric entrevoit une chance pour son fils d'obtenir une bourse pour l'université d'Oxford, il révisera peut-être son jugement. Pour l'heure, il estime — et Eric semble de son avis — que l'avenir de son fils est en Inde, au service de l'Angleterre. Lors de l'entretien, Gow fait bien comprendre à M. Blair qu'Eric n'ayant strictement rien fait depuis qu'il est entré à Eton, il lui sera impossible de prétendre à la moindre bourse universitaire : « Ce serait une perte de temps ⁶¹ », tranche le tuteur. L'affaire est entendue : Eric passera le concours d'entrée dans la police indienne.

Il reste donc un dernier trimestre d'études à accomplir à Eton. En décembre 1921, Eric quittera définitivement cette école, pour débiter, ailleurs, une nouvelle existence. S'il n'espère plus remonter dans les classements, il ne compte pas non plus partir sans un coup d'éclat.

À la fin du mois de novembre, à la St Andrew, a lieu le traditionnel match de *wall game*. Cette spécialité d'Eton est un sport assez rude, se jouant, comme son nom l'indique, le long d'un mur de cent dix mètres — celui de l'enceinte du collège, sur lequel des spectateurs prennent place. Chaque équipe doit amener le ballon jusqu'au but adverse qui se situe à une extrémité du mur. La difficulté réside dans le fait que le joueur ayant le ballon en main n'a pas le droit d'avancer s'il perd le contact avec le mur. Une fois arrivé dans une certaine zone — appelée « la chaux » —, il peut tirer avec le pied contre le mur. Il suffit ensuite, comme au rugby, de transformer l'essai. La partie est souvent réduite à une mêlée confuse dans laquelle on se trouve bien en peine de distinguer le possesseur de la balle...Il est, en conséquence, bien rare qu'un but soit marqué.

Avant que le jeu qui oppose *Oppidans* et *King's Scholars* ne commence, chaque équipe fait son entrée sur le terrain. Les *Oppidans* jettent leurs casquettes en signe de défi, tandis que les *King's Scholars*

s'avancent, en une seule ligne, se tenant par les coudes. Eric fait partie de l'équipe. Sur une photographie d'avant-match, on le voit, posant avec ses onze autres camarades, la casquette enfoncée sur les yeux, l'air déterminé. C'est un jeu qui lui plaît : « [J]e pense que c'était le type de jeux qui convenait à Blair. Je crois qu'il aimait bien se salir. Tout devenait terriblement boueux quand le temps était humide, et je me souviens un jour de son air satisfait d'être parvenu à se salir autant 62 ! »

Le match qui se joue en cette journée humide de St Andrew 1921 est resté dans les mémoires. Blair s'illustre en effet : lui qu'on a tant blâmé pour sa mollesse et sa nonchalance, le voilà qui parvient, à lui tout seul, à amener le ballon jusqu'à la zone de tir. Il fait alors une passe à Bobby Longden qui — fait exceptionnel — marque un but ! La soixantaine de *King's Scholars* explose de joie et portent triomphe les deux héros du match. L'équipe gagnante reçoit alors l'écharpe des vainqueurs et Blair est fier de lui. Il termine en beauté la cinquième année de sa scolarité à Eton, figurant parmi les élèves les plus populaires.

Les vacances de Noël se passent à Southwold, sur la côte est de l'Angleterre, où viennent d'emménager les Blair. C'est une nouvelle vie qui commence pour eux. Pour Eric, un nouveau défi s'ouvre : réussir le concours qui lui permettra de rejoindre la terre qui l'a vu naître...

*1. « Eton pour toujours ». Titre d'un article de George Orwell paru dans *The Observer* le 1er août 1948 au sujet du livre *Eton Meddley* de B. J. W. Hill.

*2. Déformation probable de « toga », qui désigne la toge.

*3. Verrall est le nom du lieutenant arrogant et violent dont Elizabeth Lackersteen s'éprend dans *Une histoire birmane*.

*4. « The Slack Bob » (« Le type mou ») est le titre d'une des histoires qu'Eric a écrites pour le troisième numéro de *The Election Times*.

Une histoire birmane

Si vous avez entendu l'appel de l'Orient, vous n'aurez jamais besoin de rien d'autre

Non ! vous n'aurez besoin de rien d'autre

Que ses fortes senteurs d'épices,

Et du soleil et des palmiers et des clochettes du temple qui tintent

Sur la route de Mandalay...

R UDYARD K IPLING , « Mandalay », *Chansons de la chambrée* , 1892

Colombo (Ceylan), novembre 1922.

L'Asie ! Enfin...

Après un mois de navigation à bord de l'*Herefordshire*, Eric atteint finalement les côtes asiatiques. C'est la dernière escale avant Rangoun et l'arrivée à destination, en Birmanie. Une multitude de pirogues se précipitent déjà vers le navire anglais. Au port, avant même de pouvoir mettre le pied sur la terre d'Asie, Eric assiste à une scène qui préfigure les cinq années qu'il va passer sur le sol indien :

[L]a nuée habituelle des coolies était montée à bord pour s'occuper des bagages. Des policiers, dont un sergent blanc, les dirigeaient. L'un des coolies s'était saisi d'une de ces longues valises en fer qui servent à transporter les uniformes et il la portait avec tant de maladresse qu'il était dangereux pour ceux qui étaient là. Quelqu'un l'insulta en lui reprochant son manque d'attention. Le sergent de police se retourna, vit ce que l'homme était en train de faire, et lui décocha un terrible coup de pied au derrière qui le fit valdinguer de l'autre côté du pont. Plusieurs passagers, parmi lesquels des femmes, eurent un murmure d'approbation ¹.

Cette première vision des relations entre colons blancs et indigènes est d'une violence qui le glace : « Et pourtant, ces gens ordinaires, tout à fait normaux et convenables, étaient là à regarder la scène sans aucune émotion, sauf cette légère approbation. Ils étaient blancs, et le coolie était noir. En d'autres termes, c'était un sous-homme, une espèce d'animal ². »

C'est là son premier contact avec l'impérialisme britannique... et il fait désormais partie des oppresseurs...

En janvier 1922, dix mois avant cette escale, Eric est à Southwold, une station balnéaire sur la côte du Suffolk, que les Blair ont rejoint sur le conseil d'amis. Ils s'y installent définitivement. La ville n'a pas le prestige d'Eastbourne, mais commence à recueillir les faveurs de nombreuses familles anglo-indiennes. Eric, qui croyait en avoir fini avec les études, est inscrit à Craighurst, école dirigée par un ancien

professeur de Cambridge et de Dulwich, Philip Hope. Cette « boîte à bachot 3 » doit l'aider à la préparation intensive des épreuves de l'examen du Bureau indien, qui a lieu en juin. Les conditions d'inscription sont les suivantes : avoir dix-neuf ans au moment de l'examen — ce qui sera le cas, pour Eric, deux jours avant la première épreuve —, fournir une autorisation parentale et signer un engagement à payer l'uniforme. Eric complète son dossier par une lettre de recommandation de John Crace, le maître du Collège d'Eton, qui joint à celle-ci un billet assez froidement formulé : « J'ignore tout à fait ce que les autorités attendent d'un candidat à la police indienne. J'envoie un certificat officiel, ce qui est sans doute amplement suffisant 4. »

Eric prépare son examen en bachotant les matières de l'écrit : les mathématiques — qui n'ont jamais été son fort —, l'anglais, l'histoire, le français, ainsi que ses matières optionnelles, où il est sûr de marquer des points : le latin et le grec.

À deux mois des examens, il fait le voyage des vacances d'avril pour rejoindre les Buddicom à Shiplake. Prosper s'est fait un nouvel ami en la personne d'un jeune Français prénommé André qui apprend l'anglais chez eux. Grand admirateur du boxeur Georges Carpentier, alors au sommet de sa gloire, André fait installer un sac de frappe sur lequel il s'entraîne. Prosper, lui, s'est acheté une moto, et il montre à Eric, peu rassuré, comment s'en servir. L'expérience n'est pas très concluante si l'on en croit les propos d'Eric, une fois lancé sur la moto : « Ce n'est pas le démarrage qui me préoccupe... je veux juste savoir comment s'arrête cette maudite machine 5 ! » Jacintha, refroidie par l'épisode de l'été précédent, semble se tenir à l'écart et, à la mort de son grand-père, qui vient de survenir, en profite pour s'éclipser à Ticklerton.

Les vacances terminées, Eric rejoint Southwold et ses révisions intensives. En juin, il se rend une semaine à Londres pour y passer les épreuves écrites de son examen. « Il débute par l'anglais. Dans la première partie, on lui demande “Dressez, au choix, le portrait d'un vieux garde-chasse, d'un colonel à la retraite ou d'un vieux fermier”, puis “Écrivez une lettre à un parent au sujet d'une sortie au théâtre”. Dans un texte de 250 mots, il doit ensuite faire le récit de la bataille de Sedgemoor. Dans une seconde partie, d'une heure, il doit nommer et évoquer trois membres du Cabinet, traiter de l'alpinisme et, au choix, de Burns, Wordsworth, Scott ou Dickens. Après l'anglais, il compose en histoire, affrontant la chronologie d'événements historiques, spéculant sur des sujets du type “Qui a été le plus grand Premier ministre depuis Pitt ?”, ou encore “Et si Nelson avait perdu la bataille de Trafalgar?”. Il doit également donner son avis sur les apports de trois personnages parmi lesquels Adam Smith, Rhodes,

Faraday, Hastings, Cook et Burke, mais aussi répondre à deux questions, sur les huit posées, concernant d'autres aspects de l'histoire anglaise, et enfin indiquer sur une carte les principales possessions britanniques en 1763 [6](#). » Après deux épreuves de deux heures en mathématiques, il planche en français sur une version et un thème — du français vers l'anglais, puis l'inverse —, avant de devoir écrire une histoire de 200 mots à partir de plusieurs images. Ses trois dernières épreuves sont ses options : le latin, le grec, et le dessin qu'il a choisi pour éviter de composer en physique ou en chimie... L'épreuve de deux heures consiste à reproduire une image donnée puis à « dessiner de mémoire, sous un certain angle, une chaise, une hutte ou unseau [7](#) ».

Les premiers résultats sont connus en août : Eric arrive septième sur une liste de vingt-neuf candidats. Il a très bien réussi en latin et en grec — deux dix-sept sur vingt —, décroche des notes convenables en anglais et en français — respectivement treize et douze sur vingt —, obtient un onze en mathématiques et un faible dix en histoire. Le dessin ne lui rapporte qu'un huit... Il ne lui reste plus, en septembre, qu'une visite médicale et une épreuve d'équitation. À St Cyprian, on ne manque pas de louer la performance de l'ancien élève : « Toutes nos félicitations à E. Blair (Eton) qui, en ce mois d'août, a réussi haut la main le concours de la police indienne [8](#). »

Entre-temps, il est parvenu à se faire renvoyer de Craighurst. Eric n'est jamais à une bêtise près. Il s'est lié, depuis son arrivée dans cette école, à un garçon « un peu sauvage », qui vient d'être exclu d'une autre institution. Ensemble, ils ont pris en grippe le surveillant général. Pour son anniversaire, dont ils ont trouvé la date on ne sait comment, ils lui envoient une gentille carte signée de leurs deux noms... accompagnée d'un rat mort. Ils sont renvoyés sur-le-champ, « pour faire un exemple [9](#) ».

Après ses résultats, il passe une partie de l'été à Londres, chez sa sœur Marjorie, qui fête ses deux ans de mariage avec Humphrey Dakin. Il s'entraîne également dans un centre équestre près de Southwold.

En septembre, il passe son examen médical avec succès. En revanche, l'épreuve d'équitation est plus problématique. Il s'en sort avec la moyenne, mais il rétrograde, dans le classement final, à la vingt et unième position. Six élèves sont finalement recalés.

Une fois les résultats connus, on demande aux candidats de formuler leurs vœux d'affectation. Ils peuvent les motiver en argumentant leurs choix. En premier vœu, Eric indique « Birmanie : j'ai des proches là-bas », puis, en second, « [l]es Provinces-Unies : mon père y a vécu pendant de nombreuses années [10](#) ». Viennent ensuite la Présidence de Bombay, bordée par la mer d'Arabie, la Présidence de Madras, qui

longe le golfe du Bengale et le Punjab, au nord-ouest de l'Inde. Il ne fait pas mention de son Bengale natal, sauf à le placer, selon Michael Sheldon, « tout à la fin 11 ». À l'heure où ses camarades de promotion d'Eton se préparent à entrer à Oxford ou à Cambridge, il s'appête, lui, à vivre une aventure sur les traces de son père. Découvrir des terres étranges, comme Gulliver, ou jouer les Robinson 12 font peut-être partie des rêves et des illusions d'Eric, qui s'est fait de l'Inde, depuis tellement d'années, une carte imaginaire. Mais Christopher Hollis prétend, lui, que le choix de l'Inde est encore une façon pour Blair d'« occuper un rôle de marginal 13 ».

En octobre, Eric connaît son affectation : ce sera la Birmanie. Avec deux autres camarades, Roger Beadon et Alfred Jones, et pour 400 livres annuelles, il devient assistant stagiaire du surintendant de la police birmane. Le départ est fixé à la fin du mois.

Le 27 octobre 1922, après avoir traversé l'Angleterre pour se rendre au port de Birkenhead, tout près de Liverpool, il monte à bord de l'*Herefordshire* à destination de Rangoun, pour un voyage d'un peu moins d'un mois dans le luxe de la première classe. Quatre escales viennent ponctuer les treize mille kilomètres du périple : Marseille, d'abord, puis Port-Saïd et la traversée du canal de Suez, Port-Soudan et Colombo. En 1947, George Orwell a noté pour *Tribune* quelques souvenirs de ce voyage : « Le bateau n'était pas très grand, mais il était confortable et même luxueux, et, à part dormir ou s'adonner sur le pont à des jeux de plein air, la principale occupation était de manger 14. » Il est accompagné d'Alfred Jones, Roger Beadon ayant débuté son voyage deux semaines plus tôt, afin de passer un peu de temps avec son père en Inde. « Il y avait non seulement les repas, festins prodigieux comme les compagnies maritimes mettaient alors un point d'honneur à en servir, mais aussi, entre chacun d'eux, au cas où quelqu'un aurait été tenaillé par la faim, des collations à base de pommes, de glaces, de biscuits et de potages. De plus, les bars ouvraient à 10 heures du matin et, comme nous étions en mer, l'alcool était relativement bon marché 15 ». Voilà bien de quoi lui faire oublier le porridge de St Cyprian et la margarine d'Eton. Quelques pages d'*Une histoire birmane*, relatant le trajet d'Elizabeth Lackersteen, donnent une idée du voyage tel que l'a vécu Eric :

Elizabeth adorait la vie à bord. Elle adorait les soirées dansantes sur le pont, les cocktails [...], les jeux de pont — dont, toutefois, elle se lassa en même temps que les autres jeunes gens de son âge. [...] Elle allait adorer l'Inde, elle en était sûre. Elle s'en était déjà formé une image d'après la conversation des autres passagers et avait même appris quelques-uns des mots d'hindoustani les plus indispensables, tels que *idher ao*, *jaldi*, *sahiblog* *1, etc. 16

Le voyage, en lui-même, est un rêve : « Escorté des marsouins folâtres, le navire fendait les eaux bleues de la Méditerranée et du canal de Suez [...] 17. » À Port-Saïd, à l'entrée du canal de Suez, Eric

achète un casque colonial, autant par peur d'une insolation, fatale aux Européens, que par souci de ressembler à un fonctionnaire de l'Empire. Ce voyage est aussi un moyen d'entrer peu à peu dans le costume de sa fonction.

À la sortie de la mer Rouge et du golfe d'Aden, le bateau pénètre dans « les vertes étendues de l'océan Indien, où des bancs de poissons volants fuyaient son approche. La nuit, la mer devenait phosphorescente et la frange d'écume qui se formait de part et d'autre de l'étrave filait, telle une flèche de lumière verte 18 ». La prochaine escale est Colombo.

C'est dans cette atmosphère qu'Eric découvre à la fois les beautés de l'Orient — « [d]es senteurs d'huile de coco et de santal, de safran et de cannelle [...] dans l'air brûlant 19 » — et la dureté de l'homme blanc envers les coolies brutalisés sous les yeux indifférents des passagers. Eric se rend-il à Mount Lavinia, comme Elizabeth Lackersteen, l'héroïne de son roman, pour se baigner « dans une mer tiède qui moussait comme du Coca-Cola 20 » ? Très vite, en tout cas, il rejoint le bateau qui doit le conduire à Rangoun. Nul doute qu'il doit sourire en longeant les îles Andaman, dont la capitale a pour nom... Port Blair !

Vers la fin de novembre 1922, l'*Herefordshire* approche des côtes birmanes, à Rangoun : « [L]e vapeur remonta les eaux boueuses mais profondes du large fleuve Irrawaddy, après être passé devant les cheminées noires de la raffinerie de la Burmah Oil Company, qui offraient un étrange contraste avec le reste du paysage, et la haute flèche dorée de la pagode Shwe Dagon, l'un des sanctuaires les plus anciens et les plus sacrés du bouddhisme 21. » Eric et son collègue Alfred Jones passent quelques jours à Rangoun, principalement occupés par le cérémonial auquel se plient les nouveaux colons : « À l'arrivée à votre poste, vous deviez, bien habillé, l'épée au côté et Dieu sait quoi d'autre, monter dans une petite voiture avec chauffeur tirée par des chevaux et aller distribuer vos cartes de visite à tous les gens qu'il fallait 22. » Cette cérémonie, répétée dans chaque nouvelle ville, permet d'annoncer sa présence et de se placer sous la protection du gouverneur ou de tout autre notable local, elle est une façon de nouer des liens entre Européens.

Le 28 novembre, Blair et Jones prennent le train pour Mandalay, afin de rejoindre l'école d'entraînement de la police. Le voyage dure seize heures, et Orwell en donne un aperçu dans *Une histoire birmane* : « [L]e train, dont la chaudière était alimentée au bois, se traîna à vingt kilomètres à l'heure à travers une vaste plaine aride bornée au loin par une ligne de collines bleues. Des aigrettes blanches se tenaient immobiles, tels des hérons, et des monceaux de piments rouges mis à sécher luisaient sous le soleil. Parfois, une pagode blanche se dressait au-dessus de la plaine, comme le sein d'une géante allongée sur le dos.

La nuit précoce des tropiques tomba ; le train poursuivait sa route en cahotant, avec des arrêts dans de petites gares où des cris barbares s'élevaient dans l'obscurité. Des hommes à demi nus, leurs longs cheveux rassemblés en chignon sur la nuque, allaient et venaient à la lueur des torches [...]. Le train s'enfonça dans la forêt, des branches invisibles balayèrent les vitres 23. »

Le train arrive à Mandalay le 29 novembre à huit heures du matin. Blair et Jones sont accueillis par Roger Beadon, le troisième stagiaire, et deux jeunes officiers. Beadon décrit les deux hommes qui descendent du train : « L'un, le teint frais, de taille moyenne et trapu ; l'autre, le visage jaunâtre, grand, mince et dégingandé, dont les vêtements, par ailleurs très bien coupés, semblaient pendre sur lui 24. » Beadon conduit ses camarades à l'école de police. En chemin, Eric découvre les rues de la ville que Somerset Maugham décrit dans *Un gentleman en Asie* : « Poussiéreuses, encombrées et baignées d'un soleil criard, les rues de Mandalay sont larges et droites. [...] Aucune ruelle étroite, ni de tortueux chemins en pente où l'imagination peut vagabonder en quête de l'inimaginable 25. » Mandalay est « une ville de bazars, de pagodes et de monastères 26 ». En fait, deux villes coexistent à Mandalay : le quartier indigène et Fort Dufferin. L'ancien palais royal, formé d'un carré fortifié de hautes murailles et entouré de douves larges et profondes, contient toutes les richesses.

À Fort Dufferin sont installés les casernes, le mess et tout ce qui permet à un Européen de se sentir chez lui : « un terrain de polo, un golf à neuf trous, des courts de tennis et une chapelle 27 ». Le mess de l'école de police, « une longue rangée de bâtiments en brique rouge bien alignés, avec des colonnades blanchies à la chaux 28 », est composé de six chambres à l'étage — dont trois réservées aux stagiaires — et, au rez-de-chaussée, du club lui-même, avec son billard, son réfectoire et un salon de lecture. Les stagiaires ont à leur disposition « une petite armée de serviteurs : un maître d'hôtel et son assistant, un cuisinier et sa compagne, un *punkah-wallah* (pour les éventer !), plusieurs jardiniers, un marqueur pour le billard et un préposé à l'éclairage 29 ». Eric, comme chacun de ses compagnons, dispose en plus d'un serviteur attitré.

En réalité, à l'étage, seules cinq chambres sont disponibles : la sixième est condamnée depuis qu'« un jeune stagiaire britannique, “incapable de supporter le mal du pays qui s'emparait de nous tous, à certains moments, se tua par balle au bout de quatre mois de séjour. Il s'étendit sur la carpe à côté de son lit, plaça le canon de son fusil de chasse dans sa bouche et appuya sur la détente”. Plus tard, un officier irlandais non volontaire fut envoyé à l'école de police pour apprendre le birman. Il vint s'installer au mess et fut logé dans cette chambre. Le premier matin, il se présenta au petit-déjeuner complètement défait,

après une nuit sans sommeil. Tout de suite après s'être endormi, raconta-t-il, il avait été réveillé par un cauchemar : un homme, allongé sur le sol à côté de son lit, s'était mis le canon d'un fusil de chasse dans la bouche et avait appuyé sur la détente [30](#) ». Nul doute que cette histoire a frappé Eric, friand d'histoires de fantômes, au point de s'en inspirer pour la mort de Flory dans *Une histoire birmane*.

Comme on le voit, les stagiaires britanniques vivent isolés des autres stagiaires en formation — près de 70 hommes en tout —, la plupart birmans, mais parfois aussi indiens, arakanais, karens, chans ou chinois. Tous sont sous la direction de Clyne G. Stewart, « un gigantesque Écossais, une force de la nature, avec tous les muscles qu'il fallait [31](#) », arborant une imposante moustache noire, et chargé de l'enseignement des procédures de police.

Après la sempiternelle cérémonie des cartes de visite distribuées aux notables de Mandalay, Eric et ses deux comparses débudent les cours et l'entraînement. Eric passe rarement la soirée en compagnie des autres. Roger Beadon se souvient : « C'était un homme très agréable, mais qui restait souvent seul. Moi, j'aimais beaucoup descendre au club, jouer au billard, danser, et ainsi de suite, mais cela ne semblait pas du tout l'intéresser, je ne peux pas dire qu'il était sociable, en fait je ne crois pas qu'il allait souvent au club [...], je pense qu'il lisait surtout [...] ou qu'il veillait dans sa chambre [32](#). »

Les cours de langue sont assurés par un inspecteur de police birman appelé Po Thit, qui ne parle guère l'anglais et en fait sa méthode d'enseignement : « Nous sommes arrivés, en un temps étonnamment court, à une bonne connaissance du parler birman [33](#). » Eric a toujours été doué pour les langues et il apprend alors, en plus de l'hindoustani et du birman, la langue karen, très répandue dans le delta de l'Irrawaddy. Savoir communiquer avec les populations birmanes, c'est entretenir une relation de respect tout en assurant une police efficace. D'autant plus que Blair n'arrive pas en Birmanie dans la période la plus sereine qui soit sur le plan des relations entre indigènes et coloniaux. « Avant 1919, écrit Maung Htin Aung, un contemporain de Blair en Birmanie, les Anglais et les Birmans étaient amis ; après 1930, ils étaient des adversaires purement politiques. Mais au cours de cette période sombre entre 1919 et 1930, ils étaient des ennemis acharnés, chacun méprisant l'autre [34](#). » Lors de la Première Guerre mondiale, certains moines bouddhistes nationalistes ont commencé à se regrouper et à entretenir une flamme indépendantiste que les Britanniques n'ont cessé d'aviver. En 1918, en effet, les réformes Mont-Ford — des noms du secrétaire d'État pour l'Inde Edwin Samuel Montagu et de lord Chelmsford, vice-roi de l'Inde — visent à créer sur le territoire indien une certaine forme d'autonomie dans les institutions, instaurant une « dyarchie », c'est-à-dire un pouvoir

partagé entre Indiens et Britanniques. Mais ce plan ne concerne pas la province birmane. La réaction des Birmans se traduit par un boycott des produits anglais, étroitement entretenu par les moines. À l'autre bout de l'Inde, dans le Punjab, a lieu dans le même temps le massacre de Jallianwala Bagh, perpétré par le général Dyer, en avril 1919, faisant des centaines de morts et de blessés parmi la population civile indienne qui manifestait contre l'arrestation de deux leaders d'un mouvement indépendantiste. Le ressentiment des Birmans vient aussi de l'exploitation des richesses de leur sol par les Britanniques : pétrole, bois de teck, rizières, tout est littéralement pillé. Pour parfaire cette « atmosphère d'hostilité générale 35 », non seulement la Birmanie a le taux de criminalité le plus élevé de l'Empire 36, mais encore la police impériale est regardée avec animosité et rancune. « Beaucoup de jeunes Birmans ont perdu le respect de la loi et de l'ordre dans le système qui leur est imposé par la puissance étrangère 37. » La visibilité de ce pouvoir autoritaire, ce sont bien sûr les fonctionnaires de la police birmane, avec leur casque colonial vissé sur la tête. Orwell, en 1944, dans *Tribune*, se souvient des superstitions liées au port du *topi* :

Le soleil était censé être dangereux pour les Européens, mais pas pour les Asiatiques. [...] Mais pourquoi les Anglais ont-ils développé, à propos de ces insulations, de telles superstitions ? Parce que l'impérialisme a besoin de toujours bien marquer les différences avec les « indigènes ». Pour asseoir sa domination sur une race assujettie, surtout quand on se trouve nettement en minorité, il faut réellement se croire issu d'une race supérieure, et l'on parvient à y croire plus facilement si l'on se persuade que la race assujettie est biologiquement différente. [...] La minceur du crâne était un signe de supériorité raciale et le *topi* une sorte d'emblème de l'impérialisme 38.

Blair, en s'engageant dans la police indienne, a mis le pied sur une terre où le racisme est quotidien : « En Birmanie, j'ai écouté des théories raciales qui étaient moins brutales que celles d'Hitler sur les Juifs, mais certainement pas moins stupides [...]. J'ai souvent entendu affirmer, par exemple, qu'aucun homme blanc n'était capable de s'asseoir sur ses talons à la manière d'un Oriental — cette attitude, soit dit en passant, est celle qu'adoptent les mineurs quand ils prennent leur repas dans le puits 39. » Pour autant, le contact avec les « indigènes » ne provoque ni sentiment de répulsion physique, ni peur, ni gêne, « même pour les Blancs aux préjugés de couleur les plus solidement enracinés ». La position de Blair est donc ambiguë : il profite de son statut de *pukka sahib* — de « maître authentique » — entouré de serviteurs et de son « boy » birman à qui il laisse le soin de l'habiller et de le déshabiller 40, tout en ayant conscience d'avoir un mauvais rôle à jouer. Il choisit donc, la plupart du temps, de ne pas se mêler aux autres.

Mais l'isolement de Blair n'est-il pas le signe qu'il se renferme sur lui, regrettant peut-être déjà sa présence en Birmanie ? Il écrit des

lettres, dont aucune n'a été conservée. Seule Jacintha Buddicom se souvient de trois d'entre elles, aujourd'hui perdues, dans lesquelles il se plaint régulièrement : « La première était longue, du style “tu ne peux pas imaginer à quel point c'est horrible si tu n'es pas ici pour le voir” —, très désespérée, mais sans vraiment de détails. Il n'expliquait pas pourquoi et comment c'était si horrible 41. » Elle lui répond que si la vie est aussi terrible là-bas, il n'a qu'à rentrer, à quoi il réplique que cela lui est impossible. Ses lettres lui semblent alors plus *prudentes*, comme si elles étaient censurées. Les lettres d'Eric à Jacintha ne contiennent sans doute pas que des plaintes en lien avec la situation birmane. Il a quitté Jacintha en étant amoureux d'elle. Peut-être lui écrit-il son dépit amoureux, revient-il sur sa déplorable tentative, lui propose-t-il le mariage, l'invite-t-il à partager sa vie en Birmanie... Toujours est-il qu'elle ne répond pas aux deux lettres suivantes... Qu'imagine-t-il, loin d'elle ? Quelle douleur ce silence et cet abandon provoquent-ils ? Au terme de sa vie, dans un bref échange de lettres entre lui et Jacintha, il lui écrira : « Tu étais une fille au cœur tendre [...]. Mais tu n'as pourtant pas été tendre avec moi quand tu m'as abandonné à la Birmanie, en me refusant tout espoir 42. »

Contraint de rester en Asie, Eric doit s'adapter à sa nouvelle vie. Il poursuit donc sa formation à l'école de police, fraternise davantage avec les autres stagiaires, particulièrement avec Roger Beadon, même si ce dernier a bien noté que Blair n'est pas du genre à se mêler aux autres, et que son caractère introverti s'accorde mal avec le sien, flamboyant. Pour suivre l'entraînement pratique de leur formation, les élèves stagiaires se rendent parfois à Maymyo, à une soixantaine de kilomètres au nord-est de Mandalay. Le père de Beadon y est justement installé. Eric et Roger lui rendent visite, et en profitent pour passer du bon temps au Club ou au golf 43. Pour se rendre de Mandalay à Maymyo, ils empruntent la ligne de chemin de fer qui les conduit en un lieu totalement dépayçant. Pour circuler dans Mandalay, il est de coutume de monter à cheval. Lors de leur recrutement, les stagiaires ont passé un test déterminant destiné à démontrer leurs facultés en la matière. Mais, en Inde comme ailleurs, il est difficile d'échapper à la modernité. Ils sont donc autorisés à remplacer le cheval par une moto — l'allocation accordée pour l'un allant de fait à l'autre. Beadon est un motard averti et possède une New Hudson 500. Blair, lui, qui a déjà eu maille à partir avec la moto de Prosper, parvient à se procurer un modèle américain, très bas de châssis, d'une marque que Beadon n'a jamais vue auparavant et qu'il n'a jamais revue depuis 44... Blair, avec son mètrequatre-vingt-dix, « à cheval sur ce nain[,] était ridicule, ses genoux remontant au niveau de ses oreilles 45 ». Beadon se propose pour lui donner des leçons d'initiation. Les premières chevauchées, avant de sortir de Mandalay à

la découverte des territoires environnants, se font dans Fort Dufferin. Blair semble d'abord assez gauche sur son engin, mais prend confiance petit à petit, et les deux hommes décident de voir ce que leurs motos ont dans le ventre. Ils roulent dans le fort et se disent qu'ils pourraient bien poursuivre au-delà des remparts : « Tout allait bien, jusqu'à ce que nous parvenions à l'une des portes qui, pensions-nous, nous permettrait de sortir du fort. Nous allions à belle allure quand j'ai soudain réalisé que ce n'était pas une issue, mais une porte condamnée. J'ai crié à Blair de s'arrêter, mais il a vraisemblablement paniqué et au lieu de freiner, il s'est levé et a laissé aller entre ses jambes la moto qui est venue s'écraser contre la porte 46. »

Une autre fois, Eric et Roger décident d'aller chasser le tigre dans les environs de Mandalay. Munis, pour l'un, d'un simple fusil, et pour l'autre d'un pistolet automatique, ils espèrent, dans cet équipage, rapporter un tigre du Bengale. Ils se rendent dans un village proche, demandent à un vieillard s'il peut les conduire dans son char à bœufs sur la piste d'un tigre. Le vieil homme fait mine d'accepter et les emmène, par une nuit noire, dans les montagnes environnantes : « Puis, pendant plusieurs heures, nous sommes restés assis à l'arrière de la charrette, les armes chargées, les yeux en alerte, à attendre qu'un tigre pas farouche passe devant nous. Dire que rien ne s'est produit est la stricte vérité, et j'imagine que le vieux Birman rusé n'avait pas l'intention d'aller à proximité d'un quelconque endroit où un tel animal aurait pu rôder 47... »

En janvier 1924, c'est l'heure des examens, qu'ils passent « assez honorablement 48 ». Blair reçoit sa première affectation : ce sera Myaungmya, à un peu plus d'une heure de Bassein, la capitale régionale, où est envoyé Beadon. Blair quitte Mandalay sans trop de regrets. Dans *Une histoire birmane*, il fait dire à son narrateur : « Mandalay est une ville déplaisante, poussiéreuse et intolérablement chaude ; on prétend que c'est la ville aux cinq P, car elle ne produit que des pagodes, des parias, des porcs, des prêtres et des prostituées [...] 49. » Du moins n'est-il pas tenté de suivre l'appel de la jeune Birmane du poème de Kipling : « Reviens-t'en, soldat britannique ; reviens-t'en à Mandalay 50 ! »

Huit cents kilomètres séparent Mandalay de Myaungmya, petite ville située dans le delta de l'Irrawaddy, dans le sud de la Birmanie. C'est un environnement assez hostile : « Le district de Myaungmya couvrait près de cinq mille kilomètres carrés, constitués principalement d'îles plates séparées les unes des autres par les nombreuses branches de l'Irrawaddy. Il y avait de longues étendues de mangrove dans le sud et des champs infinis de riz dans le nord. Comme dans tant d'autres districts de basse Birmanie, assez primitifs, il y faisait chaud et humide. Des léopards et des tigres circulaient

librement dans certaines régions, et des singes et des crocodiles abondaient dans les forêts du sud 51. » Évidemment, cette « petite ville précaire 52 » ne possède pas l'électricité, et Blair, pour lire, doit s'éclairer à la lampe à huile, protégé par une moustiquaire.

Son supérieur, à Myaungmya, s'appelle Peter Burke. C'est un homme expérimenté, depuis trente-cinq ans sur le terrain, et à quelques mois de la retraite. Certains ont voulu le faire passer pour un homme « notoirement difficile 53 », prétendant qu'Eric était malmené, en mésentente avec son surintendant. Nous ne savons en réalité rien sur Peter Burke, sinon qu'il est un homme compétent, qui montre à son assistant Blair tout ce qu'il sait du métier, « comment préparer les cas de poursuites, la façon de compiler les rapports criminels des postes de police locaux, la gestion des paies, et comment superviser la distribution du matériel de police 54 », les uniformes, l'équipement et les armes. À cela s'ajoutent la direction du bureau du quartier général quand Burke est en tournée d'inspection, la surveillance du personnel, la constitution de patrouilles et d'escortes... La tâche est difficile, sans doute. Eric fait le tour du district avec son supérieur, allant de village en village. Quand, en avril, Burke part à la retraite, le poste est entièrement laissé sous la responsabilité de Blair, qui assume avec compétence la transition jusqu'à l'arrivée, en mai, d'un nouveau surintendant. Enquêtes, arrestations, interrogatoires, l'activité policière est intense dans cette partie de la Birmanie... et pas toujours très reluisante. Eric est confronté à un dilemme chaque jour plus vif en lui. « [J]e servais dans la police, c'est-à-dire que j'étais au cœur de la machinerie du despotisme. De plus, la police offre l'occasion de voir de près les basses besognes de l'Empire, et il existe une différence appréciable entre faire un sale travail et se borner à en récolter les fruits 55. » Orwell, dans *Le Quai de Wigan*, se souvient :

Les prisonniers accroupis dans les cages puantes des postes de police, les visages gris et apeurés des détenus condamnés à de longues peines, les fesses zébrées des hommes châtiés à coups de bambous, les gémissements des femmes et des enfants quand on emmène leur mari et père, autant de choses qu'on ne peut supporter quand on s'en trouve d'une manière ou d'une autre directement responsable 56.

En mai, c'est U Ba Thin qui arrive en remplacement de Peter Burke. Eric et lui dirigent ensemble, pendant trois semaines, le district de Myaungmya avant qu'Eric ne soit affecté dans une autre ville, Twante, à une trentaine de kilomètres de Rangoun par le canal qui relie les deux villes.

Pour ce second poste, Eric est placé sous l'autorité d'Henry Lanktree, qui dirige l'ensemble du district de l'Hanthawaddy. Blair est chargé de diriger son propre secteur. Avec lui, il a trois gendarmes pour assurer la sécurité de Twante et de ses alentours. Sur place, il inspecte les bourgades voisines, règle les litiges entre chefs de village, conduit les

interrogatoires, participe aux actions de surveillance et de renseignements généraux, mène, en définitive, une activité aussi bien policière que judiciaire : « [I]l s'occupait donc sur place des problèmes mineurs, tandis que pour les questions plus importantes, il devait décider s'il fallait les porter devant un magistrat. Blair passa de longues heures à écouter des témoignages bizarres et entièrement partiels, parfois traduits et parfois dans la langue d'origine ; il essayait toujours de ramener les choses à l'essentiel, de simplifier des litiges et des dépositions extraordinairement complexes dans leurs contradictions et leurs digressions — en d'autres termes, il était là pour exercer une justice sommaire et patiente 57. » Sa responsabilité est grande. À vingt et un ans à peine, « [a]lors que certains de ses anciens amis d'Eton continuent de lutter pour achever leurs études universitaires, il traite de questions de vie ou de mort pour une population égale à celle d'une ville européenne de taille moyenne 58 ».

La vie lui est rendue plus facile par les nombreux domestiques dont il dispose. Dans le grand bungalow qu'il occupe à Twante, « un serviteur prenait soin de ses vêtements et faisait son lit, un autre s'évertuait à garder le sol propre et vidait le pot de chambre, et un troisième préparait ses repas 59 ». Ces hommes le suivent dans ses déplacements et s'efforcent de rendre confortables les bungalows de fortune des postes subalternes des environs, quand Blair part à l'aventure pour l'arrestation d'un criminel local ou encore pour enquêter sur une bavure policière ou sur les méfaits des bandes armées de la région, ces *dacoïts* qui s'attaquent aux convois ferroviaires et sèment la terreur dans le secteur.

Mais vivre à Twante n'a rien de bien plaisant. Cette ville « plate, sans traits distinctifs, avec des marais de mangrove, des rizières, infestée de moustiques et puant le pétrole 60 » fait partie des endroits qui ont durablement obsédé Orwell : « Les paysages de la Birmanie, écrit-il dans *Le Quai de Wigan*, qui, au moment où je m'y trouvais, prenaient pour moi figure de cauchemar, ont après coup hanté mon souvenir au point que j'ai dû écrire un livre pour m'en délivrer 61. » Même s'il n'est pas toujours très affable, Blair sait conduire une conversation agréable avec les Européens qu'il rencontre. Mais à Twante, les Européens sont rares. Il passe alors, semble-t-il, son temps sur sa moto, à chasser les pigeons impériaux. Le climat est à ce point humide qu'on raconte qu'il est difficile de s'alimenter sans avaler les pucerons des rizières qui pullulent 62, et quand ce ne sont pas les pucerons, les moustiques ne cessent leur infernal sifflement. Il côtoie les populations karens, dont il a appris la langue, fréquente leurs églises, assiste à la messe catholique célébrée dans leur propre langue et discute avec les prêtres, comme s'il était un des leurs.

Eric passe également beaucoup de temps à lire. On sait qu'il dévore,

à Twante, *Guerre et Paix* de Tolstoï, les *Carnets* de Samuel Butler — un livre dont « on ne peut pas dire qu'avoir subi plusieurs saisons des pluies en Birmanie l'ait beaucoup arrangé 63 » —, le sulfureux *Femmes amoureuses* de D. H. Lawrence, dans sa « version non expurgée » et qui lui apparaît, à cet âge, comme un livre « très bizarre 64 ». Certains de ces ouvrages ont été apportés d'Angleterre, d'autres ont été achetés à Rangoun, où Blair se rend dès qu'il en a l'occasion.

Un jour, en novembre, alors qu'il s'y trouve, se produit un incident qui mêle Blair à des étudiants birmans. L'un d'eux, Maung Htin Aung, devenu vice-chancelier de l'université de Rangoun, se souvient :

Un après-midi, aux alentours de 16 heures, la gare ferroviaire de Pagoda Road était envahie d'écoliers et de jeunes étudiants. Blair descendait les escaliers pour prendre le train jusqu'à la gare de Mission Road, où se trouvait le très fermé Gymkhana Club. L'un des garçons, en chahutant avec ses camarades, bouscula cet Anglais grand et émâcié, qui fit une chute dans les escaliers. Blair était furieux et il brandit la lourde canne qu'il avait dans les mains pour frapper le jeune garçon à la tête ; mais il se contint, et au lieu de cela, lui donna un coup dans le dos. [...] Il a souvent dû méditer sur les conséquences tragiques qu'aurait pu entraîner son geste, s'il ne s'était pas contrôlé 65.

Il est intéressant de noter que, malgré son réflexe de frapper l'étudiant à la tête, Blair renonce finalement à ce geste par trop révélateur de la domination britannique sur un peuple qui voudrait s'en affranchir. Si Blair n'en a jamais fait mention, on retrouve, en revanche, dans *Une histoire birmane*, la transposition de cet épisode dans sa version tragique. Alors que cinq écoliers le narguent, Ellis, l'un des personnages les plus racistes du roman, à bout de nerfs, décide de les punir de leur insolence :

L'espace d'une seconde, Ellis perdit la tête. Il frappa de toutes ses forces, et l'extrémité de sa canne cingla le visage de l'adolescent à la hauteur des yeux. Le garçon se recroquevilla enhurlant de douleur. Au même instant, les quatre autres se jetèrent sur Ellis. Mais il les repoussa, fit un saut en arrière et se mit à exécuter avec sa canne des moulinets si féroces qu'ils s'écartèrent.

« N'approchez pas, petits saligauds ! N'approchez pas, ou je vous casse la figure ! » 66

L'écolier frappé au visage est rendu partiellement aveugle par ce coup et Ellis brave les jets de pierre des adolescents révoltés. Une insurrection ne tarde pas ensuite à éclater.

En janvier 1925, toujours sous les ordres d'Henry Lanktree, et au terme de sa période de probation, Eric est envoyé à Syriam, au sud de Rangoun, non loin de son poste de Twante, en tant qu'assistant du surintendant de district. Si les odeurs de pétrole empestaient l'air de Twante, à Syriam, c'est bien pire : le site de la Burmah Oil Company envahit en effet la petite ville de ses fumées. Eric a, dans ce poste qui le gardera neuf mois sur place, une tout autre responsabilité : il est chargé de la sécurité de la raffinerie. Les Européens y sont bien plus nombreux. Il rencontre là-bas beaucoup de ces spécimens de la

« classe moyenne inférieure supérieure », celle qui vient en Inde pour y gagner non de l'argent, mais un prestige facile à obtenir : « Ils y allaient parce que les Indes offraient toutes les facilités qu'on pouvait souhaiter pour jouer au gentleman bon teint : chevaux presque donnés, grandes chasses gratuites et hordes de serviteurs de couleur 67. » L'avantage de Syriam, c'est qu'il suffit de traverser par ferry la rivière de Bago pour rejoindre Rangoun et sa librairie approvisionnée des dernières nouveautés par la P&O : Smart and Mookerdum's. Il peut y faire le plein de romans et de revues anglaises, parmi lesquelles l'*Adelphi*, un journal dans lequel il publiera des articles quelques années plus tard, et dont il prétend qu'il lui servait de cible pour ses entraînements de tir...

Blair profite-t-il de ses virées à Rangoun pour fréquenter les bordels des quais ? Deux poèmes, « Le moindre mal » et « Romance », écrits à cette époque, évoquent le sujet de manière obsessionnelle.

À Rangoun, il rencontre également des Birmans bien différents des villageois et des paysans qu'il a coutume de côtoyer. Là, les étudiants et les moines bouddhistes — « contre lesquels il pensait que la violence était spécialement souhaitable 68 » — manifestent une ostensible hostilité à l'égard des Européens, particulièrement quand ils arborent les tenues des fonctionnaires de l'Empire. Eric Blair, comme Flory dans une esquisse préparatoire d'*Une histoire birmane*, doit porter, selon l'expression de Kipling, « le fardeau de l'homme blanc ». Alors que Flory fréquente une indigène qu'il est tenté d'épouser, un vieil homme le met en garde :

« Vous voyez, mon garçon, dit-il, nous, les hommes blancs de ce pays, devons penser à autre chose que nous-mêmes. Nous sommes une garnison, pour ainsi dire... L'Empire, et tout cela, le fardeau de l'homme blanc... Vous voyez le genre de chose que je veux dire, hein ? Nous devons garder le drapeau qui flotte, voyez-vous. [...] L'homme blanc [...] doit toujours bien se tenir devant l'indigène 69.

Ce texte a-t-il été écrit au cours du séjour en Birmanie ? Comme les quelques autres feuillets retrouvés, il a été rédigé sur un papier à tête du gouvernement de Birmanie. Si Eric a le temps de lire, trouve-t-il celui d'écrire ? On peut supposer que son engagement dans la police birmane, s'il peut apporter de la matière littéraire à un écrivain en herbe, marque pour Blair une étape de déception : le travail qui lui est donné l'accapare, et si jamais il se met à écrire, « qui publiera un quelconque ouvrage écrit par un jeune homme inconnu dans une partie obscure de l'Empire 70 » ? Il est probable, malgré tout, qu'en plus du roman intérieur qu'il poursuit, il consacre un peu de temps à transcrire son expérience birmane.

C'est sans doute dans la première moitié de 1925 qu'Eric part rendre visite à sa grand-mère Thérèse Catherine Limouzin, qui meurt cette même année, à quatre-vingt-deux ans. La mère d'Ida, Charles et Nellie,

qui n'est jamais retournée en Europe, réside à Moulmein, qu'on rejoint en six heures. Elle vit en reine dans la société britannique de Moulmein, entourée de ses petites-filles, Aimée et Kathleen — nées des unions métissées des grands-oncles d'Eric —, et d'une armée de domestiques à son service : « Mme Limouzin était une figure de proue de la communauté britannique, une dame intelligente, bavarde et légèrement excentrique, qui aimait porter les robes colorées et amples des Birmanes 71. » Eric n'est, semble-t-il, pas très à l'aise face à cette vieille dame. Il n'en parle qu'une fois, en des termes qui ne montrent pas beaucoup de tendresse : « Ma grand-mère, qui a passé quarante ans en Birmanie, ne connaissait pas un mot de birman à la fin de sa vie, ce qui est typique de l'attitude de l'Anglaise ordinaire 72. »

À la fin septembre 1925, après neuf mois passés à Syriam, Eric est affecté à Insein, une ville située à quinze kilomètres au nord de Rangoun, où il devient l'adjoint du surintendant U Ba, un officier birman qui dirige un vaste district, connu pour son énorme prison. Roger Beadon, qui rend un jour à Blair une dernière visite, découvre qu'il « avait des chèvres, des oies, des canards et toutes sortes de choses qui se baladaient au rez-de-chaussée 73 » de son bungalow. Décidément, Eric ne peut s'empêcher d'être excentrique, tout en trouvant cela parfaitement normal. Les deux hommes se rendent au Club d'Insein, fréquenté par tous les Européens. Blair n'y va que très rarement, mais c'est sans doute dans ce lieu qu'il rencontre Elisa-Maria Langford-Rae. Cette Écossaise, qui vient tout juste de se remarier au même homme, Bertram Langford-Rae, un officier de la police birmane, passe beaucoup de temps en compagnie d'Eric, qui semble jouir, à Insein, d'une assez grande liberté. Elle se souvient de leurs « longues discussions sur tous les sujets imaginables », de sa « profonde gratitude envers les écoles qui l'avaient formé » mais aussi de « sa passion de la justice, de son aversion des préjugés, de son humilité et de son sens de l'équité 74 ». Faut-il se fier aux ébauches d'*Une histoire birmane* qui suggèrent une liaison adultère de Flory avec la femme d'un de ses amis ? Dans l'épithaphe de Flory il est écrit qu'il « a dépensé assez de sueur à faire l'amour à des femmes stupides 75 *2 » et qu'il a trahi son ami en faisant l'amour à son épouse : « Cela arrive souvent 76 », commente-t-il.

À Insein, comme à Rangoun, Blair se retrouve encore en proie au doute. Le dilemme qui continue de l'étreindre se renforce jour après jour. Pour Stansky et Abrahams, « c'est à Insein que l'acte de reconnaissance commença : il était le mauvais homme au mauvais endroit 77 ». Le sens de la justice et de l'équité, que son amie a bien su percevoir, est malmené dans cet environnement où il joue le mauvais rôle.

Le 19 avril 1926, à bientôt vingt-trois ans, Eric est affecté à

Moulmein, son avant-dernier poste. Et ce n'est pas là-bas que son sentiment de malaise risque de s'atténuer...

Moulmein est le bastion familial. Même si la reine mère est morte l'année précédente, les traces de la famille Limouzin sont importantes dans ce grand port du sud de la Birmanie. Eric y est l'assistant de deux surintendants, Geoffrey Waterworth et H. C. Mills, dans un district rendu important par la taille de cette ville. En 1926, Eric est déjà bien atteint par la haine pour sa tâche, et plus généralement par le comportement des Anglais en Birmanie.

C'est sans doute à Moulmein que se situe l'un des épisodes les plus marquants de sa jeune existence et qu'il retranscrit dans une nouvelle intitulée « Une pendaison », publiée en 1931. Blair avait le droit d'assister à la pendaison d'un condamné de sa sous-division. Il n'y était pas forcé, la loi ne requérait habituellement que l'officier médical du district et un magistrat. Pourquoi a-t-il choisi de le faire ? Par simple curiosité face à un acte qu'il n'est pas courant d'observer ? Pour trouver là matière à son travail d'écrivain ? Pour affronter la réalité des prisons birmanes et prendre la pleine mesure de son nouvel ennemi impérial ? On ne peut douter, en tout cas, que Blair ait bel et bien assisté à une pendaison. Il n'en a jamais évoqué d'autre.

Dans la nouvelle, le narrateur raconte le parcours du détenu, de sa cellule sordide jusqu'à sa mort sur l'échafaud. En chemin, le condamné fait « un léger pas de côté pour éviter une flaque d'eau ». Rien que de très banal, si ce n'est cet angle choisi pour évoquer toute l'horreur de la peine de mort : « Jusque-là, je n'avais bizarrement jamais réalisé tout ce que signifie l'exécution d'un homme conscient et en parfaite santé. Lorsque je vis le prisonnier faire cet écart pour éviter la flaque, je vis le mystère, l'injustice indicible qu'il y a à faucher une vie en pleine sève. Cet homme n'était pas à l'agonie, il était aussi vivant que nous 78. » Orwell, des années plus tard, parle d'un « acte abominable, contre nature 79 », « plus atroce que mille assassinats 80 ».

Un autre événement marque le séjour de près de neuf mois de Blair à Moulmein. Il s'agit de l'exécution d'un éléphant qui survient alors que Blair est en plein dilemme.

Tout ce que je savais, c'est que j'étais pris entre ma haine pour l'Empire que je servais et ma fureur contre les petites brutes vicieuses qui faisaient tout pour rendre ma tâche impossible. Une moitié de mon esprit voyait dans la souveraineté britannique une tyrannie inébranlable s'imposant, *in saecula saeculorum*, à la volonté des populations passives, et l'autre moitié me soufflait que la plus grande volupté existant au monde consistait à enfoncer la pointe d'une baïonnette dans les tripes d'un moine bouddhiste. De tels sentiments sont le produit tout à fait inévitable de l'impérialisme [...] 81.

Il faut un éléphant domestique devenu fou pour lui « dessiller les yeux 82 ». Il est courant, à cette époque, qu'un officier de police soit appelé pour tuer un éléphant dangereux. Un matin, prévenu qu'un

pachyderme détruit tout sur son passage, cabanes, plantations, véhicules, et piétine aussi bien les vaches que les hommes, Eric s'arme d'une carabine et part à la rencontre de la bête. Elle se trouve à présent dans une rizière. Tous les habitants du village suivent le policier chasseur d'éléphant au point que, pourtant décidé à ne pas tuer l'animal qui paraît s'être calmé, il est contraint, par la pression de la foule, d'accomplir la tâche pour laquelle il a été appelé. « J'étais là, l'homme blanc armé de son fusil, face à une multitude d'indigènes désarmés. En apparence, le principal protagoniste de la scène ; en fait, une ridicule marionnette agitée de-ci de-là par la volonté des visages jaunes derrière moi. [...] Avoir parcouru tout ce chemin, l'arme à la main, suivi par 2 000 personnes, puis m'en retourner benoîtement, sans avoir rien fait — non, c'était impossible. Je serais la risée de la foule. Et ma vie entière, la vie de tout homme blanc en Orient, n'était qu'un long et patient effort pour ne pas être un objet de risée 83. » Il se bat avec sa conscience : doit-il ou non agir en *sahib* ? Il se conforme finalement aux attentes de la foule et exécute l'éléphant par peur du ridicule.

Ces deux événements, violents et macabres, confirment à Eric Blair qu'il n'est pas fait pour cette vie : « Mon expérience birmane m'avait sans doute quelque peu éclairé sur la véritable nature de l'impérialisme 84. » Il ajoute : « Quant au travail que je faisais, je le détestais avec une violence dont les mots peuvent difficilement rendre compte 85. » Il arrive à un point où « chaque visage indigène [...] le ramène au sentiment monstrueux de cette monstrueuse ingérence » et voue désormais à l'impérialisme « une haine féroce 86 ».

Deux jours avant Noël 1926, il est affecté à Katha, en haute Birmanie, à plus de trois cents kilomètres au nord de Mandalay. Blair n'en peut plus. Il ne parvient même pas à reconnaître que les paysages de Katha et de ses environs sont les plus beaux qu'il ait vus jusque-là, ni les « ruisseaux et les cascades d'eau claire 87 », ni la « profusion magnifique des couleurs : le rouge sang de la *mohur* d'or, le crème ivoire du frangipanier, le violet des bougainvillées, l'écarlate de l'hibiscus et le rose de la fleur de Chine 88 ». Il est parvenu, à l'image de Flory, le héros d'*Une histoire birmane*, à un point de rupture : « Ce qui, désormais, dominait ses pensées et empoisonnait toute chose était la haine, toujours plus violente, de l'atmosphère d'impérialisme dans laquelle il baignait. [...] Il avait saisi la vérité au sujet des Anglais et de leur Empire. L'Empire des Indes est un despotisme — bien intentionné, à n'en pas douter —, mais néanmoins un despotisme qui a le vol pour finalité 89. »

Les poèmes qu'il écrit alors sont d'une noirceur et d'une violence inouïes. La veine apocalyptique qu'il exploite donne une grande force d'évocation à ces textes qui annoncent la fin de l'Empire.

En juillet 1927, Blair approche du terme de ses cinq années de service. Il doit bénéficier d'une permission en novembre. Mais il est à bout de forces, moralement et physiquement. Il tombe malade, d'une de ces maladies tropicales apportées par les moustiques, qui produisent fièvres et délires. Il fait donc une demande de permission anticipée, qui lui est accordée. Il part soigner sa dengue dans l'hôpital du docteur Krishnasawmy, un Indien qui a dû inspirer le personnage du docteur Veraswami dans *Une histoire birmane*. Dans le roman, ce médecin qui souhaiterait intégrer le Club est le seul à qui Flory peut se confier. Lui qui doit cacher son anti-impérialisme peut se laisser aller à la critique la plus féroce : « Quand je viens vous voir, dit Flory au docteur, j'ai le sentiment d'être un pasteur non conformiste en goguette qui ramène une putain de la ville ⁹⁰. » Leurs points de vue s'opposent d'ailleurs complètement : le docteur indien voit tous les avantages de la colonisation, quand Flory n'en voit que les méfaits :

— Je vois dans les Anglais [...] des porteurs de flambeaux sur la route du progrès.

— Eh bien, pas moi. Je vois en eux une espèce de punaises modernistes, férues d'hygiène, pétries de suffisance, qui envahissent le monde entier pour y construire des prisons. Ils construisent des prisons et ils baptisent cela le progrès [...]. [Le mensonge] consiste à prétendre que nous sommes ici pour le plus grand bien de nos pauvres frères de couleur alors que nous sommes ici pour les dépouiller, un point c'est tout. [...] Le fonctionnaire maintient le Birman à terre tandis que l'homme d'affaires lui fait les poches ⁹¹.

Lors de sa convalescence, Eric s'interroge sans doute longuement sur son avenir en Birmanie. Doit-il rester et supporter l'insupportable jusqu'à s'habituer et devenir un parfait impérialiste ? Peut-il rester et faire une croix sur sa volonté de devenir écrivain ? Peut-il partir et imaginer être remplacé par pire que lui ? Peut-il s'infliger ce déshonneur et contrarier ses parents ?

Quand, à la mi-juillet, il monte à bord du *Shrophire* à destination de l'Angleterre, il quitte la Birmanie pour une permission de cinq mois et vingt jours.

Il ne sait pas encore qu'il n'y reviendra jamais.

*1. En hindi, ces mots signifient : « viens ici », « vite » et « maître »...

*2. Dans le manuscrit, « stupides » remplace « mariées ».

Lady Poverty *1

*Crois-moi, la seule manière de s'enrichir avec les livres,
c'est d'épouser la fille d'un éditeur.*

G EORGE O RWELL , *Dans la dèche à Paris et à Londres* , 1933

Paris (France), mai 1928.

À l'hôtel des Trois-Moineaux *2, rue du Pot-de-Fer, Eric, allongé sur son lit, observe le ballet des punaises suivant « méthodiquement les contours de la chambre, juste au-dessous du plafond, comme des colonnes de soldats 1 ». La nuit arrive, et il sait déjà à quelle « hécatombe vengeresse » il va devoir se livrer quand les bestioles envahiront son lit, « saisies d'une féroce boulimie ».

Dehors, au cœur du Quartier latin, c'est l'agitation permanente : « Prises de bec, plainte rituelle des marchands ambulants, cris aigus d'enfants pourchassant des peaux d'orange sur le pavé et [...] l'odeur âcre des poubelles sur fond de refrains beuglés à tue-tête. » La rue du Pot-de-Fer croise la rue Mouffetard — « copieuse et vautrée, comme une truie 2 » — et la rue Tournefort où Balzac situe la pension Vauquer. C'est un quartier où Joyce et Hemingway sont passés avant lui, un lieu encore hanté par les scandales de Villon et les beuveries de Rabelais.

Eric vient d'arriver à Paris. Il veut être écrivain et trouve que c'est la ville idéale pour réaliser son rêve...

L'été précédent, en août 1927, Eric est de retour à Southwold, après cinq années d'absence. « Son apparence avait considérablement changé, se rappelle sa sœur Avril. Il ressemblait désormais beaucoup à mon père et il portait la moustache 3. » Eric adopte un comportement qui les surprend : « [I]l était devenu terriblement [...] désordonné. Toutes les fois qu'il fumait, il jetait son mégot par terre — et l'allumette aussi — en attendant qu'un autre les ramasse 4. »

À la demande du fils prodigue, toute la famille se rend à Polperro, comme avant. Eric y tombe malade, sans doute affaibli par la dengue. Ida est aux petits soins pour lui, l'hydratant souvent et lui assurant un bon repos, sous les yeux de Jane, la première fille de Marjorie et d'Humphrey, née en 1923.

C'est sur cette terre isolée et sauvage des Cornouailles qu'Eric annonce à ses parents son intention de démissionner de son poste en Birmanie. Plus exactement, il l'annonce à sa mère, « plutôt horrifiée »

de la nouvelle, à charge pour elle de préparer le terrain auprès de Richard... Eric y a longuement réfléchi : il ne peut pas y retourner. Depuis qu'il a posé à nouveau le pied sur le sol anglais, il est sûr de lui : « Une seule bouffée de l'air anglais me détermina 5 », écrira-t-il plus tard dans *Le Quai de Wigan*.

Pour expliquer sa décision, il met en avant sa mauvaise santé, dont il rend responsable le climat humide des zones qu'il a administrées. Mais cet argument-là n'a d'effet que sur sa mère et ses sœurs : Eric a toujours été fragile, et cinq ans sur le sol birman n'ont pas davantage abîmé ses délicats poumons. S'il n'avait pas contracté la dengue là-bas, on pourrait même dire qu'il n'a jamais été en aussi bonne santé que sous les tropiques...

Ce qui pousse Blair à la démission, c'est bien sûr sa prise de conscience de « servir un impérialisme qu'[il] fini[t] par considérer comme une simple entreprise de gangstérisme 6 ». Des images de la Birmanie l'obsèdent : « Visages de détenus au banc des accusés, d'hommes attendant dans la cellule des condamnés, de subordonnés que j'avais rudoyés et de vieux paysans que j'avais humiliés, de domestiques et de coolies que j'avais boxés dans des moments d'exaspération 7. » Il est lucide au sujet du rôle qu'il a tenu là-bas, celui d'« un des rouages d'un système d'oppression 8 ». Il sait que ce travail, au service de ce « funeste despotisme 9 », n'est pas fait pour lui. Comment a-t-il pu se figurer, d'ailleurs, qu'il trouverait à s'épanouir dans un travail répressif, violent, et à ce point éloigné de ses idéaux ? Comment a-t-il pu s'aveugler autant ? La Birmanie, pour Blair, est un traumatisme dont il aura du mal à se remettre. Il s'est trouvé confronté à des situations dans lesquelles il a agi comme il *devait*, pas comme il *voulait* : « [Je] détestai[s] mettre en prison des gens qui avaient fait exactement ce que [j']aurai[s] dû faire dans les mêmes circonstances 10. » Il est véritablement rongé par sa mauvaise conscience, et tout son avenir est conditionné par la révélation qu'il a eue en Birmanie :

Je me sentais accablé par le poids d'une gigantesque faute, que je devais expier. [...] Ce à quoi je voulais échapper, ce n'était pas seulement à l'impérialisme, mais à toute forme de domination de l'homme par l'homme. Je voulais effectuer une véritable plongée, m'immerger au sein des opprimés, être l'un d'eux et lutter avec eux contre leurs tyrans. Et — du fait notamment que j'avais mûri toutes ces pensées dans la solitude — ma haine de l'oppression avait pris des dimensions extraordinaires. À ce moment-là, l'échec seul me paraissait vertueux. Toute idée de progrès personnel dans la vie, l'idée même de « réussir » suffisamment pour arriver à gagner quelques centaines de livres par an, me semblait spirituellement hideuse, me semblait participer de la violence oppressive générale 11.

Cette pensée, traduite de manière rétrospective en 1936, est suffisamment forte cependant pour révéler ce que ressent Eric au retour de Birmanie. Elle l'engage, sans qu'il le sache encore, vers une voie descendante sur laquelle il doit trouver la rédemption. Les années

qui viennent lui donneront souvent l'occasion de frayer avec les opprimés au point qu'il puisse se croire l'un des leurs.

Sans minimiser le dégoût qu'il ressent pour un « métier qui [lui] convenait aussi peu que possible 12 », Eric a depuis toujours la certitude qu'il sera écrivain. Il dit « caress[er] le projet d'écrire des livres [...] dans l'espoir de gagner [s]a vie 13 ». Ses parents n'en croient pas leurs oreilles : il quitte un poste sûr et rémunérateur pour un avenir d'écrivain plus qu'incertain. Qu'a-t-il écrit, du reste, qui puisse les mettre en confiance ? Comment peut-il s'en croire capable, lui qui n'est l'auteur que de poèmes d'une qualité médiocre et d'histoires pour le journal de l'école ? Le climat birman avait visiblement causé de nombreux dégâts...

Sûr de son fait, il envoie, dans le courant de l'automne, sa lettre de démission au Bureau indien. En novembre, le ministère de l'Intérieur de l'Inde adresse un télégramme à l'administration : « E. A. Blair, de la police indienne, en Birmanie, qui a rejoint le service le 27 novembre 1922, et qui est en congé en Angleterre jusqu'en mars 1928, a demandé l'autorisation de démissionner à partir du 1^{er} janvier prochain. Le gouvernement de la Birmanie recommande d'accepter. Nous sommes d'accord 14. »

Entre-temps, il est allé rejoindre les Buddicom à Ticklerton, où il passe quinze jours. Tante Lilian remarque qu'Eric est « très différent », Guinever le trouve « changé 15 ». Prosper, lui, ne dit rien, trop heureux de retrouver son ami. Et Jacintha ?

Jacintha, elle, n'est pas présente lors de cette visite d'Eric. Le silence se fait autour des raisons « inévitables 16 » de son absence. Il se trouve que la malheureuse, à qui Eric avait l'intention de demander sa main — nouvelle tentative pour entretenir une ancienne flamme —, est tombée enceinte d'un homme qui vient de l'abandonner. Quand sa fille, Michal Madeleine, naîtra quelques mois plus tard, elle se laissera convaincre de l'abandonner à sa tante Mimi, sans enfant... S'il l'avait appris, Eric aurait peut-être transformé le destin de la petite et de sa mère.

Eric a changé, certes, et le monde autour de lui, vieilli de cinq années, a changé lui aussi. Les amitiés anciennes ont perdu leur charme, les lieux de l'enfance sont devenus infréquentables, les amours sont mortes. Eric ne reviendra pas à Ticklerton, il ne déambulera plus dans le Shiplake de sa jeunesse... C'est la dernière fois qu'il rend visite aux Buddicom.

Mais le passé s'accroche. Eric part peu après à Cambridge pour revoir son ancien tuteur Andrew Gow, comme il l'avait fait avant de partir pour la Birmanie. Blair vient chercher auprès de lui des conseils et des encouragements. Il lui dit qu'il veut écrire. Gow est sceptique — ses anciens écrits n'avaient, après tout, rien de convaincant —, mais ne

le montre pas : Eric est à ce point déterminé qu'il ne pourrait entendre la moindre objection. C'est tout juste s'il écoute les avertissements sur la difficulté d'être écrivain, la possible précarité et les faibles chances de succès...

Fuir Southwold et l'atmosphère pesante qui y règne depuis qu'Eric a révélé ses ambitions et ses projets devient une nécessité. Il veut vivre à Londres et contacte, pour y parvenir, les connaissances qu'il a là-bas. Parmi elles, Ruth Pitter, une jeune poétesse qui connaît les Blair depuis qu'ils sont arrivés à Southwold. Elle vit entre le Suffolk et Londres, où elle a un atelier de poterie et de décoration de mobilier avec son amie Kathleen O'Hara. Ruth a rencontré Eric à Mall Chambers, quand sa mère et Marjorie y vivaient en 1920. Eric avait alors dix-sept ans, Ruth vingt-trois, et si elle avait remarqué son regard vif, lui s'était surtout demandé si c'était le genre de fille difficile à mettre dans son lit...

En 1927, alors qu'ils ne se sont jamais revus, elle répond à sa lettre, un peu étonnée mais se rappelant parfaitement qui il est. Elle lui propose « une chambre dans une rue pauvre, à côté d'une maison servant d'atelier 17 », au 22 Portobello Road, à dix minutes de chez sa tante Nellie. Le loyer sera modique, et les conditions de vie spartiates. L'endroit a beau être « affreux [...], froid comme la mort 18 », Eric en a besoin pour être seul et se mettre sérieusement à l'écriture. Il avouera bien s'être chauffé les doigts à la flamme d'une bougie pour les désengourdir, qu'importe. Ce sont les conditions qu'il imagine pour devenir écrivain. Et il est chez lui, pour la première fois.

À Londres, probablement convaincu par Andrew Gow, il retrouve quelques anciens d'Eton au cours d'un dîner qu'il a organisé, parmi lesquels Maurice Whittome. La soirée est chaleureuse et conviviale. On rit des bêtises du passé, on parle de son présent et de l'avenir. Blair a la Birmanie en travers de la gorge, mais s'en ouvre-t-il réellement à ses amis ? Il constate, en tout cas, que certains sont plus avancés que lui... En plus de bien réussir à Cambridge et à Oxford, Steven Runciman et Roger Mynors commencent déjà, comme le grand absent Cyril Connolly, à être publiés dans des revues ou chez des éditeurs. Eric sent bien à ce moment-là qu'il a perdu cinq ans en Birmanie... Finalement déçu par ces retrouvailles qui le mettent face à son échec, il ne renouvellera pas l'expérience.

Quand il n'écrit pas dans sa chambre de Portobello Road, Blair passe du temps à la bibliothèque du British Museum, à rattraper son retard de lecture et à se documenter, qui sait, pour de futurs romans.

Ruth Pitter est le témoin privilégié des premiers pas de l'auteur Eric Blair : elle est pour lui une critique sévère, presque sans indulgence : « Il écrivait si mal ! Il devait apprendre à écrire. On aurait dit une poule avec un cure-dent 19 ! » Le pauvre Eric trouve alors l'inspiration

dans ce qui l'entoure : « Nous lui avons prêté un vieux poêle à mazout et lui s'est mis à écrire l'histoire de deux belles filles prêtant un vieux poêle à mazout à un écrivain ! Oh, comme nous avons pu rire, cruelles que nous étions ! [...] Je me souviens aussi d'une histoire qui n'a jamais vu le jour. Elle commençait comme cela : “Dans le parc, les crocus étaient sortis.” Oh, nous avons ri, j'en ai bien peur 20... » Eric ne s'offusque pas, et fait confiance à la poétesse, bien plus qu'à quiconque. De cette époque subsiste une pièce de théâtre, d'une dizaine de feuillets manuscrits, ébauche sans doute aussi vite abandonnée qu'entreprise, mais dont on retrouvera quelque chose dans le personnage de Gordon Comstock du roman *Et vive l'Aspidistra* !.

En décembre, alors qu'il reçoit la confirmation que sa démission a été acceptée et sera effective au 1^{er} janvier 1928, Eric se prépare à vivre une expérience déterminante. Hanté par sa culpabilité, il décide d'aller toucher le fond au contact des « cas extrêmes, [des] épaves de la société : mendiants, vagabonds, délinquants, prostituées 21 ». S'il veut en rapporter quelque chose qui puisse nourrir son écriture, c'est avant tout une volonté de se purifier auprès des « derniers des derniers 22 » qui le pousse à plonger.

Il cherche un point d'observation, pour quelques jours, où il pourra se familiariser avec les coutumes des déshérités. Son ambition est de partir ensuite sur les routes. Il achète des vêtements usés chez un fripier, songe à sa voix dont l'accent pourrait le trahir, s'invente alors une « pénible histoire de revers de fortune » en cas d'interrogatoire et prend le chemin de l'East End, là où Jack London a porté ses pas, en 1902, pour écrire *Le Peuple d'en bas*. Il trouve un refuge provisoire, une auberge dont le gérant l'accueille en lui demandant 9 pence pour la nuit et l'entraîne vers la cuisine en sous-sol. Personne ne le remarque : les dockers sont trop « occupés à jouer aux dames autour d'une tasse de thé 23 ». Il reste trois jours dans ce havre précaire, parfaitement intégré, « comme si [s]a présence allait de soi 24 ». Il emmagasine les renseignements, enregistre les paroles, s'imprègne de l'accent cockney, et retourne à Portobello Road, heureux d'avoir pu « côtoyer sur un pied de stricte égalité des gens appartenant à la classe ouvrière 25 ». Il veut bientôt reprendre la route, pour nourrir un projet qui commence à naître en lui : écrire, comme London ou Wells l'ont fait, des livres sur les défavorisés « capables d'exercer [...] une influence sur les gens qui lisent 26 ». Si cette expérience n'est pas à l'origine de sa vocation d'écrivain — il écrit depuis toujours et n'a pas attendu les bas-fonds pour commencer —, en revanche « la culpabilité dont il parle a certainement déterminé le type d'écrivain qu'il est devenu 27 ».

Il poursuit à Londres ses tentatives d'écriture, sans grand succès aux yeux de Ruth Pitter. Au bout de six mois, en mars 1928, il décide de rentrer à Southwold. C'est pour lui une déception : rien de grand n'est

sorti de cette expérience solitaire, à part quelques poèmes sans intérêt et des histoires souvent interrompues. Il revient, une fois encore, à son point de départ. Son état d'esprit d'alors, face à cette œuvre qu'il va consciencieusement détruire, avoisine certainement celui de Gordon Comstock dans *Et vive l'Aspidistra* ! :

Tout ce que j'écris est comme cela. Sans vie, mollasse. Pas forcément laid ou vulgaire ; mais mort — bel et bien mort. [...] Mes poèmes sont morts parce que je suis mort. Tu es mort. Nous sommes tous morts. Des gens morts dans un monde mort 28.

Que faire pour donner de la vigueur à son style ? La vie vivifiante n'est-elle pas parmi les miséreux, bien loin de l'air languide de Southwold ? Au printemps 1928, il a assurément une idée derrière la tête... et un grand besoin d'air frais.

En mars, quand il quitte Londres, il sait que sa tante Nellie est en train d'en faire autant. Elle a rencontré Eugène Adam, un espérantiste convaincu qui est persuadé que la « langue internationale » sauvera le monde du nationalisme ambiant. Il a fondé l'Association mondiale Anationale, et ne tarde pas à se faire lui-même appeler *Lanti* (l'anti). Nellie Limouzin quitte Londres pour Paris, où elle suit Eugène Adam et devient la secrétaire dévouée de l'association. Ensemble, ils vivent au 14 avenue de Corbera, à côté de la gare de Lyon, au dernier étage d'un immeuble sans prétention.

À n'en pas douter, Eric est tenté par l'aventure parisienne. La France est dans ses gènes autant que dans ceux de tous les membres de la famille Limouzin. Il a appris le français à l'école et, qui plus est, en 1927, lors de son retour en Angleterre, il a profité de façon fort inhabituelle de l'escale marseillaise pour traverser la France et rejoindre Paris quelques jours. Paris est une terre d'écrivains, et nombre de ses contemporains y séjournent. Hemingway, Joyce, Faulkner, Fitzgerald en font leur écritoire et il est sûr de trouver là-bas de quoi concrétiser sa vocation.

À son arrivée, au printemps 1928, il séjourne d'abord chez sa tante Nellie. Là, les discussions politiques entre lui et Eugène Adam sont mouvementées. Avec Nellie, il parle littérature, il côtoie le cercle de ses amis espérantistes — Henri Barbusse, Henri Dumay, entre autres —, un milieu à la fois politique, journalistique et littéraire qui pourrait lui servir un jour. Ses premières semaines à Paris le conduisent au Jardin des Plantes, tout proche du domicile de sa tante : « J'aimais cet endroit, écrit-il, bien qu'il n'y eût réellement rien d'intéressant à part les rats, pléthoriques à une époque et si peu farouches qu'ils vous auraient presque mangé dans la main 29. » Il admire les platanes parisiens, « magnifiques, parce que leur écorce n'est pas noircie par la fumée comme à Londres 30 », se rend à l'Assemblée nationale pour observer le fonctionnement de la

démocratie française — il trouve que les députés ressemblent à « une bande d'escrocs 31 » —, et se fait complimenter pour son excellent accent français. Au cours de ses pérégrinations à Saint-Germain-des-Prés, il fréquente Les Deux-Magots où il croit apercevoir James Joyce, mais surtout où Albert Camus, souffrant, lui fausse un jour compagnie...

Comme il ne veut pas vivre chez sa tante éternellement, il trouve, grâce à une fréquentation locale, « une chambre dans un hôtel garni d'un quartier ouvrier », rue du Pot-de-Fer, à deux pas de la place Monge et du Jardin des Plantes. « C'était une rue très étroite, une sorte de gorge encaissée entre de hautes maisons aux façades lépreuses figées dans de bizarres attitudes penchées, comme si le temps s'était arrêté au moment précis où elles allaient s'abattre les unes sur les autres. [...] L'hôtel abritait un certain nombre de personnages pittoresques. De ces êtres solitaires, à moitié désaxés, qui hantent les bas quartiers de Paris et qui ont depuis longtemps renoncé à toute vie normale ou décente. [...] La vie que menaient certains occupants de l'hôtel défiait toute description 32. »

Dans son hôtel, il passe son temps à écrire : des nouvelles, des poèmes, mais surtout deux romans — qu'il détruira sans qu'on en sache rien... Il s'attelle assez vite au récit de ses nuits de l'East End londonien, qu'il intitule « L'asile de nuit ». Quand l'argent vient à manquer, plutôt que d'en réclamer à tante Nellie, qui ne demande qu'à aider son neveu, il donne quelques cours particuliers d'anglais qui lui rapportent une trentaine de francs par semaine. Mais les élèves ne sont pas assidus et les leçons données sont trop irrégulières pour renflouer durablement le portefeuille d'Eric.

Grâce à sa tante et aux relations d'Adam, il parvient à publier, dans l'édition du 6 octobre 1928 de la revue *Monde*, que dirige Henri Barbusse, un article sur « La censure en Angleterre ». Au cours du mois de décembre et du mois de janvier, trois articles paraissent dans *Le Progrès civique*, l'un sur le chômage en Angleterre et les deux suivants sur les clochards et les mendiants. Le 29 décembre, il publie son premier article outre-Manche, dans le *GK's Weekly* : « Un journal à deux sous » décrit la tentative française d'imposer *L'Ami du peuple*, un journal gratuit, et loue la liberté de la presse en France. En février, toujours grâce à sa tante, il entre en contact avec un agent anglais, L. I. Bailey, qui s'occupe entre autres de Ford Madox Ford, de Conan Doyle et de Kipling. Blair lui propose ses nouvelles et un livre sur les vagabonds et les mendiants qui n'est pas encore complètement tapé à la machine. Bien que ce dernier ait peu de chances de l'intéresser, Bailey est tout de même curieux de voir le travail de Blair.

Mais l'hiver parisien a raison de la santé d'Eric. Le 7 mars 1929, à force de cracher du sang, il est admis à l'hôpital Cochin, à quinze

minutes de chez lui, avec 39,5 °C de fièvre. Il entre officiellement pour une grippe, mais souffre en réalité d'une bronchite qui se mue rapidement en pneumonie. Dans « Comment meurent les pauvres », publié en 1946, Orwell raconte cette expérience.

À son entrée à l'hôpital, après une série de questions au cours de laquelle il manque de défaillir, on lui fait prendre un bain, on l'habille et, pieds nus — aucune paire de pantoufles n'est à sa taille —, on lui fait traverser la cour de l'hôpital : « Le sol était gelé sous le gravier de l'allée, et le vent faisait claquer la chemise de nuit sur mes mollets nus 33. » On l'installe dans la salle Lancereaux : « C'était une pièce assez longue, basse et mal éclairée, bruisante de murmures, avec trois rangées de lits étonnamment proches les uns des autres. Il y régnait une odeur nauséabonde, fécale et douceâtre à la fois 34. » Après une séance de ventouses réalisée par deux médecins indifférents à leur patient, « deux infirmières à l'allure de souillons 35 » lui appliquent un cataplasme à la moutarde. Les conditions d'hygiène sont déplorables — un « état de crasse 36 » jamais vu —, la nourriture infecte ; les médecins, internes et étudiants ne visitent que les malades dont le cas présente un vif intérêt, et Eric est confronté quotidiennement à la mort de ses voisins de chambre. Au bout de quelques jours, le 22 mars 1929, ayant retrouvé un peu de ses forces, il s'enfuit de l'hôpital, sans signer de décharge. Il apprendra plus tard la mauvaise réputation de cet hôpital « dans lequel avait réussi à survivre, sinon les méthodes du XIX^e siècle, du moins quelque chose de son atmosphère 37 ».

Eric, même hospitalisé, a poursuivi son travail d'écriture et n'a cessé d'être en contact avec des journaux et des éditeurs. À son retour rue du Pot-de-Fer, les lettres de refus sont nombreuses. Si son travail journalistique lui plaît et lui permet de faire connaître peu à peu son nom, il rêve toujours de trouver un éditeur pour ses deux romans. Au printemps, il publie dans *Le Progrès civique* un article sur son expérience de l'impérialisme et la haine qu'il en a. Désormais, c'est toute forme d'autocratie qu'il se met à vomir : « Le maître est-il bon ou mauvais ? Là n'est pas la question : il suffit d'affirmer que son autorité est despotique et, disons le mot, intéressée 38. »

Progressivement, à travers Eric Blair émerge une nouvelle identité — la voix auctoriale du futur George Orwell —, celle d'un essayiste flirtant avec la fiction, mêlant les deux genres pour faire entendre sa vision du monde. En août 1929, il décide d'envoyer son récit « L'asile de nuit » à un journal littéraire qu'il lisait en Birmanie, *The New Adelphi* : le directeur en est John Middleton Murry, qui s'intéresse aux nouveaux écrivains. Il est en contact avec Max Plowman, mais, pour l'heure, les réponses se font attendre et l'article n'est pas publié. Cet été-là, Eric dresse un bilan de son activité littéraire : « J'y réussis à peu près aussi bien que la plupart des jeunes gens qui embrassent la

carrière des lettres — autant dire pas du tout. À peine si ma première année de besognes littéraires me rapporta une vingtaine de livres. [...] J'avais écrit mes deux romans, que les éditeurs me laissèrent pour compte, mais je me trouvais sans le sou et dans la nécessité urgente de trouver du travail 39. » Cette urgence est toute nouvelle. Jusque-là, si la vie d'Eric à Paris n'est pas luxueuse, tant s'en faut, du moins c'est une vie de bohème qui ne lui déplait pas.

À la fin de l'été, il croit avoir trouvé le grand amour dans les bras de Suzanne, avec qui il vit dans sa petite chambre du Quartier latin. Elle n'est probablement qu'une prostituée, mais elle sait s'y prendre pour lui faire croire qu'il est beau et qu'il lui plaît. Il n'en faut pas davantage à Eric, complexé par sa grande taille et son insuccès chronique, pour l'imaginer en épouse attentive du grand écrivain qu'il va devenir. Il lui propose le mariage, mais la belle putain s'enfuit un matin avec armes et bagages — plus exactement avec l'argent, les vêtements et les valises d'Eric...

Il n'a plus rien.

Lui qui s'apprêtait à postuler dans une agence de tourisme, voilà ses projets contrecarrés : comment manger et rester longtemps présentable avec 6 francs par jour ? Commence alors pour lui une vie d'expédients, de « mesquineries alambiquées, [d']économies de bouts de chandelle 40 ». Ce qu'il ressent, pourtant, est « un sentiment de soulagement, presque de volupté, à l'idée [d'avoir] enfin touché le fond 41 ». C'est fait, il a rejoint les *derniers des derniers* et il peut se laisser sombrer, comme son double Gordon Comstock, « toujours plus bas dans le doux sein protecteur de la terre, où il n'y a pas d'emplois à obtenir ou à perdre, pas de parents ou d'amis pour vous harceler, pas d'espoir, de peur, d'ambition, d'honneur, de devoir — pas de *créanciers* d'aucune sorte 42 ». Le voilà dans « ce vaste monde inférieur, louche et malpropre, où l'échec et le succès n'ont pas de sens ; une sorte de royaume des spectres, où tous sont égaux 43 ».

Ne pouvant faire autrement pour gagner un peu d'argent, Eric part vendre les derniers vêtements qui lui restent au mont-de-piété. Il n'en retire qu'une maigre somme. Par chance, il reçoit alors 200 francs pour un article qui a récemment paru, ce qui lui permet de payer la location de sa chambre pour plusieurs semaines. Devant trouver un travail, il contacte Boris, un Russe qu'il a rencontré à l'hôpital Cochin, et sur qui il pense pouvoir compter. Boris n'est guère plus argenté — plutôt moins, d'ailleurs —, mais il est d'un optimisme sans faille. Ensemble, ils vont partir en quête d'un emploi : « Jour après jour nous arpentions les trottoirs de Paris, affamés et moroses, nous traînant à trois kilomètres à l'heure au milieu des passants, sans jamais rien trouver 44. » Ils tentent leur chance partout : hôtels, bureaux de placement, gares, cirques... Rien ne leur réussit. Eric tente même de se

faire embaucher comme porteur aux Halles. Mais l'essai n'est pas concluant et il repart un peu honteux.

Quelques jours plus tard, la chance sourit à Boris, qui est embauché au Lotti, un grand hôtel situé entre la place Vendôme et le jardin des Tuileries. Il peut sortir discrètement quelques restes pour les donner à son ami anglais, avant qu'une place ne se libère, permettant à Eric d'y être employé à son tour. Il devient plongeur à la cafétéria de l'hôtel et travaille entre onze et quatorze heures par jour, souvent dans une chaleur étouffante et une atmosphère confinée : « Je pourrais noircir des pages et des pages sans parvenir à donner une représentation adéquate de ces instants. Les cavalcades dans les étroits couloirs, les collisions, les cris, les empoignades avec les paniers, les plateaux et les pains de glace, la chaleur, la pénombre, les brusques querelles qu'on n'avait jamais le temps de vider — autant de choses qui défient toute description 45. » Ce qui ressort de ces journées passées dans les arrière-cuisines, c'est l'état de saleté dans lequel les repas sont préparés, auquel s'ajoutent le bruit incessant et le désordre : « Nous pataugions continuellement dans un mélange d'eau savonneuse, de feuilles de salade, de papier déchiré et de déchets alimentaires. [...] La pièce était envahie par une écœurante odeur de boustifaille et de sueur 46. » Trois jours après avoir commencé son travail, sous le prétexte qu'aucun plongeur n'en porte, on lui fait raser sa moustache. Eric prend conscience alors du « subtil système de castes qui régit la vie d'un hôtel » qui le place au plus bas de l'échelle, là où se trouve « la lie de l'hôtellerie 47 ».

La vie d'Eric est devenue un enfer quotidien : les journées commencent à 5 h 45 pour se terminer vers 22 heures. Pour le plongeur, « Paris se réduit [...] à l'hôtel, au métro, à quelques bistrots et au lit où il dort 48 ». Au bout de cinq ou six semaines de ce rythme infernal, il apprend l'ouverture de l'Auberge de Jehan Cottard, un restaurant tenu par un ami de Boris dans lequel on lui promet une place. Après quelques travaux, auxquels il participe, Eric retrouve son activité de plongeur dans ce nouveau restaurant qui attire, de semaine en semaine, de plus en plus de monde. Lui qui pensait trouver davantage de liberté dans ce nouveau travail, voilà qu'il trime comme jamais : « La vie prit immédiatement pour nous une tournure donnant à notre passage à l'hôtel X... l'allure d'une villégiature 49. »

Au bout de quinze jours, Eric écrit à un ami en Angleterre pour qu'il lui trouve un emploi qui lui permettrait de rentrer au plus vite. La réponse ne se fait pas attendre et l'ami — un certain B... — y joint 5 livres pour le voyage et la récupération de quelques effets personnels gagés au mont-de-piété. Avant Noël 1929, il quitte sans regret cette vie d'« esclav[e] du monde moderne 50 ».

À son retour en Angleterre, à Southwold, Eric a vingt-six ans et doit

cohabiter avec ses vieux parents dans une ville qu'il n'aime pas parce qu'elle lui rappelle trop ses années birmanes. En effet, la ville est pleine de retraités des colonies, d'habitants nostalgiques de leur vie passée en Inde, de fonctionnaires pétrifiés dans leur petit monde. Dans son roman *Un peu d'air frais*, Orwell décrira ces familles d'Anglais des Indes, si nombreuses à Southwold.

Les parents d'Eric vivent dans cette atmosphère. Jane Morgan, sa nièce, décrit la maison de Southwold comme étant « plutôt exotique » avec son « mobilier en acajou 51 ». Richard Blair a soixante-douze ans, Ida cinquante-quatre, et tous les deux passent à présent la plupart de leur temps à jouer au bridge dans un club de la ville. Avril, qui vit avec eux, tient un salon de thé renommé à Southwold, qu'elle baptise « La bouilloire en cuivre ». Ses crèmes glacées font alors fureur.

Southwold n'a pas que des désavantages pour Eric : il y a aussi la plage, la campagne environnante, les marais, les champs, la Blyth dans laquelle il pêche ou la ville voisine de Walberswick, où il se promène souvent, en compagnie d'amis qu'il retrouve. Parmi eux, Brenda Salkeld, qui enseigne la gymnastique à Southwold, et Dennis Collings, un jeune homme qui a passé des années au Mozambique et en est revenu avec une idée de l'impérialisme à l'opposé de celle d'Eric.

Pour l'heure, Eric devient le tuteur de Bryan Morgan, un enfant atteint de poliomyélite qu'il promène dans Walberswick. Ce tutorat ne l'occupe que quelques mois, et le laisse libre de retourner à sa passion de l'écriture, que son emploi de plongeur l'avait contraint d'abandonner. Il vit chez ses parents. Au printemps, au moment où paraît dans l'*Adelphi* sa première critique littéraire — au sujet d'une biographie d'Herman Melville —, il part vivre quelques semaines du côté de Leeds, à Bramley, chez sa sœur Marjorie. Là-bas, il passe ses journées devant sa machine à écrire, à mettre au point la première version de *Dans la dèche à Paris et à Londres*. Il n'entretient pas de bons rapports avec son beau-frère Humphrey qui le considère comme un parasite incapable d'accomplir quoi que ce soit.

À l'été 1930, Eric reprend un emploi de tuteur auprès des trois enfants Peters pour qui il est un compagnon idéal, toujours de bonne humeur, organisant des promenades dans lesquelles il se montre un puits de science sur les oiseaux et les animaux, partageant les parties de pêche et les découvertes archéologiques, évoquant les héros des magazines de son enfance. Près de dix ans plus tard, il se retrouve tel qu'il était au côté de Prosper Buddicom, vif et insouciant.

C'est au cours de ce même été qu'Eric fait une rencontre déterminante. Depuis quelque temps, il a pris l'habitude de se rendre chaque matin sur la plage de Southwold pour y peindre des paysages. L'endroit qu'il a choisi, devant une maison inhabitée depuis le début de l'été, voit soudain débarquer un couple de Londoniens, Francis et

Mabel Fierz, qui viennent passer quelques jours de vacances. Eric est un peu gêné de peindre devant chez eux, mais les Fierz le rassurent et l'incitent à revenir quand il veut. Ils engagent la conversation. Eric apprend que Francis est un industriel de l'acier et que Mabel écrit à ses heures perdues. Il lui confie que lui aussi écrit, et qu'il aimerait être écrivain. Elle lui conseille alors de ne pas rester à Southwold, mais de venir à Londres pour rencontrer des gens qui pourraient l'aider. Très vite, les Fierz se montrent amicaux envers Blair et le convient à les rejoindre, après leurs vacances, dans leur demeure d'Hampstead, au nord-ouest de la capitale.

C'est décidément un bel été pour Eric qui, lorsqu'il ne s'occupe pas des petits Peters, profite du beau temps pour se promener avec Brenda. Ensemble, ils parcourent à cheval la campagne, s'arrêtent au Harbour Inn, y prennent une chambre, principalement occupés à parler littérature. Brenda aime ses mains d'artiste, Eric l'aime tout court, mais il ne parvient pas à aller plus loin avec elle.

Eric et les femmes, c'est un peu l'histoire d'un perpétuel naufrage. En 1930, il en fréquente quatre : Ruth Pitter, Mabel Fierz, Brenda Salkeld et Eleanor Jaques, une voisine, dont il commence à se rapprocher. Avec elle, le programme est le même qu'avec la plupart des autres : balades dans la nature, discussions littéraires, flirt qu'Eric aimerait voir se concrétiser et demande en mariage repoussée... La question des femmes l'obsède littéralement, comme Gordon Comstock dans *Et vive l'Aspidistra* !, qui en vient à envier le sort du faisan :

Quel dommage que nous ne puissions pas [...] être comme les animaux — des minutes de luxure forcenée et des mois de chasteté glacée. Prenez un faisan mâle, par exemple. Il saute sur le dos des femelles sans même seulement en demander la permission. Et ce n'est pas plus tôt fini qu'il n'y pense plus du tout. Et c'est à peine s'il prend encore garde à ses femelles ; il les ignore, ou se borne à leur donner un coup de bec si elles s'approchent trop près de sa nourriture. On ne le met pas en demeure de subvenir aux besoins de sa progéniture, non plus. Veinard de faisan ! Combien différent du roi de la Création, toujours en flagrant délit entre sa mémoire et sa conscience [52](#) !

À l'automne, Eric, qui a passé ses nuits à taper à la machine, vient de terminer le manuscrit de *Dans la dèche à Paris et à Londres*, qu'il nomme *Journal d'un plongeur*, et qui prend alors la forme d'un journal intime. Il l'envoie à Jonathan Cape, un éditeur londonien, en espérant qu'il l'intégrera à sa collection « Voyageurs », et se remet au travail en s'attelant à *Une histoire birmane*. Parallèlement, il se rend à Londres, dans les locaux de l'*Adelphi*, avec lequel il poursuit sa collaboration en tant que critique littéraire, et y fait la connaissance de Richard Rees, un ancien d'Eton qui, à trente ans, en est devenu le rédacteur en chef. Rees sympathise dès la première rencontre avec celui qui deviendra un de ses meilleurs amis.

En avril 1931, à la grande joie d'Eric, la revue de Richard Rees publie « L'asile de nuit », sur son expérience des abysses de Londres. Il

commence à croire sérieusement qu'une carrière d'écrivain s'ouvre à lui, d'autant qu'il est remarqué par certains de ses confrères. Ainsi, Jack Common, qui travaille aussi pour l'*Adelphi*, est curieux de rencontrer cet E. A. Blair qui « écri[t] des critiques insensées et des textes pleins de vie qui ressembl[ent] à des passages d'un livre à venir 53 », et qui semble précédé par sa légende : « [O]n disait que c'était un marginal, un rebelle, un vagabond, qui vivait et écrivait dans les extrêmes bas-fonds de la misère 54 *3. »

Au cours de l'été, Eric se rapproche un peu plus de Brenda. À la faveur d'une partie de pêche, alors qu'ils pique-niquent, Eric, encouragé par l'alcool, se montre soudain pressant avec elle, comme il l'avait fait avec Jacintha des années plus tôt. Brenda le repousse et Eric, vexé, lui lance que si elle ne veut pas faire l'amour avec lui, mieux vaut qu'ils se séparent. Il trouvera bien ailleurs une fille qui voudra de lui et qui fera moins de manières ! Brenda se lève et rentre chez elle, indignée. Le lendemain, il lui envoie une lettre, puis la demande en mariage. Elle décline l'offre gentiment, lui faisant comprendre qu'elle n'est pas faite pour cela et qu'elle veut continuer de poursuivre la belle amitié qui les unit...

Comme toujours, Eric oublie vite les refus qu'il essuie auprès des femmes. Accaparé par le tutorat des petits Peters, il est déjà lancé dans un grand projet qui l'occupera tout l'automne : « J'ai pris des contacts, écrit-il à son ami Dennis Collings, pour aller faire la cueillette du houblon 55. » Il est alors chez les Fierz, et leur explique le détail de sa prochaine expérience de l'errance. Il s'est bien livré, quelque temps plus tôt, à une enquête dans le milieu des vagabonds, mais il veut poursuivre son étude de la vie des profondeurs. Car cueillir le houblon, ce n'est pas seulement s'y arracher les mains, c'est côtoyer, encore et toujours, la frange la plus pauvre de la population. Mabel Fierz se souvient d'Eric demandant à son mari Francis s'il n'a pas un vieux pantalon à lui donner. Francis s'exécute et, d'un air circonspect, observe Blair, dans le jardin, en train de piétiner le pantalon pour lui donner l'allure adéquate.

En août, l'*Adelphi* publie « Une pendaison », un texte sur son expérience de la mort en Birmanie, alors qu'il se débat justement avec le manuscrit d'*Une histoire birmane*. Le 25, il commence un journal de son expérience de la cueillette du houblon, même si celle-ci ne débute effectivement qu'en septembre. Vêtu comme il se doit, et caché sous le pseudonyme d'Edward Burton, Eric quitte le nord de Londres pour les environs de Chelsea, où se trouve le nouvel atelier de Ruth Pitter. C'est de chez elle qu'il prend le départ d'une expédition qui doit le conduire à Maidstone, dans le Kent, à soixante-dix kilomètres au sud-est de Londres. Il écrit une lettre à Brenda, rêvant qu'elle vainque sa peur de la saleté pour venir avec lui à la cueillette, et prévoyant de la revoir

dès son retour : « Je ne sais pas dans quel état je serai. Je suppose que tu ne seras pas trop gênée par une barbe de trois jours. Je te promets en tout cas de ne pas avoir de poux 56. »

Avec 14 shillings en poche, il quitte Chelsea pour se rendre à l'asile de nuit de Westminster Bridge Road. De là, le lendemain, il rejoint les vagabonds de Trafalgar Square, avec qui il passe la journée : « [S]ur place, on prend le thé ; l'un fournit une gamelle, un autre le sucre, et ainsi de suite 57. » La nuit, il déambule dans Londres, pour se réchauffer et se désengourdir. Le surlendemain, après s'être rasé avec les autres dans les fontaines de Trafalgar Square, il s'installe pour lire *Eugénie Grandet*, le seul livre qu'il a apporté avec lui. Puis c'est la route du départ, en direction des champs de houblon. Avec Ginger le Rouquin et deux autres compagnons, il prend le tramway jusqu'à Bromley, où les quatre hommes passent la nuit à la belle étoile. Sur le chemin, il voit ses camarades voler des pommes et des prunes dans un verger. Il décide d'en faire autant. Quand ils rencontrent d'autres vagabonds, les conversations semblent « tourner uniquement autour de questions sexuelles 58 » et l'on s'amuse des « tapettes » que l'on dépouille sans remords. Plutôt que de suivre les autres au *workhouse* d'Ide Hill, Eric et Ginger préfèrent dormir dehors : « Il faisait un froid de canard, mais c'était un peu plus supportable que la veille car nous avions suffisamment de bois pour faire un feu 59. » Tout est bon pour se réchauffer. Une vieille Irlandaise, rencontrée sur la route de Sevenoaks, leur raconte comment une nuit elle s'est introduite dans une porcherie et a passé la nuit « blottie contre une vieille truie 60 ». Les conditions de l'errance, en cette fin d'été 1931, sont très difficiles : les longues marches sous la pluie, les chaussures qui écorchent les pieds, les nuits sans trouver le sommeil, le manque de nourriture, l'odeur des asiles...

À l'arrivée à Maidstone, au bout d'une semaine de marche, Eric est à court d'argent. Il écrit à ses parents pour qu'ils lui envoient 10 shillings. Commence alors le travail de la cueillette. Blair côtoie des familles entières d'ouvriers agricoles itinérants, des marchands des quatre-saisons de l'East End, des Gitans et d'autres vagabonds. Le travail, qui réduit le cueilleur à un statut d'esclave, est particulièrement éprouvant et peu rémunérateur : il faut rester debout dix heures d'affilée, affronter les pucerons et supporter les blessures aux mains. La journée du cueilleur de houblon commence à 6 h 30. À 13 heures, une pause d'une demi-heure permet d'ingurgiter un sandwich au lard et un bidon de thé. « Après quoi, on remettait ça jusqu'à 5 h 30, et le temps que nous soyons rentrés chez nous, que nous nous lavions les mains, entièrement enduites de jus de houblon, et que nous ayons pris le thé, il faisait nuit et nous tombions de sommeil 61. »

Le 19 septembre, la cueillette est terminée. Le retour à Londres, en compagnie de Ginger, se fait par le train des cueilleurs. Mais la vie errante n'est pas finie pour autant. C'est de nouveau l'asile de nuit et la vie dans la rue, à donner un coup de main aux porteurs de Billingsgate, le marché aux poissons. Ginger reprend la route et Eric se rend tous les jours à la bibliothèque de Bermondsey, à deux pas de l'asile de nuit où il commence à mettre en forme les notes de son journal. Il ressent soudain une grande lassitude à fréquenter le *lodging-house* : « [L']endroit lui-même commençait à me porter sur les nerfs, avec son bruit, sa promiscuité, la chaleur étouffante de la cuisine, et surtout la crasse omniprésente 62. » Vivre au milieu des mouches, des blattes et des cafards, dans une odeur de poisson pourri, ne constitue pas de bonnes conditions pour écrire. Eric loue alors une chambre sur Windsor Street et rédige le journal de son errance ainsi que quelques articles et nouvelles qu'il compte envoyer à des revues.

À son retour à Londres, il apprend que Jonathan Cape refuse son manuscrit, sous prétexte qu'il est trop court et fragmentaire. Eric ne se décourage pas et se lance dans une lente et difficile restructuration de son texte. Il décide d'abandonner la forme du journal intime et d'ajouter aux aventures parisiennes une partie sur la vie d'errance à Londres. Il s'appuie sur « L'asile de nuit » et sur ses nombreuses expériences pour étoffer l'ensemble. Richard Rees, à qui il s'ouvre du refus de Cape, lui promet d'en parler à T. S. Eliot qui est alors éditeur chez Faber and Faber. Si jamais cela ne marche pas, Rees ajoute que l'*Adelphi* en publiera des extraits.

En octobre, « La cueillette du houblon » paraît dans le *New Statesman and Nation*. La vie sur la route, par ailleurs, n'a pas arrangé la santé d'Eric : il se remet à cracher du sang. Il consulte à la clinique St Mary, à Paddington, là où il vit, mais on ne lui donne visiblement pas de traitement. L'infection gagne encore du terrain, et personne, pas même lui, ne semble s'en inquiéter vraiment.

Pour le moment, ce n'est pas sa santé qui le préoccupe, mais son besoin d'argent. En envoyant son manuscrit, il propose à Faber and Faber la traduction d'un roman français, achève une première version d'*Une histoire birmane* et, lorsqu'il est chassé de la chambre où il loge pour y avoir fait entrer des femmes, il retourne chez les Fierz. Mabel insiste pour qu'il entre en contact avec un agent de sa connaissance, Leonard Moore, qui joue au tennis avec son mari. Résigné et peu enthousiaste, il envoie quelques textes à l'agent qui ne s'empresse pas de répondre...

Pour oublier ses revers, il décide de passer Noël en prison. Il sait que, bientôt, il devra trouver un travail. En attendant, il poursuit son expérience d'anthropologie et se saoule à mort avant de s'écrouler devant deux policiers. Ces derniers le conduisent au poste où il

de saoule dans une cellule, en attendant d'être conduit au tribunal où son cas est expédié en quelques secondes. Il écope d'une amende de 6 shillings, qu'il prétend ne pas pouvoir payer. On le reconduit donc au poste. Eric espère alors qu'on va le mettre en prison. Mais, quelques heures plus tard, on lui rend ses affaires et on l'invite « sans ménagement à prendre le large 63 ».

Le lendemain, nouvelle tentative : « Je me pointai à l'asile de nuit vers les 9 heures du soir, pas vraiment saoul, mais assez éméché, pensant que cela me conduirait en prison, car aux termes de la loi sur le vagabondage c'est un délit de se présenter ivre à un asile de nuit. Or le portier me traita avec une extrême bienveillance, estimant manifestement qu'un vagabond qui avait assez d'argent pour s'offrir à boire méritait le respect 64. » Il essaye, encore et encore, mais, sans doute « protégé par un charme 65 », ne parvient pas à ses fins et finit par renoncer.

Au début de 1932, il essuie un nouveau refus, celui d'Eliot, qui argue que le manuscrit de son roman est intéressant, mais qu'il est mal construit, avec ses deux parties sans lien entre elles. Il lui conseille alors de ne conserver que la partie londonienne qui peut constituer un bon récit sur la vie d'un vagabond. Eric est découragé : il vient de passer des mois à retravailler son texte, que Cape refuse de nouveau, et aucune des versions ne semble convenir aux éditeurs.

De retour chez les Fierz, il est décidé à tout abandonner. Dans sa rage, il lance son manuscrit à Mabel, en lui disant : « Puisque je ne peux pas le publier, tu n'as qu'à le foutre en l'air. Mais conserve les trombones, au moins ils ont de la valeur 66... »

Mabel se garde bien de jeter le texte de son ami. Au contraire, indignée elle aussi par les refus dont il fait l'objet, elle est bien décidée à faire un sort à ce manuscrit...

*1. « Lady Poverty » est l'un des titres qu'Orwell a proposés à son éditeur Victor Gollancz pour son livre *Dans la dèche à Paris et à Londres*. Il provient d'un poème d'Alice Meynell.

*2. C'est le nom sans doute fictif de l'hôtel de la rue du Coq-d'Or dans le récit *Dans la dèche à Paris et à Londres*.

*3. La première impression est décevante pour Jack Common qui rencontre, au lieu d'un déclassé, un homme aux manières élégantes... « Un agneau dans un habit de loup », commente-t-il.

« J'ai un faible pour George Orwell 1 »

*N'entreprends jamais d'écrire des romans,
si tu veux préserver ton bonheur.*

G EORGE O RWELL , Lettre à Brenda Salkeld, 1934

Londres (Angleterre), juillet 1935.

Eric est ébloui. Cette brune aux yeux bleus lui plaît vraiment. Elle est toute la vie et le dynamisme qui lui manquent parfois. Lui se sent gauche et affreux, au cours de cette soirée qu'il a organisée avec sa colocataire Rosalind. C'est elle qui lui a présenté Eileen, une camarade étudiante en psychologie qui s'intéresse à l'imagination chez les enfants. Dans son tailleur noir, elle attire tous les regards. Son rire communicatif, sa façon de s'intéresser aux autres... Eric est décidément sous le charme.

À la fin de la soirée, sous prétexte de raccompagner les invités à leur bus ou à leur métro, il passe encore quelques instants avec elle. Ils ont parlé toute la soirée et le courant est vraiment bien passé entre eux.

En remontant à l'appartement d'Hampstead Heath, il avoue à Rosalind, le cœur battant : « Voilà le genre de fille que j'aimerais épouser 2 ! »

Eric passe les premiers mois de 1932 dans un état de grande déprime et part se réfugier à Leeds chez sa sœur Marjorie. Là-bas, il fréquente assidûment la bibliothèque municipale et découvre un livre qui vient de sortir, et qui va laisser une profonde trace en lui : *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, son ancien professeur de français à Eton.

La vie de famille auprès d'une sœur compréhensive et aimante lui fait beaucoup de bien — et ce malgré l'hostilité de l'acérbe beau-frère. Il sait pourtant que l'heure est venue de trouver un emploi qui lui permette de quitter la vie des abîmes, de se repositionner dans le monde qui l'entoure, tout en conservant le temps d'écrire. Il se tourne naturellement vers une activité qu'embrassent la plupart des jeunes écrivains : l'enseignement. En avril, grâce à une agence, et sans doute aussi à Mabel Fierz, il trouve un travail de « principal » et d'enseignant pluridisciplinaire dans une petite école privée du Middlesex, à Hayes, à vingt-cinq kilomètres à l'ouest de Londres, tout près de

l'aérodrome d'Heathrow. « The Hawthorns » (« Les Aubépinés ») comprend une dizaine de garçons âgés de onze à seize ans et deux enseignants : Eric Blair et un certain M. Grey. Son directeur, Derek Eunson, est employé à l'usine de gramophones du label La voix de son maître, à Hayes, et n'a rien d'un pédagogue.

S'il a déjà quelque peu pratiqué l'enseignement — certes très librement et, sans doute, de façon peu organisée auprès des enfants Peters, au cours des étés 1930 et 1931 —, Eric doit énormément travailler pour répondre aux exigences de son directeur et surtout à celles des familles, qui attendent un enseignement traditionnel de quelques notions de mathématiques, de grammaire et d'orthographe anglaises, de français et de lignes d'écriture. À l'instar de son héroïne Dorothy, dans *Une fille de pasteur*, Eric a dû, dès son arrivée, sonder les connaissances de ses élèves et constater le peu d'utilité des manuels éculés. Comme elle, il a tout à inventer et il est déterminé à faire « de son mieux [...] pour transformer ce lieu d'esclavage en un lieu humain et convenable 3 ».

Si l'on en croit le témoignage de Geoffrey Stevens, dont il est le professeur, Eric Blair est plutôt doué et réussit bien. Il initie ses élèves à l'art, en leur apprenant la peinture à l'huile, et partage avec eux ses nombreuses connaissances en histoire naturelle. Il leur montre comment capturer le méthane des marais dans des pots de confiture, comment reconnaître les chenilles, et il exhibe pour eux nombre de tritons, têtards et mouches d'eau dans un « bocal à cornichons qui sert d'aquarium 4 »... En classe, il leur enseigne le français ; pour cela il adopte une méthode qui a fait ses preuves en Birmanie, quand on lui apprenait le birman, interdisant à ses élèves de parler en anglais pendant ses cours et employant la force si nécessaire : « [L]orsqu'il essayait d'obtenir une réponse de l'un d'entre eux, il lui plantait gentiment sa règle dans l'estomac 5. » Geoffrey Stevens se souvient qu'il utilisait aussi très bien la canne — comme M. Wilkes maniait la cravache —, avec laquelle il punissait parfois les esprits récalcitrants : « Je ne pouvais plus m'asseoir et j'ai eu des bleus pendant une semaine. Il frappait vraiment fort 6. » Pourtant, aux yeux de Geoffrey, il est, « sans l'ombre d'un doute, le meilleur professeur 7 », accessible, compréhensif et amical, capable de récompenser de 6 pence un élève qui a relevé le défi de repérer une faute d'orthographe à la vitrine d'une blanchisserie voisine.

Pendant ce temps-là, Mabel a, elle aussi, bien travaillé. Ne pouvant supporter que le talent d'Eric reste dans l'ombre, elle se rend en personne, en janvier 1932, dans l'agence de Leonard Moore, le manuscrit d'Eric à la main. Au départ, Moore lui dit : « Personne ne connaît votre ami ; je ne pourrai jamais faire publier ce livre » ; mais quand elle lui répond : « Lisez-le 8 », déterminée à ne pas bouger du

bureau avant qu'il ne cède, il n'a pas d'autre choix que d'accepter. Quand, courant avril, Moore contacte Eric, ce dernier lui répond en lui faisant part de deux exigences : il veut, n'étant pas très fier de lui, que son manuscrit soit publié sous un pseudonyme et que Moore ne s'occupe que de ses relations avec les éditeurs, préférant traiter personnellement avec les journaux qui le publient. Absorbé par l'enseignement, il compte poursuivre son roman birman pendant les vacances, achever un « long poème décrivant une journée à Londres 9 », mais, à part deux ou trois comptes rendus, son travail est grandement ralenti. Il souhaite trouver des livres français et espagnols à traduire en anglais — même du « vieux français, en tout cas des choses écrites après 1400 10 ». Il a déjà effectué des démarches en ce sens pour traduire Zola ou Huysmans, sans succès.

En mai, Leonard Moore a envoyé le manuscrit de Blair à l'éditeur Victor Gollancz, dont la maison d'édition, créée en 1927, passe pour « radicale, ambitieuse, et assez arrogante pour relever les défis 11 ». Immédiatement intéressé, Gollancz demande l'avis de son lecteur Gerald Gould, qui confirme rapidement ses premières impressions : « C'est un document d'une force extraordinaire et d'une grande importance sociale, et je pense qu'il mérite tout à fait d'être publié [...]. L'image est convaincante et, personnellement, bien que je la trouve profondément dégoûtante, ce qu'elle est, bien entendu, censée être, elle a retenu mon attention, bien davantage que les romans ordinaires 12. » Gollancz contacte alors son conseiller juridique Harold Rubinstein pour rendre le livre « inattaquable 13 » et éviter les poursuites en diffamation.

Le 1^{er} juillet 1932, Blair est reçu par Gollancz qui lui fait part des modifications à opérer sur son manuscrit : « Noms de lieux ou de personnes à changer, jurons et gros mots à sabrer, etc., plus tout un passage devant être remanié ou supprimé 14. » Quelques jours plus tard, alors qu'il s'apprête à terminer son premier trimestre d'enseignement, il se plonge dans le travail de correction de son manuscrit et réfléchit à un titre qui puisse convenir à son éditeur.

Il passe l'été à Southwold, dans la nouvelle maison de ses parents. Ida et Richard Blair ont en effet quitté leur maison du 40 Stradbroke Road pour acheter « Montague House », au 36 High Street, à cinq cents mètres à peine de la première. Les Blair, partis à Leeds pour voir leur petite-fille Lucy, la fille que Marjorie vient de mettre au monde, ont laissé leur nouvelle demeure aux soins d'Eric et d'Avril. La maison, tout récemment achetée, n'est pratiquement pas meublée et Avril se souvient qu'elle et son frère se partagent deux ampoules, à la nuit tombée, qu'ils déplacent en fonction de leurs besoins...

Après avoir travaillé tout l'été à son roman *Une histoire birmane*, dont il parvient, en septembre, à tirer un premier jet, Eric retourne

enseigner à Hayes. Il entreprend alors la relecture de son manuscrit et, comme pour chacun de ses romans, s'en désole... Il consacre une heure ou deux par jour à ses propres travaux, mais, dès la rentrée de septembre, il commence à écrire une pièce de théâtre, intitulée *King Charles II*, destinée à être jouée lors de la fête de fin d'année de l'école, en décembre, et pour laquelle il s'occupe également de la mise en scène et de la fabrication des costumes.

L'un de ses articles sur les conditions de vie des vagabonds, « *Les lodging-houses à dortoirs* », est publié dans le *New Statesman and Nation*, et il rédige « *Au violon* », le récit de ses tentatives pour aller en prison, en déconseillant à Eleanor de le faire lire à ses parents — « il y a dedans trop de gros mots 15 ». Il a en tête d'aller passer quelques jours au bord de la Tamise londonienne, au cours de « deux incursions *in partibus infidelium* *1 [pour] simplement voir ce que deviennent les clochards de l'Embankment 16 ». Blair semble agir, à quelque endroit qu'il se trouve, comme un observateur prélevant pour son œuvre future les petits faits réels qui viendront enrichir sa prose. Son passage à Hayes sera ainsi retranscrit dans le roman *Une fille de pasteur*, où il relate la vie de la paroisse de Knype Hill. En Birmanie, parmi les vagabonds ou dans l'église anglicane, Eric Blair est, au service de son œuvre, un infiltré permanent.

Il reçoit les épreuves de *Dans la dèche à Paris et à Londres* en novembre 1932. À cette date, les questions du titre et du pseudonyme ne sont toujours pas réglées. Blair a proposé *Lady Poverty*, qui n'a pas plu à Gollancz, pas davantage d'ailleurs qu'*Éloge de la pauvreté*. De son côté, Eric refuse la proposition de son éditeur, *Les Confessions d'un misérable*, lui préférant *Les Confessions d'un plongeur*. Finalement, ils parviennent à s'entendre sur *Dans la dèche à Paris et à Londres*. Pour le nom d'emprunt, Eric est dubitatif et s'en ouvre à son agent : « [T]rouvez-vous vraiment que "X" soit un bon pseudonyme ? Je pose cette question parce que, si le livre ne fait pas le flop que je prévois et redoute, il ne serait pas plus mal que j'aie un pseudonyme pouvant encore me servir pour le suivant 17. »

Pour le titre comme pour son nom de plume, Blair est prêt à faire confiance à son éditeur. Cela ne l'empêche toutefois pas, le 19 novembre 1932, de proposer une liste de trois noms à Leonard Moore en précisant : « En ce qui concerne le pseudonyme, il y a un nom que j'utilise toujours lors de mes vagabondages : *P. S. Burton*, mais s'il vous semble que cette sorte de nom n'est pas vraisemblable, que dites-vous de : *Kenneth Miles* / *George Orwell* / *H. Lewis Allways*. J'ai un faible pour *George Orwell* 18 *2. »

Le 19 novembre 1932, George Orwell est né.

L'Orwell est une rivière qui traverse Ipswich, une ville à soixante kilomètres au sud de Southwold. Eleanor Jaques se souvient d'un jour

où Eric est revenu de cette ville en lui disant : « Je vais m'appeler George Orwell, parce que c'est un nom qui sonne bien anglais 19. » Quelle que soit la raison du choix de « George » (une passion pour l'écrivain George Gissing, un goût pour les prénoms royaux, une manie du mari de Mabel Fierz de saluer les inconnus par un « Salut, George ! » tonitruant...), Eric Blair ne s'est jamais expliqué à ce sujet.

Un samedi après-midi de novembre, pour se changer les idées, pris entre sa pièce pour l'école — « quelques saynètes bâclées 20 » —, sa relecture des épreuves de *Dans la dèche à Paris et à Londres* et un rhume tenace, Eric parvient à voir Eleanor, à Londres, pour assister avec elle à *Macbeth*, à l'Old Vic, un théâtre tout proche de la gare Waterloo. Il lui renouvelle ses avances, espérant, comme elle le lui promet, la retrouver un prochain dimanche pour être encore son amant. Eleanor, qui tente d'être mannequin à Londres, partage alors son amour et son affection entre Eric et Dennis Collings, qui deviendra son mari.

Avant les vacances de Noël, Eric assiste au succès de sa pièce pour l'école, qui « n'était finalement pas si mauvaise 21 », et reçoit les premiers exemplaires de son livre. Il prend le train à Londres, en compagnie d'Eleanor, à qui il offre son ouvrage dont il trouve la mise en page « très attrayante » : « [D]e plus ils se sont admirablement débrouillés pour lui donner l'allure d'un assez gros livre 22. » Noël se passe en famille, à Southwold, où Eric, après tant d'années d'indécision, revient en fils prodigue.

Le 9 janvier 1933, 1 500 exemplaires de *Dans la dèche à Paris et à Londres* sont publiés au prix de 8 shillings 6 pence. En attendant les réactions de la presse, Eric découvre celles de sa famille. Chez les Blair, on n'a jamais été très expansif, et il est probable qu'Eric et ses parents n'aient pas ouvertement parlé de son livre, se contentant de quelques mots pudiques.

Le jour de la publication, et jusqu'en octobre 1933, les critiques saluent le travail de George Orwell, considérant, comme dans le supplément littéraire du *Times*, qu'il « peint dans son livre l'image vivante d'un monde apparemment fou, un monde où les hommes misérables sont la proie des parasites 23 ». On loue la véracité de l'expérience menée par l'auteur qui se livre à des « confessions extraordinaires 24 » : « Personne ne peut manquer d'être ému par la vérité qui est évidente dans chaque phrase 25. » Pourtant, certaines voix s'élèvent pour dénoncer la mascarade de l'auteur, comme E. B. Osborn, dans le *Morning Post*, constatant que « M. Orwell, parce qu'il a toujours eu une possibilité de s'échapper, n'a jamais ressenti l'extrême souffrance de la pauvreté sans espoir et sans défense 26 ». Il n'en demeure pas moins que l'auteur, « de sa voix calme et posée, a tant de choses à dire qu'il a écrit un livre qui pourrait provoquer une

révolution dans les esprits de ceux qui sont totalement incapables de regarder les vagabonds autrement que comme des créatures entièrement différentes d'eux-mêmes 27 », ce que C. Day Lewis confirme dans l'*Adelphi* en écrivant que « les faits qu'il révèle devraient ébranler la complaisance de la civilisation du ^{xx}e siècle, si quelque chose le peut 28 ». Eric est comblé de joie à la lecture du *Sunday Express* qui en fait le « livre à succès de la semaine », mais sans doute plus encore par la critique du *Time and Tide*, qui reconnaît le talent de l'écrivain : « Ce n'est pas seulement l'expérience de George Orwell qui est intéressante ; George Orwell lui-même est digne d'intérêt 29. » La recension de l'écrivain Compton Mackenzie souligne les qualités à la fois esthétiques et sociales du récit d'Orwell :

Un document humain authentique, qui est [...] écrit avec une telle force artistique qu'en dépit des conditions sordides et de la déchéance ainsi dévoilées le résultat est d'une étrange beauté, la beauté d'une remarquable gravure sur cuivre. Le récit [...] horrifie autant qu'une inexplicable scène de souffrance chez Dante 30.

Pendant ce temps, les cours à l'école d'Hayes ont repris en janvier, et Eric s'est remis à travailler sur le manuscrit d'*Une histoire birmane*, dont il parvient à réécrire 100 pages qu'il envoie à Leonard Moore pour lui demander son avis :

Je sais bien que, dans l'état actuel, c'est atroce d'un point de vue littéraire, mais je voulais savoir si, moyennant un polissage adéquat — suppression des développements verbeux et resserrage général — c'était le genre de chose que les gens pourraient vraiment avoir envie de lire. À mon avis, le fait que l'action se déroule en Birmanie et que peu d'auteurs ont choisi ce cadre pour leurs romans pourrait suppléer au manque d'action du récit — constitué pour l'essentiel de descriptions. Il y aura, par la suite, un meurtre et un suicide, mais qui ne joueront qu'un rôle assez secondaire 31.

Quelques jours plus tard, Eric écrit sa joie à Eleanor : Leonard Moore, « très satisfait des 100 pages du roman 32 », le presse de continuer. Il n'en faut pas plus à Eric pour se remettre au travail avec enthousiasme.

Dès lors, l'année 1933 passe vite. En mars, puis en mai et en octobre, des poèmes signés « E. A. Blair » sont publiés dans l'*Adelphi*. Eric poursuit aussi la rédaction de son nouveau roman, en alimentant au fur et à mesure la curiosité de son agent.

Juin 1933 marque la fin de son enseignement à Hayes, l'école ayant été rachetée par un industriel qui souhaite y placer ses propres enseignants. Eric ne s'en formalise pas : « [I]l se peut que j'échoue dans une école du même genre à Uxbridge, qui n'est pas très loin d'ici 33. » Il est toujours très occupé, entre autres par un jardin potager dans lequel il essaye de faire pousser des citrouilles et par la lecture de périodiques qui le dépriment et lui donnent une vision pessimiste — et visionnaire — de l'avenir : « Il y a quelques années de cela, je trouvais plutôt drôle de me dire que notre civilisation était condamnée, mais à

présent, c'est surtout l'accablement qui m'envahit quand je pense aux horreurs qu'apporteront les dix prochaines années — une terrible catastrophe, sur fond de révolution et de disette, ou alors une trustification et une fordisation généralisées, réduisant la population à l'état de masse soumise d'esclaves salariés et remettant nos vies entièrement entre les mains des banquiers [...] 34. » Son pessimisme, il le retrouve dans *l'Ulysse* de Joyce, qu'il ne cesse de lire, et dans des poèmes de T. S. Eliot.

Pourtant, il a plutôt des raisons de se réjouir. En effet, alors que Gollancz en a fait réimprimer 1 500 exemplaires, *Dans la dèche à Paris et à Londres*, accepté par la maison d'édition américaine Harper and Brothers, est publié le 30 juin aux États-Unis, tiré à 1 750 copies. Sur la couverture, on peut lire, sous la plume du critique et romancier John Boynton Priestley : « Une lecture hors du commun. Un excellent livre et un document social de grande valeur. »

Les critiques d'outre-Atlantique sont rares mais favorables au livre. Pour Herbert Gorman, du *New York Times*, Orwell « possède un sens aigu du caractère et un style fruste et sans apprêts qui entraîne le lecteur et lui fait voir ce que l'auteur veut lui montrer 35 ». Dans *New Republic*, on souligne la qualité des « portraits et des vignettes qui donnent au livre sa concrétude et son intérêt 36 », et le « puissant sentiment de dénuement et de désespoir » que souligne *Nation* révèle le « sobre et d'autant plus accablant acte d'accusation d'une société qui permet que de telles choses soient possibles 37 ».

Avant de retrouver Southwold, à la fin du mois de juillet, Blair est rejoint par Eleanor. Ensemble, ils partent se promener dans les bois de Burnham Beeches : là, sans doute, comme Gordon Comstock et Rosemary, les héros du roman *Et vive l'Aspidistra !* 38, ou Winston et Julia, dans 1984 39, Eric et Eleanor font l'amour.

Eric a quitté « The Hawthorns » et s'apprête à enseigner à Uxbridge, une ville voisine d'Hayes. Sans doute aura-t-il, avant la rentrée, un emploi de précepteur, ce qui va réduire le temps de travail sur le manuscrit d'*Une histoire birmane* dont certains passages lui déplaisent fortement : « [I]l y a des pans entiers que je ne peux pas supporter, et que je vais modifier 40 », écrit-il à Eleanor quelques jours avant de rejoindre le bord de mer à Southwold.

À la rentrée de septembre, alors que sa tante Nellie, nouvellement mariée à Eugène Adam, se désespère de voir son neveu s'épuiser dans l'enseignement, Eric intègre le collège mixte de Frays, à Uxbridge. C'est un établissement qui reçoit près de deux cents élèves — cent vingt garçons et quatre-vingts filles —, qui étudient tous pour le certificat d'études. Eric est fidèle à lui-même, affable et apprécié de ses élèves, distant avec ses collègues, qui le regardent d'un mauvais œil fumer dans la salle des professeurs... Il poursuit, en plus des cours

qu'il dispense, l'écriture d'*Une histoire birmane*, qu'il a entrepris de dactylographier, travaillant sans relâche, jusque tard dans la nuit. À la fin du mois de novembre, il a terminé. En décembre, avec la moto qu'il a récemment acquise, il se rend chez son agent à qui il livre en personne son précieux manuscrit. Il tombe alors malade et doit être hospitalisé pour une pneumonie. On appelle en urgence sa mère et sa sœur Avril qui se rendent à l'hôpital d'Ealing.

Eric se remet doucement et reprend peu à peu des forces ; insuffisamment, en tout cas, pour retourner enseigner. Ses proches s'y opposent et le forcent, dès qu'il est autorisé à quitter l'hôpital, le 8 janvier 1934, à les suivre à Southwold. Pour Eric, le travail d'enseignant est définitivement derrière lui et il compte consacrer une partie de sa convalescence à la rédaction de son prochain roman.

À Southwold, où l'on critique l'apparence de ce jeune homme qui a toujours l'air sale, Eric se rapproche un peu de son père, avec qui il se promène et cultive un bout de jardin. Mabel Fierz recueille un jour une plainte d'Ida Blair, qu'elle connaît bien : « Vous savez, Eric aime son père bien plus qu'il ne m'aime moi » ; ce à quoi Mabel répond : « Non, je ne crois pas, il veut juste que son père le reconnaisse comme un fils qui a réussi 41. »

En janvier, cependant, les nouvelles ne sont pas bonnes : Victor Gollancz hésite à publier *Une histoire birmane*, qui lui semble être un livre à procès. Leonard Moore tente de le proposer aux éditions Heinemann, qui publient les livres de Maugham. En vain. La bonne fortune vient alors des États-Unis, plus exactement d'Eugene Saxton, le directeur éditorial de Harper and Brothers à New York qui, en déplacement à Londres, se voit proposer la lecture de l'ouvrage d'Orwell. Il a déjà publié son précédent livre et n'en a pas été mécontent. Deux mois plus tard, un contrat est signé avec Harper and Brothers, qui prend la peine de faire modifier tout ce qui pourrait sembler diffamatoire.

Eric est déjà attelé depuis le début de l'année à son nouveau roman, *Une fille de pasteur*. En avril, il constate, optimiste, que son « roman avance pas mal 42 » : « [J]'ai mieux travaillé que je ne le pensais, même si, évidemment, c'est encore loin d'être au point 43. » À Brenda, trois mois plus tard, il confie pourtant, rembruni :

Je suis si misérable et perdu, à me débattre dans les entrailles de ce terrible livre, n'avançant pas et ne supportant plus la vue de ce que j'ai déjà fait. N'entreprends *jamais* d'écrire des romans, si tu veux préserver ton bonheur 44.

Eric est d'autant plus amer qu'en juillet a lieu le mariage d'Eleanor et de Dennis, et que les deux amis partent peu de temps après vivre à Singapour. « Elle a toujours su qu'elle épouserait Dennis 45 », se souvient Susannah, la fille du couple, en dépit de l'amour qu'elle a pu

porter à Eric. Elle trouvait ce dernier « trop cynique et sardonique 46 ». Dennis prétend, lui, qu'Eric était un « tyran intellectuel 47 », incompatible avec la liberté de pensée d'Eleanor. La bataille a toutefois été inégale : Eric, à la différence de Dennis, ne peut pas encore, à cette époque, assumer la survie financière d'un couple.

Privé d'amis, il est décidé à quitter Southwold pour Londres à l'automne suivant. En septembre, *Une fille de pasteur* est loin d'être achevé : « Mon roman, au lieu d'avancer, recule à une vitesse inquiétante. Il y a des passages entiers si abominables que je ne vois vraiment pas quoi en faire. [...] Tu penseras peut-être que je noircis le tableau, mais en vérité ce noir est celui que je broie par tonnes depuis quelques jours 48. »

Mabel lui a rapporté d'Ostende un exemplaire d'*Ulysse* de James Joyce, ce qui n'arrange pas son moral. Certes il connaît l'œuvre, pourtant censurée en Angleterre, mais il a été mal inspiré de la relire dans une période de doute au sujet de sa propre écriture : « C'est un livre que je voudrais ne jamais avoir lu. Il me colle un complexe d'infériorité. Quand je lis quelque chose comme ça et que je reviens à mon propre travail, j'ai l'impression d'être un eunuque qui a travaillé sa voix et qui peut passer pour une basse ou un baryton à peu près convenable, mais dans le chant duquel se glissera toujours le fatal couinement 49. »

Le 3 octobre, une semaine avant de quitter Southwold, il s'est évertué à terminer la rédaction de son livre. Il l'envoie immédiatement à son agent, avec la plainte habituelle : « Je n'en suis pas du tout content. C'était une bonne idée, mais je crains de l'avoir complètement gâchée. Enfin, c'est ce que je peux faire de mieux pour le moment. Il y a des passages qui ne me déplaisent pas, mais l'ensemble me paraît bien décousu et quelque peu irréel 50. » Peu de temps après, le livre est entre les mains de son éditeur, Victor Gollancz, qui le fait lire à ses lecteurs coutumiers. Gerald Gould trouve, malgré des écueils, le livre « extraordinaire [...] et] très original 51 ». Rubinstein, le conseiller juridique de Gollancz, ne voit pas de difficultés irrémédiables d'un point de vue juridique, mais conteste formellement la structure de l'ouvrage, qu'il conseille de faire réviser pour éviter de gâcher ses belles qualités.

Au cours du mois d'octobre 1934, ayant épuisé toute la matière nécessaire à son écriture, Eric emménage à Londres, au croisement de Pond Street et de South End Road, dans le quartier d'Hampstead, au-dessus d'une librairie appelée Booklovers' Corner (« Le coin des bibliophiles ») qui appartient à Francis et Myfanwy Westrope. C'est là que, pendant quinze mois, Eric va travailler à mi-temps comme assistant libraire, en contrepartie de la gratuité de son logement. Les Westrope, qu'Eric connaît grâce à sa tante Nellie, baignent dans les

milieux pacifistes, socialistes et espérantistes. Ils sont proches de l'I.L.P. (l'Independent Labour Party, à la gauche de la gauche britannique) et influencent sans doute politiquement Eric qui, sans être encore pleinement engagé, se sent familier de cette mouvance politique. Il est fort bien reçu chez les Westrope, qui hébergent, dans les mêmes conditions d'accueil, Jon Kimche, employé lui aussi à la librairie.

Eric commence son travail au Booklovers' Corner le 20 octobre. Quelques jours auparavant, il est entré en contact avec René-Noël Rimbault, qui est chargé de la traduction française de *Dans la dèche à Paris et à Londres* pour les Éditions Gallimard. Eric rédige lui-même une introduction, dans laquelle il affirme son amour pour Paris et explique son parcours biographique. Rimbault se montre très amical avec Eric : « [E]n qualité d'écrivain par vocation, de professeur par occasion et de "mouisard" par nécessité, vous m'êtes triplement sympathique 52. » Il compte proposer à Francis Carco d'écrire la préface du livre d'Orwell et le recommande auprès d'Upton Sinclair, un romancier américain de ses amis. Le 15 octobre, Rimbault hésite encore entre plusieurs titres : *La Mouise*, *Confessions d'un mouisard*, *La Vache enragée* avec en sous-titre : *Paris-Londres*, ou encore *Confessions d'un mangeur de vache enragée* 53 *3.

Blair, qui vient de recevoir les premiers volumes d'*Une histoire birmane*, en envoie immédiatement un exemplaire à ce nouvel admirateur. L'ouvrage sort en librairie le 25 octobre 1934, tiré à 2 000 copies. La chronique littéraire du *New York Times* comme celle du *Boston Evening Transcript* sont favorables au roman d'Orwell et saluent le réalisme de l'ouvrage, mais Eric est déçu : « J'ai lu dans le *Herald Tribune* une critique de *Burmese Days*. Plutôt mauvaise, je dois le dire, mais le titre saute aux yeux, et c'est je crois le principal 54. » Le livre, d'ailleurs, se vend assez bien et connaît une réimpression, qui sera malheureusement la seule.

Eric écrit à René-Noël Rimbault qu'il est emballé par le titre *La Vache enragée : Paris-Londres*. De son côté, le traducteur le couvre de louanges au sujet de son *Histoire birmane*. Rimbault a le sentiment qu'il tient en la personne d'Orwell un nouveau Faulkner, auteur qu'il a aidé à faire découvrir en France.

En novembre, Blair et Gollancz se mettent d'accord sur la nécessité de réécrire la fin d'*Une fille de pasteur*. C'est ce à quoi Eric s'emploie, chaque jour de ce mois de novembre, dès qu'il remonte de la librairie. Pour autant, en décembre, quand il remet son manuscrit corrigé à Gollancz, ce dernier est bien embêté : il ne sait qu'en faire... Il envoie le texte, pour un ultime avis, à Norman Collins, son jeune codirecteur, qui passe les fêtes de Noël à lire l'ouvrage. Dérouté, Collins écrit le Jour de l'an 1935 à Gollancz qu'Orwell « serait certainement un

morceau de choix pour un psychanalyste 55 », mais qu'il n'est pas possible de laisser filer ce livre. Il propose, à l'instar des deux précédents lecteurs, des modifications, mais Gollancz, craignant de laisser son jeune auteur en l'obligeant à revoir une nouvelle fois sa copie, décide de le publier tel quel, moyennant quelques retouches mineures.

Depuis qu'il est arrivé à Londres en octobre 1934, Eric ne voit pas le temps passer. M. Westrope, qui travaille à la boutique soixante-dix heures par semaine, l'envoie parfois acheter des livres chez des particuliers. La librairie est composée de deux pièces : l'une est consacrée à la vente de livres d'occasions — mais aussi de timbres, de machines à écrire, de calendriers et d'horoscopes —, l'autre est une bibliothèque de prêt, qui, pour 2 pence sans caution, permet la location de romans. Jon Kimche se souvient d'Eric, toujours debout dans la boutique : « Il se tenait toujours au centre, l'air assez sévère. Comme moi, probablement, il n'aimait pas l'idée de vendre quoi que ce soit à des gens, même des livres 56. »

Dans son essai « Quand j'étais libraire », publié un an plus tard dans la revue *Fortnightly*, Eric porte son regard moqueur sur cette expérience :

La plupart des clients qui pénétraient dans la boutique appartenaient à cette catégorie de gens qui sont toujours et partout un fléau public mais qui sévissent dans une librairie avec une virulence toute particulière. Ainsi la charmante vieille dame qui « cherche un livre pour un invalide » (demande très courante, soit dit en passant) ou cette autre charmante vieille dame qui a lu, en 1897, un livre « si passionnant » et qui aimerait bien que vous lui en retrouviez un exemplaire. Malheureusement, elle ne se souvient ni du titre, ni du nom de l'auteur, ni du sujet de l'ouvrage, mais elle se rappelle parfaitement que le livre avait une couverture rouge 57.

Blair, de son poste d'observation, pourrait écrire une étude sociologique des clients de librairie, du vieillard désargenté qui vient tous les jours pour essayer de vendre des livres dont personne ne veut, à ceux qui commandent des « quantités phénoménales de livres sans avoir la moindre intention de vous les payer jamais 58 ». La vie de libraire à mi-temps a ses avantages : Eric peut poursuivre sestravaux d'écriture, aussi bien les articles et essais qu'il confie aux journaux que la correction ou la rédaction de ses romans. En février 1935, il a commencé l'écriture de son nouveau roman, *Et vive l'Aspidistra !*, dont il attend beaucoup : « Je veux que celui-ci soit une œuvre d'art aboutie, et cela ne va pas sans suer sang et eau 59. » Mais, très vite, cependant, il se plaint de manquer de temps pour écrire : « C'est une perpétuelle bagarre pour trouver trois heures par jour à consacrer à l'écriture 60. » Tant que son travail ne consistait qu'en la relecture et la correction de ses manuscrits, il pouvait s'accommoder de vivre chez les Westrope ; mais il semble que, depuis qu'il a commencé son nouveau livre, il soit gêné par cette proximité avec ses patrons et son

lieu de travail.

En mars, il déménage donc au 77 Parliament Hill, à sept cents mètres de la boutique, mais surtout en bordure du grand parc qui s'ouvre au pied de Parliament Hill, un lieu idéal pour écrire au calme. Il ne vit pas seul pour autant. Il fait salon commun avec deux jeunes étudiantes, Rosalind Obermeyer et Janet Grimpson. Mais elles sont prises par leurs études et il peut, dans sa chambre, se consacrer à son œuvre.

Le 11 mars, *Une fille de pasteur* paraît chez Gollancz. Il en a été tiré 4 000 exemplaires. La presse, jusqu'à l'été, parle de ce roman dans lequel Dorothy, malmenée et asservie par son pasteur de père, se retrouve à vivre en amnésique au milieu des vagabonds de Londres, à participer avec eux à la cueillette du houblon, puis à subir le joug de l'enseignement sous la terrible férule de Mme Creevy... Autant d'expériences vécues par Blair et retranscrites par Orwell. De nombreux critiques ont été sensibles au passage préféré d'Eric, la scène dialoguée — et théâtralisée — de la troisième partie, que René-Noël Rimbault qualifie de « *Nuit de Walpurgis* de Trafalgar Square », « quelque chose d'étonnant, de puissant et d'étrange » qui lui rappelle à la fois Goethe et *La Tentation de saint Antoine*. Comme il lui en sera fait grief, le chapitre en question rappelle la manière de Joyce, dans *Ulysse*. On loue son sens du dialogue, « toujours juste et souvent brillant 61 », tout en lui reprochant d'être trop caricatural. L'*Adelphi*, en août 1935, sous la plume de Michael Sayers, complimente l'auteur pour son style : « Il raconte [son histoire] avec netteté et flegme, sans mièvrerie, avec, ici et là, un commentaire désinvolte ou un aphorisme qui tombe au beau milieu du récit, comme une groseille dans une piscine 62. »

Mais, ce qui fait le plus plaisir à Eric, c'est d'entendre Leonard Moore lui répéter les mots de Victor Gollancz : « À mon avis, il est probable qu'Orwell, dans les années à venir, fasse partie de la demi-douzaine des auteurs les plus importants de notre catalogue 63. » Gollancz, d'ailleurs, qui a constaté qu'aucun procès n'avait été fait à Harper and Brothers pour la publication d'*Une histoire birmane*, recommence à s'y intéresser. Il demande à le relire. De son côté, Eric espère qu'il le publiera, ne serait-ce que pour combler l'intervalle entre *Une fille de pasteur* et son nouveau roman.

Le travail à la librairie permet à Eric de faire la rencontre de jeunes filles qui viennent lui demander des conseils de lecture. Si Sally Jerome n'est qu'une passade, il fréquente pendant plusieurs mois Kay Welton, une jeune secrétaire qui vient souvent à la boutique. Ils parlent ensemble de leurs goûts littéraires — Kay dira qu'elle écoutait plutôt ceux d'Eric, ne parvenant pas imposer son avis —, se promènent au bord des étangs d'Hampstead Heath, vont au restaurant, au

théâtre... Eric lui parle des oiseaux, du long poème à la manière de Chaucer qu'il est en train d'écrire — une épopée en vers sur l'histoire de l'Angleterre dont il ne reste rien —, mais il ne lui montre pas ses travaux, restant très secret sur son activité d'écriture.

Le printemps 1935 n'est pas que la saison des amours pour Eric. Il fait également la connaissance de l'écrivain Rayner Heppenstall et du poète Dylan Thomas, par l'intermédiaire de Richard Rees, puis de Michael Sayers, tous en lien avec l'*Adelphi*. Eric signe alors pour la première fois de son nom de plume ses comptes rendus de lecture pour le journal.

Le 8 mai, *La Vache enragée*, l'édition française de son récit sur sa vie à Paris et à Londres, est édité par Gallimard, à 5 500 exemplaires. Pour 15 francs, les Français peuvent découvrir la première œuvre de George Orwell, précédée d'une préface signée Panait Istrati, le « Gorki des Balkans », qui meurt quinze jours avant la sortie du livre.

Le 24 juin, c'est *Une histoire birmane* qui connaît sa première édition anglaise ; Gollancz a finalement accepté de publier le roman, moyennant quelques retouches. Pour les Anglais, c'est le troisième livre d'Orwell, lui qui craignait de le voir tomber dans l'oubli...

La critique est globalement favorable au livre, même si elle soupçonne qu'Orwell donne une vision partielle des choses. Pour le supplément littéraire du *Times*, *Une histoire birmane* est un livre puissant, « écrit avec une plume trempée dans le fiel 64 ». Sean O'Faolain, dans le *Spectator*, écrit : « Il dresse [...] un tableau si sombre de la vie birmane que, même si l'on sent que dans les grandes lignes, au moins, il dit vrai, on espère ardemment qu'il a exagéré 65. » Pour G. W. Stonier, dans le magazine *Fortnightly*, « *Une histoire birmane* est comme une vague de chaleur dans la fiction anglaise 66 », un livre très impressionnant.

C'est Cyril Connolly, pour le *New Statesman and Nation*, qui se montre le plus enthousiaste au sujet du livre d'un ami d'enfance qu'il n'a pas revu depuis Eton. C'est l'occasion pour les anciens camarades de St Cyprian et d'Eton de se retrouver. La rencontre est cordiale, et les deux amis ne se perdront dès lors plus de vue. Selon Bernard Crick, « [i]ls devaient se regarder [...] comme deux bêtes étranges, nobles et d'espèces différentes, se retrouvant au même point d'eau, non pas hostiles, mais de genres distincts 67 ». Connolly se souvient des retrouvailles : « Son accueil fut typique : un regard appuyé mais amical et son rire sifflant si caractéristique, “Eh bien, Connolly, je vois que tu as beaucoup mieux vieilli que moi”. Je ne pouvais rien dire car j'étais épouvanté par les sillons qui ravageaient son visage, des joues jusqu'au cou. Ma propre personne, opulente et fumant le cigare, dut être une surprise pour lui 68. »

En juillet 1935, dans une période riche en fréquentations, Eric fait

une rencontre déterminante. Dans l'appartement de Parliament Hill, il est impossible d'organiser des soirées, à moins d'investir le salon commun. Pour cela, il faut se mettre d'accord avec ses colocataires ou faire une fête en conviant les amis des uns et des autres. Eric, un soir de juillet, invite, entre autres, Richard Rees et Rayner Heppenstall, et Rosalind des camarades de l'University College : parmi eux, Eileen O'Shaughnessy, une jeune femme de trente ans, diplômée d'Oxford et inscrite en licence de psychologie. Pour son amie Lydia Jackson, également présente à la fête, Eileen était « très attirante. Elle était plutôt grande et très mince, avec des cheveux noirs et des yeux bleus. Et ses yeux étaient rieurs. Beaucoup de gens étaient attirés par elle 69 ».

Pour Eric, c'est le coup de foudre. Rosalind, qui a remarqué l'intérêt qu'il a porté à Eileen au cours de la soirée, est heureuse d'apprendre qu'Eric en est tombé amoureux : « J'étais ravie de l'entendre dire ça car moi aussi je pensais qu'ils avaient beaucoup à s'apporter 70. » Elle sait qu'Eileen, avant de s'essayer à la psychologie, a suivi un parcours atypique : comme Eric, elle a enseigné, mais n'ayant pas trouvé cela épanouissant, elle est devenue « lectrice » pour Elizabeth Cadbury, la femme presque octogénaire du célèbre chocolatier, avant de s'occuper d'une agence de secrétariat et de s'essayer au journalisme.

Rosalind a l'idée de convier Eileen un soir de la semaine suivante, et, le jour venu, après un chaleureux dîner, elle la laisse seule avec Eric, prétextant devoir rendre visite à des amis voisins. Eileen et Eric parlent de son livre *Une histoire birmane*, qu'il lui a prêté le jour de leur rencontre, et promettent de se revoir bientôt. Si Eric est séduit par la belle, Eileen aussi semble avoir ressenti quelque chose au contact de ce grand garçon.

Pour autant, Eric ne lâche pas la proie pour l'ombre, et poursuit sa relation avec Kay, tout en continuant à inonder Brenda de mots doux et affectueux. Avec Eileen, il fait quelques promenades dominicales dans la campagne alentour, notamment dans le Surrey, reproduisant, comme avec toutes ses conquêtes, les mêmes démarches de séduction.

Quelques semaines après leur rencontre, Eric propose le mariage à Eileen. La jeune femme ne refuse pas. Elle s'intéresse à lui et semble apprécier son franc-parler. Elle est sans doute également attirée par l'homme de lettres et le journaliste qu'il est en train de devenir. Elle qui corrige les travaux scientifiques de son frère chirurgien voit peut-être dans ce mariage l'occasion d'être dans l'ombre d'un homme à l'aube d'une grande carrière.

Pour Eric, une absence de refus vaut une acceptation. Kay l'avait prévenu : si jamais il trouvait une autre femme, il ne devait pas hésiter à le lui dire : « Je n'aime pas les choses qui traînent, je préfère une rupture nette 71. » Elle est cependant surprise quand il lui annonce un

jour, quelque peu embarrassé : « J'ai trouvé quelqu'un d'autre. » Ils passent la nuit à s'expliquer. Eric lui parle d'Eileen, de sa volonté de l'épouser, des études qu'elle a faites et auxquelles elle est prête à renoncer pour lui... Les esprits s'échauffent, le ton monte, mais Kay comprend rapidement qu'elle ne pourra pas lutter.

Si Eileen semble être aussi facilement disposée à s'unir à Eric, c'est qu'elle a depuis longtemps décidé que si, à trente ans, elle n'était toujours pas mariée, elle accepterait d'épouser le premier homme qui lui demanderait sa main. Son amie Lydia Jackson déplore que son choix se porte sur Blair. À la soirée, elle l'avait trouvé terne, un peu usé, et elle voudrait pour son amie un homme « beaucoup plus convenable, plus attirant, plus jeune même 72 ».

Plus le temps passe, et plus Eileen et Eric se rapprochent. À Rayner Heppenstall, Eric confie un jour : « C'est la personne la plus charmante que j'aie rencontrée depuis longtemps 73. » Il ajoute, désespéré : « [H]élas je n'ai pas en ce moment les moyens d'acheter une bague 74. » Eileen aimerait achever son cursus et Eric, de son côté, souhaite attendre que sa situation financière lui permette de faire vivre son couple. Mais il a hâte de pouvoir construire quelque chose avec elle. Il s'en ouvre à Rayner : « [E]lle ne gagne pas d'argent pour le moment et [...] elle ne veut pas être à ma charge 75. » Il s'en remet à l'année 1936 qui lui sera, il l'espère, plus favorable d'un point de vue financier et ajoute, pessimiste : « Mais il se pourrait bien aussi que l'année prochaine nous ayons tous été expédiés dans un monde meilleur 76. »

Pour l'heure, Eric a emménagé en août dans un nouvel appartement avec Rayner Heppenstall et Michael Sayers, deux des protégés de son amie Mabel Fierz. Elle voudrait qu'ils constituent à eux trois, dans cet appartement du 50 Lawford Road, « la République des jeunes ». Eric est le doyen dans ce trio de jeunes écrivains. Il occupe la plus grande chambre, paye le loyer le plus important et s'occupe d'une bonne partie du ménage et de la cuisine. Rayner, lui, consent parfois à plonger des spaghettis dans l'eau bouillante mais se contente surtout d'approvisionner ses colocataires en bière, tandis que Michael découche souvent, préférant passer ses soirées avec sa petite copine. Les trois amis s'entendent bien. Eric a toujours quelque chose à raconter et il fait figure de vieux sage face aux deux autres. D'un point de vue littéraire, ce qu'écrit Eric n'obtient les faveurs ni de Rayner ni de Michael. Pourtant, dans *l'Adelphi*, en août 1935, Sayers a joué le jeu de l'amitié dans sa critique d'*Une fille de pasteur*. Blair poursuit son travail à la librairie et organise ses journées de sorte à pouvoir achever son nouveau roman, *Et vive l'Aspidistra !*. En septembre, il lui reste trois chapitres à écrire et il prévoit de passer ensuite « deux mois à mettre au point les derniers détails 77 ».

C'est une vie réglée, entre la boutique, son bureau et les pauses qu'il s'accorde parfois et qui lui permettent de profiter d'Eileen. Au mois d'août, il a accepté de collaborer à un nouveau journal, le *New English Weekly*, auquel il fournit des critiques de livres. Il est d'ailleurs parmi les premiers, en novembre 1935, à louer les qualités de *Tropique du Cancer* d'Henry Miller dont il pense le plus grand bien. Michael Sayers est témoin du travail acharné d'Eric pour améliorer son style. Il raconte, étonné qu'on puisse apprendre à écrire : « Il était assis à son bureau avec deux livres calés devant lui : *Modeste Proposition* de Swift et *Ashenden* de Maugham. Il lisait des passages, fermait le livre et les copiait de mémoire 78. » Interrogé sur ce qu'il fait, Eric répond à Sayers : « J'essaie de trouver un style qui élimine les adjectifs 79. » Eric est un travailleur opiniâtre : il tente des expériences d'écriture, cherche à perfectionner son style, sans jamais estimer ses dons à leur juste valeur.

Le 16 octobre 1935, Orwell donne une première conférence au sujet de son livre *Dans la dèche à Paris et à Londres*. Il parle devant près de 500 personnes, et, étrangement, se trouve très à l'aise pour raconter ses errances et lire des extraits de son livre. Il a très envie de renouveler l'expérience et s'en ouvre à la fois à Moore et à Rayner.

En novembre, excédé par le comportement de son ami, qui rentre régulièrement ivre, réveille les voisins et l'empêche de dormir, Eric s'en prend violemment à Rayner, qu'il frappe et enferme dans la chambre vide de Michael. Entre les deux amis, rien ne va plus. Le lendemain, Eric lui demande de prendre ses affaires et de quitter l'appartement.

Ce même mois de novembre, René-Noël Rimbault, son traducteur, lui annonce que *La Vache enragée* ne se vend pas en France. Cet insuccès compromet de futures collaborations entre les deux hommes car la *N.R.F.*, pourtant enthousiaste à la lecture d'*Une histoire birmane*, n'est plus décidée à le publier...

Qu'à cela ne tienne : Eric semble porté par une nouvelle force. Il a trouvé en Eileen une femme aimante, qui s'intéresse à son travail, lui donne confiance et le rassure. À n'en pas douter, c'est grâce à elle que Gordon Comstock, le héros du roman *Et vive l'Aspidistra !*, si proche de son auteur, est finalement sauvé de son désespoir et de son pessimisme.

Une nouvelle ère commence pour Eric.

*1. *In partibus infidelium* signifie « dans les contrées des infidèles ».

*2. Blair a effectivement déjà utilisé le nom de « Burton » lors de ses errances, mais avec le prénom « Edward ». Quant à George Orwell, certains prétendent qu'il s'agirait du premier nom de John Flory dans le manuscrit — non conservé — d'*Une histoire birmane*.

*3. Le titre *Dans la dèche à Paris et à Londres* apparaît en 1982, sous la traduction de Michel Pétris.

Camarade Blair

Ce fascisme, il faut bien que quelqu'un l'arrête.

G EORGE O RWELL à Philip Mairet, 1936

Wigan (Angleterre), 23 février 1936.

Eric ne se sent pas bien : il a mal aux cuisses, au cou, à force de se baisser, de ramper, de rester courbé, la tête levée, sur des centaines de mètres. Lui qui avait imaginé des galeries hautes comme les tunnels du métro, le voilà contraint de comprimer son mètre quatre-vingt-dix pour avancer dans le passage étroit et irrégulier de la mine de Crippen. À l'approche du front de taille, la chaleur devient suffocante — proche des 40 °C... Eric est au cœur de la fosse, observant avec attention le travail des chantiers d'abattage et l'extraction du charbon, au moyen d'une haveuse, « une sorte de scie circulaire beaucoup plus épaisse, avec des dents beaucoup plus espacées ¹ ». Au retour, harassé par les trois kilomètres parcourus dans de telles conditions, il est dans un piteux état et il lui faudra plusieurs jours pour se remettre. Mais il est au cœur du monde ouvrier britannique, à un tournant de sa vie, en train de prendre pleinement conscience qu'il croit au socialisme.

En janvier 1936, Eric a terminé la rédaction de son roman *Et vive l'Aspidistra* !. Il se rend lui-même dans les bureaux de Gollancz pour lui apporter son manuscrit. Comme d'habitude, après la lecture des hommes de confiance de l'éditeur, Eric doit revoir sa copie. Cette fois-ci, puisque Gordon Comstock, le personnage principal du livre, a travaillé pour une agence publicitaire, Eric modifie les slogans qu'il cite, beaucoup trop proches des originaux et qui pourraient conduire à des procès.

Le 18 janvier, un des héros de son enfance meurt : Rudyard Kipling, le chancre de l'impérialisme britannique, s'éteint à soixante-dix ans. Quelques jours plus tard, Orwell rend hommage, dans le *New English Weekly*, à cette « sorte de dieu laïc, quelqu'un auprès de qui on grandissait, et que l'on ne songeait pas à discuter, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas ² ».

Le 28 janvier, assistant aux funérailles du roi George V, mort deux jours après Kipling, Blair voit sans doute comme le signe de la fin de l'impérialisme britannique la chute dans le caniveau d'une partie de la couronne impériale des Indes, alors que le cortège funèbre tourne

pour se rendre à l'abbaye de Westminster...

Victor Gollancz propose à Eric d'écrire un livre sur la condition des chômeurs dans le nord de l'Angleterre. Pour Gollancz, c'est un moyen de donner à son auteur la matière d'un nouvel ouvrage dans la veine de *Dans la dèche à Paris et à Londres*. Il sait que Blair se soucie depuis longtemps du sort des démunis, que la politique l'intéresse et qu'il s'est rapproché, par sa fréquentation des Westrope et par sa collaboration à l'*Adelphi*, de la gauche anglaise. Pour Eric, cette proposition est une aubaine : Gollancz, en lui offrant 500 livres d'avance, lui permet d'interrompre son travail à la librairie tout en lui donnant les moyens d'épouser Eileen.

Cette fois-ci, à la différence de son expérience « dans la dèche », s'il part deux mois pour s'immerger dans la vie des mineurs et des ouvriers de Wigan, Sheffield ou Liverpool, il ne compte pas se faire passer pour l'un d'eux. Ce n'est pas Eric Blair, fardé et déguisé, qui s'en va pour le Lancashire, c'est l'écrivain et journaliste George Orwell qui part en reportage, muni de toutes les lettres d'introduction utiles à son séjour. En attendant d'arriver à bon port, pourtant, il reprend des habitudes de vagabond, marchant beaucoup et voyageant à peu de frais, obsédé par les questions d'argent, au point de tenir le compte régulier de ses dépenses.

Pour le livre qu'il prépare, qu'il appellera *Le Quai de Wigan*, il commence un journal dans lequel il note — à la machine et pas forcément au jour le jour, semble-t-il — les impressions et les découvertes de son périple.

Le 31 janvier, il quitte Londres pour Coventry, par le train, et commence ses observations des lieux et des gens. Les premières notations dans son journal sont encore un peu loin du sujet qu'on lui a donné : Eric se contente de décrire la servante du *bed and breakfast* dans lequel il est descendu, dont les « bourrelets de graisse sur la nuque » lui font « étrangement penser à du gras de jambon 3 »...

Du 1^{er} au 4 février, jour de son arrivée à Manchester, il traverse, à pied ou en car, les faubourgs de Birmingham où il découvre, sous la pluie, « l'habituelle civilisation pavillonnaire qui envahit les collines 4 », puis Stourbridge, Clent, Wolverhampton et son « [p]aysage de minables bicoques baignant [...] dans des nappes de fumée 5 », Penkridge, Stafford... Il dort dans des auberges de jeunesse, des hôtels minables, marche dans le froid, le vent et la neige... À Manchester, il est contraint de dormir dans un *lodging-house* avant de se rendre chez les Meade, un couple de syndicalistes chargé de l'accueillir.

Meade l'envoie à Wigan, en le recommandant à Joe Kennan. Wigan est située à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Manchester. Pour l'enquête d'Eric, cette ville de mineurs et d'ouvriers des filatures

de coton, dont le taux de chômage est très important, est la ville idéale. Joe Kennan, un électricien travaillant à la mine, membre de l'I.L.P. et du Mouvement national des travailleurs sans emploi — le N.U.W .M. —, lui présente un grand nombre d'ouvriers et de chômeurs « prêts à se mettre en quatre pour [lui] fournir les informations souhaitées » quand ils apprennent qu'il enquête sur les conditions de vie de la classe ouvrière. Middleton Murry, l'ancien rédacteur en chef de l'*Adelphi*, demande à Kennan, dans une lettre qu'Eric lui transmet, de trouver pour Blair « un logement pareil à ceux des classes les plus pauvres, pratiquement un taudis 6 ». Eric commence donc par rester cinq jours au domicile des Anderton, une famille de mineurs dont le père est au chômage.

À Wigan, dont il découvre vite que le fameux « quai » n'existe plus, il fréquente les chômeurs — qui représentent un tiers de la population — et assiste aux meetings du N.U.W. M., s'étonnant de la « vigueur du sentiment communiste dans la région 7 ». La version retravaillée de son journal, qui donnera *Le Quai de Wigan*, présente une description effrayante des paysages du nord industrialisé de l'Angleterre, qui lui font penser aux misérables taudis birmans, le soleil — qui « agit comme un désinfectant 8 » — en moins :

Un terrier est l'exemple même de cette laideur, en raison précisément de son caractère fortuit, absurde. C'est quelque chose qui est là, simplement, comme si on venait de renverser une poubelle de géant. Les villes minières présentent de terrifiants paysages où l'horizon se trouve bouché de toute part par des montagnes grises et déchiquetées, où vous ne rencontrez sous vos pieds que de la boue et des cendres, et n'apercevez au-dessus de votre tête que les câbles d'acier guidant lentement des bennes chargées de crassier, sur des kilomètres et des kilomètres 9.

Eric est frappé par les visages de la pauvreté : ceux des mineurs, qu'on reconnaît « à l'espèce de tatouage bleu que la poussière de charbon [leur] a gravé sur l'arête du nez 10 », ceux de femmes, creusés et semblables à des têtes de mort. L'un des passages les plus frappants du *Quai de Wigan* est le regard de détresse d'une femme, qu'il découvre alors qu'il traverse en train les faubourgs d'une ville industrielle :

[C]e que j'avais reconnu sur ce visage n'était pas la souffrance inconsciente d'un animal. Cette femme ne savait que trop ce qu'était son sort, comprenait aussi bien que moi l'atrocité qu'il y avait à se trouver là, à genoux dans le froid mordant sur les pierres glissantes d'une arrière-cour de taudis, à fouiller avec un bâton un tuyau de vidange nauséabond 11.

Au milieu de cette misère, Eric est toujours accueilli avec chaleur et générosité. Il confie à Cyril Connolly que, si Eileen ne lui manquait pas autant, il serait prêt à rester dans le Nord six mois ou un an. Mais il sait aussi qu'au terme de son séjour, le travail d'écriture l'attend.

L'enquête qu'il mène, et dont il tape scrupuleusement le contenu dans d'abondantes notes, remplies de statistiques glanées à la bibliothèque municipale de Wigan et de coupures de journaux,

concerne aussi bien la santé publique que les conditions de travail dans les mines ou le logement. À Richard Rees, il confie, au bout de trois semaines : « [J]'ai accumulé des tonnes de notes et de statistiques, mais je ne sais pas encore très bien comment je vais les utiliser 12. »

Si la maison des Anderton, malgré son manque d'entretien, est une demeure relativement agréable, Eric n'est pas ignorant des « conditions de logement épouvantables 13 » à Wigan, où l'on peut vivre à onze personnes dans quatre pièces... Il y est d'ailleurs très vite confronté dans la maison de Darlington Road, au-dessus de la triperie des Brooker *1, une sordide pension de famille où il emménage alors. Là, dans une atmosphère d'extrême saleté, une dizaine de personnes se partagent cinq ou six pièces : « Rien n'est jamais nettoyé ou épousseté [...]. Au dîner, on retrouve à leur place les miettes du petit-déjeuner 14. » Mme Brooker elle-même est un être repoussant : « Elle a l'insupportable manie de découper des bandes de papier journal, de s'essuyer la bouche avec et de les jeter ensuite par terre 15. » Les repas sont copieux mais immondes, et le cellier où l'on conserve les tripes, dans l'arrière-boutique, est infesté de cafards. Eric quittera bientôt ce taudis, heureux de ne plus trouver chaque matin un pot de chambre plein sous la table de son petit-déjeuner.

Mais l'aventure qui l'intrigue le plus, c'est la descente à la mine. Elle a lieu le 24 février 1936. Après une chute à près de cent kilomètres heure dans une cage exiguë, qui provoque « la brusque crispation habituelle à l'estomac 16 », c'est la découverte, comme il le dit dans *Le Quai de Wigan*, de l'enfer, où un torticolis permanent devient vite une insupportable torture. Joe Kennan, qui l'accompagne, raconte que Blair se cogne à plusieurs reprises, manque de s'assommer, et s'épuise dans les contorsions qu'il doit faire sur des centaines de mètres. Il ressort anéanti de cette expérience, convaincu que « [f]aire le travail d'un mineur excède tout autant [s]es capacités que [s]'exhiber dans un cirque au trapèze volant, ou remporter le Grand National 17 ».

Au retour de cette première descente aux enfers, il écrit à Richard Rees : « Ce fut pour moi une expérience assez épouvantable, et c'est affreux de penser que l'épreuve qui consiste à ramper jusqu'au front de taille [...], ce qui m'a mis hors d'état de marcher pendant quatre jours, n'est que le préambule et la conclusion de la journée du mineur, épreuves entre lesquelles il doit travailler à proprement parler 18. »

Conscient que sa fatigue et le froid commencent à détériorer sa santé fragile, il quitte inopinément Wigan, en train, pour arriver à Liverpool où il frappe à la porte de John et May Deiner, des membres de l'*Adelphi* et de l'I.L.P., chez qui il s'écroule littéralement en arrivant : « Il était là debout, se souvient May Deiner, et il frissonnait, en fait il frissonnait des pieds à la tête 19. » Ils le mettent au lit et

tendent de le réchauffer par tous les moyens. L'instinct de survie d'Eric aura empêché cette bronchite chronique de se compliquer en pneumonie. Il se rétablit en quelques jours.

Mais il n'est pas venu à Liverpool pour dormir dans les draps chauds des Deiner. Il souhaite observer un autre univers de la misère sociale : celui des docks. Pour cela, il rencontre George Garrett qui le conduit sur les quais assister à l'embauche des débardeurs pour le déchargement d'une cargaison. Il constate, en visitant la ville, que Liverpool fait de nombreux efforts pour le logement des travailleurs.

Au tout début de mars, il s'éloigne de la côte pour rejoindre Sheffield, dans le Yorkshire. Pour Orwell, c'est un choc : « [À] côté de Sheffield, même Wigan présente des beautés. Sheffield pourrait, je crois, faire avantageusement valoir ses droits au titre de ville la plus laide du Vieux Continent 20. » Il y poursuit son enquête, pénétrant dans les maisons ouvrières, posant des questions, prenant des mesures, se désolant à chaque fois : « Une image domine, parmi celles que je garde de Sheffield : un effroyable bout de terrain vague [...] couvert d'une herbe piétinée au point qu'il ne reste plus rien ou presque, et jonché de papier journal, [de] vieilles casseroles, etc. 21 »

Il décide ensuite d'aller se reposer auprès de sa sœur Marjorie, à Leeds, où il assiste à des discussions de groupe, autour d'une émission de radio. Le sujet, ce soir-là — « Et si Platon vivait de nos jours » —, n'a pas l'air d'emballer les débatteurs qui préfèrent parler de l'inquiétante situation en Europe. Chez sa sœur, Eric ressent « avec acuité la différence d'atmosphère entre un logement occupé par des petits-bourgeois — fussent-ils aussi petits que ceux-là — et un logement ouvrier 22 » : cette différence, c'est la possibilité de s'isoler.

À Bramley, entre Leeds et Sheffield, il redescend par deux fois au fond de la mine, les 19 et 21 mars. C'est l'occasion pour lui de louer le travail de la machine et le labeur des hommes. Le soir, quand il tape ses notes quotidiennes, toute la famille qui le reçoit se rassemble autour de lui : « Tout le monde prend un air pénétré et semble aussi admiratif devant ma prouesse que moi devant celle des mineurs 23. »

Quelques jours plus tôt, le 15 mars, il assiste à un discours du leader de l'Union britannique des fascistes, Oswald Mosley, un ancien travailliste ami de Mussolini. En 1935, il a rencontré Hitler et s'est voué au nazisme. Entouré des « Chemises noires », son service d'ordre, il dénonce l'élite britannique, la ploutocratie et prône un nationalisme antisémite. À Barnsley, Eric est consterné : la salle est pleine et Mosley parvient, par la force des Chemises noires d'abord — les contestataires sont roués de coups —, puis par ses qualités d'orateur, à déclencher de « bruyants applaudissements 24 ». Dans une lettre à Jack Common, il exprime son dégoût : « C'est à vous rendre malade de voir avec quelle facilité ce genre d'individu arrive à embobiner un parterre

d'ouvriers 25. »

Blair reste encore dix jours à Barnsley puis, après un bref passage à Leeds, est de retour à Londres le 30 mars. Ces deux mois passés dans des « contrées barbares 26 » ont été, pour Eric, plus qu'une période d'enquête en vue d'écrire un livre : il s'est rapproché du socialisme et s'est trouvé confronté à l'inquiétante montée du fascisme. Pour lui, il y a urgence : urgence à réduire les inégalités et urgence à prendre conscience des dangers qui menacent l'Europe. Il se rappelle, en février 1936, qu'au moment où les Allemands ont occupé la Rhénanie alors démilitarisée, transgressant ainsi le traité de Versailles, il s'est rendu dans un pub, alarmé par la nouvelle, et a lancé : « L'armée allemande a franchi le Rhin 27 », ce qui n'a ému personne : « Même chose à chaque moment de crise grave [...]. Toujours l'impression de donner en vain des coups de pied dans un mur d'épaisse stupidité 28. »

Son expérience à Wigan entérine la visée politique de son écriture, dans le droit-fil d'une conscience qui s'était éveillée à son retour de Birmanie. Sa réflexion d'alors le pousse à prendre en considération son appartenance à la « classemoyenne inférieure supérieure 29 » : il n'est ni un mineur, ni un docker, ni un ouvrier, mais il sait qu'il doit se battre pour « les victimes symboliques de l'injustice 30 ». Son arme, ce sera le socialisme.

L'idée d'un devoir d'engagement de la part de l'écrivain commence à émerger dans son esprit : « Il y a dix ans, et même cinq ans, l'homme de lettres typique rédigeait des monographies sur l'architecture baroque et planait en esprit bien au-dessus de la politique. Mais cette attitude devient difficile à soutenir, et même est franchement démodée. [...] La haute palissade sur laquelle perche notre homme de lettres, qui lui paraissait naguère encore aussi confortable que le coussin de peluche d'une stalle de cathédrale, commence à lui meurtrir cruellement les fesses, et, de plus en plus, il se demande de quel côté tomber 31. »

Il expose, dès 1936 — alors qu'il rédige *Le Quai de Wigan* —, des idées qui font irrémédiablement penser au monde de 1984 :

[À] l'idée d'un État totalitaire commence à se substituer sous nos yeux l'idée d'un monde totalitaire. Comme je l'ai déjà signalé, le progrès de la technique machiniste doit en fin de compte conduire à une forme de collectivisme, mais une forme qui ne sera pas nécessairement égalitaire. C'est-à-dire, qui ne serait pas forcément le socialisme. N'en déplaise aux économistes, il est très facile d'imaginer une société mondiale, placée économiquement sous le signe du collectivisme (c'est-à-dire ayant éliminé le principe de profit), mais où tout le pouvoir politique, militaire et pédagogique se trouverait concentré entre les mains d'une petite caste de dirigeants et d'hommes de main. Une telle société, ou quelque chose de très voisin, voilà l'objectif du fascisme 32.

En attendant que sa prise de conscience essaime dans les esprits de ses contemporains, Eric fait face au quotidien de son existence. Pendant son séjour dans le Nord, il a loué une maison attenante à un

magasin d'alimentation à Wallington, un village de 200 habitants situé entre Londres et Cambridge, à une soixantaine de kilomètres de la capitale : « Évidemment, on ne peut pas dire que ce soit luxueux, mais on ne saurait rien espérer de mieux aussi près de Londres pour 7 shillings 6 pence par semaine 33. » L'endroit est en effet rudimentaire — ni eau ni électricité, une cheminée tirant mal, un toit en tôle ondulée, des toilettes extérieures —, mais Eric bénéficie d'un jardin, certes pour l'instant à l'abandon, et d'un local ayant servi d'alimentation générale pour le village. En s'installant là, le couple a l'idée d'ouvrir à nouveau ce commerce de proximité. Pour cela, Eric commence à se renseigner sur le prix d'une machine à couper le bacon, à prendre des contacts avec des grossistes et surtout à demander aux villageois s'ils veulent d'une nouvelle boutique. Son idée est simple, il veut s'assurer un revenu complémentaire tout en continuant son œuvre d'écrivain : « Si j'ouvre effectivement la boutique, ce ne sera qu'à certaines heures bien précises de la journée, pour que mon travail n'en pâtisse pas 34. »

Mais, pour l'instant, son travail en souffre beaucoup : accaparé par la boutique, qu'il nettoie et repeint, par les commandes qu'il prépare, par le jardin — « encore digne d'Augias 35 » à la mi-avril —, il n'arrive pas à commencer *Le Quai de Wigan*, malgré « des liasses de notes qui [lui] donnent l'illusion de ne pas avoir tout à fait perdu [s]on temps 36 ». Tout juste parvient-il à rédiger les recensions qu'il publie dans le *New English Weekly*.

Le 20 avril, *Et vive l'Aspidistra !* est publié par Gollancz, à 3 000 exemplaires. Leonard Moore essaiera, dans les semaines suivantes, de vendre l'ouvrage à un éditeur d'outre-Atlantique, mais il apparaît que le sujet — des « histoires de chochottes britanniques 37 » ! — est trop spécifiquement anglais pour intéresser les Américains.

L'accueil de la plupart des journaux est assez froid. Il tient d'abord au thème choisi par Orwell : la descente aux enfers d'un homme, Gordon Comstock, qui refuse de céder à l'argent la moindre parcelle de son existence, s'enfonçant peu à peu dans une haine de tout ce qui l'entoure. Pour William Plomer, dans le *Spectator*, « M. Orwell [...] ne nous épargne aucune des horreurs de la solitudesordide de son héros et de son complexe d'infériorité hypertrophié, qui s'exprime dans la crasse corporelle et la débauche stupide 38 ». Pour beaucoup, il a manqué son coup d'un point de vue littéraire, ne parvenant ni à égaler son maître Huxley dans les dialogues — « il a encore beaucoup à apprendre 39 », commente son ami Richard Rees dans l'*Adelphi* —, ni à recréer le style alerte des précédents ouvrages. Pour Connolly, qui n'a pas aimé non plus, la violence et la clarté de son style tendent à l'emphase et à l'exagération, au point que « le lecteur se sent assis dans un fauteuil de dentiste sous le vrombissement de la roulette 40 ».

Orwell accuse le coup, peinant à trouver quelques rares critiques plus positives. Paul Beard, dans le *New English Weekly*, écrit : « Avec M. Orwell, nous tenons le parfait réaliste. Il est l'un de ces écrivains chanceux, comme Arnold Bennett, pour qui tout objet, par le simple fait d'exister, acquiert une force vivante et passionnante [...]. Son réalisme supporte joyeusement le côté répétitif de la vie, l'ennui qu'elle génère et dont il vient à bout grâce à un fonds inépuisable de vivacité verbale et une franchise embarrassante d'enfant terrible 41. » À l'automne, il peut encore lire l'enthousiasme de Kenneth Macpherson : « Quelle remarquable, quelle subtile distillation du réel ! [...] Il semble, comme un Toscanini, interpréter et non créer, photographier et non peindre 42. »

Si les critiques Richard Rees et Cyril Connolly n'ont pas sacrifié leur honnêteté à l'amitié en se montrant plutôt froids dans leurs comptes rendus, Eric trouve une lettre passionnée de son ami anthropologue Geoffrey Gorer, qui admire Orwell depuis *Une histoire birmane*. Le *Times* présentait *Et vive l'Aspidistra !* comme un « livre constamment irritant ». Gorer est d'accord, mais pour lui, c'est un « exploit stupéfiant et horrible 43 » : « Depuis Swift, je ne crois pas qu'aucun livre ait pu être assurée de faire que 99 % de ses lecteurs se sentent gênés et coupables. Vous avez commis le blasphème suprême — vous vous êtes moqué de Notre Dieu le veau d'or — et d'après ce que j'ai pu voir dans les critiques, ses serviteurs, si humbles soient-ils, se précipitent pour le défendre 44. »

Le jour de la sortie du roman, le 20 avril, Blair écrit à Richard Rees : « Je n'ai pas encore commencé mon nouveau livre, mais je suis fin prêt. Cette fois, ce ne sera pas un roman 45. » Mais il a encore du mal à se lancer véritablement dans ce livre un peu spécial, qui tient à la fois du reportage, de l'autobiographie et de l'analyse politique. En préparant *Le Quai de Wigan*, qui, selon lui, connaît un « assez bon départ 46 », il se remémore ses premiers rapprochements avec la classe ouvrière et les milieux populaires. En y associant ses souvenirs de Birmanie, où il s'est trouvé confronté à l'exploitation et à l'oppression, son aventure face à l'éléphant qu'il a dû tuer lui revient en mémoire, et il en propose le récit à John Lehmann, le directeur du *New Writing*, un journal antifasciste : « [J]e crains que ce ne soit pas exactement ce que vous cherchez, et je ne suis pas certain qu'il y ait quelque chose d'antifasciste dans le fait de tuer un éléphant 47 ! » Mais il se met à la tâche, à la fin du mois de mai, quelques jours seulement avant d'épouser Eileen.

C'est d'ailleurs à partir du mois de mai qu'Eric et Eileen lancent les invitations pour leur mariage : « Je me marie très bientôt — c'est fixé au 9 juin, à l'église paroissiale. Cela dit en manière de confidence, car nous mettrons le moins de gens possible dans le secret, de peur que

nos familles respectives ne se liguent pour empêcher le mariage 48. » Il a visiblement réglé avec elle le problème de l'argent, qui freinait jusqu'à présent ses envies d'union : « [N]ous avons examiné la question sous toutes les coutures et conclu que je ne serai de toute façon jamais financièrement en position de me marier, alors autant maintenant que plus tard 49. »

À l'approche du mariage, Eric informe Brenda et l'invite à Wallington. Mais la jeune femme, sans doute frappée par cette nouvelle inattendue, mettra plusieurs semaines avant de lui répondre qu'elle souhaite beaucoup de bonheur à son couple.

Le 9 juin 1936, à l'église de Wallington, Eric et Eileen échangent leurs vœux devant les familles réunies. Du côté des Blair, Ida, Richard et Avril ont fait le déplacement, comme Marjorie et Humphrey Dakin, accompagnés de leurs trois enfants. La famille d'Eileen se réduit à sa mère, Mme O'Shaughnessy, à son frère Laurence — qu'on appelle « Eric » dans la famille — et à sa belle-sœur Gwen. Sans doute les convives sont-ils surpris d'entendre qu'Eileen, esprit indépendant, n'a pas prononcé *exactement* tous les vœux, omettant volontairement — et visiblement avec l'accord du vicaire — le vœu d'obéissance.

Le repas de noces est pris dans une auberge voisine. Au cours du déjeuner, les femmes de la famille Blair s'ouvrent à Eileen, et la plaignent de tout leur cœur de devoir supporter l'impossible Eric. En guise de cadeau de mariage, les époux reçoivent l'argenterie de la famille.

Eileen, en épousant Eric, sait ce qu'elle fait et, si elle abandonne ses études, c'est pour se vouer à son mari et l'épauler dans sa carrière d'écrivain et de journaliste. Le mariage a créé une certaine tension dans le couple, Eric refusant d'abandonner son travail pour se consacrer aux préparatifs. Même une fois marié, il ne cesse de se plaindre de ne pas parvenir à travailler sérieusement : la boutique l'occupe une partie de la journée, et lorsqu'Eileen prend le relais, il travaille au jardin et se charge des bêtes — il a acheté des poules et une chèvre, qu'il a baptisée Muriel. L'arrivée, pour deux mois, de tante Nellie, n'arrange rien : elle se montre insupportable et envahissante. Eileen, de son côté, semble regretter que son mari ne l'implique pas davantage dans son travail d'écrivain et redoute déjà que la boutique, les bêtes et les occupations d'Eric ne l'empêchent de rejoindre de temps en temps son frère pour le seconder dans ses travaux scientifiques.

L'été est marqué par le début de la guerre d'Espagne, les 17 et 18 juillet 1936, avec le coup d'État manqué de Franco qui déclenche une révolution ouvrière et plonge le pays dans une longue guerre civile. Eric se passionne vite pour le conflit et se tient informé par les journaux et la radio. Cet été-là, il fréquente également les universités

d'été de l'I.L.P. et de l'*Adelphi*, retrouvant d'ailleurs en août Rayner Heppenstall avec qui il s'était fâché quelque temps plus tôt.

Le 17 août, Harper and Brothers publie *Une fille de pasteur* à New York. Eric n'en attend pas grand-chose et confie à Henry Miller : « Celui-là part un peu dans tous les sens, mais j'en ai profité pour faire quelques expériences qui m'ont été fort utiles 50. »

Le travail sur *Le Quai de Wigan* s'achève, au moins pour le premier jet, au début de l'automne. À son ami Jack Common, il dit son éternelle insatisfaction au sujet de cet essai, ayant « bien l'impression d'en avoir salopé une bonne partie 51 ».

Toute la fin de l'année 1936 est rythmée par d'importants travaux journalistiques : aux comptes rendus habituels, pour le *New English Weekly* ou *Time and Tide* — il consacre quelques belles pages à Henry Miller dont il voudrait faire davantage connaître le talent —, s'ajoutent les publications de « Comment j'ai tué un éléphant », de « Quand j'étais libraire » et d'un important « Plaidoyer pour le roman », qu'il fait paraître à la mi-novembre.

En décembre, Eric a pris sa décision : dès qu'il aura remis le manuscrit du *Quai de Wigan*, il rejoindra l'Espagne. Il a commandé son passeport depuis plusieurs semaines déjà et rassemble tous les contacts qui lui permettront d'être introduit auprès des bonnes personnes sur place. Parmi eux, Harry Pollitt, le secrétaire général du parti communiste britannique : « Après m'avoir soumis à un bref interrogatoire, ce dernier en arriva apparemment à la conclusion que j'étais quelqu'un de politiquement peu sûr et refusa de m'aider, essayant même de me dissuader de me rendre sur place en me rebattant les oreilles avec le terrorisme anarchiste. Pour finir, il me demanda si j'étais désireux de m'enrôler dans les Brigades internationales. Je lui répondis que je n'étais désireux de rien du tout tant que je n'aurais pas vu ce qui se passait réellement 52. » La conversation est close. Pollitt consent tout de même à lui conseiller de se procurer un sauf-conduit à l'ambassade d'Espagne à Paris. Eric téléphone alors à l'I.L.P., où il a quelques relations, et obtient une lettre de recommandation pour John McNair, le représentant du parti à Barcelone.

Le 15 décembre, Eric envoie son manuscrit à Leonard Moore, lui révélant son espoir d'être retenu par le Left Book Club (« le Club du livre de gauche »), une entreprise éditoriale d'importance créée en 1936 par Gollancz, avec John Strachey et Harold Laski comme membres du comité éditorial : « Il y a des passages dont je suis assez satisfait, mais je crois que les chances sont minces pour que Gollancz le publie dans le cadre des ouvrages choisis par le Left Book Club. Il est trop décousu et ne présente pas vraiment l'apparence d'un livre de gauche 53. » Eric demande à son agent de consulter au plus vite

Gollancz, doutant d'avoir des nouvelles de l'éditeur pendant la période de Noël.

Pourtant, quelques jours plus tard, il est dans le bureau de son éditeur, qui se dit enthousiaste, ravi du livre, un des plus vivants qu'il ait lus depuis longtemps. Pour Gollancz, il n'est pas impossible que *Le Quai de Wigan* soit sélectionné par le Left Book Club : il considère « que certains passages pouvaient susciter des remous dans certains milieux, mais que c'était un risque qui valait d'être couru 54 ». Il propose à Eric de faire précéder son ouvrage d'une introduction qu'il écrirait lui-même, pour expliquer son choix aux membres du club. Eric n'y voit pas d'inconvénient, mais le prévient : en son absence, il confie toutes les décisions concernant son manuscrit à sa femme, Eileen. Gollancz profite de la présence de son auteur pour lui faire signer un contrat un peu étrange, prévoyant qu'il s'engage à publier les ouvrages de fiction signés Orwell, « mais pas les autres livres 55 ». De cette manière, il se met à l'abri contre les prises de position polémiques d'Orwell, dont il a décelé, à la lecture du *Quai de Wigan*, qu'elles pourraient un jour ou l'autre le mettre dans l'embarras.

Il rend également visite au rédacteur en chef du *New English Weekly*, Philip Mairet, tout étonné d'apprendre le départ de l'un de ses précieux collaborateurs. Blair lui lance alors, en guise de justification : « Ce fascisme, il faut bien que quelqu'un l'arrête 56. »

Le 23 décembre, Eric quitte l'Angleterre, avec peu d'argent. Pour s'équiper, il a d'ailleurs mis en gage l'argenterie de son mariage. Quand les parents Blair s'étonneront, quelque temps plus tard, de ne voir ni couteaux ni fourchettes, Eileen inventera qu'elle est en train de les faire graver au chiffre de la famille...

Avant d'atteindre l'Espagne, Eric se retrouve à Paris pour récupérer les laissez-passer nécessaires à son entrée sur le territoire espagnol. Il en profite pour rencontrer Henry Miller, avec qui il entretient déjà une correspondance : « Ce qui me surprit le plus, ce fut de découvrir qu'il n'éprouvait pas le moindre intérêt pour la guerre civile. Il me dit simplement, sans mâcher ses mots, qu'il fallait être un crétin pour se rendre en Espagne en un moment pareil. Il comprenait qu'on y aille pour des raisons purement égoïstes — par curiosité, par exemple —, mais aller se fourrer dans ce genre d'histoire parce qu'on s'en “sentait le devoir” était pure imbecillité 57. » Le seul soutien de l'écrivain à Blair se manifeste alors sous la forme d'une veste en velours qu'il lui donne, constatant avec stupeur qu'Eric, dans un costume de toile bleu, n'a pas la tenue du guerrier qu'il prétend être...

Le soir même, Eric est à bord du train qui le conduit en Espagne, en compagnie d'engagés volontaires des Brigades internationales, venus de toute l'Europe. Blair a été accrédité par l'I.L.P., une branche dissidente et qualifiée d'« excentrique » du Parti travailliste. C'est en

tant que correspondant du *New Leader*, le journal de l'I.L.P., qu'il est autorisé à pénétrer sur le sol espagnol. S'il considère son rôle comme celui d'un observateur, comme lors de son enquête dans le nord de l'Angleterre, il est prêt à endosser la tenue du combattant s'il l'estime nécessaire.

Arrivé à Barcelone, Eric se rend, muni de ses lettres d'introduction, au bureau de John McNair, représentant international de l'I.L.P. alors en Espagne pour enquêter sur le rôle de l'Église catholique dans le conflit espagnol et chargé de la logistique et du recrutement pour le P.O.U.M., le Parti ouvrier d'unification marxiste. McNair lui explique le fonctionnement des milices politiques, se renseigne sur ses compétences militaires et l'invite à se servir de son bureau comme quartier général pour son enquête sur l'atmosphère en Espagne. Blair est ensuite conduit à la caserne Lénine où il signe son engagement dans la milice du P.O.U.M., qui, en juillet 1936, avait organisé la première colonne internationale sur le front d'Aragon [58](#). Aux yeux des dirigeants du P.O.U.M., il n'est pas George Orwell l'écrivain, ni même le journaliste, mais Eric Blair l'épicier : c'est ainsi qu'il a complété sa fiche d'inscription.

À la caserne Lénine, il suit, pendant une semaine, une instruction militaire rudimentaire, constatant le manque criant d'armes — seules les sentinelles ont un fusil — et d'équipement. L'uniforme, qu'Orwell appelle le « multiforme », tant sont disparates les éléments qui le constituent, est fait d'une culotte courte, d'un blouson, d'une casquette et d'un foulard — rouge ou rouge et noir. Même la discipline est difficile à obtenir : les miliciens sont en effet parfois très jeunes, et l'esprit socialiste d'égalitarisme ne facilite pas la tâche des instructeurs. L'instruction elle-même laisse à désirer, « le genre d'exercice le plus désuet, le plus inutile : demi-tour à droite, demi-tour à gauche, marche au commandement, en colonne par trois, etc. [...] Drôle de manière d'entraîner une armée de guérillas [59](#) ! ».

Dans « Réflexions sur la guerre d'Espagne », écrit en 1942, Orwell se souvient de l'atmosphère de Barcelone qui l'impressionne durablement. Le garçon de café ou le vendeur est l'égal de son client, tout le monde s'appelle « camarade », les rues sont envahies de prolétaires, les murs rougis d'affiches, et la ville résonne de chants révolutionnaires sortis des haut-parleurs. « Tout cela était étrange et émouvant [60](#) », commente Orwell, et il ressent, malgré le manque de vivres et les magasins vides, l'espoir d'une ère nouvelle, « une ère d'égalité et de liberté [61](#) ».

Une semaine après son arrivée en Espagne, au début de janvier 1937, Blair est envoyé sur le front d'Aragon, à Alcubierre, à près de quatre cents kilomètres à l'ouest de Barcelone : « Nous étions à présent à proximité du front, assez près pour sentir l'odeur caractéristique de

la guerre : d'après mon expérience personnelle, une odeur d'excréments et de denrées avariées 62. » Le commandant de la « centurie » s'appelle Georges Kopp, « un Belge corpulent 63 », qui conduit sa troupe — ainsi que le chien de la compagnie sur lequel on a peint « P.O.U.M. » — jusqu'au promontoire de Monte Pocero, entre Alcubierre et Saragosse, dont le « cordon de postes fortifiés, [...] perchés sur chacun des sommets 64 », constitue le front : « une barricade mal faite de sacs de terre, un drapeau rouge qui flottait, la fumée de feux de cagnas 65 ».

Les premières sensations de Blair, à l'approche des bombes et de la boue, sont retranscrites dans le chapitre II d'*Hommage à la Catalogne* : « En secret j'avais peur. [...] La guerre, pour moi, cela signifiait le rugissement des projectiles, et des éclats d'obus qui sautent ; cela signifiait surtout la boue, les poux, la faim et le froid. C'est curieux, mais j'appréhendais le froid beaucoup plus que je ne redoutais l'ennemi 66. » Il déchanté vite, quand il se rend compte que les positions fascistes sont très éloignées de la leur, perdues sur d'autres sommets de la sierra espagnole. Bien sûr, même à un kilomètre, Blair et ses compagnons restent à portée du fusil de l'ennemi, et les « tirs d'artillerie intermittents qui font ça et là quelques blessés [...] entretiennent un climat de peur chronique 67 ». Pourtant, lui qui s'est toujours préparé « à un genre particulier de guerre, cette guerre où les canons se déchaînent en un formidable orgasme sonore et où, à l'heure dite, vous jaillissez de la tranchée en vous brisant les ongles sur les sacs de sable pour vous précipiter, à travers la boue et les barbelés, vers les mitrailleuses ennemies 68 », se trouve dans une portion du front d'Aragon assez tranquille : « Même dans les rares occasions où tous les canons installés à Huesca et devant Huesca tiraient simultanément, cela ne faisait qu'un bruit intermittent et assez peu menaçant, comme un orage qui s'éloigne. [...] La première fois que j'entendis l'artillerie “se déchaîner”, comme on dit, je fus presque déçu. Ce n'était pas du tout le formidable grondement ininterrompu que mes sens attendaient depuis vingt ans 69. »

Son premier tir sur un être humain ne provoque pas en lui une grande réaction. Il en conclut même, de façon amusée : « Tuer un homme demande, dit-on, un millier de balles ; à ce compte-là, j'en [ai] pour vingt ans à tuer mon premier fasciste 70. » Eric est désenchanté. Lui qui voulait en découdre avec le fascisme découvrir une réalité faite d'ennui et d'inaction : « À présent que j'avais vu ce qu'était le front, j'étais profondément rebuté. Ils appelaient cela la guerre 71 ! »

Blair reste sur le front d'Aragon jusqu'au mois de mai, à vivre dans les tranchées, à se protéger davantage du froid que des ennemis, ces « lointains insectes noirs que l'on voyait de temps à autre se déplacer par bonds 72 », à attendre des combats qui ne viennent pas, à se

réciter des poèmes pour passer l'ennui, à faire respecter le grade de caporal qu'il a obtenu dès son arrivée sur le front. Eric écrit son journal de guerre, celui qui devrait servir à rédiger le livre qu'il écrira en rentrant en Angleterre : il y note le manque de bois à brûler et les couches de vêtements qu'il superpose pour parer le froid et qui ne l'empêchent pas, malgré tout de « frissonn[er] [...] comme gelée de viande 73 *2 ».

Vers la fin janvier 1937, Blair est envoyé à Perdiguera, pour rejoindre un contingent d'une vingtaine d'Anglais à Monte Oscuro. L'ennemi est plus près — à deux ou trois cents mètres — mais « [r]ien ne se pass[e], ici non plus 74 ». Au lieu de se tirer dessus, on s'insulte, de position à position... Même les avions fascistes, plutôt que de lancer des bombes sur ces tranchées sans importance, préfèrent lâcher quelques tracts à la gloire du camp de Franco. Rares sont les coups de feu échangés de tranchée à tranchée. Bob Edwards, qui commande le détachement anglais, se souvient de la témérité de Blair :

Orwell avait calculé qu'un homme, en rampant à plat ventre, ne pourrait pas être touché par les tireurs à cette distance. Muni d'un sac, et ce environ trois fois par semaine, il disait : « Je vais aux patates. » [...] Et ils lui tiraient dessus, vous savez, chaque fois qu'il allait chercher des patates, ils tiraient sans arrêt 75.

Une nuit de février, les fascistes attaquent la position où se trouve Blair : « Les balles volaient autour de nous dans les ténèbres, crac-zip-crac ! Quelques obus passèrent en sifflant, mais il n'en tomba aucun près de nous et (comme à l'ordinaire, dans cette guerre) la plupart d'entre eux n'explosèrent pas 76. » L'instant d'après, la mitrailleuse des républicains s'enraye et voilà Blair et ses compagnons contraints d'attendre passivement que le feu ennemi cesse. Blair, qui brave régulièrement les balles pour « aller aux patates », est effrayé : « [C]e n'est pas tant d'être touché que l'on a peur, on a peur parce qu'on ne sait pas où l'on sera touché. On ne cesse de se demander où le projectile va au juste pincer, et cela donne au corps tout entier une très désagréablesensibilité 77. » L'attaque des franquistes est sans grande importance, mais pour Blair, quelques jours plus tard, c'est une révélation : les journaux et la radio relatent « une offensive d'une grande envergure avec cavalerie et tanks (sur un versant à pic !) qui avait été magnifiquement repoussée par les héroïques Anglais 78 ! »... De quoi donner à réfléchir au futur auteur de 1984...

À la fin du mois de février, Blair et les troupes du P.O.U.M. quittent la position de Monte Oscuro pour rejoindre Huesca, à quarante kilomètres au nord d'Alcubierre. Là encore, c'est une période d'inaction et de routine, loin des positions ennemies. En six semaines, un seul combat... Avec la fin de l'hiver, les poux prolifèrent et les combattants commencent à manquer de tout.

Pendant ce temps-là, Eileen quitte Wallington, qu'elle confie aux

bons soins de tante Nellie, et rejoint Barcelone, où elle a obtenu un poste de secrétaire auprès de John McNair. À la mi-mars, Eric ne pouvant quitter le front, c'est elle qui le rejoint pour deux jours. Elle lui donne les dernières nouvelles concernant *Le Quai de Wigan*, dont elle a emporté avec elle un exemplaire : Gollancz l'a choisi pour le Left Book Club et le livre a paru le 8 mars, accompagné d'une longue préface de l'éditeur. L'édition normale n'est tirée qu'à 1 750 exemplaires, mais l'édition du club est une aubaine pour Eric : 44 000 exemplaires ont en effet été imprimés. À Leonard Moore avec qui elle est en contact, Eileen écrit : « C'était une visite vraiment intéressante — en fait, je n'ai jamais rien tant aimé que cela 79. » Comme elle le fait depuis son arrivée, elle envoie à Eric tout ce qu'elle peut trouver à Barcelone — du thé, du chocolat, des cigares —, et lui, plein d'enthousiasme, ne peut s'empêcher de lui écrire combien elle est « une femme extraordinaire 80 ».

À la fin du mois de mars, Blair se blesse à la main et doit être conduit à l'hôpital de Monflorite, une ville toute proche de Huesca. Il y reste dix jours, assez longtemps pour se faire voler son appareil photo par les infirmiers.

En avril 1937, il est de nouveau à Huesca, sur une ligne de front plus avancée. À la fin du mois, après cent quinze jours sur le front, Eric obtient une permission et rentre à Barcelone. Il est assez amer, estimant avoir vécu là la période la plus vaine de toute son existence : « Je m'étais engagé dans les milices pour combattre le fascisme, et jusqu'à présent je n'avais presque pas combattu, m'étais borné à exister comme une sorte d'objet passif, sans rien faire en retour de ma nourriture, si ce n'est souffrir du froid et du manque de sommeil 81. » C'est tout de même pour Blair une révolution intérieure, « une sorte d'inter règne, entièrement différent de tout ce qui [a] précédé et peut-être de tout ce qui est à venir 82 », et qui lui a donné une expérience unique. C'est en Espagne qu'il a endurci sa croyance en un socialisme démocratique porteur d'égalité : « [O]n faisait là l'expérience d'un avant-goût de socialisme [...]. Ce qui attire le commun des hommes au socialisme, ce qui fait qu'ils sont disposés à risquer leur peau pour lui, la “mystique” du socialisme, c'est l'idée d'égalité ; pour l'immense majorité des gens, le socialisme signifie une société sans classes, ou il ne signifie rien du tout. Et c'est à cet égard que ces quelques mois passés dans les milices ont été pour moi d'un grand prix. Car les milices espagnoles, tant qu'elles existèrent, furent une sorte de microcosme d'une société sans classes 83. »

À Barcelone, en permission, il apparaît à Eileen en parfaite santé, malgré son apparence pouilleuse. Il prend connaissance des premières critiques du *Quai de Wigan* que Leonard Moore a envoyées à sa femme. Unaniment, on reconnaît les grandes qualités de la première partie

du livre, celle qui présente, à la manière d'un reportage, la plongée dans le monde ouvrier du nord de l'Angleterre. Pour *Tribune*, Walter Greenwood souligne : « M. Orwell a le don de l'écriture vivante, qui crée dans l'esprit une image de la scène qu'il dépeint. Il vous conduit dans une mine et vous vous accroupissez en sa compagnie dans les étroites galeries. Il vous montre des mineurs à genoux pelletant du charbon par-dessus leurs épaules, et vos muscles commencent à vous faire mal [...] 84. » On loue ses facultés d'observation et de témoignage : « Il écrit ce qu'il a vu, sans exagérer. Il n'en a nul besoin 85 », écrit le critique de *Time and Tide*. Un journal de gauche, *Left News*, va jusqu'à oser de flatteuses comparaisons : « La première partie du livre est [...] une propagande idéale pour nos idées. À mon sens, la première partie de son travail est d'une valeur égale aux *Temps difficiles* de Dickens ou aux romans de Zola ou de Balzac 86. » C'est la seconde partie du livre qui a du mal à passer, particulièrement dans les milieux socialistes. Orwell y donne une vision personnelle de ce qu'est le socialisme pour lui, et n'hésite pas à mettre les pieds dans le plat, de façon parfois polémique. Douglas Goldring, de *Fortnightly*, souligne la manière « peu orthodoxe, rafraîchissante, piquante et savamment calculée de vexer ceux qui sont socialistes dans leur tête plutôt que par leur sang 87 ». Dans *Tribune*, Walter Greenwood se dit « furieux » comme il ne l'a pas été depuis longtemps de certains propos d'Orwell. Mais c'est le *Daily Worker* qui se montre le plus virulent. La campagne est violente et connaîtra un nouvel élan au retour de Blair au début de l'été. Harry Pollitt, le chef du parti communiste britannique qui a si mal reçu Blair au moment de son engagement pour l'Espagne, dresse de lui un portrait terrible : « Voici George Orwell, un petit garçon désabusé de la classe moyenne qui, ne s'étant pas laissé duper par l'impérialisme, a décidé de découvrir ce que le socialisme avait à offrir [...]. Si jamais le snobisme avait sa marque de fabrique, ce serait M. Orwell. [...] Je suppose que la seule chose qui inquiète M. Orwell est l'odeur de la classe ouvrière, car les odeurs occupent la majeure partie du livre. [...] Une chose est sûre, c'est que si M. Orwell pouvait entendre ce que les cercles du Left Book Club diront sur ce livre, il se résoudrait à ne jamais plus écrire sur un sujet qu'il ne comprend pas 88. »

Pour Eric, Barcelone, après quelques mois, a changé d'atmosphère. Fini l'ambiance d'égalité prolétarienne : le garçon de café et le vendeur se courbent à nouveau devant le client, les classes supérieures remplissent les hôtels et les restaurants, les mendiants, alors absents des rues de Barcelone, sont légion. L'armée populaire républicaine, créée à la fin de 1936 pour affronter les puissantes forces ennemies, incorpore peu à peu les milices anarchistes dans ses rangs. Ainsi, le P.O.U.M. devient la 29^e division. L'objectif est de discipliner

davantage les milices et de créer une force plus coordonnée. Pour le parti communiste, soutenu par la Russie, fournisseur exclusif d'armes aux républicains, il importe de se débarrasser des anarchistes et des trotskistes — par trop révolutionnaires — pour empêcher leur domination en Catalogne. Pour Blair, il apparaît clairement que « [c]e n'était plus à la mode d'être dans les milices [89](#) ». La propagande contre les milices s'intensifie : elles porteront désormais toutes les fautes quand l'armée populaire attirera à elle toutes les louanges.

C'est à ce moment qu'Eric a le désir de quitter le P.O.U.M. pour se rendre à Madrid où il a le sentiment que se déroulent les vrais combats. Il prend les dispositions nécessaires et se trouve à deux doigts d'être engagé dans les Brigades internationales, mais il renonce provisoirement, début mai, en raison de l'antagonisme entre anarchistes et communistes, qui tourne au combat de rues.

Le 3 mai, les républicains veulent s'emparer du central téléphonique contrôlé par les anarchistes. Des coups de feu sont échangés et Blair, qui se promenait sur les Ramblas, est entraîné dans la bagarre. Il se rend, avec d'autres miliciens du P.O.U.M., au comité local. Des barricades se dressent dans Barcelone, Blair est placé sur le toit du Poliorama, en sentinelle au-dessus du cinéma, à s'ennuyer et à lire des classiques Penguin Books. La guerre contre le fascisme s'est transformée un temps en guérilla entre républicains. Le 5 mai, l'organisation révolutionnaire est déclarée hors la loi et le gouvernement envoie à Barcelone des troupes pour mater ce qui lui apparaît comme un soulèvement. La presse fait du P.O.U.M. le bouc émissaire et ne tarde pas à accuser la milice d'être à la solde des fascistes. Les communistes ont gagné. La propagande associe le P.O.U.M. aux trotskistes — répandant un mensonge —, et l'accuse d'espionnage : « Comme d'habitude, on n'avait laissé parvenir jusqu'au grand public qu'un seul son de cloche. Comme tous ceux qui se sont trouvés à Barcelone à cette époque, je ne vis que ce qui se passa dans mon coin, mais j'en ai vu et entendu suffisamment pour être en mesure de réfuter un bon nombre de mensonges qui ont été mis en circulation [90](#). »

Blair quitte quelques jours plus tard cette ambiance délétère pour rejoindre, en qualité de sous-lieutenant, le front à Huesca, où les combats contre les fascistes continuent. Il est désabusé, imaginant déjà la chute du gouvernement pour une dictature de Franco ou un morcellement de l'Espagne.

Apprendre qu'une édition à 1 shilling de la première partie du *Quai de Wigan* va paraître, initiative de Gollancz pour accroître l'influence du Left Book Club — chaque membre pouvant, à peu de frais, en faire cadeau à un non-adhérent —, ne parvient pas vraiment à lui redonner le sourire.

C'est alors que, dix jours après son retour au front, le 20 mai, il est touché par un tir ennemi. Sous le choc, Blair ressent une sensation d'extrême faiblesse et s'écroule par terre. On accourt autour de lui et Eric se croit déjà mort quand il apprend qu'il a été touché à la gorge. Plus moyen de prononcer une seule parole. Le sang emplît sa bouche, forme une mousse qui l'empêche d'émettre le moindre son. Il est transporté sur une civière. Là il pense à Eileen. « Ma seconde pensée, écrit-il, fut une violente colère d'avoir à quitter ce monde qui, tout compte fait, me convient si bien 91. » Il est furieux de devoir mourir pour une raison aussi absurde, sans même l'honneur d'avoir vraiment combattu. Il est conduit successivement dans les hôpitaux de Barbastro, Lérida, puis Tarragone, où les médecins, après avoir examiné sa blessure, lui assurent tous, avec un grand sourire, qu'il ne parlera plus jamais. La paralysie partielle du larynx a altéré sa voix, mais la balle, en traversant la nuque, a également endommagé d'autres nerfs et Blair ressent une douleur lancinante dans son bras droit. Ses doigts aussi sont paralysés.

Le 29 mai, il se trouve aux environs de Barcelone, au pied du mont Tibidabo, pour suivre une électrothérapie au sanatorium Maurín. Il est déclaré inapte et ne retournera pas au front. Il n'a plus qu'une idée en tête : demander son certificat de démobilisation, qu'il obtient, après de nombreuses démarches, aux environs du 18 juin.

Quand, le 20 juin, il est de retour à Barcelone, il reçoit un drôle d'accueil à l'hôtel Continental où l'attend Eileen. Elle lui apprend que le gouvernement Caballero, favorable aux organisations ouvrières qu'il refuse d'interdire ou de persécuter, est renversé. C'est Juan Negrín, sous l'influence des Soviétiques, qui facilite l'élimination des ennemis des communistes. Eric doit donc fuir au plus vite. Dès les premiers jours de la purge, une quarantaine de dirigeants et de militants du P.O.U.M. ont été emprisonnés. Andrés Nin, le chef de l'organisation, a été arrêté et liquidé — Orwell, dans *1984*, dira « vaporisé » — par les services secrets soviétiques, quelques jours plus tard. En même temps, on fait circuler au sujet du P.O.U.M., dans la presse européenne, la nouvelle « d'une des plus abominables affaires d'espionnage [...], [la] révélation de la plus vile trahison trotskiste jusqu'à ce jour 92 ».

Eileen lui raconte la fouille de sa chambre d'hôtel, les six policiers en civil qui emportent tout : les journaux intimes de Blair, ses livres, les coupures de presse accumulées, ses lettres... Les papiers, passeports et documents relatifs à l'I.L.P. ne sont pas saisis. En effet, la galanterie de ces hommes ne les autorise pas à fouiller le lit de la chambre sur lequel Eileen s'est allongée. Elle sauve ainsi une partie des documents pour leur retour en Angleterre.

Georges Kopp est arrêté et Blair est contraint de se cacher et de vivre dans une semi-clandestinité : « [o]n sentait dans l'air quelque

chose d'insolite et de sinistre — atmosphère de suspicion, de peur, d'incertitude et de haine voilée 93 ». Eileen lui fait déchirer sa carte de milicien qui indique, même s'il n'en est pas un membre, qu'il a servi pour le P.O.U.M. — cela seul pourrait le conduire en prison.

Blair et quelques miliciens du P.O.U.M. sont obligés de dormir à la belle étoile et de vivre en vagabonds jusqu'au moment du départ. Eric entame à nouveau une vie d'errance, bien différente cependant des aventures vagabondes volontaires d'il y a quelques années. Le jour, il passe inaperçu et la nuit, c'est un fugitif traqué, se cachant dans les ruines des églises démolies par les anarchistes.

Eric et Eileen sont fichés comme « trotskistes ». Leur liberté — et peut-être aussi leur vie — est en danger. Pourtant, leur amitié pour Georges Kopp les conduit à des imprudences. Ils se rendent à la prison où il est détenu, au risque d'y être arrêtés. Blair part même au ministère de la Guerre pour défendre son ami.

Au moment de quitter l'Espagne, le 22 juin 1937, Barcelone a sombré dans le cauchemar, « un climat [...] fait d'arrestations incessantes, de journaux censurés et de hordes de policiers armés patrouillant dans les rues 94 ». Dans une lettre adressée à Geoffrey Gorer, Blair écrit : « C'est un véritable règne de la terreur qui s'instaure : le fascisme qu'on impose sous prétexte de résister au fascisme, les gens qu'on jette en prison par centaines [...] et qu'on gardedes mois sans jugement, les journaux qu'on interdit [...] 95. »

Le 23 juin, Eric, Eileen et John McNair, le chef de l'I.L.P., parviennent à franchir la frontière espagnole. Le premier geste de Blair, une fois sur le sol français, est d'aller acheter autant de cigarettes que ses poches peuvent en contenir. Si McNair poursuit sa route jusqu'à Paris, le couple reste à Banyuls pendant trois jours avec une seule envie en tête : retourner en Espagne. Eric écrit à Banyuls « Les pieds dans le plat espagnol », un article qu'il compte soumettre au *New Statesman and Nation*.

Le retour sur le sol britannique est un enchantement pour Eric, qui retrouve les paysages qui l'habitent depuis son enfance. Mais il déchantre très vite. Le *New Statesman and Nation* refuse son article, sous prétexte qu'il peut entraîner des polémiques. Eric se tourne alors vers le *New English Weekly*, plus fidèle, qui accepte de faire paraître son texte. Même la recension d'un livre sur la guerre d'Espagne ne trouve pas grâce aux yeux du *New Statesman and Nation*. Il sent, dès son arrivée, que son appartenance au P.O.U.M. est mal vue par la presse britannique, largement influencée par la propagande communiste.

Si Blair est déçu par quelqu'un, c'est bien par son éditeur, Victor Gollancz, qui refuse, sans en rien connaître, le projet de livre sur la guerre d'Espagne. Il comprend mieux à présent le contrat que Gollancz

lui a fait signer avant son départ, qui ne l'oblige pas à publier autre chose que des fictions émanant d'Orwell. Moore est chargé de trouver un autre éditeur et c'est finalement Fredric Warburg, de Secker and Warburg, qu'Eric rencontre le 8 juillet. Un accord est trouvé entre les deux hommes et Eric commence à tracer le plan du livre qui s'appellera *Hommage à la Catalogne*.

Le retour à Wallington est lui aussi une déception : tante Nellie n'a pas su se montrer à la hauteur de la tâche : la boutique est fermée, la maison est envahie de souris et le jardin se trouve dans un piteux état. Blair décide alors de faire l'acquisition de chèvres qui tiendront compagnie à Muriel, d'un coq, qu'il baptise Henry Ford, et d'un caniche noir nommé Marx : « Nous l'avons appelé Marx, écrit Eileen à une amie, Norah Myles, pour nous rappeler que nous ne l'avions jamais lu, mais maintenant que nous l'avons un peu découvert, nous ressentons une telle aversion personnelle envers l'homme que nous ne pouvons pas regarder le chien en face quand nous lui parlons 96. »

En août, les attaques contre Orwell et son *Quai de Wigan* se poursuivent dans la presse et deviennent si insupportables que Blair en appelle à Gollancz pour faire cesser la diffamation : « C'est [...] la troisième fois que le *Daily Worker* m'attribue les mêmes propos en me faisant dire que la classe ouvrière "sent mauvais". Comme vous le savez, je n'ai jamais rien dit de la sorte, en fait, j'ai même dit exactement le contraire. [...] Je suis vraiment désolé de vous ennuyer avec ce qui n'est, plus ou moins, qu'une affaire personnelle, mais je pense que votre intervention pourrait être utile pour faire cesser ces attaques qui, bien entendu, ne servent pas les livres de moi que vous avez publiés ou ceux que vous pourriez publier à l'avenir. [...] Vous aurez peut-être le sentiment que votre renommée est, jusqu'à un certain point, associée à mon nom 97. » L'effet est immédiat.

Il faut dire que Blair s'est fait des ennemis mortels parmi les journalistes de gauche, qu'il accuse, par des méthodes de déformation des faits, d'empêcher les Anglais de comprendre ce qui se passe en Espagne. En outre, il leur signifie bien qu'ils ne seront pas épargnés dans son prochain livre, auquel il compte ajouter un appendice sur les mensonges et les omissions de la presse anglaise. Le seul moyen de sauver la face pour les journaux de gauche visés est de discréditer Orwell...

En août, il participe aux universités d'été de l'I.L.P., convaincu désormais de rejoindre la cause socialiste. Déjà en juin, dans une lettre à Cyril Connolly, il écrit ce que l'expérience espagnole a provoqué en lui : « J'ai vu des choses étonnantes, et je crois enfin réellement au socialisme, ce qui n'avait jamais été le cas auparavant 98. »

Il voit désormais l'avenir « sous des couleurs plutôt sombres 99 » : « Je suis plutôt content d'avoir été blessé par une balle parce que je

crois que c'est ce qui va nous arriver à tous dans un proche avenir 100. » Les derniers mots d'*Hommage à la Catalogne*, qu'il achève d'écrire en décembre 1937 et que Warburg a accepté de publier dès le mois de septembre, sont d'un pessimisme prophétique. Il redoute que l'Angleterre se réveille du profond sommeil dans lequel elle est plongée, « par le rugissement des bombes 101 ». L'idée de l'imminence d'un danger se retrouvera bientôt dans son roman *Un peu d'air frais*, dont il a déjà le projet.

Blair développe dès lors une très grande méfiance à l'égard des journaux et réfléchit aux notions de vérité et d'histoire, ce qui le conduira à la création du monde totalitaire de 1984. Pour lui, l'histoire s'est arrêtée en 1936, avec les mystifications et la censure de la presse espagnole. 1936 et 1937 auront été pour Blair un révélateur de ses engagements. Pour son ami Richard Rees, « il se produisit un changement extraordinaire, à la fois dans son écriture et, d'une certaine manière, dans son comportement, après son séjour dans le Nord et le livre qu'il en tira. Je veux dire que c'était comme si un feu avait couvé en lui toute sa vie, et qu'il avait pris tout d'un coup, à ce moment-là 102 ». Mais, bien plus encore que son expérience au milieu des ouvriers et des mineurs, c'est l'Espagne qui constitue le tournant majeur de la pensée d'Orwell :

La guerre d'Espagne et les événements de 1936-1937 remirent les pendules à l'heure et je sus dès lors où était ma place. Tout ce que j'ai écrit d'important depuis 1936, chaque mot, chaque ligne, a été écrit, directement ou indirectement, contre le totalitarisme et pour le socialisme démocratique tel que je le conçois. Dans une époque comme la nôtre, il me paraît inimaginable que l'on puisse, si l'on écrit, s'abstenir d'aborder ces problèmes. D'une manière ou d'une autre, on y est toujours ramené. Toute la question est de savoir quel camp on choisit et quelle méthode on adopte. Et plus on a conscience de ses propres partis pris politiques, plus on a de chances d'agir politiquement sans rien renier de sa personnalité esthétique ou intellectuelle 103.

Désormais, l'objectif de Blair est de « faire de l'écriture politique un art à part entière 104 ». À l'aube de la Seconde Guerre mondiale, voilà bien de quoi produire quelques chefs-d'œuvre...

*1. C'est le nom qu'Orwell donne à cette famille dans *Le Quai de Wigan*. Dans son journal, il parle des « F. ».

*2. C'est l'une des seules traces des journaux de guerre d'Orwell. Tous ont été saisis avant qu'il quitte l'Espagne, au début de l'été 1937. Encore n'est-ce là qu'une remémoration de ce qui pouvait s'y trouver noté.

« C'est une fichue époque que nous traversons 1 »

*J'en suis à me dire que je pourrais écrire un bon roman
si j'avais devant moi cinq années de paix et de tranquillité, mais à l'heure
actuelle, autant demander de passer cinq ans sur la lune.*

G EORGE O RWELL à John Sceats, 1938

Tilbury (Angleterre), 2 septembre 1938.

Le *Stratheden* quitte le port de Londres avec Eileen et Eric à son bord. C'est leur premier voyage depuis l'Espagne. Pour Eric, qui vient de passer six mois dans un sanatorium, ce départ pour le Maroc est plus qu'une expédition touristique : c'est une étape essentielle de sa guérison.

Mais le voyage a coûté cher, et sans l'aide d'un généreux donateur anonyme, il est certain que le couple n'aurait pu quitter Wallington.

Sur le pont du navire, Eric repense à sa dernière traversée et, s'il ne fallait s'arrêter à Gibraltar, il se laisserait bien conduire, comme seize ans auparavant, sur les routes dorées de l'Orient...

1938 est pour Eric une « année nulle 2 ». Après avoir achevé *Hommage à la Catalogne*, il pense déjà à son prochain roman. Il s'en ouvre, dès la fin décembre 1937, à son agent : « [C]e sera un roman qui ne parlera pas de politique, un livre sur un homme qui profite d'un congé pour essayer d'échapper temporairement à ses responsabilités, publiques et privées. J'ai pensé au titre *Un peu d'air frais* 3. »

Mais, pour l'instant, il n'a envie de rien d'autre que de profiter de son jardin et de « végéter quelques mois 4 », tout en faisant mûrir l'idée de son futur roman. C'est dans cet état d'esprit qu'il accueille la proposition d'un important journal indien, le *Pioneer* : le directeur de la rédaction, Desmond Young, lui offre les postes de rédacteur en chef adjoint et d'éditorialiste de cet hebdomadaire auquel Kipling a participé à la fin du XIX^e siècle. Pour Eric, c'est une occasion inespérée de changer d'air et il prend l'invitation très au sérieux. Il doute cependant que le gouvernement indien voie d'un bon œil le retour en Inde de l'auteur d'*Une histoire birmane*, si violemment anti-impérialiste. Les autorités du Bureau indien, en effet, mettent Young en garde : Blair est un être difficile à gérer. « [S]a vision des choses et son caractère bien trempé, écrivent-ils au directeur du *Pioneer*, [sont] susceptibles [...] de faire des difficultés à la moindre divergence

d'opinions 5. » Eric n'y voit que des avantages : « Le but de mon voyage en Inde est, en dehors de mes articles pour le *Pioneer*, d'essayer de me faire une idée plus précise des conditions politiques et sociales du pays. J'écrirai certainement par la suite un livre sur le sujet et, dans la mesure du possible, fournirai à l'occasion des articles sur les affaires indiennes à *Time and Tide* ou quelque autre journal anglais 6. » En quittant l'Angleterre pour un an ou deux, il est sûr de trouver là-bas une source d'inspiration et de revenus. Pourtant, il semble secrètement espérer que l'administration lui refusera le voyage : « C'est vraiment la barbe, écrit-il à Jack Common, et j'ai rarement eu aussi peu envie de faire quelque chose, mais je sens que c'est une occasion de voir des choses intéressantes, et que je me maudirais par la suite si je ne partais pas. J'aurais préféré que ça vienne à un autre moment 7. »

C'est finalement la santé d'Eric qui décide à sa place. Au tout début du mois de mars, il se met à cracher du sang. Et les saignements, dus à une lésion tuberculeuse, ne semblent pas vouloir cesser. Eileen appelle en urgence son frère chirurgien qui, après avoir examiné Eric, le confie aux soins d'un sanatorium du Kent dirigé par un de ses amis et dans lequel il vient régulièrement consulter. Le sanatorium de Preston Hall se situe à Aylesford, non loin de Maidstone où Blair est venu, en 1931, pour la cueillette du houblon. Il y est admis le 15 mars, pour six mois. La veille, il écrit à Connolly que « ce n'est en fin de compte jamais bien grave » et que les médecins « trouveront, comme d'habitude, qu'[il] v[a] très bien 8 ». Blair sait qu'il traîne depuis toujours de sérieux problèmes pulmonaires, mais son état, cette fois-ci, l'oblige au repos complet. Les médecins assortissent leurs recommandations d'une interdiction de machine à écrire. La peur est grande de le voir s'épuiser à travailler à l'écriture d'un nouveau livre et renoncer au repos. Le prochain roman attendra donc.

Bien sûr, il poursuit son travail de journaliste, moins prenant, et rédige quelques critiques pour le *New English Weekly* ou pour *Time and Tide*. Mais le plus clair de son temps, Eric le passe en promenades autour du sanatorium, en lectures — il redécouvre les œuvres complètes de Dickens — ou en parties de pêche. « J'étudie la botanique, en commençant par les rudiments, ajoute-t-il, à part ça j'occupe principalement mon temps à faire des mots croisés 9. »

Eileen, contrainte par la distance et le coût du trajet, n'est en mesure de lui rendre visite que tous les quinze jours. Mais Eric peut compter sur ses amis pour venir le voir souvent. Ainsi défilent au chevet du tuberculeux Denys King-Farlow, Cyril Connolly et Richard Rees, mais aussi Max et Dorothy Plowman, les amis fidèles de l'*Adelphi*, ou même Lydia Jackson, qu'Eric essaye d'embrasser au cours d'une promenade. Les Plowman viennent un jour accompagnés de Leo Myers, un romancier qui admire le talent d'Orwell et qui le lui

prouvera quelque temps plus tard.

Au mois d'avril, Eric reçoit une lettre d'Henry Miller :

Du repos est peut-être ce dont vous avez le plus besoin — s'arrêter de penser et de s'inquiéter au sujet du monde extérieur. On ne peut que faire avec — vous ne pouvez endosser la responsabilité de tout ce qui se produit dans le monde. (Laissez ça à des types comme Hitler et Mussolini — ils s'engraissent dessus.) Ne faites rien ! Vous trouverez que c'est très difficile dans un premier temps — puis cela devient merveilleux et vous commencez vraiment à apprendre quelque chose sur vous-même — et sur le monde à travers vous. Chacun est à la fois le micro et le macrocosme, n'oubliez pas cela [10...](#)

« S'arrêter de penser et de s'inquiéter au sujet du monde extérieur », voilà bien un défi qu'Eric a du mal à relever, lui qui écrit à Connolly qu'il aimerait être en Espagne, qui termine presque toutes ses lettres en proclamant sa certitude de finir dans un camp de concentration et qui est prêt au pire : « Le seul choix qui s'offre apparemment à nous c'est de réduire en poussière les maisons, faire éclater les entrailles des hommes et déchiqueter des corps d'enfants avec des explosifs, ou bien de nous laisser réduire en esclavage par des gens à qui ce genre d'activité répugne moins qu'à nous [11.](#) »

Le repos forcé au sanatorium lui fait du bien. Son roman se construit peu à peu dans sa tête et il commence à ressentir l'impatience de l'écrire. Le 25 avril 1938, *Hommage à la Catalogne* paraît chez Warburg, tiré à 1 500 exemplaires. Blair peut de plus en plus compter sur ses amis pour mettre en valeur ses publications. Ainsi, Geoffrey Gorer, dans *Time and Tide*, complimente Orwell et son récit : « Il développe une prose si simple que ses perfections passent inaperçues, [...] il maintient avec passion son intégrité et son indépendance. [...] *Hommage à la Catalogne* est ce phénix, un ouvrage qui est à la fois une œuvre littéraire de premier rang et un document politique de la plus haute importance. [...] C'est un livre à lire [12.](#) » John McNair, avec qui Blair a fui l'Espagne quelques mois plus tôt, écrit, dans le *New Leader*, qu'Orwell « a démontré la vérité séculaire que l'art n'a pas besoin d'artifices, et que le travail de l'écrivain consiste à exprimer les réalités d'une situation, dans l'honnêteté et la sincérité [...] [13.](#) » Philip Mairet, le rédacteur en chef du *New English Weekly*, tout en soulignant les qualités littéraires du livre et le tempérament libre de son auteur, félicite Orwell de montrer à la fois l'innocence et les mensonges propres à toute révolution. Dans *Tablet*, un peu plus tard, Blair pourra lire, sous la plume de Douglas Woodruff : « M. Orwell est un témoin impressionnant, un homme manifestement honnête qui écrit de façon limpide, avec facilité et une grande richesse de détails propres à une expérience de première main [14.](#) » Pour l'*Observer* enfin, sous la plume de Desmond Flower, qui ne tarit pas d'éloges, « M. Orwell est un grand écrivain [15](#) ».

En juin, Eric a esquissé *Un peu d'air frais*. Sa réflexion sur le

totalitarisme s'affine à cette époque et le conduit à un engagement concret : en juin 1938, il adhère à l'Independent Labour Party, renonçant à n'être qu'un sympathisant. Au cours de l'été, sa santé s'améliore et on l'autorise à travailler sur sa machine à écrire. Les médecins redoutent l'arrivée de l'automne et de l'hiver, qui ne lui réussissent d'ordinaire pas, et lui conseillent de trouver un endroit chaud pour passer sans encombre ces saisons humides et froides. Eric demande à ses amis s'ils connaissent le lieu idéal de sa convalescence. Le sud de la France lui est conseillé par Connolly, mais c'est finalement le Maroc qui est choisi. Le problème, c'est que si la vie sur place ne sera pas très coûteuse, le voyage en bateau, lui, risque d'être trop cher. C'est là que Leo Myers, rencontré grâce aux Plowman quelques mois plus tôt, intervient. Il a entendu que Blair avait besoin d'argent pour pouvoir rejoindre le Maroc. Sachant qu'il refuserait de lui être redevable, il demande à Dorothy Plowman de lui faire parvenir les 300 livres qui lui manquent en prétendant qu'il s'agit du don d'un généreux admirateur. Dorothy s'exécute et si Blair est d'abord gêné, il assure à la messagère de son bienfaiteur qu'il remboursera cet argent à la première occasion.

Le 2 septembre, après avoir laissé Marx à Marjorie, confié Wallington à Jack Common et rendu une visite aux Blair à Southwold, Eric et Eileen embarquent à destination de Gibraltar. À bord du *Stratheden*, Eric entame, le 7 septembre, un journal fait de notations domestiques et d'observations sur le climat et les hommes. Ils atteignent Tanger le 11 septembre 1938, avant de poursuivre leur chemin en longeant l'Atlantique, via Casablanca, jusqu'à Marrakech, au pied de l'Atlas.

Les Blair arrivent le 14 septembre sous la chaleur épouvantable de Marrakech, « assortie de tous les insectes de la Création [16](#) ». Ils vivent d'abord à l'hôtel avant de pouvoir louer une villa spacieuse, au cœur d'une orangeraie, tout près de la mosquée Koutoubia. Eric, au milieu des chèvres et des poules, invente un nouveau Wallington, aidé par Mahjroub, son serviteur marocain. Pourtant, Marrakech en elle-même ne plaît pas vraiment au couple. Eileen aime les remparts ocre de la ville rouge, mais trouverait terrible de devoir vivre dans le quartier indigène, parmi les « odeurs immondes qui s'échappent des arcades et les enfants couverts de teigne et infestés de mouches [17](#) ». Heureusement, leur villa de la rue Edmond-Doutté est excentrée et, plantée sous les palmiers, elle permet à Eric de profiter du bon air venu de l'Atlas. Dans son journal, il note la « remarquable couleur pourpre [18](#) » des montagnes au coucher de soleil. À son père, Eric écrit que le climat lui fait penser à celui de la Birmanie.

En octobre, il apprend qu'*Hommage à la Catalogne* ne se vend pas du tout. L'ouvrage, bien que salué par la presse, est sans doute arrivé un

peu tard, et les lecteurs, lassés de la guerre d'Espagne, le voient comme un livre de plus sur le sujet. Eric se remet alors à l'écriture d'*Un peu d'air frais*, retardée par les six mois de sanatorium. Il sait qu'avec ce contretemps, il « v[a] être obligé de l'expédier vite fait, puisqu'il faut qu'il soit terminé au printemps ». Son nouveau personnage, George Bowling, se construit peu à peu. En décembre, Eileen écrit à son amie Norah Myles que le livre « leur plaît beaucoup à tous les deux 19 ». Durant la même période, Eric et sa femme sont heureux d'apprendre que leur ami Georges Kopp, emprisonné en Espagne depuis un an et demi, vient d'être libéré. Il est apparemment méconnaissable, dans un état physique déplorable. Sur le conseil des Blair, il est envoyé un temps chez Laurence, le frère d'Eileen.

Eric est alors informé que les éditions Penguin s'apprêtent à rééditer certains de ses livres : « [J]'espère que cela aboutira, parce que même si ça ne fait pas beaucoup d'argent à ramasser, c'est la meilleure publicité possible. En plus, c'est rageant de savoir ses livres épuisés. J'en ai un, *Dans la dèche*, qui est devenu à ce point introuvable que ni moi ni aucune personne de ma connaissance, ma mère exceptée, n'en possède un exemplaire. Et pourtant, c'est le livre que l'on emprunte le plus à la bibliothèque de Dartmoor 20. »

Comme le premier jet d'*Un peu d'air frais* est achevé en fin d'année, les Blair s'autorisent une semaine de vacances dans les montagnes de l'Atlas. Ils se rendent à Taddart, dans le Haut Atlas, à mille six cents mètres d'altitude : « Le pays est admirable — de gigantesques gorges de calcaire, des ravins tapissés de neige gelée et des petits villages berbères avec des cahutes de boue séchée, aux toits plats. Les Berbères — ceux que l'on trouve dans cette région sont appelés Chleuhs — sont des gens assez étonnants, les hommes ont la peau claire et les joues rouges, et les femmes des yeux splendides. [...] C'est drôle que tous les montagnards aient un certain air de famille — peut-être la démarche — et il y a quelque chose chez les gens d'ici qui me fait vaguement penser aux Kachins de Birmanie 21. »

En janvier, au retour de cette expédition, il apprend la nouvelle de la chute de Barcelone. C'est le début de la victoire définitive de Franco sur les républicains. La Catalogne est bientôt occupée et, tandis que 500 000 réfugiés espagnols pénètrent en France, les gouvernements français et britannique ne tardent pas à reconnaître le dictateur. Eric rédige alors les « Notes sur les milices espagnoles » et, toujours obsédé par cette guerre, il est prêt à collaborer au journal anarchiste de Vernon Richards, *Revolt*, qui lui paraît honnête dans sa présentation du conflit.

La victoire du fascisme le replonge dans des gouffres d'angoisse et de pessimisme. En février 1939, il confie à Jack Common sa terreur face à l'imminence de la guerre : « L'idée de la guerre est tout

simplement un cauchemar pour moi [...]. Je ne sais pas si la situation du monde est pire ou meilleure. Maintenant, je regarde simplement avec un œil météorologique : pleuvra-t-il ou non 22 ? » Sa crainte est de voir s'installer une nouvelle forme de tyrannie, acceptable pour les peuples, et portée par des moyens modernes. Sans en avoir totalement conscience à cette époque, Eric rassemble les matériaux qui aboutiront au monde de 1984 : « Il est très possible que nous soyons en train d'entrer dans une ère où deux et deux feront cinq quand le Dirigeant suprême en aura décidé ainsi. [...] Peut-on être certain que quelque chose de ce genre n'est pas déjà en train de s'installer 23 ? »

Blair, suivant la ligne de l'Independent Labour Party, est alors résolument pacifiste. Pour lui, la nécessité supposée d'un gouvernement de préparer la guerre n'est qu'un moyen d'empêcher le progrès social. Blair est pacifiste parce qu'il est révolutionnaire et qu'il connaît très bien les slogans desdirigeants : « Les canons d'abord, le beurre après 24 ! » À ses yeux, le pacifisme naît d'une « aversion pour la guerre que ressent indubitablement tout individu honnête 25 » et d'un refus des masses d'une guerre impériale-capitaliste : « Quiconque contribue de quelque façon à populariser la cause de la paix fait œuvre utile 26. » Mais les idées qu'il expose sur le pacifisme, dès 1938, se heurtent aux réalités d'une guerre qui approche à grands pas.

Pour empêcher la dictature de s'établir et se préparer à une guerre inéluctable, Blair est donc décidé à agir. S'il a l'obsession de faire construire un abri anti-aérien à Wallington, il est prêt à entrer, avant que la guerre ne commence, dans la résistance clandestine. Il ne prend pas cette activité à la légère, et fait même des propositions concrètes à l'écrivain anarchiste Herbert Read : « Si nous entreposions quelques presses à imprimer, etc., dans un endroit discret, nous pourrions ensuite commencer à mettre sur pied un réseau de diffusion et nous dire alors : “Eh bien, voilà, si les ennuis arrivent, nous sommes prêts.” Et si les ennuis n'arrivent pas, j'en serai si heureux que je ne regretterai pas de m'être un peu démené pour rien 27. »

Le 26 mars, à Casablanca, les Blair montent à bord du *Yasukunimaru*, un navire japonais qui assure la liaison maritime entre Yokohama et Londres. Dans les bagages, la version revue, corrigée et dactylographiée d'*Un peu d'air frais*. Pour une fois, Eric se montre assez satisfait de son travail. Il envisage même un nouveau projet, « un très gros roman, [...] en fait une suite de trois romans, quelque chose de la taille de *Guerre et Paix* 28 ». Il en plaisante avec son ami Geoffrey Gorer : « Je suppose que le fait de songer à écrire une saga indique que la décrépitude sénile n'est pas loin, mais dans mon cas cela ne fait peut-être que traduire mon désir de ne pas voir éclater la guerre, car je ne me crois pas capable d'écrire une saga au milieu d'une guerre, et encore moins dans un camp de concentration 29. »

Le séjour au Maroc lui a fait beaucoup de bien : il a repris du poids et ne tousse presque plus. À son arrivée à Londres, le 30 mars, il confie son manuscrit à Victor Gollancz : « [J]e n'ai pas encore eu d'échos, écrit-il le 9 avril 1939 à Jack Common. Gollancz avait peur que je le "laisse tomber", comme on dit, et il s'est en principe engagé par contrat à publier mes trois prochaines œuvres de fiction ; mais s'il essaie de m'arnaquer, je crois que c'est moi qui le laisserai tomber 30. » Depuis l'Espagne, les relations entre Orwell et son éditeur sont tendues, chacun se défiant de l'autre. À la fin du mois d'avril, Gollancz émet certaines réserves sur le livre — et pas seulement sur le premier chapitre de la troisième partie, qui décrit une réunion du Left Book Club —, et il ne sait pas encore s'il acceptera de le publier. Quand Leonard Moore en informe Blair, ce dernier n'en est pas vraiment étonné : « Je savais bien qu'il montrerait les dents. Le livre, bien sûr, est simplement un roman plus ou moins apolitique, pour autant qu'il est possible à un livre de l'être de nos jours, mais sa tendance générale est pacifiste [...]. Je crois aussi tout à fait possible que certains des amis communistes de Gollancz soient allés le trouver pour qu'il me laisse tomber, moi et tous les autres écrivains politiques douteux qui sont sur son catalogue. [...] I]l est difficile pour Gollancz de publier des livres qui prouvent que des gens comme moi sont des espions allemands et en même temps de publier mes propres livres 31. » Il ne compte pas se laisser faire et indique à son agent qu'il refusera toutes les modifications que Gollancz lui demandera.

Tandis qu'Eileen part chez son frère Laurence O'Shaughnessy à Greenwich, Eric se rend à Southwold, chez ses parents. Il passe dix jours là-bas, cloué au lit par une grippe pendant une semaine. Eileen est appelée en urgence à son chevet et doit écourter ses vacances. Le tableau qu'elle découvre à Southwold est terrifiant : Eric a 39 °C de fièvre ; Ida, à soixante-quatre ans, souffre de crises de phlébite et Richard — « le plus agréable des Blair 32 », selon Eileen — est atteint d'un cancer de l'intestin. Elle passe donc quelques jours à jouer à l'infirmière, faisant la navette d'une chambre à l'autre.

Une fois Eric rétabli, le couple repart à Wallington. En réalité, le printemps est l'occasion pour les Blair d'allers-retours incessants entre Greenwich, où Laurence peut suivre l'évolution de la santé de son beau-frère Eric, Wallington — où Blair s'occupe du jardin et d'un recueil d'essais qu'il intitule *Dans le ventre de la baleine* —, et Southwold.

Le 24 juin, Eric est en effet de retour chez ses parents, et ce n'est pas pour y fêter son trente-sixième anniversaire. Richard Blair est sur le point de mourir. Eric s'y est préparé depuis quelques mois, et a pu mesurer la gravité de la maladie de son père en voyant sa sœur Avril renoncer, au début de l'année 1939, à le rejoindre à Marrakech. En

mars, il a même un peu avancé son départ du Maroc, dans la crainte de ne pouvoir être auprès de son père mourant. Le 28 juin, c'est lui qui lui ferme les yeux en plaçant un sou sur ses paupières.

Les deux hommes, qui ont toujours eu du mal à communiquer, ont peu à peu appris à se connaître et à s'accepter, et si les choix d'Eric n'ont souvent pas été compris par Richard Blair, au moins le père et le fils ont-ils eu, dans les dernières années, le temps de se réconcilier. Eric, qui a pourtant toujours du mal à exprimer ses émotions, écrit à son agent qu'il est « bouleversé et triste ». Après les obsèques, il se rend seul sur la plage de Southwold, les deux pièces funèbres serrées dans ses poings et, songeant sans doute à sa propre mort, il les jette dans la mer, en direction de l'Orient... Il repense aux derniers instants de son père : « Je suis très heureux de l'avoir moins déçu ces derniers temps que par le passé ; curieusement, son dernier moment de conscience, il l'a passé à écouter l'article paru sur moi dans le *Sunday Times*. Il en avait entendu parler et il voulait le voir. Ma sœur le lui a donc apporté et lu, et un peu plus tard, il a perdu connaissance pour la dernière fois 33. » Pour Eric, c'est bien la preuve que son père, malgré ses réticences, était fier de son fils, et qu'il le reconnaissait comme écrivain.

Une dizaine de jours avant la mort de Richard Blair, le 12 juin 1939, *Un peu d'air frais* a donc été publié, chez Gollancz, à 2 000 exemplaires — un second tirage de 1 000 exemplaires sort des presses dans le même mois.

Outre l'excellent compte rendu de James Agate, du *Sunday Times*, qui a su procurer un dernier instant de bonheur à Richard Blair, *Un peu d'airfrais* est très bien accueilli par la critique. Le supplément littéraire du Times, le 17 juin, loue « la clarté forte et honnête, la précision sans faille des sensations 34 » de l'écriture d'Orwell. Pour Margery Allingham, de *Time and Tide*, « [c]'est un beau livre, une observation avisée d'un aspect de la vie d'aujourd'hui et une image sincère d'un homme [...] qui examine de manière dubitative un futur encore moins prometteur que le passé 35 ». *Tribune* voit dans ce roman d'Orwell — « à bien des égards le meilleur 36 » — le moyen pour les générations futures de savoir comment les hommes de 1939 auront vécu et pensé, ce qu'il parvient finement à exprimer « dans une photographie exacte 37 ». Au cours du mois de juillet, l'*Argus* de Melbourne titre même : « Orwell est brillant », prétendant que « [s]i jamais un écrivain contemporain a gagné le droit de décrire la décharge à côté de laquelle pousse le lys, c'est bien Orwell. Il n'écrit pas au sujet de choses désagréables pour attirer le morbide et le mauvais esprit, mais parce qu'il a le don d'employer cette méthode pour accentuer un contraste. Tout le temps on est conscient du fait qu'il est sur les flancs de la beauté 38 ».

Quelques jours à peine après les obsèques de son père, Eric est de retour à Wallington. Il s'attelle à l'écriture d'un texte politique important, « À l'exclusion des Moricauds », au sujet des transformations géopolitiques oubliées des populations colonisées, tout en poursuivant la rédaction des essais qui formeront *Dans le ventre de la baleine*. Ses lectures de Dickens des derniers mois lui inspirent un long essai sur l'auteur d'*Oliver Twist*.

Le 23 août 1939, la signature du pacte de non-agression entre l'Allemagne nazie et l'U.R.S.S. est un choc pour Blair. Il comprend bien que l'alliance de ces deux puissances totalitaires n'a pas pour but de préserver la paix, mais n'est qu'une façon de repousser Hitler sur le front occidental, une réponse aux politiques française et britannique qui, avec les accords de Munich signés en 1938, avaient exclu la Russie des négociations et fait craindre une alliance occidentale contre elle. Eric, dans « De droite ou de gauche, c'est mon pays », à l'automne 1940, raconte la mutation qui naît en lui à cette occasion :

[D]ans la nuit qui précéda l'annonce du pacte germano-soviétique, je rêvai que la guerre avait commencé. C'était un de ces rêves qui, quelle que soit la signification qu'un disciple de Freud leur trouverait, vous révèlent parfois l'état réel de vos sentiments. Ce rêve m'apprit deux choses : un, que j'éprouverais plutôt du soulagement quand éclaterait cette guerre tant redoutée et, deux, que j'étais au fond un patriote, que je ne me livrerais pas à des manœuvres de sabotage, n'agirais pas contre mon camp mais soutiendrais l'effort de guerre et prendrais, si possible, part aux combats. En descendant de ma chambre, je trouvai le journal qui annonçait le voyage inopiné de Ribbentrop à Moscou. Ainsi donc la guerre était là, et le gouvernement, fût-ce celui de Chamberlain, pouvait être assuré de ma loyauté.

Son pacifisme est débordé par une vague patriotique qui le submerge. Il est désormais prêt à tout faire pour sauver son Angleterre, quitte à reprendre les armes. Lui qui voyait le pacifisme comme un moyen de sauver l'espoir d'une révolution sociale anglaise, le voilà qui affirme que cette révolution en marche nécessite de se préserver à tout prix d'Hitler : « Sans doute faudra-t-il que le sang rougisse le pavé de Londres. Eh bien, qu'il en soit ainsi, si cela est nécessaire 39. »

Avec le déclenchement de la guerre le 3 septembre 1939, la mobilisation et les réquisitions, de nombreux journaux ferment provisoirement leurs portes. C'est d'autant moins à gagner pour le couple Blair qui cherche donc tout de suite à s'engager dans l'effort de guerre. Eileen y parvient assez rapidement, en entrant au département de la Censure du ministère de la Défense. Désormais, elle ne peut rejoindre Wallington que les week-ends. Elle vit à Greenwich chez sa belle-sœur, Gwen O'Shaughnessy, dont le mari vient d'être enrôlé dans le Corps médical de l'armée royale, et auprès de sa mère. Eric les rejoint pour Noël.

Pour lui, c'est le début d'une interminable quête. Il veut agir pour son pays. Il commence donc à envoyer des demandes un peu partout,

en vain : « Je n'ai pu réussir à me mettre au service du gouvernement de Sa Majesté en quelque qualité que ce soit — malgré tout le désir que j'en ai — car il me semble que maintenant que nous sommes embarqués dans cette fichue guerre, nous devons la gagner, et j'aimerais donner un coup de main pour cela. On ne veut pas de moi à l'armée, pour le moment en tout cas, à cause de mes poumons 40. »

Au moins, seul à Wallington, peut-il achever relativement tranquillement son recueil d'essais, auquel il met un point final en décembre. Il l'envoie à Gollancz, avec le secret espoir qu'il le refusera. De cette façon, il pourra poursuivre sa collaboration avec Warburg, et s'éloigner un peu de cet éditeur politiquement instable qui, après avoir défendu bec et ongles les communistes, a retourné sa veste depuis le pacte germano-soviétique.

Eric a envie de marquer une pause dans l'écriture. En huit ans, il a publié sept livres et des centaines d'articles : « [J]'ai l'impression d'avoir tellement écrit que je ferais bien de recharger un peu les batteries. [...] C'est très désagréable ce sentiment d'être toujours pressé par le char ailé de l'éditeur 41. » Son projet de grande saga couve encore, au début de 1940, et il apprend la naissance prochaine d'un nouveau journal, *Horizon*, lancé par deux de ses amis : Cyril Connolly et Stephen Spender. Il y publie son premier compte rendu intitulé « Les leçons de la guerre » en février, puis, en mars, une version écourtée d'un des essais figurant dans le recueil *Dans le ventre de la baleine* : « Les magazines pour jeunes garçons ». Les bureaux d'*Horizon* sont situés dans le quartier de Bloomsbury, dans l'appartement de Stephen Spender, et, au cours d'un dîner entre collaborateurs du journal, Eric y fait la connaissance de la belle Sonia Brownell, qu'il épousera peu de temps avant sa mort.

Quelques jours après la publication de l'article dans *Horizon*, le 11 mars 1940, *Dans le ventre de la baleine* paraît chez Gollancz, tiré à 1 000 exemplaires. Si l'éditeur s'est montré peu généreux envers son auteur en ne lui accordant qu'une avance de 20 livres, au moins Orwell a-t-il trouvé, en composant son recueil, une nouvelle source d'inspiration : celle de l'étude de la culture populaire. « Je trouve ce genre de critique littéraire à caractère semi-sociologique très intéressant et il y a bien d'autres écrivains dont j'aimerais parler sur ce mode 42 », écrit-il à Geoffrey Gorer.

La réception critique de ce recueil est excellente. Tout le monde loue son étude sur Dickens et, si Max Plowman est déçu par un titre dont il attendait plus, il salue, dans le numéro de l'*Adelphi* du mois d'avril 1940, l'indépendance d'Orwell, sa vigueur intellectuelle, « rare dans une génération de béni-oui-oui 43 », qui le font parler au nom de la pensée et sans aucun esprit partisan. Pour Philip Mairet, du *New English Weekly*, « [u]n livre d'Orwell est un livre qui parle 44 » : « Il

n'est pas d'écrivain d'aujourd'hui dont les mots se détachent aussi bien de la page pour pénétrer dans l'esprit que ceux de George Orwell. [...] Orwell est l'un des écrivains contemporains les plus méritants : il consacre sa vie à apprendre, il connaît la société dans laquelle il vit, il a du courage et, comme le montrent ses livres, une faculté nouvelle à la critique. La valeur de ces auteurs est comparable à celle de certaines cellules du cerveau sur le corps : la société en a besoin pour maintenir sa conscience 45. »

Le présent effraye Eric Blair. En janvier, il se souvient de l'irruption dans son appartement de deux inspecteurs, venus saisir des ouvrages censurés en Angleterre qu'il avait fait venir de Paris, d'une maison d'édition controversée, Obelisk Press, qu'on qualifie de « pornographique ». Il s'agit des livres d'Henry Miller, de James Joyce, de Lawrence Durrell ou d'Anaïs Nin, interdits de publication sur le sol anglais. C'est une lettre envoyée à Obelisk Press, interceptée et ouverte par les services postaux, qui a permis cette inquiétante intrusion.

Sa vision de l'avenir est également terrifiante : « [N]ous n'avons guère d'illusions à nous faire sur ce qui nous attend. Des guerres, des guerres et encore des guerres, des révolutions et contre-révolutions, des Hitler et des super-Hitler — tout ceci nous entraînant inexorablement vers des abîmes que l'on ne peut contempler sans horreur 46. » « Quelle décennie ! s'exclame-t-il quelques jours plus tard dans le *New English Weekly*. Un déchaînement de folie qui tourne soudain au cauchemar, un labyrinthe de foire débouchant dans la chambre des tortures 47. »

Blair franchit une étape, au printemps 1940. À son patriotisme s'ajoute à présent un anti-pacifisme violent, qu'il associe au profascisme : « Si l'on fait obstacle, dans un camp, à l'effort de guerre, on favorise automatiquement l'effort de guerre de l'adversaire 48. » Il rejette le pacifisme comme « phénomène moral », arguant que « l'on ne peut “venir à bout” de l'armée allemande en se couchant sur le dos 49 ». À la force, il faut opposer la force : « Les régimes despotiques peuvent s'accommoder de la “force morale” jusqu'à la fin des temps – ce qu'ils redoutent, c'est la force physique 50. »

Il rend sa carte de l'I.L.P., devenu trop pacifiste pour lui, « considérant que ce parti di[t] n'importe quoi et sui[t] une ligne politique qui ne p[eu]t que faire le jeu d'Hitler 51 », et déménage à Londres, près de Regent's Park, pour pouvoir débiter son travail de critique théâtral et cinématographique pour *Time and Tide*. Parallèlement, il poursuit ses demandes pour participer à l'effort de guerre : on lui refuse l'entrée dans un centre de formation pour apprendre le dessin industriel et le ministère de la Guerre ne sait que faire de lui.

Il écrit, dans son journal de guerre, commencé le 28 mai 1940 : « Aussi atroce que cela puisse paraître, j'espère que le corps expéditionnaire britannique se fera tailler en pièces plutôt que de capituler 52. » Du 21 mai au 4 juin a lieu la terrible bataille de Dunkerque, où l'armée britannique, prise en tenaille entre l'armée allemande, qui fonce sur elle, et la mer du Nord, mène une lutte acharnée pour repousser la Werhmacht et sauver ses troupes. Parmi les soldats, Laurence O'Shaughnessy, qui est médecin sur le champ de bataille, a la ferme résolution de faire progresser la science en observant, au plus près des combats, les blessures à la poitrine des soldats anglais.

Sans nouvelles de lui, Eileen s'inquiète, et lorsque les premières troupes évacuées de France arrivent à Londres, elle envoie Eric dans les gares de Waterloo et de Victoria pour aller glaner des nouvelles de son frère adoré. En vain.

Le 1^{er} juin, alors que les trois quarts des soldats ont été rapatriés, Eric et Eileen apprennent la mort de Laurence. Eileen est terrassée par le chagrin. Elle perd l'être qu'elle préférait au monde, celui sur qui elle savait pouvoir compter. À partir de là, quelque chose est brisé en elle et elle sombre dans une profonde dépression. Lydia Jackson, à qui les Blair ont confié Wallington pendant qu'ils vivent à Londres, se souvient de son amie : « [E]lle semblait avoir moins d'énergie. Plus d'étincelle. Elle semblait toujours fatiguée 53. » Lydia parle même d'une envie de mourir.

La mort de Laurence est une immense perte pour Eileen, mais Eric perd alors plus qu'un beau-frère : il bénéficiait en effet grâce à lui d'un suivi médical efficace et gratuit de la part d'un professionnel compétent.

En juin, exaspéré de se sentir inutile, Orwell s'engage auprès des Volontaires pour la défense locale — les L.D.V., qui deviendront bientôt la Home Guard —, une formation paramilitaire destinée à lutter au sol contre une éventuelle invasion allemande fondée le 14 mai 1940. Eric se lance dans cette activité avec passion, faisant profiter ceux qui l'entourent de son expérience des milices acquise au cours de la guerre civile espagnole. Il a des idées très arrêtées sur le sujet et détaille même les mesures à prendre immédiatement, en prévision d'une invasion allemande : enseigner la fabrication des grenades, équiper la population de fusils de chasse, rendre impossible l'atterrissage dans les champs, faire disparaître les panneaux indicateurs de lieux, équiper chaque centre de Volontaires d'une radio. Deux jours après la parution de sa lettre dans *Time and Tide*, Eric apprend avec dépit que les revolvers des particuliers sont réquisitionnés pour l'armée : « Vouloir à toute force des armes aussi dérisoires que des revolvers quand l'armée allemande utilise des

pistolets-mitrailleurs, voilà qui est bien de l'armée anglaise 54. »

Au milieu du désastre qui s'annonce si les nazis parviennent à envahir l'Angleterre, on propose à Eric de s'enfuir au Canada, pour lutter à distance et poursuivre le travail de propagande à l'abri. Il balaie avec mépris cette possibilité, lui qui est prêt à mourir pour l'Angleterre. L'évasion, il la trouve dans son rêve de vivre un jour dans une île des Hébrides, sur la côte ouest de l'Écosse, à Jura : « Je pense toujours à mes îles aux Hébrides, que je ne posséderai ni même ne verrai sans doute jamais. [...] L]a plupart de ces îles sont inhabitées [...] ; sur beaucoup on trouve de l'eau et un peu de terre cultivable, et des chèvres pourraient y vivre 55. »

Mis à part l'écriture pour les journaux, qui l'occupe beaucoup, Eric n'a plus le temps de se consacrer à son grand projet : « Je ne peux tout bonnement rien écrire dans ces conditions 56. » Pris par les activités de la L.D.V., et préoccupé par la guerre, il a même dû adapter sa façon de travailler, en écrivant tout d'un seul jet, sans grandes corrections. À la maison, l'ambiance est pesante : Eileen vit son deuil sans recevoir de véritable soutien de la part de son mari, occupé par les problèmes du monde. Son état de grande fatigue, qui cache déjà de graves problèmes de santé, empêche Eileen de se comporter comme une femme dévouée aux plaisirs de son mari. Eric, le jour même de son anniversaire, a l'indélicatesse de regretter devant sa femme de ne plus voir son amie Brenda Salkeld. Il est nostalgique de leurs promenades et de l'excitation qu'il ressentait à ses côtés. Eileen le sait-elle ? Toutes les fois où il est retourné à Southwold depuis son voyage au Maroc ont été l'occasion de retrouvailles avec Brenda. Eileen l'autorise alors à reprendre contact avec elle, incapable de répondre à ses ardeurs et désireuse de ne plus l'entendre évoquer devant elle un passé qui la culpabilise. Eric ne se fait pas prier et écrit à Brenda la lettre d'un infidèle :

Très chère Brenda, j'ai essayé tant de fois de t'oublier, mais je n'y suis jamais arrivé. Je me demande où tu es et ce que tu fais [...]. Je me demande si tu es heureuse. [...] Eileen m'a dit qu'elle souhaitait que je puisse coucher avec toi deux fois par an, juste pour que je sois heureux [...]. C'est dommage que nous n'ayons jamais fait l'amour correctement. Nous aurions pu être si heureux. Si les choses sont vraiment en train de s'effondrer, je dois essayer de te voir. Peut-être ne le veux-tu pas ? Je n'ai aucun droit sur toi, et peut-être as-tu trouvé quelqu'un d'autre depuis longtemps, mais nous sommes des amis de si longue date que tu es en quelque sorte une partie de moi. [...] Avec amour. Eric 57.

On ignore si Brenda a pris la peine de lui répondre, mais Eric et elle ne se reverront pas dans les cinq années à venir.

La fin de l'année 1940 est marquée par la routine de la Home Guard, par des soucis d'argent et surtout par les bombardements de Londres — le Blitz — qui ont lieu de septembre 1940 à mai 1941. Londres, au cours de cette période, subit le feu de la Luftwaffe, causant d'innombrables pertes humaines et matérielles.

En décembre, Eileen est très malade, semble dépérir à vue d'œil et ne pèse plus que quarante-cinq kilos. Elle écrit à son amie Norah Myles : « J'ai été MALADE. Jamais été aussi malade. Clouée au lit pendant quatre semaines et encore faible 58. » On lui diagnostique tout et n'importe quoi : une cystite, des calculs rénaux, une fièvre de Malte avec complications ovariennes : « Ils ne m'ont pas encore diagnostiqué de cancer ou de delirium tremens, mais ça ne saurait tarder 59 », ironise-t-elle imprudemment. Pour Eric, la mauvaise santé de sa femme est due à son travail acharné au département de la Censure. À aucun moment il ne prend au sérieux les problèmes de santé d'Eileen, pas plus d'ailleurs que les siens. Et Laurence O'Shaughnessy n'est plus là pour les rappeler à l'ordre...

Le même mois, Penguin réédite *Dans la dèche à Paris et à Londres* et Blair reçoit d'un journal américain une demande très intéressante. Elle émane de *Partisan Review*, un trimestriel engagé à gauche qui lui propose d'écrire régulièrement dans ses pages une « Lettre de Londres ». Orwell n'est certes pas le plus célèbre des écrivains anglais aux États-Unis — il n'a plus publié de livres là-bas depuis *Une fille de pasteur* en 1936 —, mais il commence déjà à être connu internationalement. Blair a sans doute aussi été aidé par l'ex-femme de Cyril Connolly, Jean, avec qui il entretient de très bons rapports et qui, partie en Amérique, fréquente désormais un des éditeurs du magazine.

Enfin, toujours en décembre 1940, Blair participe pour la première fois à une émission sur la B.B.C. dans laquelle il parle de « l'écrivain prolétarien ». Il y affirme les rapports étroits entre l'écrivain et la propagande. À la radio ou dans la presse écrite, il ne cesse de marteler que « toute écriture est propagande 60 », que l'illusion du pur esthétisme est vaincue, que « la propagande est tapie au cœur de chaque livre, que chaque œuvre d'art a un sens et une thèse — thèse politique, sociale ou religieuse 61 ».

En janvier 1941, Eric signe la critique du livre de Koestler *Le Zéro et l'Infini*, qui le marque et l'influence durablement. C'est aussi la première des quinze « Lettres de Londres » écrites pour *Partisan Review*.

Le 19 février, *Le Lion et la Licorne* paraît chez Secker and Warburg, dans une collection qu'il a créée avec Tosco Fyvel et Sebastian Haffner : « Searchlights Books ». 7 500 exemplaires de cet essai sous-titré « Socialisme et génie anglais » sont d'abord publiés, avant une réimpression de 5 000 copies. Le texte, qui exalte les vertus patriotiques et dresse un portrait amoureux de l'Angleterre, commence ainsi : « Tandis que j'écris ces lignes, des êtres humains on ne peut plus civilisés parcourent le ciel au-dessus de moi, essayant de me tuer 62. » Il y parle de la guerre, de la nécessaire révolution et des

réformes à mener avec un gouvernement socialiste. L'ouvrage, vendu à un prix modique, est une réussite commerciale. Après *Le Quai de Wigan*, c'est alors le livre le plus vendu d'Orwell. En comparaison des succès à venir, ils feront cependant bien pâle figure...

En avril, Eileen et Eric déménagent pour Abbey Road, au cinquième étage de l'immeuble de brique rouge de Langford Court qui, selon Gordon Bowker, a inspiré les « Maisons de la Victoire » où demeure Winston Smith dans *1984*. C'est le moment choisi par Eileen pour cesser son activité au département de la Censure, trouver un peu de repos et porter le deuil de sa mère Mary, morte le 21 mars précédent.

Blair, au cours d'un dîner avec H. G. Wells, rencontre la romancière et journaliste Inez Holden, qu'il essaye de séduire à l'occasion d'une visite dans un zoo londonien. Inez a été récemment chassée de chez elle par les bombardements qui continuent, pour quelque temps encore, de détruire la capitale. Ce qu'Eric redoute le plus, c'est qu'une bombe ne vienne éclater au milieu des tombes du cimetière de St John's Wood, ou sur les terrains de cricket où jouent les enfants. Mais, comme il ne cesse de l'écrire, à Londres, comme à Wallington, la vie continue : « Dans cette guerre, il arrive qu'à intervalles de plusieurs mois, on remonte à la surface pour s'apercevoir que la terre tourne autour du soleil [63](#). » L'évasion à Wallington, quand il plante ses pommes de terre au son lointain des bombardements, permet à Eric de fuir la réalité de la guerre.

C'est alors qu'en mai survient le bombardement de son appartement de Langford Court. On leur demande d'évacuer : « Nous avons enfilé à la hâte nos vêtements, ramassé quelques objets et obéi, pensant alors que le bâtiment était vraiment en feu et que l'on ne pourrait peut-être pas revenir. Dans ces moments-là, on emporte ce que l'on considère comme véritablement important, et je me suis aperçu par la suite que j'avais choisi d'emporter non pas ma machine ou des papiers mais mes armes à feu et un sac à dos contenant quelques provisions, etc., que j'avais préparé pour ce genre d'éventualité [64](#). » Recueillis par des voisins, Eric et Eileen dévorent une tablette de chocolat réservée pour une grande occasion et s'amusent de leurs visages tout noirs de suie.

Mai et juin permettent à Orwell de faire entendre sa voix et sa pensée dans des programmes de la B.B.C. Parmi les quatre programmes diffusés, « Littérature et totalitarisme » lui permet de s'exprimer sur la notion de vérité objective, détruite par tout régime totalitaire qui « établit des dogmes, puis les modifie d'un jour à l'autre [65](#) ». *1984*, pourtant encore loin d'être écrit, poursuit sa maturation dans l'esprit de Blair.

Cette collaboration régulière avec la B.B.C. le conduit à accepter, en août 1941, de travailler à plein temps pour la radio nationale anglaise. Il est reçu en entretien le jour de son trente-huitième anniversaire par

R. A. Rendall qui dresse un très bon rapport à son sujet. Le but de la section indienne, pour laquelle il accepte de travailler, est de contrer la propagande allemande en Inde et de conserver une emprise britannique sur cet immense territoire. Blair, lors de l'entrevue, a été clair : « Il accepte tout à fait la nécessité que la propagande soit dirigée par le gouvernement et a insisté sur le fait qu'en temps de guerre la discipline dans l'exécution de la politique gouvernementale est essentielle 66. » Eric sait donc parfaitement à quoi s'attendre et, s'il gardera toujours une grande liberté, il subira, comme les autres, le couperet de la censure.

Après une courte formation à l'automne 1941, Eric commence à rédiger ses premiers textes. Il travaille toute la semaine, de 9 h 30 à 18 h 15, dans les bureaux de Portland Place où se trouvent alors les studios de la B.B.C. Il bénéficie d'un petit bureau-cabine, d'une secrétaire dévouée — Elizabeth Knight — à qui il dicte ses textes, et il fréquente la cantine et les pubs du quartier.

Son travail consiste à produire des émissions, à en choisir les intervenants, à s'assurer qu'on les paye, mais aussi à écrire les textes qui sont lus à l'antenne par un speaker, et non par lui, dans un premier temps. Il en profite pour recruter des amis — Connolly, Spender, Heppenstall... —, afin de les faire passer à l'antenne, et il contacte de grands noms de la littérature comme Forster, Shaw ou Eliot.

Dès le mois de mars, il se montre très lucide quant à l'efficacité et à l'impact de ses interventions à la B.B.C. : « [T]out ce qu'on y fait en ce moment est, dans le meilleur des cas, parfaitement inutile. Notre stratégie radiophonique est encore plus désespérante que notre stratégie militaire. Néanmoins, on attrape très vite le tour d'esprit du propagandiste et on se découvre des trésors de rouerie dont on ne se serait jamais cru capable 67. »

Parallèlement à cette activité radiophonique intense, rétribuée 640 livres par an, Blair accepte de participer à la rédaction d'articles pour l'*Observer*, un hebdomadaire dominical longtemps resté conservateur, mais qui adopte depuis 1942, à l'arrivée de David Astor à la tête du journal, une ligne éditoriale non partisane. La première contribution de Blair, dans la partie « Forum », est consacrée, le 22 février 1942, à la question difficile de l'indépendance de l'Inde, et il invente, dans des numéros de mars et d'avril, une rubrique intitulée « L'humeur du moment ». C'est Cyril Connolly, le critique littéraire de l'*Observer*, qui a présenté Blair à Astor : les deux hommes nouent alors une amitié éternelle.

Au printemps 1942, tandis qu'Eric poursuit son activité à la Home Guard, dans l'équipe de surveillance des incendies, Eileen reprend un travail, cette fois-ci au ministère du Ravitaillement, à Portman Square, entre Hyde Park et Regent's Park. Comme son mari, elle travaille pour

la radiodiffusion, supervisant un programme de cinq minutes intitulé « Sur le front des cuisines » qui consiste à expliquer aux auditeurs l'art d'accommoder les restes, ou comment préparer une dinde farcie sans dinde et avec ce que les rationnements et la pénurie de vivres permettent. Il s'agit pour Eileen de rédiger les conseils au public, les idées de régimes et les principes basiques de la nutrition. Il lui arrive de passer à l'antenne, et ce travail lui plaît tant qu'Eric l'invite un jour à la B.B.C. pour une série de programmes appelés « Votre cuisine ». C'est aussi un dérivatif à sa douleur : elle se noie dans le travail pour combler le vide laissé par son frère Laurence, toujours aussi grand malgré les deux années passées.

À l'été 1942, les Blair déménagent dans le quartier de Maida Vale, au 10a Mortimer Crescent, un appartement en sous-sol dans une maison de style victorien. Avril, la sœur d'Eric, et sa mère, Ida, quittent à ce moment-là Southwold pour venir participer à Londres à l'effort de guerre : Avril accepte un emploi dans une usine de fabrication de plaques de métal et Ida, en assez mauvaise santé, devient vendeuse chez Selfridges.

Au mois d'août, sur les ondes de la section indienne de la B.B.C., Blair invente un nouveau concept : la revue de poésie à la radio. Le principe est simple : une discussion littéraire agrémentée d'extraits lus par les intervenants — parfois par leurs auteurs eux-mêmes. Se succèdent au micro Herbert Read, William Empson ou Stephen Spender. Le magazine, mensuel, connaîtra six numéros jusqu'en décembre 1942.

Entre-temps, Eric continue d'innover en créant un feuilleton, le « Récit à cinq voix », dont il compose la première partie en octobre avant de laisser le soin d'achever l'histoire à Leonard Strong, Inez Holden, Martin Armstrong et E. M. Forster. En novembre est diffusée l'interview imaginaire de Jonathan Swift par George Orwell, tandis que ses « Chroniques de guerre » continuent d'être retransmises. Il devient d'ailleurs, à l'automne 1942, le speaker de ses propres textes, assumés sous le nom de George Orwell. C'est pour lui l'occasion d'affirmer une nouvelle fois son indépendance d'esprit. Il ne veut pas apparaître, aux yeux des Indiens, comme un « renégat de plus [68](#) ».

Malgré sa liberté de création, sa première année à la B.B.C. est assez frustrante : la production des émissions lui prend beaucoup de temps, il a le sentiment, alors que les éditeurs en manquent, de gâcher du papier, et il constate avec amertume « l'impossibilité d'arriver vraiment à accomplir *quelque chose*, ne serait-ce qu'un coup d'arnaque qui réussisse [69](#) ». Dans un climat « entre le pensionnat pour jeunes filles et l'asile de fous [70](#) », il a l'impression de prêcher dans le désert. Quand il apprend quelle est l'audience approximative des émissions de la section indienne — 0,05 %, soit 150 000 auditeurs potentiels sur

une population de 300 millions d'habitants —, il désespère. Selon lui, « la plupart des émissions de la B.B.C. s'envolent dans la stratosphère sans que personne ne se soucie de les écouter 71 ». Au moins a-t-il l'espoir de toucher, sinon les masses indiennes dépourvues de T.S.F., quelques étudiants...

Dès la fin de l'année 1942, il a l'idée d'un recueil des chroniques diffusées sur la B.B.C., qui pourraient ainsi recevoir un meilleur accueil : ce sera *Talking to India*, qu'il préfacera. Il commence alors à colliger les meilleurs textes de Connolly, Forster, Reynolds ou Mulk Raj Anand.

Le 19 mars 1943, Eric perd sa mère, d'une crise cardiaque provoquée par une bronchite et un emphysème. Ida était âgée de soixante-sept ans et, dans les mois qui ont précédé sa mort, elle n'a pas ménagé sa peine pour assurer son rôle dans l'effort de guerre. Manifestement, c'est de sa mère qu'Eric tient cette faiblesse pulmonaire qui le tuera. Eileen, de son côté, n'est pas non plus en grande forme. Ses sérieux problèmes de santé, qu'elle feint, à l'instar de son mari, d'ignorer, l'affaiblissent de jour en jour. C'est à cette époque, peut-être en réaction à la mort de sa mère, que naît chez Eric le désir d'être père. Il se sait — ou se croit — stérile et envisage donc l'adoption. Eileen, pour sa part, n'a jamais rêvé d'être mère et se montre peu emballée par le projet, qu'elle freine autant que possible.

À la B.B.C., Eric produit des émissions dans lesquelles il parle de Jack London, de la poésie anglaise depuis le début du ^{xx}e siècle et il commence, à partir de l'été, à adapter des œuvres littéraires à la radio. Ainsi, « Crainquebille » d'Anatole France, « Un incident sous le microscope » de Wells, ou *Les Habits neufs de l'empereur* d'Andersen sont adaptés pour la radiodiffusion. Tout cela, bien entendu, lui demande énormément de travail, et il reprend alors goût à l'écriture littéraire qu'il a abandonnée depuis longtemps déjà. Écrire plus de 200 textes pour la radio, des dizaines d'autres pour les journaux, lui donne le sentiment de perdre son temps : « Quoi qu'il en soit, écrit-il en août 1943, j'arrête définitivement d'ici trois mois. Et, courant 1944, je pourrai redevenir à peu près humain et même écrire quelque chose de sérieux. En ce moment, je ne suis rien d'autre qu'une orange écrasée par une botte toute crottée 72. » Le 24 septembre, il présente sa lettre de démission, expliquant qu'en reprenant son travail d'écriture et de journalisme, il sera sans doute plus utile. Son départ ne sera effectif que deux mois plus tard, le 24 novembre 1943. Entre-temps, il organise sa nouvelle existence : l'*Observer* lui a proposé d'être reporter de guerre en Afrique du Nord et en Sicile, mais le service de santé du ministère de la Guerre s'y est fermement opposé. Il est alors réformé pour raisons médicales et quitte la Home Guard. On lui commande un essai, *Le Peuple anglais*, pour une collection intitulée

« La Grande-Bretagne en images », et il rédige la préface de *Talking to India*, qui sort en novembre 1943, quelques jours avant qu'il ne quitte la B.B.C.

Plus de deux ans passés à la radio nationale anglaise lui ont laissé de fortes impressions. Le ministère de la Vérité de 1984 doit sans doute beaucoup à la bureaucratie tatillonne de la B.B.C. où il faut écrire chaque note en de multiples exemplaires, où la censure fait rage et dont l'objectif est clairement propagandiste.

À la fin du mois de novembre, il accepte de s'occuper des pages littéraires de *Tribune*, dont le rédacteur en chef, le député Aneurin Bevan, est épaulé par un homme que Blair connaît bien : Jon Kimche, qui travaillait avec lui au Booklovers' Corner, à Hampstead. Il rencontre là-bas des personnes avec qui il va rester lié jusqu'à la fin de sa vie : l'auteur de romans policiers Julian Symons ou encore le poète Paul Potts.

Il adhère à la National Union of Journalists et renforce sa collaboration avec d'autres journaux : pour l'*Observer*, il promet deux articles par mois et commence une chronique dans *Manchester Evening News*, intitulée « La vie, les gens et les livres ». S'il multiplie les activités journalistiques, c'est pour compenser la perte de son salaire de la B.B.C. et pour qu'à terme Eileen arrête de travailler et accepte de devenir mère.

En décembre 1943, il publie sa première chronique pour *Tribune*, appelée « À ma guise ». Jusqu'en 1947, il en écrira quatre-vingts. À cette époque, il vient de commencer un nouveau livre : *La Ferme des animaux*. Ce livre est né dans l'esprit de Blair à son retour d'Espagne quand il s'est rendu compte de « l'influence néfaste du mythe soviétique sur le mouvement socialiste occidental [73](#) ». Il veut, par cette œuvre, ouvrir les yeux des gens sur ce que sont le régime soviétique et l'État totalitaire mené par Staline. Il estime que les ouvriers comme les intellectuels anglais se font berner, ne pouvant pas même conceptualiser ce que peut être le totalitarisme, et croyant aveuglément à la réussite du socialisme en U.R.S.S. Blair compte donc sur *La Ferme des animaux*, une œuvre mûrie pendant six années, pour « détruire le mythe soviétique [74](#) », pour que renaisse le mouvement socialiste. Il veut en faire une histoire accessible à tous et choisit la forme de la fable animalière un peu par hasard :

[Un jour] je vis un petit garçon d'une dizaine d'années qui menait un énorme cheval de trait le long d'un étroit sentier, le fouettant chaque fois qu'il tentait un écart. L'idée m'a frappé que si de tels animaux prenaient conscience de leur force, nous n'aurions plus aucun pouvoir sur eux, et que les hommes exploitaient les animaux à peu près comme les riches exploitaient le prolétariat. J'entrepris de considérer la théorie marxiste du point de vue des animaux. Il était clair que pour eux le concept d'une lutte de classes entre humains était fallacieux, puisque, quand il s'agissait d'exploiter les animaux, tous les humains s'unissaient contre eux : la véritable lutte se déroulait entre les animaux et les humains. Avec ce point de départ, il devenait simple de construire l'histoire [75](#).

Il se sert alors de la chronologie de la révolution russe de 1917, l'aménage pour son histoire, s'inspire de l'actualité — comme la conférence de Téhéran —, et crée ainsi un texte d'une grande richesse interprétative, pouvant être abordé à divers niveaux de lecture. Certains, d'ailleurs, n'y verront qu'une simple histoire d'animaux...

Dans « Pourquoi j'écris », en 1946, il dit : « *La Ferme des animaux* est le premier livre où je me sois, en pleine connaissance de cause, efforcé de fondre en un même projet l'art et la politique 76. »

En février, dans une lettre adressée à Gleb Struve, l'auteur de *Vingt-cinq ans de littérature soviétique*, dont il a fait la critique, Blair lui confie qu'il s'intéresse grandement à *Nous autres*, un roman de science-fiction de Ievgueni Zamiatine, et « à ce genre d'ouvrage 77 » : « [D]'ailleurs, ajoute-t-il, je prends depuis quelque temps des notes en vue d'un livre dans cette veine que je me mettrai sûrement à écrire un de ces jours 78. » Ce roman en préparation, c'est bien sûr *1984*, dont les germes s'accumulent maintenant depuis des années dans l'esprit d'Orwell. Blair s'éloigne de plus en plus des formes du récit autobiographique qui marquaient ses premières œuvres pour inventer des approches nouvelles et plus originales.

L'écriture de son récit est facilitée, pour la première fois de sa carrière, par Eileen, à qui il lit chaque jour ce qu'il a écrit. Selon Eric, elle participe à la conception de l'ouvrage 79, par ses critiques, ses suggestions, ses encouragements. Elle lui raconte, amusée, les réactions de ses collègues du ministère quand elle leur relate quotidiennement les aventures de Napoléon et de Boule de Neige. Désormais, il n'a plus peur de partager son art et y trouve même une manière de tester ses écrits avant publication, auprès d'une personne de confiance.

À la mi-mars 1944, il a terminé la rédaction de *La Ferme des animaux*. Il a conscience d'écrire un livre unique et dérangeant : « J'écris en ce moment, dit-il à Gleb Struve, une petite satire qui vous amusera peut-être quand elle sortira, mais comme politiquement elle n'est pas vraiment dans la ligne, je ne suis pas du tout certain de trouver un éditeur pour la publier 80. » Commence alors, pour celui qui vient de voir son *Histoire birmane* éditée chez Penguin Books, un nouveau parcours du combattant. On se croirait revenu douze ans en arrière, quand il était question de trouver un éditeur pour *Dans la dèche à Paris et à Londres*. Orwell, toutes ces années, a gagné en notoriété, certes, mais face à la frilosité des maisons d'édition, il se heurte à nouveau à un grand nombre de refus.

Il commence par présenter le livre à Gollancz, tout en le lui refusant presque. Il prétend en effet qu'un tel ouvrage, pour son éditeur, n'est pas recevable sur le plan politique parce qu'il est résolument antistalinien. Gollancz qui, depuis le pacte germano-soviétique, a

changé son fusil d'épaule, se défend d'être stalinien et veut prouver à son auteur à quel point lui aussi peut se montrer hostile à l'Union soviétique. Piqué, il accepte donc de lire le livre. Le 4 avril, il écrit pourtant son refus à Blair, refus que Gollancz explique à Leonard Moore : « Je suis extrêmement critique à l'égard de nombreux aspects de la politique soviétique intérieure et extérieure : mais il m'est impossible de publier (comme Blair l'avait prévu) une attaque générale de cette nature 81. »

En mai 1944, Orwell termine l'essai commandé un an plus tôt, intitulé *Le Peuple anglais*. Dans ce texte, qui ne sera publié qu'en août 1947, il trace un portrait politique, social, moral de son pays, exhortant l'Anglais moyen à prendre part, dans les temps futurs, à l'exercice du pouvoir, tout en préservant la richesse et la simplicité de sa langue.

Eric envoie le manuscrit de *La Ferme des animaux* à un éditeur américain, Dial Press, et se dirige en outre vers une autre maison d'édition britannique, Nicholson and Watson, mais devant l'incompréhension de son directeur, il renonce et contacte Jonathan Cape, un des grands éditeurs londoniens, dont deux conseillers littéraires, Daniel George et Veronica Wedgwood, se montrent très enthousiastes, considérant que le livre a toutes les qualités littéraires requises et que les éventuels obstacles ne sont que politiques. Cape suit l'avis de ses conseillers et rencontre Gollancz pour les problèmes relatifs aux droits. Ce dernier met en avant le fait qu'il n'est concerné que par les ouvrages de fiction de George Orwell et, considérant *La Ferme des animaux* comme un essai, il lui laisse toute liberté d'agir. L'affaire est presque faite. Il ne resterait plus à Cape qu'à régler les détails avec Leonard Moore s'il n'avait l'idée de demander un dernier conseil à un ami qui travaille au ministère de l'Information. Ce haut fonctionnaire s'alarme à la lecture du livre et lui conseille vivement de ne pas participer à la publication d'un ouvrage qui pourrait ternir les relations entre l'Angleterre et l'U.R.S.S. En juin, alors que tout est prêt, Cape écrit son renoncement à Moore. Il s'y montre maladroit, avançant que « le choix des cochons comme représentants de la caste dominante offensera sans nul doute 82 » les Russes. Blair est dégoûté par tant de bêtise et de lâcheté.

Il commence à ressentir durement les effets de son antistalinisme dans une Angleterre endormie par la propagande prosoviétique. Il ne peut admettre la censure voilée qui met à l'index certains de ses articles les plus virulents : « [L]es rédacteurs en chef refusent de publier quoi que ce soit d'antirusse à cause de la prétendue russomanie du grand public et aussi à cause des nombreuses plaintes qu'émet le gouvernement soviétique à propos de la presse britannique 83. » Pour lui, c'est une question d'honnêteté intellectuelle

que de « ne pas hésiter à critiquer la Russie et Staline 84 ». Il met en garde les journalistes de gauche et l'intelligentsia anglaise : « Ne croyez pas que vous pourrez, des années durant, vous comporter en lèche-bottes et en propagandistes du régime soviétique, ou de tout autre régime, puis retrouver du jour au lendemain votre honnêteté intellectuelle. Putain un jour, putain toujours 85. »

Il ne peut accepter que le ministère de l'Information s'immisce à présent dans les choix des éditeurs : « Ce genre d'intervention constitue un symptôme inquiétant 86. » Blair réclame une liberté d'expression plus grande : « Parler de liberté n'a de sens qu'à condition que ce soit la liberté de dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre 87. » Pour lui, « [l]e véritable ennemi, c'est l'esprit réduit à l'état de gramophone, et cela reste vrai que l'on soit d'accord ou non avec le disque qui passe à un certain moment 88 ». Voilà de quoi encore étoffer un peu plus la construction futuriste de l'Angleterre qu'il élabore pour 1984.

Veronica Wedgwood, l'éditrice de chez Cape qui travaille à présent pour *Time and Tide*, lui propose alors une publication en feuilleton dans son magazine, quitte à renoncer pour un temps aux pages littéraires de son journal. Cette fois-ci, c'est Eric qui refuse, touché par la proposition, mais estimant *Time and Tide* trop à droite pour *La Ferme des animaux*.

Le mois de juin marque une étape essentielle dans la vie privée d'Eric Blair. Grâce à Gwen O'Shaughnessy, sa belle-sœur qui, en tant que médecin, est en contact avec de nombreuses jeunes femmes enceintes qui ne désirent pas garder leur enfant, Eric peut réaliser son désir d'être père. Eileen et lui, en juin, adoptent donc un bébé né le 14 mai 1944 qu'ils appellent Richard Horatio. Eileen quitte alors son emploi au ministère du Ravitaillement, afin de se consacrer pleinement à leur petit garçon.

Le 28 juin, alors qu'ils sont tous les trois en visite à Greenwich chez Gwen, un missile lancé d'un V1 allemand dévaste l'appartement qu'ils occupent sur Mortimer Crescent. Eileen emmène Richard pour quelques jours à Bristol, chez Marjorie et Humphrey Dakin pendant qu'Eric, lui, déménage ce qui reste de l'appartement dans un garde-meuble. Il récupère le manuscrit de *La Ferme des animaux*, froissé mais indemne et on le voit, aux heures de pause méridienne, parcourir la distance entre son domicile dévasté et les bureaux de *Tribune*, poussant une brouette remplie de livres à sauver. Il a eu la mauvaise idée, peu de temps auparavant, de rapatrier la bibliothèque qu'il avait à Wallington, avec toute sa collection de pamphlets... Le couple peut bénéficier quelque temps de l'appartement de leur amie Inez Holden avant d'emménager début septembre au 27b Canonbury Square, dans le quartier londonien d'Islington. C'est à cette époque, profitant de

n'avoir plus de toit sur la tête, qu'Eric se rend pour la première fois sur l'île écossaise de Jura, à l'ouest de Glasgow.

Juste après l'explosion, Blair tente à nouveau sa chance auprès d'un autre éditeur : Faber and Faber. C'est toujours T. S. Eliot, depuis le refus de *Dans la dèche à Paris et à Londres* en 1932, qui en est le directeur littéraire. Le 13 juillet, Eric reçoit d'Eliot une réponse flatteuse mais décevante : « [I]l s'agit là d'une œuvre littéraire accomplie ; [...] la fable est particulièrement bien menée, et [...] la narration rend la lecture d'un intérêt égal du début à la fin — et c'est une chose que peu d'auteurs sont parvenus à faire depuis Gulliver [89](#). » Mais Eliot explique ensuite que l'ouvrage est trop polémique pour correspondre à Faber and Faber...

Eric se tourne alors vers Warburg, son éditeur fidèle depuis *Hommage à la Catalogne*. Il a espéré qu'une maison d'édition prestigieuse le reconnaîtrait, mais, devant cet échec, n'a pas d'autre choix que de faire confiance à ce petit éditeur sûr et attentif. De toute façon, si Warburg ne veut pas non plus de son livre, il est prêt à le publier à compte d'auteur, pour 2 shillings. Il rassemble, à cet effet, la somme nécessaire à l'impression de sa fable satirique et s'adjoint les services de son ami poète Paul Potts. Il n'en aura cependant pas besoin, Warburg l'assurant qu'il publiera, dès qu'il aura le papier nécessaire à l'impression, ce livre qui l'a enthousiasmé. Il lui donne une avance de 100 livres, lui demandant juste d'être patient. Après sept mois de refus, Blair peut bien attendre. Au moins, il est à présent rassuré.

Tout en aspirant au repos, Eric se démène pour assurer les chroniques, comptes rendus, éditoriaux, articles et essais qu'il écrit pour les journaux auxquels il collabore. Il met alors au point un nouveau volume d'essais, appelé *Les Essais critiques*, qui rassemble des textes portant sur la littérature anglaise et les arts européens, y compris les arts populaires qu'il affectionne tant. Warburg, toujours à court de papier, mettra plus d'un an à le publier : le recueil sort en février 1946, quelques mois avant une édition américaine.

Au cours du mois de février 1945, David Astor, le directeur de l'*Observer*, demande à Eric s'il veut bien couvrir l'après-guerre en France et en Allemagne en tant que correspondant pour son journal. Eric saute sur cette occasion de changer d'air, de se trouver au cœur de l'événement, comme quand il était allé en Espagne, et de contempler les restes encore fumants du totalitarisme. Il quitte son poste de directeur des pages littéraires de *Tribune*, tout en poursuivant une activité journalistique intense avec le magazine. Il se rend à Paris, dans la première quinzaine du mois de mars. À l'hôtel Scribe, qui devient le quartier général de la presse mondiale, il est ravi de rencontrer Ernest Hemingway, dont il a repéré le nom sur le registre

de l'hôtel. Eric frappe à la porte de sa chambre, se présente comme étant Eric Blair. Hemingway le reçoit d'abord un peu vertement, mais quand Blair précise : « Je suis George Orwell », l'auteur de *L'Adieu aux armes* s'exclame alors : « Putain de bordel, pourquoi ne l'avez-vous pas dit 90 ? » Les deux hommes descendent alors prendre rapidement un verre avant qu'Hemingway, sur le départ, ne quitte l'hôtel.

Pour l'*Observer*, il rédige des articles sur les effets de l'Occupation, sur les perspectives d'avenir de la France, sur les différents courants de pensée politique, sur l'Indochine que le général de Gaulle veut conserver en lui donnant un nouveau statut, ou encore sur la réapparition probable d'un parti clérical en France 91.

Avant de partir, il a confié à Eileen, comme il l'avait déjà fait en 1936, tout pouvoir de décision concernant *La Ferme des animaux*, si le temps venait de sa publication.

Son travail d'envoyé spécial le passionne. Le 17 mars, il écrit à l'un des responsables de Secker and Warburg : « J'essaie de me débrouiller pour aller quelques jours à Cologne, mais cela traîne en longueur. Je serai de retour en Angleterre à la fin du mois d'avril 92. »

Il ne sait pas encore que, quinze jours plus tard, il sera déjà rentré.

Eileen vient de mourir.

« Rien ne meurt jamais 1 *1 »

À cinquante ans, chacun a le visage qu'il mérite.

G EORGE O RWELL , Carnet manuscrit, 1949

Shiplake (Angleterre), avril 1949.

Jacintha Buddicom, l'amie d'enfance d'Eric, referme *Un peu d'air frais*. Elle vient d'en terminer la lecture à voix haute pour sa mère, Laura. Depuis février et la lettre de sa tante Lilian lui ayant révélé que George Orwell était Eric Blair, c'est le quatrième livre de son ami qu'elle achève. Le lendemain de la bouleversante nouvelle, qui l'a plongée dans un passé heureux et lointain, elle a téléphoné chez Secker and Warburg pour obtenir l'adresse d'Eric. Elle lui a écrit, a ravivé ses souvenirs, tout enthousiasmée de pouvoir renouer avec son fidèle chevalier servant.

Le 17 février, elle reçoit simultanément deux lettres d'Eric, écrites les 14 et 15 février 1949, du sanatorium de Cranham, dans lesquelles il parle de sa santé défaillante, de Henley où il n'est jamais retourné depuis bientôt trente ans, de son petit Richard et de la perte de son épouse. Il espère la voir au printemps, quand il sortira de l'hôpital.

Mais ce sont là de vains espoirs. En juin, Jacintha perd sa mère, avec laquelle elle aimait tant partager ses souvenirs d'Eric, et elle oublie de répondre à la dernière lettre de son ami, dans laquelle il lui écrit que *rien ne meurt jamais*. Elle s'inquiète des mauvaises nouvelles de sa santé, mais, à distance, ne peut imaginer le pire. Et puis, Eric a raison, après tout, *rien ne meurt jamais*, et leurs retrouvailles peuvent bien attendre qu'il se rétablisse pleinement, comme elle l'imagine.

Sept mois plus tard, elle apprend sa mort dans les journaux.

En mars 1945, Eric se rend à Cologne, mettant pour la première fois les pieds dans un pays sous le joug d'une dictature. Hitler n'est pas encore mort et Blair peut, selon l'expression de David Astor, « respirer l'atmosphère 2 » totalitaire. Ce qu'il découvre le désole : « En Allemagne, l'ampleur des destructions est terrifiante, bien pire que ce que l'on imagine en Angleterre 3. » En parcourant les rues froides de Cologne, il constate combien la propagande nazie a influencé sa vision de l'Allemand « blond et orgueilleux 4 », lui qui découvre des hommes petits, aux cheveux noirs, en tous points semblables aux Belges frontaliers qu'il connaît. Dans l'*Observer*, il ne cesse de s'interroger sur

le sort d'une Allemagne détruite : « À marcher à travers les villes allemandes en ruine, on ressent un véritable doute sur la continuité de la civilisation 5. » Il visite des camps de déplacés qui croissent de semaine en semaine, atteignant parfois le million, et, à force de marcher dans le froid, il s'épuise et tombe malade. Il est conduit à l'hôpital de Cologne et c'est là, affaibli, abruti par les médicaments, qu'il apprend la nouvelle de la mort d'Eileen.

Dès la fin de l'année 1940, Eileen a vu sa santé décliner, sous les yeux d'un mari, sinon indifférent, du moins trop occupé par ses activités. En 1944, quelques mois avant d'adopter Richard, elle ressent les premiers symptômes du mal qui la ronge : saignements, douleurs internes, vertiges, fatigue... Mais elle ne veut pas compromettre, par une visite qui révélerait un cancer de l'utérus, l'adoption qu'Eric espère depuis si longtemps : « Je pensais, révèle-t-elle à son mari quelques jours avant son opération du 29 mars 1945, que le juge pouvait très bien faire une enquête sur nos états de santé respectifs car nous sommes âgés pour des parents, et de toute façon il aurait été difficile de passer pour une mère idéale quinze jours après m'être entendu dire que je n'en avais plus que pour six mois ou à peu près 6. »

Les semaines, les mois passent donc sans qu'Eileen, pourtant anémiée, prenne au sérieux son état de santé. Et puis, il y a le déménagement à Canonbury Square, la nécessité d'être là pour épauler de son mieux Eric et pour élever Richard... Tout va très vite.

Profitant du départ d'Eric pour le continent, elle se rend au début du mois de mars 1945 chez un chirurgien de Newcastle, dans le nord de l'Angleterre, à trois heures de Londres, pour se faire examiner ; elle sait qu'elle a une tumeur à l'utérus : « Il l'a trouvée, ou plutôt les a trouvées sans aucune difficulté et j'entrerais dans sa clinique la semaine prochaine pour me faire opérer. Je pense que la question de l'hystérectomie est réglée car il n'y a guère de chances que les tumeurs puissent être retirées sans que l'on m'enlève aussi tout le reste 7. » Elle n'a pas voulu avertir Eric de ses démarches auprès du docteur Harvey Evers, pour le laisser partir tranquille en France. À présent, elle doit régler les détails de l'opération avec sa belle-sœur Gwen, qui lui apporte son aide dans ce délicat moment. Mais il faut bien qu'Eric soit informé de cette intervention. Eileen souhaite son consentement, d'autant plus que le coût — 50 livres — en est assez élevé pour un ménage qui ne roule pas sur l'or.

Le 21 mars, en même temps qu'elle fait partir, par l'intermédiaire de *Tribune*, un câble pour demander son approbation, elle écrit donc à Eric une longue lettre — huit pages à la fois dactylographiées et manuscrites — dans laquelle elle explique la nécessité et l'urgence de l'opération : « [J]e ne pense vraiment pas que mon état mérite l'investissement. D'un autre côté, bien sûr, cette chose prendra plus de

temps à me tuer si on la laisse tranquille, et coûtera de l'argent tout ce temps-là. [...] De toute façon, je ne sais pas ce que je peux faire d'autre si ce n'est me lancer et faire en sorte que la chose soit faite rapidement. [...] J]'ai cru comprendre qu'il entend opérer rapidement — il pense que les symptômes sont suffisamment préoccupants pour ne pas prendre en compte les problèmes qu'occasionne l'opération d'un patient fatigué 8. »

Eileen a conscience des risques qu'elle encourt en se faisant opérer aussi rapidement, en cherchant à faire au moins cher, sans prendre la peine de suivre les conseils des médecins de Londres qui lui prescrivent un mois préalable de transfusion sanguine. Elle est faible, trop faible... Par précaution, elle rend une dernière visite à ses amis, et rédige un testament, mais elle ne veut envisager le pire. Elle parle même à Eric de ses négociations avec la propriétaire de la maison à Jura et de son envie de retrouver une vie calme à la campagne, quand elle sera de nouveau en bonne santé.

Le 29 mars, jour de l'opération, elle écrit une lettre détendue à Eric avant d'être conduite au bloc opératoire :

Chéri je suis sur le point de subir une opération, déjà sous perfusion, piquée (avec la morphine dans le bras droit, ce qui est pénible), lavée et emballée comme une image précieuse dans de la laine de coton et des bandages. Quand ce sera terminé j'ajouterai une note à cette lettre, et cela peut aller vite. À en juger par les patients qui sont à mes côtés ce sera une note *courte*. [...] C'est une jolie chambre — assez basse, de telle sorte qu'on peut voir le jardin. Pas grand-chose dedans à l'exception de jonquilles et de quelques crocus, mais une jolie petite pelouse. Mon lit n'est pas près de la fenêtre, mais il est tourné dans la bonne direction. Je vois aussi le feu l'horloge 9

La lettre reste inachevée. Eileen, trop faible, succombe d'un arrêt du cœur immédiatement après l'anesthésie. Les tentatives pour la réanimer restent vaines.

Eric est prévenu de sa mort par un télégramme de l'*Observer*, sans doute par l'intermédiaire de son ami David Astor. Il quitte l'hôpital de Cologne dans son uniforme de correspondant de guerre, se bourre de cachets et prend le premier vol pour Londres, probablement à bord d'un avion de l'armée.

Quand Eric arrive à Newcastle, accueilli par Gwen, il prépare avec elle les détails de l'inhumation au cimetière St Andrew's and Jesmond. C'est là qu'il découvre, en rassemblant les effets personnels de sa femme, la dernière lettre inachevée. En la lisant, il s'apaise un peu : « La seule consolation est que je ne pense pas qu'elle ait souffert, car elle est apparemment allée à l'opération sans craindre que quelque chose tourne mal, et n'a jamais repris conscience 10. »

Une question se pose immédiatement après la mort d'Eileen : que faire de Richard ? Élever un enfant en bas âge, quand on est seul, inexpérimenté et occupé par l'écriture et les déplacements, n'a rien de facile, et cette perspective effraie sans doute Eric, égoïstement attaché

à son activité littéraire. Des amis supposent que, l'enfant ayant été adopté, il est sans doute possible de le « désadopter ». Mais Eric ne veut pas l'abandonner. C'est son fils, après tout, un enfant qu'il a désiré bien plus qu'Eileen, et qui le comble de joie. Symboliquement, et pour marquer son attachement à Richard, Eric s'empare de l'acte de naissance de son fils et, avec sa cigarette, fait un trou à l'endroit où figure le nom de ses parents biologiques 11. Richard est un Blair et rien ne le fera renoncer à lui.

Avant de repartir pour le continent où il doit poursuivre son travail de reporter d'après-guerre, il confie Richard à Doreen, la petite sœur de Gwen O'Shaughnessy qui a épousé Georges Kopp, l'ami rencontré en Espagne. Très vite, quand il sera de retour, il sait qu'il devra trouver une nurse pour s'occuper de Richard et de son propre quotidien. Quitter l'Angleterre est pour lui une nécessité. Il confie d'ailleurs à l'Américain Dwight Macdonald que la mort d'Eileen l'a bouleversé et qu'il a besoin de fuir pour faire passer sa peine : « Je veux y retourner, faire plus de reportages, et peut-être qu'au bout de quelques semaines à être bringuebalé dans des jeeps je me sentirai mieux 12. »

Eric passe quelques jours à Paris avant de gagner Nuremberg, puis Stuttgart. Le 6 mai 1945, deux jours avant la capitulation allemande, il est de nouveau à Paris, et rejoint l'Autriche à la fin du mois pour achever ses observations sur le terrain.

À son retour en Angleterre, il suit la campagne des premières élections générales depuis dix ans, qui opposent le parti conservateur mené par Churchill au parti travailliste de Clement Attlee. Churchill, affaibli depuis que les travaillistes ont quitté le gouvernement de coalition, en mai 1945, a dissous le Parlement et organisé des élections. Assuré de sa popularité, il croit déjà en sa victoire. Pourtant, le 26 juillet, c'est une grave défaite dans son camp : la gauche travailliste l'emporte d'une très large majorité. Blair doit être ravi de ce changement qu'il espère depuis tant d'années. Pourtant, presque aucun commentaire à ce sujet ne paraît, ni dans la presse, ni dans sa correspondance privée, ni même dans ses journaux intimes. Sans doute préfère-t-il attendre avant de montrer sa joie... Du moins estime-t-il réconfortant qu'« un Premier ministre qui a joui de pouvoirs presque dictatoriaux 13 » ait pu être renversé. Il attend du nouveau gouvernement qu'il « nationalise la terre, les mines de charbon, les chemins de fer, les services publics et les banques 14 », qu'il « offre sans délai à l'Inde le statut de dominion 15 » et qu'il « purge la bureaucratie, l'armée, la diplomatie 16 ». En mai 1946, dans sa « Lettre de Londres » à *Partisan Review*, il dresse un premier bilan : il constate la popularité intacte du gouvernement, après presque un an d'exercice, mais regrette la lenteur des changements espérés : « Même

si l'on admet que toute évolution demande du temps, la structure de la société semble avoir peu changé. Dans un sens purement économique, la tendance est sans doute au socialisme, ou au moins à la propriété étatique. Ainsi, les transports sont en cours de nationalisation. [...] Pourtant, l'organisation sociale est à ce point inchangée que l'on pourrait se croire sous un gouvernement conservateur 17. » Il se plaint d'un certain immobilisme, tant sur la question de la séparation de l'Église et de l'État qu'en matière d'éducation, et regrette que la victoire écrasante de l'été 1945 n'ait pas conduit plus rapidement à une meilleure justice sociale. Ce que les gens ont exprimé dans leur vote, ce n'est pas l'adhésion au socialisme ni même le vœu d'une « révolution violente 18 », mais bien leur désir d'obtenir « le plein-emploi, du lait gratuit pour les enfants dans les écoles, des retraites de 30 shillings par semaine et, d'une manière générale, que l'ouvrier [soit] traité équitablement 19 ».

La Ferme des animaux aurait dû sortir en juin, mais Warburg a préféré attendre que les élections soient passées pour faire paraître un ouvrage qui aurait pu troubler la période électorale. Blair fait une totale confiance à son éditeur, et, même s'il a tardé à lui présenter son dernier manuscrit, il est à présent déterminé à laisser tomber Gollancz et à confier tous ses ouvrages à Secker and Warburg : « [S]achez, lui écrit-il, que vous aurez désormais tous mes livres 20. » Mais le problème est loin d'être réglé avec Gollancz, qui se fera quelque peu prier avant d'autoriser la rupture du contrat qui les lie.

En juillet 1945, Eric rencontre Susan Watson, une jeune femme de vingt-huit ans prête à s'occuper de Richard : elle a été employée dans une crèche et élève seule Sally, sa fille de huit ans, qu'elle a placée dans un pensionnat. Pendant leur entretien, au cours duquel il s'aperçoit qu'elle boite un peu, il lui demande juste de l'aider à baigner Richard et en profite pour lui poser la question suprême : « Vous le laisserez jouer avec son machin, n'est-ce pas ? », ce à quoi elle répond positivement, se gardant de rire. Elle vient habiter l'appartement de Canonbury Square et partage, pendant plus d'un an, le quotidien d'Orwell. La vie d'Eric est dès lors très réglée : Susan le réveille à 7 h 45 et, pendant qu'il se prépare, va chatouiller les pieds de Richard — une recommandation de Blair — pour lui ménager un réveil en douceur. Tous trois prennent leur petit-déjeuner ensemble à 8 h 30 et Eric se met au travail jusqu'au déjeuner. L'après-midi, il se promène, rejoint des amis dans les bars de la ville ou pratique un peu la menuiserie en amateur. Susan passe la journée à s'occuper du ménage et de Richard, qui va bientôt, malgré son retard de langage, l'appeler « maman », ce qu'Eric ne supporte pas.

Le soir, Eric joue avec son fils, lui laisse manipuler les outils dont il se sert pour fabriquer des étagères branlantes et des chaises bancales.

Quand il est question d'acheter un ours en peluche à Richard, Eric répond avec une certaine innocence qu'il n'en a pas besoin puisqu'il lui laisse son petit marteau pour aller au lit...

À 22 heures, Susan apporte à Eric un chocolat chaud, qui inaugure sa séance de travail nocturne. Commencent alors les battements des marteaux de la machine à écrire de Blair qui retentissent dans la maison silencieuse jusqu'à 3 heures du matin.

Le 17 août 1945, quelques jours après les destructions d'Hiroshima et de Nagasaki qui conduisent à la reddition du Japon et font dire à Blair « qu'une arme qui a permis de mettre fin à la guerre en deux jours a aussi son bon côté [21](#) », *La Ferme des animaux* paraît, prudemment tiré à 4 500 exemplaires par Secker and Warburg. Très vite, pourtant, le livre est un succès, et Warburg procède à un nouveau tirage en septembre. Le livre est alors sélectionné par le *Book of the Month Club* (« Club du Livre du mois »). Blair est ravi de l'accueil réservé à sa fable, même s'il déplore que certaines librairies placent l'ouvrage dans le rayon des livres pour enfants...

Les réactions sont nombreuses à sa sortie. Dwight Macdonald, le rédacteur en chef du magazine américain *Partisan Review*, écrit une lettre à Blair dans laquelle il déclare que *La Ferme des animaux* est « absolument superbe. La transposition de l'expérience russe en son pendant fermier est faite avec une habileté et un goût parfaits, de sorte que ce qui aurait pu être tout simplement d'un burlesque plein d'esprit devient quelque chose de plus : une vraie tragédie [22](#) ». Généralement, les critiques louent ou accablent, selon la tendance politique de leur journal, la fable antistalinienne. Le premier d'entre tous, Graham Greene, encense cette « fable triste [23](#) », qu'il conseille à Walt Disney, si jamais il cherche des sujets : « [E]t c'est une indication du beau talent de M. Orwell qu'elle soit vraiment triste – pas un simple écho au second degré de faiblesses humaines [24](#). » Kingsley Martin, dans le *New Statesman and Nation*, écrit : « Sa dernière satire, magnifiquement écrite, amusante et, si on ne la prend pas trop au sérieux, qui rectifie avec justesse une grande part du stupide culte de l'Union soviétique, me donne à penser qu'[Orwell] atteint l'épuisement de l'idéalisme et approche le ridicule du cynisme [25](#). » Dans *Horizon*, Cyril Connolly rapproche *La Ferme des animaux* de « la sensibilité, la pénétration et l'économie de moyens du maître d'Orwell, Swift [26](#) » — d'autres évoqueront, ici ou là, La Fontaine ou John Gay —, et trouve trois bonnes raisons d'aimer l'ouvrage : « [I]l casse une partie de la réserve artificielle avec laquelle on parle — ou on ne parle pas — de la Russie [...], il remet le pamphlet allégorique à sa juste place, en tant que force littéraire, et [...] il prouve que M. Orwell n'a pas été entièrement détourné, par les sirènes du goût du jour du journalisme hebdomadaire, de sa véritable vocation, qui est d'écrire des livres [27](#). »

Depuis la mort d'Eileen, Blair n'a cessé de rédiger des textes pour la presse — près de 130 articles et comptes rendus parus dans l'*Observer*, *Tribune*, *Partisan Review*, *Manchester Evening News* ou *Evening Standard*, et parmi les plus intéressants de son œuvre.

Dans « Où meurt la littérature », publié en janvier 1946 dans *Polemic*, il aborde deux thèmes qui vont nourrir son écriture de 1984, celui de la langue et de la pensée et celui de la standardisation de l'écriture : « Pour s'exprimer dans une langue claire et vigoureuse, il faut penser sans crainte, et celui qui pense sans crainte ne peut être politiquement orthodoxe. [...] Les livres seraient conçus dans leurs grandes lignes par des bureaucrates et passeraient par tant de mains qu'une fois achevés, ils n'auraient pas plus à voir avec une œuvre personnelle qu'une voiture Ford à la sortie de la chaîne de montage. Il va sans dire que toute cette littérature serait pure camelote ; mais toute autre chose que cette camelote mettrait en danger les structures de l'État. Quant à la littérature du passé qui aurait survécu, elle ne serait tolérée qu'une fois entièrement réécrite 28. » Les prémices de 1984 se situent à cette période et il semble que toute la réflexion d'Eric se concentre sur la préparation de son récit d'anticipation. Dans un article sur les lieux de loisirs, il déplore que « la plupart des inventions modernes — notamment le cinéma, la radio et l'avion — tendent à affaiblir [l]a conscience [de l'homme], à émousser sa curiosité et, de manière générale, à le faire régresser vers l'animalité 29 ». Selon lui, le rôle de la musique, omniprésente dans le monde moderne, « est d'empêcher toute pensée ou conversation, et d'interdire à tous les sons naturels [...] de venir frapper vos oreilles 30 ». Mais son plus gros choc reste la lecture de *Nous autres* de Zamiatine, une fiction située au xxv^e siècle de notre ère, à laquelle il consacre un important compte rendu dans *Tribune*, la comparant au *Meilleur des mondes* d'Huxley : « Il est question dans ces deux ouvrages de la révolte de l'esprit humain primitif contre un monde rationalisé, mécanisé et sans souffrance, et les deux histoires sont censées se dérouler dans environ six cents ans. L'atmosphère est analogue dans les deux livres, qui décrivent approximativement le même type de société, bien que celui de Huxley traduise une moindre conscience politique et soit davantage influencé par des théories biologiques et psychologiques récentes 31. » En lisant *Zamiatine*, Orwell semble prendre des notes : les habitants d'Utopie, devenus des numéros, vivent dans des maisons de verre de manière à être surveillés plus facilement. « L'État unique est dirigé par un personnage appelé “le Bienfaiteur”, qui est réélu chaque année par la population tout entière, le vote étant toujours unanime. Le principe directeur de l'État est que le bonheur et la liberté sont incompatibles 32. » Si l'on ajoute le fait que D-503, le narrateur, tombe amoureux d'I-330, une rebelle

appartenant à un mouvement de résistance clandestin, on n'est pas loin des télécrans, de Julia et du Big Brother de 1984...

À l'été 1945, alors qu'il vient de refuser de participer à une conférence de la Ligue pour la Liberté européenne sous prétexte qu'on ne peut pas défendre la démocratie en Europe sans condamner l'impérialisme britannique, il devient vice-président du Comité de défense de la liberté, créé par Herbert Read et qui comprend quelques écrivains d'importance comme E. M. Forster, Bertrand Russell, Osbert Sitwell, George Woodcock ou Cyril Connolly. Son but est de faire paraître un bulletin pour relayer les actions européennes en faveur de la liberté, mais surtout de venir en aide aux prisonniers politiques, de dénoncer les arrestations arbitraires et de promouvoir la liberté d'expression sous toutes ses formes. Eric s'implique avec sérieux, donne de son temps, de son argent — *La Ferme des animaux* se vend si bien ! —, et communique, à la moindre occasion, sur les activités du comité. En décembre 1945, il rédige un article pour *Tribune* au sujet de cinq personnes arrêtées et condamnées pour avoir acheté des journaux pacifistes 33...

Il passe Noël, en compagnie de Richard, à Blaenau Ffestiniog, au pays de Galles, chez son ami Arthur Koestler. À cette occasion, il rencontre une jeune femme qui restera son amie jusqu'à sa mort : Celia Kirwan, du nom d'un mari épousé trois ans auparavant et dont elle est séparée. Elle est la sœur jumelle de Mamaine, l'épouse de Koestler chez qui ils se rendent ensemble, par le même train. Celia se souvient de la première fois qu'elle a vu Eric, sur le quai de la gare de Paddington : « Une silhouette allongée, légèrement hirsute, avec des cheveux en brosse, portant un bébé dans un bras et tenant sa valise de l'autre 34. » Le contact est facile entre Celia et Eric, qui s'installent, après avoir joué des coudes dans une gare bondée en cette veille de Noël, dans le même compartiment, face à face : « [I]l a placé Richard juste à côté de lui, et après un moment je lui ai dit : "Je me demande si Richard viendrait s'asseoir à mes côtés." Et George a répondu : "Vous devriez essayer." J'ai donc mis Richard à côté de moi et je lui ai montré quelques livres, et nous avons passé un moment parfaitement heureux durant tout le chemin jusqu'au pays de Galles 35. » Pour Eric, Celia est la femme qu'il lui faut : elle est belle, jeune et aime les enfants. Celia n'est pas loin de ressentir la même chose, et si ce n'est pas le coup de foudre, elle le trouve suffisamment intéressant pour en faire un de ses amis.

Chez les Koestler, Noël se passe en discussions et promenades. Eric et Arthur s'entendent à merveille et Eric confie sans doute à son ami son attirance pour Celia. Koestler, enthousiasmé par la nouvelle qui pourrait un jour faire de Blair son beau-frère, le pousse à faire sa demande. C'est ce qu'il fait, quelques semaines après son retour à

Londres, en écrivant à Celia qu'il souhaiterait l'épouser, ou au moins sortir avec elle. Il lui expose les avantages d'un mari tel que lui — refrain qu'il entonne à toutes ses prétendantes —, à savoir : aucun risque de grossesse — sa fameuse stérilité ! —, un veuvage prochain, et l'assurance d'avoir bientôt l'héritage d'un écrivain au succès grandissant. Mais Celia n'est pas amoureuse de lui et n'envisage pas de l'épouser un jour...

Quelques mois plus tôt, il a fait la même proposition à la belle Sonia Brownell, qu'il a rencontrée par l'intermédiaire d'*Horizon*. Il parviendra certes à coucher avec elle, mais ne la convaincra pas — pour l'instant — d'envisager le mariage : celle qu'on appelle alors « l'abeille reine 36 » chez *Horizon*, tant elle est efficace à son poste de secrétaire de rédaction du journal, passe souvent à Canonbury Square, et, quand Susan Watson profite de son jour de repos, Sonia vient garder Richard quelques heures, pendant qu'Eric travaille. Un soir, elle cède à Eric. Leurs ébats sont un désastre : il est maladroit, rapide, sans passion, et Sonia n'y prend, pour sa part, aucun plaisir...

Face à ces deux échecs, il ne se décourage pas et retente sa chance auprès de son ancienne secrétaire à *Tribune*, Sally McEwan, ainsi qu'auprès de sa voisine de Canonbury Square, Anne Popham. En vain...

En avril 1946, juste après la parution aux États-Unis des *Essais critiques* — la version anglaise est sortie au mois de février —, il décide de prendre du repos et de cesser toute activité journalistique, au moins pendant six mois. Des propositions de conférences, de rédaction de brochures et toutes sortes de demandes d'adhésion à des associations affluent de plus en plus : « [T]u ne peux pas savoir, écrit-il à Koestler, à quel point j'aspire à me débarrasser de tout ça et à avoir le temps de penser à nouveau 37. » Le départ pour Jura est proche. Il sait bien que la période qui s'ouvre le verra accaparé par l'aménagement des lieux et surtout par la rédaction de son nouveau roman, auquel il aimerait s'atteler au plus vite. Il veut que Richard puisse courir à sa guise dans la campagne de ses Hébrides, sans craindre qu'il soit renversé par une voiture. Avant de partir, il règle les questions de droits pour les traductions de *La Ferme des animaux* en italien, norvégien, danois et polonais et rembourse — huit ans plus tard — à Dorothy Plowman les 300 livres prêtées anonymement pour son voyage au Maroc.

Mais il est difficile pour un forçat de l'écriture d'abandonner aussi facilement, et paraissent tout de même, au cours de cette période de retrait, quelques textes pour *Tribune* ou pour *Horizon*. Ainsi, sa réflexion sur « [l]a politique et la langue anglaise », préfiguratrice du « novlangue *2 » de 1984, lui permet une préparation indirecte de son futur roman. Pour lui, la langue anglaise « devient laide et imprécise

parce que notre pensée est stupide, mais ce relâchement constitue à son tour une puissante incitation à penser stupidement 38 ». Il poursuit en écrivant : « Dès lors que certains thèmes sont évoqués, le concret se fond dans l'abstrait et personne ne semble capable de penser à des tournures qui ne soient pas rebattues : la prose consiste de moins en moins en *mots* choisis pour leur sens, et de plus en plus en *expressions* assemblées comme les éléments d'un clavier préfabriqué 39. »

Le 3 mai, à quelques jours du départ pour l'île de Jura, Eric apprend la mort de sa sœur Marjorie, à l'âge de quarante-huit ans, des suites d'une maladie rénale. Il assiste à son enterrement à Newark et commence, dès le 7 mai, son journal de Jura. Il écrit peu de temps après à son beau-frère Humphrey une lettre pudique, celle d'un taciturne face à la mort d'un de ses proches : « Il n'y a rien qu'on puisse dire à propos de la mort de Marjorie. Je sais ce que c'est et comme tout s'écroule ensuite 40. »

À la mi-mai, Eric prend seul la route en direction de Jura. Il s'arrête à Newcastle pour déposer quelques fleurs sur la tombe d'Eileen et rend visite à Georges et Doreen Kopp, à Biggar, près d'Édimbourg, en Écosse. Il se dirige alors vers Glasgow, pour rejoindre, après un parcours partagé entre bus, ferries et marche, le petit port de Craighouse, dans le sud de l'île de Jura, surnommée l'île aux cerfs. Le 23 mai 1946, il arrive, dans la fourgonnette du postier, à Ardlussa où l'attendent les Fletcher, à qui appartient la ferme de Barnhill. Son bagage, selon eux, est des plus rudimentaires : un revolver, un couteau de chasse, une bouilloire, une casserole et sa machine à écrire. Ils le préviennent : la tâche sera dure à Barnhill pour tout remettre en état, nettoyer et aménager. Et, comme il sera perdu au milieu de la lande et des pâturages, ils lui offrent immédiatement leur aide, ce à quoi Blair répond un peu froidement : « Je me débrouillerai. »

Eric passe la nuit chez eux et, le lendemain, ils le conduisent à la ferme de Barnhill. Comme l'écrit Jean-Pierre Martin, l'arrivée sur ce bout d'île est spectaculaire : « On ne regrette pas sa peine. Le ciel est une récompense. L'océan se présente juste comme il faut, découpé par les collines qui le surplombent 41. » Barnhill en dit long sur Eric : « [U]ne sorte de passion pour la vie rustique qui est sa façon à lui d'assumer un sentiment antimoderne, d'affirmer une rébellion individuelle contre le monde collectif comme il va, d'accorder comme il le peut ses actes à ses paroles. Telle est l'autre vérité d'Orwell : son régime frugal est une purge, la vie au grand air est sa chambre close 42. » Rien de ce passage sur cette île des Hébrides ne transparaîtra jamais dans son œuvre : « [E]lle est comme son ombre, son secret 43. »

La ferme de Barnhill est un domaine assez grand, avec des

dépandances. La maison elle-même comporte une cuisine spacieuse, trois pièces au rez-de-chaussée et quatre chambres à l'étage. Eric s'installe au-dessus de la cuisine, une fenêtre de sa chambre donnant, semble-t-il, sur l'océan. Il a commencé, avant son arrivée dans l'île, un journal domestique, dans lequel il note absolument tout ce qu'il fait et ce qu'il voit — évolution du jardin, floraison, chasse au serpent, découverte des phoques, bricolage, météorologie, découverte d'un crâne sur la plage... —, plus précisément, rigoureusement tout ce qui ne concerne ni son activité littéraire ni sa vie personnelle, « non pas un baromètre de l'âme, mais un baromètre du temps qu'il fait, un agenda agricole, une éphéméride, un compte tenu des choses vues, un parti pris du lapin, du homard, de la jonquille, un pense-bête utilitaire de la vie très matérielle, un carnet de survie [44](#) ».

Eric a rêvé de cette île dès 1940, mais c'est son ami David Astor, dont la famille possède là-bas une propriété, qui organise sa venue à Jura. Il sait que, pour Eric, c'est une question de vie ou de mort : trouver un endroit pour écrire et pour recommencer sa vie après la guerre. Il sait aussi que la tâche sera difficile et épuisante pour un homme de peu de santé. Mais Astor, comme les Fletcher, est rassuré lorsqu'il voit arriver, une semaine après Eric, sa sœur Avril, qui, à bien des égards, apparaît comme la femme de la situation. Plus rien ne retient Avril en Angleterre. La guerre achevée, elle ne compte pas reprendre son salon de thé et, puisque sa mère et sa sœur sont mortes, elle n'a plus qu'à se consacrer à son frère, le « colon de Barnhill [45](#) ».

En juillet, Eric part chercher, d'un saut de puce, Richard et sa nourrice Susan. Il n'a pas dit à cette dernière qu'Avril était déjà installée depuis quelques mois. La cohabitation, dès lors, va se révéler particulièrement difficile, Avril estimant qu'elle est bien capable de s'occuper seule de son frère, de Richard et de Barnhill. Les querelles sont fréquentes et à ce point humiliantes pour Susan, sans cesse rabaissée par Avril, qu'elle décide de partir au début de l'été.

En août, alors que *La Ferme des animaux* paraît aux États-Unis, Eric se rend compte qu'avec l'installation à Barnhill il n'a pas écrit un traître mot... Il lui tarde de commencer la rédaction de 1984. Il s'est tant nourri, depuis des années, de lectures, de réflexions sur le totalitarisme et de son observation de l'évolution de la société, qu'il a assimilé un certain nombre de sources prêtes à irriguer son œuvre. Ainsi, en novembre 1945, il écrit une introduction à des nouvelles de Jack London, dans laquelle il loue le talent visionnaire d'un écrivain qu'il aime depuis toujours : « London imagine qu'une révolution prolétarienne éclate aux États-Unis et se voit écrasée, au moins partiellement, par une contre-offensive de la classe capitaliste ; il s'ensuit une longue période au cours de laquelle la société est dirigée par un petit groupe de tyrans appelés les Oligarques, qui ont à leur

service des espèces de SS appelés Mercenaires. Imaginer ce que serait la lutte clandestine contre une dictature était tout à fait dans les cordes de London, et il a prévu certains détails avec une surprenante acuité ; ainsi, il a prévu des horreurs spécifiques à la société totalitaire : la manière dont certains individus soupçonnés d'être hostiles au régime *disparaissent purement et simplement* 46. » La *vaporisation*, déjà imaginée au cours de la guerre d'Espagne, trouve ici une essentielle confirmation. Dans ses « Quelques réflexions sur le crapaud vulgaire », un hymne à l'éternel retour du printemps, il prépare l'escapade amoureuse de Winston Smith, son héros de 1984, et de Julia dans ce qui ressemble au « Pays doré » de ses rêves : « Les bombes atomiques s'accumulent dans les usines, la police rôde dans les villes, les mensonges sont déversés par les haut-parleurs, mais la Terre continue de tourner autour du Soleil, et ni les dictateurs ni les bureaucrates, quelle que soit leur désapprobation, ne peuvent rien contre cela 47. » La nature apparaît, pour lui, être une arme contre les états totalitaires...

Mais, après les textes de London, Huxley, Wells et Zamiatine, l'ouvrage qui le marque le plus est sans doute *L'Ère des organisateurs* de James Burnham, dans lequel les maîtres de la société sont les chefs d'entreprise, les techniciens, les bureaucrates et les militaires. Le capitalisme est alors remplacé par le socialisme et le monde est organisé en super-États : « Ces super-États se disputeront les parties du globe qui n'auront pas été asservies, mais ils seront probablement incapables de se conquérir l'un l'autre intégralement. Sur le plan interne, chaque société sera hiérarchisée, avec une oligarchie au sommet et une masse de semi-esclaves à la base 48. » L'univers de 1984, avec Océania, Eurasia et Estasia, est né.

Jura a beau être une terre inaccessible, Blair n'hésite pas à y convier ses amis. Il y fait venir en effet Sally McEwan, Brenda Salkeld, Inez Holden, Paul Potts, Lydia Jackson, Richard Rees et bien d'autres, qui, après un parcours du combattant, apprécient la vie au grand air et l'accueil chaleureux de leur ami.

En septembre 1946, il apprend d'Yvonne Davet, la traductrice d'*Hommage à la Catalogne*, que la traduction française de *La Ferme des animaux*, chez Odile Pathé, prend du retard. Il a rencontré l'éditrice à Londres avant son départ pour Jura et s'est alors inquiété de la censure que les communistes imposent à l'édition française. Une nouvelle preuve lui en est donnée en septembre quand Yvonne Davet lui annonce que le titre prévu — *L'Union des républiques socialistes animales, U.R.S.A.* — n'est pas retenu, de peur de trop offenser les stalinistes...

À l'automne, les projets d'Eric refleurissent, à mesure qu'approche son retour à Londres. Les propositions des journaux reprennent — le

soixantième « À ma guise » paraît en novembre dans *Tribune* —, et Warburg lance l'idée de publier ses œuvres complètes. Eric aimerait adapter « Boule de suif » : il s'en ouvre à son ami Rayner Heppenstall, devenu depuis peu producteur d'émissions à la B.B.C. Ce dernier lui commande d'ailleurs l'adaptation de son livre pour la radio, qui sera diffusée le 14 janvier 1947.

En attendant, il rentre à Londres avec les cinquante premières pages de 1984, sans manquer d'aller déposer quelques fleurs sur la tombe d'Eileen. Avril et Richard l'ont précédé de quelques jours et sont déjà arrivés à Canonbury Square. Il multiplie les articles pour les journaux tout en poursuivant l'écriture de 1984.

En mars 1947, Eric est décidé à se séparer de Gollancz. Il lui écrit une première lettre le 14, dans laquelle il lui demande l'annulation pure et simple du contrat qui les unit : « Ce qui a été décisif, c'est votre refus de publier *La Ferme des animaux*. À l'époque où ce livre a été achevé, il était vraiment très difficile de trouver un éditeur prêt à le publier, et j'ai alors décidé que, si j'y parvenais, je donnerais à cet éditeur toute ma production future, car je savais qu'ayant pris ce risque il serait prêt à les prendre tous 49. » Eric insiste et, le 25 mars, Gollancz accepte de se séparer de lui. Eric, encore malade et sur le départ pour Jura, lui envoie une lettre laconique dans laquelle il écrit : « Un très grand merci pour votre action si généreuse 50. » C'est ainsi que prend fin, le 9 avril 1947, une collaboration de près de quinze ans entre Orwell et Gollancz.

Le 4 avril, avant de quitter Londres avec Avril et Richard pour rejoindre son île des Hébrides, il signe le dernier « À ma guise » pour *Tribune*, le quatre-vingtième.

En arrivant à Jura, le 11 avril 1947, il constate que la nature, comme en Angleterre, est restée trop longtemps endormie : « [C]'est à peine s'il y a des bourgeons 51 », écrit-il à Sonia Brownell, à qui il pense de plus en plus souvent. Songe-t-il à elle, Déméter aux boucles blondes, pour réveiller la nature assoupie ? Toujours est-il que, le lendemain de son arrivée sur l'île, il lui envoie une lettre détaillant le parcours pour le rejoindre, et le programme de leurs excursions futures. Mais l'imperméable et les bottes de caoutchouc ne font pas rêver Sonia, qui ne mettra jamais les pieds sur le paradis insulaire de son futur mari. Pour l'heure, celle qui servira de modèle pour créer Julia dans 1984 aime un autre, Maurice Merleau-Ponty, et elle l'aime passionnément. Eric Blair n'a donc aucune chance de lui plaire...

Eric découvre un nouvel habitant sur l'île, William Dunn, diplômé en agriculture et venu apprendre concrètement les travaux de la ferme. Cet ancien officier, qui a perdu une jambe à la guerre, loue une chambre chez les Darroch, les voisins de Blair dans le nord de l'île. Il

vient un jour à Barnhill récupérer des semences de gazon stockées dans une des granges de Blair, et fait la connaissance d'Avril. Il la trouve charmante et va rapidement multiplier les pêches nocturnes en sa compagnie. Bill Dunn se souvient de sa première rencontre avec Eric : « Il n'avait pas l'air bien du tout. J'avais entendu dire qu'il avait été blessé au cou lors de la guerre d'Espagne, et je pensais que c'était ce qui n'allait pas. Ce ne fut que quelque temps plus tard que j'ai découvert que c'était pire que ça 52. »

Le 14 mai, Richard fête ses trois ans, et son père en est au tiers de la rédaction de 1984. Son espoir est de terminer le premier jet en octobre : « Bien entendu, celui-ci est toujours un abominable galimatias qui n'a pas grand-chose à voir avec le résultat final, mais c'est malgré tout l'essentiel du travail. Donc, si je l'achève effectivement vers le mois d'octobre, je pourrai terminer le livre au tout début de 1948, sauf en cas de maladie. Je n'aime pas parler des livres avant qu'ils ne soient écrits, mais je peux d'ores et déjà vous dire qu'il s'agit d'un roman sur l'avenir — en d'autres termes c'est, en un sens, de la science-fiction, mais sous la forme d'un roman naturaliste. C'est cela qui me rend la tâche difficile : évidemment, si c'était seulement un roman d'anticipation, il serait relativement facile à écrire 53. »

En même temps que cette lettre, il envoie à son éditeur un texte auquel il s'est attelé il y a quelques semaines et qu'il estime, pour l'instant, impubliable. Il s'agit de ses souvenirs de St Cyprian, « Tels, tels étaient nos plaisirs », que Cyril Connolly lui a commandés pour *Horizon* et qui, tant que Mme Wilkes est en vie, lui font trop courir le risque d'un procès en diffamation. En pleine rédaction de 1984, dans lequel il crée un monde où la liberté individuelle est niée, son essai autobiographique — qu'il a probablement entamé des années auparavant — prend la forme d'un règlement de comptes envers la tyrannie qu'il a pu subir enfant. Il n'est en tout cas pas tout à fait anodin que les deux textes soient contemporains.

Cet été-là n'est décidément pas très profitable aux Blair : outre un accident qui aurait pu virer au tragique dans les tourbillons de Corryvreckan, Avril s'est démis l'épaule et Richard, en tombant d'une chaise, s'est ouvert le front sur une poterie brisée. Eric fait alors l'expérience édifiante de se rendre en urgence chez le médecin de l'île... six heures de route sur des chemins cahoteux. Il reste quinze jours alité. Les routes sont difficiles et Blair ne dispose que de peu de moyens de locomotion sur place : une moto qui tombe tout le temps en panne, un vieux camion vite devenu une épave sur l'île... Il doit compter sur les voisins pour des déplacements de ce genre, et ce devrait être un avertissement pour lui : s'il retombait malade, la situation pourrait vite devenir critique, dans ce coin de terre isolé.

Mais, pour l'heure, même s'il ne se porte pas bien, il refuse de songer au pire.

En septembre, Bill Dunn s'associe officiellement à Blair, grâce à l'argent donné par le fidèle Richard Rees, pour s'occuper de Barnhill. Il s'installe dans la propriété où il se montre d'un immense secours, monté sur son cheval pour rassembler les bêtes : Avril blessée, Eric occupé par l'écriture, Barnhill, sans son aide, ne serait pas vraiment vivable.

Dans le même temps, Blair se sépare de sa maison de Wallington, qui ne lui servait plus qu'en de très rares occasions. Son petit coin de solitude l'éloigne suffisamment du tourbillon londonien pour abandonner « The Stores », marqués du souvenir d'Eileen, sans trop de regrets.

Le 15 octobre sort enfin *Les Animaux partout !* ^{*3}, la première traduction française d'*Animal Farm* (*La Ferme des animaux*). C'est Sophie Devil qui a traduit l'ouvrage pour la maison d'édition monégasque d'Odile Pathé, « un lieu à la fois littéraire et politique où son œuvre et sa critique du communisme p[euvent] être reçues, défendues et diffusées ⁵⁴ ». Odile Pathé, « une femme [...] dont il faut se souvenir quand on a des livres impopulaires à faire traduire, car elle semble avoir du courage, ce qui n'est pas si fréquent en France depuis quelques années ⁵⁵ », possède également une revue, intitulée *Paru*, pour laquelle Orwell donne sa seule interview en France. L'entretien, mené par W. G. Corp, est plutôt « une sorte d'interview-feuilleton [... , c]ommencée pendant un déjeuner au restaurant, [...] poursuivi[e] dans un hall d'hôtel, puis sous une porte cochère ⁵⁶ » et achevée par un échange de lettres. Orwell y cite ses auteurs français favoris — Villon, Voltaire, Stendhal, Baudelaire, Flaubert et Maupassant —, ainsi que les auteurs anglais de la jeune génération qui pour lui sont promis à un grand avenir, et expose sa conception de ce qu'est un écrivain :

Je crois que le premier devoir d'un écrivain, c'est de préserver son intégrité et de ne pas se laisser contraindre à dire des mensonges, à supprimer des faits ou à falsifier des sentiments subjectifs sous prétexte que la véracité serait « inopportune » ou « ferait le jeu » de telle ou telle sinistre influence. Parallèlement, je ne crois pas à l'existence d'une littérature authentiquement apolitique, pas plus que je ne crois possible ou désirable d'éviter de prendre parti sur les questions d'une importance primordiale ⁵⁷.

En octobre, Eric est dans « la dernière ligne droite ⁵⁸ » de l'écriture de 1984 : « Mais c'est vraiment un fatras épouvantable, et il me faudra en réécrire entièrement les deux tiers avant de passer aux retouches habituelles. Je ne sais pas combien de temps cela prendra — quatre ou cinq mois tout au plus, j'espère, mais ce sera peut-être plus long ⁵⁹. » Le manuscrit est rempli d'annotations, de renvois que seul Blair peut déchiffrer. Pour lui, « un livre n'existe pas avant d'être achevé ⁶⁰ » et il

veut absolument avoir terminé avant de rentrer à Londres. Il précise, comme pour s'excuser : « Ma santé a été si déplorable cette année que j'ai l'impression de ne plus avoir aucun ressort 61. » Malgré les avertissements que son corps lui envoie depuis quelque temps, Eric ne peut s'empêcher de travailler sans relâche pour atteindre son but. Il se reposera plus tard.

À la fin du mois, il informe son agent : « J'écris ceci du lit (inflammation des poumons), je ne pourrai donc probablement pas revenir à Londres début novembre comme je l'avais envisagé 62. » Épuisé, à bout de forces, il met un point final à son manuscrit et s'écroule. Ses espoirs de rentrer pour une conférence qu'il devait donner s'évanouissent, tout comme le projet, pourtant alléchant, d'aller suivre pour l'*Observer* les élections en Afrique du Sud. Il doit rester à Jura, n'ayant pas même la force de rentrer pour consulter son pneumologue londonien. Il passe donc le début de l'hiver à Barnhill, où un médecin de Glasgow vient l'examiner. Sa décision est sans appel : une hospitalisation dans un sanatorium s'impose, pour au moins quatre mois. Eric entre donc le 20 décembre 1947 à l'hôpital d'Hairmyres, près de Glasgow, où il est suivi par le docteur Bruce Dick.

Ce que redoute Eric, c'est de ne pas pouvoir travailler, ou plus précisément de ne pas pouvoir travailler à la réécriture de *1984*. Il espère alors gagner quelques sous en rédigeant des comptes rendus pour l'*Observer*. Il regrette de ne pas avoir suivi son intuition, plus tôt dans l'année : « Au début de cette année, j'ai compris que j'étais gravement malade et j'ai pensé que c'était sans doute la tuberculose, mais comme un imbécile j'ai décidé de ne pas consulter de médecin pour ne pas être cloué au lit alors que je voulais me remettre à mon livre. Tout ça pour me retrouver maintenant avec un livre à moitié écrit, ce qui dans mon cas revient à peu près à n'avoir rien fait 63. »

Eric craint également pour la santé de Richard et lui défend de pénétrer dans sa chambre. Pendant les sept mois de son hospitalisation, il verra donc très peu son fils. À l'hôpital, Eric bénéficie des traitements les plus récents contre la tuberculose — même s'il faut importer des États-Unis la plupart des médicaments, que David Astor se réjouit de payer pour son ami. On lui ordonne notamment la streptomycine, un antibiotique découvert en 1944 et dont les effets sont puissants : « [I]l s'agit apparemment de couler le navire pour le débarrasser des rats 64 », commente Blair à l'adresse de Julian Symons. Les résultats sont rapidement satisfaisants, mais Eric souffre de terribles effets secondaires. Il les décrit dans un carnet manuscrit : le visage devient rouge, commence à peler, la base des ongles se décolore, il a tellement mal à la gorge qu'il ne peut plus déglutir, des cloques se forment sur ses lèvres et ses cheveux tombent

par poignées. Il a beaucoup de mal à se concentrer et à garder les idées claires. Mais il ne se plaint jamais et ne montre aucun signe de douleur à ses nombreux visiteurs.

En mai, sa santé semble s'améliorer un peu et on l'autorise à utiliser sa machine à écrire. Il rédige quelques articles, toujours incapable d'un travail de trop longue haleine, et s'autorise quelques sorties autour de l'hôpital. Le 6 mai, il écrit à Roger Senhouse, employé chez Secker and Warburg : « J'ai commencé le travail de révision sur mon roman, mais je travaille très peu, peut-être une heure par jour. Normalement, à ce rythme-là, j'aurai mis au point plusieurs chapitres avant de quitter l'hôpital 65. » Si jamais il ne pouvait achever 1984, il a donné des instructions à Richard Rees, son exécuteur testamentaire, pour que le manuscrit soit détruit « sans le montrer à personne 66 ».

Ce qu'il veut, à présent, c'est retrouver son fils et retourner vivre à Barnhill où il est si heureux. C'est ce qu'il fait, en juillet 1948. Il a repris suffisamment de forces pour pouvoir quitter l'hôpital et regagner son île. Les médecins lui ont pourtant conseillé Londres. Il est rejoint à Glasgow par Avril et Richard, et ensemble ils retrouvent Bill Dunn qui les attend dans le sud de Jura, à Craighouse. Durant les sept mois d'absence d'Eric, les parties de pêche nocturne aidant, Avril et Bill se sont rapprochés. Eric semble d'abord en ressentir un peu d'amertume, mais il est pris par d'autres préoccupations.

Son obsession est en effet de terminer 1984, qu'il a abandonné depuis bien trop longtemps. À Barnhill, il jouit de la tranquillité nécessaire pour mener à bien son projet. Trop peut-être : il passe ses journées à travailler dans sa chambre, souvent au lit, sans vraiment se ménager, sous le regard inquiet et bienveillant de sa sœur Avril et de son ami Richard Rees, qui vient passer quelque temps sur l'île. À Londres, comme le suggère Michael Shelden 67, il aurait pu au moins être interrompu par le téléphone, les visites d'amis, et s'infliger un rythme de travail moins épuisant. Eric n'a semble-t-il retenu aucune leçon des précédents mois qui l'ont immobilisé à l'hôpital, et il ne poursuit qu'un seul but : achever son « maudit roman 68 », quitte à y laisser la vie.

Richard, qui a quatre ans et demi, tente bien parfois de l'accaparer. Eric joue avec lui, s'essaye à de courtes marches, mais, comme l'écrit Bernard Crick, « [p]endant six semaines d'un été ensoleillé et glorieux, il ne fut que la longiligne ombre de lui-même 69 ».

Blair, en plus de l'écriture de 1984, a repris son activité de critique pour l'*Observer* à qui il livre un compte rendu mensuel.

En novembre 1948, il a terminé son travail de réécriture du manuscrit. Il en informe son éditeur : « Je ne suis pas satisfait du livre, mais je n'en suis pas absolument mécontent. [...] Je pense que l'idée est bonne, mais j'en aurais tiré un meilleur parti si je n'avais pas été

malade. Pour ce qui est du titre, je n'ai pas pris de décision définitive, mais j'hésite entre *Nineteen Eighty-Four* et *The Last Man in Europe* 70. »

Il ne lui reste plus qu'à en taper une version définitive, au propre, à la machine, ce dont il ne se sent pas le courage. Il vient de s'épuiser à finir les corrections et ne se voit pas recommencer à passer des heures à taper sur sa Remington, au lit, un « livre [...] affreusement long, sans doute nettement plus de 100 000 mots, peut-être 125 000 71 ». Il précise : « Je ne peux pas l'expédier tel quel car le manuscrit est un épouvantable fouillis auquel nul ne pourrait rien comprendre sans explications 72. » Il se met alors en quête d'une dactylo qui puisse se déplacer sur son île pour lui apporter l'aide nécessaire. Il en formule la demande à Warburg et à Senhouse, qui ne trouvent personne. Agacé, Eric décide d'accomplir seul ce travail de titan. Il n'en peut plus, défaille après quelques pas dans le jardin et se voit pourtant contraint de passer ses journées, au lit ou dans son canapé, à dactylographier 1984. Ce dernier effort va le tuer.

Au début du mois de décembre, il a terminé, tapant en un temps record — deux à trois semaines —, et dans un état second, les pages de son manuscrit. Il s'écroule alors et, après avoir envoyé 1984 à son agent et à son éditeur, se renseigne pour entrer à nouveau dans un sanatorium.

Le 2 janvier 1949, il est admis à l'hôpital de Cotswold, à Cranham, à soixante-dix kilomètres au nord de Bristol, sur la côte ouest de l'Angleterre. Le commentaire du docteur Dick à David Astor en dit long sur l'état de santé d'Eric : « J'espère que le pauvre s'en sortira. Il est à présent évident qu'il va devoir mener une vie des plus protégées, dans l'environnement d'un sanatorium. Je crains que le rêve de Jura ne s'évanouisse 73. »

Dans le cadre des petits chalets d'altitude de l'hôpital, on administre à Eric un nouveau traitement, nommé P.A.S. — acide para-aminosalicylique — qui lui donne des nausées et se révèle rapidement être un échec. On tente alors à nouveau la streptomycine, qui avait produit de bons résultats, mais, dès le premier essai, le corps de Blair réagit si mal qu'il faut tout arrêter. La seule solution est un repos complet. Devant cette impuissance des médecins, Eric sent que son heure est proche : « Ils ne peuvent rien faire, mais je veux avoir l'avis d'un expert sur le temps qu'il me reste probablement à vivre, car je dois m'organiser en conséquence 74. » Il rédige alors une seconde version de son testament : il veut s'assurer qu'après sa mort Richard sera bien protégé, mais il doit aussi mettre à jour les notes au sujet de ses livres, notamment concernant ses essais à rééditer... C'est Richard Rees, un de ses plus anciens amis, qui aura le dernier mot sur tout quand le moment sera venu.

En attendant, il passe ses journées allongé, à lire tout ce qui lui

passé sous la main, des « incroyables inepties 75 » de la bibliothèque de l'hôpital aux romans policiers en passant par les classiques de Thomas Hardy. Il avoue à son éditeur qu'il a une idée de court roman, et il projette d'écrire sur Evelyn Waugh. Il est persuadé qu'un écrivain ne peut pas mourir avec un livre en soi. Son travail écrit est pourtant limité aux seuls comptes rendus pour l'*Observer*.

À l'hôpital, il reçoit de bonnes nouvelles de son éditeur, qui aime beaucoup le livre. L'enthousiasme de Warburg est très vite soutenu par celui des Américains qui veulent publier sans attendre son « utopie en forme de roman 76 ». Eric va devoir corriger deux jeux d'épreuves et redoute les « nombreuses coquilles stupides [des] typographes américains [qui] croient toujours en savoir plus que l'auteur 77 ». Si jamais sa santé devait l'empêcher d'effectuer les corrections, il en laisserait le soin à Richard Rees.

Il replonge alors subitement dans son enfance en recevant une lettre de Jacintha Buddicom qui lui explique comment elle a retrouvé, par hasard, sa trace. Elle aimerait tellement revoir celui qui espérait, enfant, devenir un écrivain célèbre... En guise de clin d'œil, il commence la réponse qu'il lui fait par leur traditionnel « Salut et à Dieu » qui ouvrirait par le passé toutes les lettres qu'ils s'écrivaient. « Adieu et salut », conclut-il. La parenthèse de l'enfance se referme là.

En mars, les responsables du *Book of the Month Club* aimeraient sélectionner 1984, mais ils demandent à Eric d'effectuer des coupes et quelques modifications. Sa réaction ne se fait pas attendre : c'est un refus, d'autant plus catégorique qu'il n'a pas l'énergie pour retravailler l'ouvrage en profondeur : « [J]e ne peux vraiment pas permettre que l'on bousille mon travail au-delà de certaines limites, et je ne suis même pas sûr que cela soit payant à long terme 78. » Son obstination est récompensée puisque, quinze jours plus tard, le club accepte de prendre son manuscrit sans conditions. Ce qui est étonnant, c'est le manque de clairvoyance de Blair, qui n'imagine pas que son livre puisse être un succès. « [C]ela devrait au moins payer mon arriéré d'impôts 79 », écrit-il à Richard Rees, quand, quelque temps plus tôt, il disait à Warburg : « Ce n'est pas un livre sur lequel je parierais en termes de ventes, mais je pense qu'on peut tout de même compter en écouler 10 000 exemplaires 80. »

En avril, il est si mal qu'il demande au sanatorium de télégraphier aux magazines avec lesquels il avait prévu de collaborer pour leur annoncer qu'il y renonce en raison de sa mauvaise santé. Hormis la tenue d'un carnet dans lequel il note ses rêves et ses idées, il met ici un terme à une vie d'écriture. Les médecins refusent de pratiquer sur lui une thoracentèse et cherchent à réessayer la streptomycine. Il ne voit pas son avenir d'un bon œil et à Richard Rees il écrit : « Si vraiment les choses venaient à mal tourner — bien entendu, il faut

espérer qu'il n'en sera rien, mais il faut se préparer au pire —, je te demanderai de faire venir le petit Richard pour qu'il me voie avant que je ne fasse trop peur à voir. Je pense que tu seras moins choqué qu'Avril, et nous aurons peut-être aussi à parler affaires. Si le médicament fait son effet, comme il a semblé le faire la dernière fois, je prendrai soin cette fois de ne pas compromettre cette amélioration et je vivrai en invalide jusqu'à la fin de l'année 81. » Ne plus revoir Richard serait pour Eric un cauchemar : « J'ai tellement peur qu'il se détache de moi, ou qu'il en vienne à ne plus me considérer que comme quelqu'un qui est toujours couché et qui ne peut pas jouer. Évidemment, les enfants ne peuvent pas comprendre la maladie. Il me disait chaque fois : “Où tu t'es fait mal ?” — je suppose que c'était, dans son esprit, la seule raison d'être toujours couché 82. » Il prend constamment de ses nouvelles, prépare son avenir, notamment en prévoyant de l'inscrire à Westminster, quand il aura l'âge d'y aller : « Évidemment, Dieu sait ce qui se passera d'ici, disons, 1956, mais il faut bien faire des projets comme si rien ne devait changer radicalement 83. »

Le 8 juin, 1984 est publié en Angleterre, tiré à plus de 25 000 exemplaires. Cinq jours plus tard, Harcourt Brace, l'éditeur américain de George Orwell, en sort 20 000 copies, tandis que les lecteurs s'arracheront, dans les trois années suivantes, près de 200 000 exemplaires de l'édition du *Book of the Month Club*. C'est un succès immédiat et qui, comme *La Ferme des animaux*, ne connaîtra dès lors plus de fin.

Les critiques sont plus nombreuses que jamais. Julian Symons, dans le supplément littéraire du *Time*, remercie Orwell, « un écrivain qui traite des problèmes du monde plutôt que des douleurs individuelles, et qui est capable de parler avec sérieux et originalité de la réalité et des terreurs du pouvoir 84 ». Dans l'*Observer*, Harold Nicolson reconnaît que le livre est impressionnant, mais ne le trouve pas convaincant. Il n'a pas, selon lui, la force d'imagination du *Meilleur des mondes*, ni même la logique imparable de *La Ferme des animaux*. Diana Trilling trouve le roman d'Orwell « brillant et fascinant 85 », et sa description du fonctionnement d'une dictature « ingénieuse à l'extrême 86 ». Les critiques américaines sont, elles aussi, très positives : pour *Partisan Review*, « [c]'est de loin le meilleur livre d'Orwell [...], le meilleur antidote au mal totalitaire 87 ».

L'été apporte à Eric une autre bonne nouvelle : Sonia Brownell, qu'il n'a pas vue depuis deux ans, mais qui l'a habité pendant toute l'écriture du personnage de Julia dans 1984, est de retour. Elle revient de Paris, dévastée de devoir admettre que l'homme qu'elle aime le plus au monde, Maurice Merleau-Ponty, ne quittera jamais sa femme pour elle. Il a d'ailleurs disparu, la laissant sans nouvelles, seule et

désemparé.

Sonia rend donc visite à Eric au sanatorium de Cranham. Elle qui n'avait jamais tenté le déplacement pour Jura, la voilà traversant l'Angleterre pour réconforter son amoureux transi et lui offrir son aide. Les mauvaises langues diront que ce rapprochement n'est pas étranger au succès de *La Ferme des animaux* et aux promesses de 1984... Il est clair qu'elle ne l'aime pas, et qu'elle ne peut tomber amoureuse de la figure cadavéreuse qu'elle découvre à l'hôpital. Cherche-t-elle à sécuriser le futur, comme le suggère Michael Shelden ? *Horizon* est en effet menacé d'une fermeture imminente... Se sacrifie-t-elle pour ses amis en détresse, comme d'autres l'ont prétendu ? Sonia passe en tout cas beaucoup de temps auprès d'Eric, à taper ses courriers. Peut-être trouve-t-elle aussi simplement en Eric un être avec qui partager — ou oublier — sa peine. Toujours est-il que la situation fait le bonheur des deux amis, au point que, lorsque Blair réitère sa demande en mariage, arguant que si elle l'épousait, il guérirait, elle ne peut qu'accepter. Il veut vivre, et ce projet de mariage lui redonne espoir.

Le 3 septembre, Eric est transféré au C.H.U. de Londres, à deux pas de chez Sonia. La nouvelle de leur mariage commence à s'ébruiter quelque peu : « Comme je vous en avais annoncé l'éventualité, écrit-il à Warburg, j'ai l'intention de me remarier (avec Sonia) quand j'aurai réintégré le monde des vivants, si jamais cela arrive. Je suppose que tout le monde sera horrifié, mais, toute autre considération mise à part, je crois vraiment que je vivrai un peu plus longtemps si je suis marié 88. »

À Londres, on n'envisage pas de nouveau traitement — on sait déjà que la partie est perdue pour Blair —, et on l'astreint au repos. Le docteur Morland, qui s'occupe de lui, a l'idée de l'envoyer en Suisse, où l'air de la montagne ne peut que lui faire le plus grand bien. Avec le succès de ses deux derniers livres, il a les moyens de s'offrir le séjour, et c'est Sonia qui se charge de tout préparer. Lucian Freud, un des amis de la « Vénus d'Euston Road », comme on surnomme Sonia, sera du voyage, pour aider au transport du malade.

Le 13 octobre, Sonia et Eric se marient, lors d'une courte cérémonie, dans la chambre d'hôpital de ce dernier. David Astor et Janetta Kee, une collègue de Sonia à *Horizon*, sont les deux témoins. Sonia exhibe la magnifique bague qu'Eric lui a achetée.

Tout, dès lors, s'enchaîne très vite. Blair, dans son lit d'hôpital, mène une vie languissante et rêve de la mort. Il voit peu Richard, mais reçoit la visite de ses nombreux amis, qui font bonne figure devant l'aspect livide d'Eric, mais repartent désespérés, certains de ne plus jamais le revoir...

Le départ pour la Suisse est prévu le 25 janvier 1950. Le 18, Eric révisé son testament, faisant de Sonia son unique héritière, confiant

Richard aux bons soins de trois tutrices, Avril, Sonia et Gwen, et réglant les derniers détails pour son œuvre et pour lui-même : « [J]e demande que mon corps soit enterré (pas incinéré) selon les rites de l'Église anglicane dans le plus proche cimetière disponible, et que soit placée sur ma tombe une grande dalle noire portant l'inscription "Ci-gît Eric Arthur Blair, né le 25 juin 1903, mort le..." 89. »

Le 21 janvier 1950, dans la nuit, une hémorragie du poumon le fait succomber, à l'âge de quarante-six ans.

Le 25 janvier, le jour du départ pour la Suisse, une cérémonie funèbre a lieu dans l'église de Christ Church, près de Regent's Park, et le corps d'Eric est ensuite inhumé au cimetière de Sutton Courtenay, au sud d'Oxford, au pied de l'église d'All Saints, en présence de ses amis proches et de ses neveu et nièces, d'Humphrey Dakin, d'Avril et de tante Nellie, qui mourra quelques mois plus tard.

Richard est confié peu après à sa tante Avril, qui épouse Bill Dunn en 1951. Il n'entre pas à Westminster comme son père l'avait prévu, mais dans une école d'Édimbourg qui le prépare à suivre les traces de son beau-père d'adoption, Bill, comme vendeur de matériel agricole.

Sonia consacre la suite de son existence à l'œuvre de George Orwell, en permettant l'édition de ses œuvres complètes, rassemblant et classant les milliers de lettres et d'articles de son mari, se montrant ainsi digne de la confiance qu'il avait mise en elle.

Il reste, de celui qui rêvait, enfant, de devenir un auteur célèbre, une Œuvre abondante et riche marquée par les deux phares que sont *La Ferme des animaux* et *1984*, mais également faite de romans méconnus et d'une variété infinie d'essais rédigés avec finesse et naturel, à travers lesquels nous est livrée l'existence incroyablement foisonnante de celui qui avait pourtant écrit, dans son testament, qu'il ne voulait pas de biographie.

*1. En 1949, à la date du 8 juin, Jacintha Buddicom mentionne dans son journal une lettre d'Eric, aujourd'hui perdue, comprenant cette formule nostalgique.

*2. Le novlangue est la langue inventée par Orwell dans *1984*, dont le principe consiste à réduire le nombre de mots de la langue, ou à les fusionner entre eux le plus possible pour appauvrir en même temps les concepts et les moyens de penser.

*3. En référence à une célèbre affiche de l'époque : « Les Soviets partout ! » Un autre titre, *Ménageries*, a d'abord été envisagé.

ANNEXES

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1903. 25 juin : naissance d'Eric Arthur Blair à Motihari (Inde).
1904. Ida Blair (née en 1875), la mère d'Eric, rentre en Angleterre avec lui et sa sœur Marjorie (née en 1898). Installation de la famille à Henley. Richard Blair (né en 1857), le père, reste en Inde (département de l'Opium).
1908. 6 avril : naissance d'Avril Nora Blair, sœur d'Eric.
1911. Eric est pensionnaire à l'école préparatoire St Cyprian à Eastbourne (jusqu'en 1916).
1914. Rencontre à Shiplake avec les Buddicom. Publication de son premier poème dans un journal local.
1917. Mai : Eric entre au collège d'Eton grâce à une bourse (jusqu'en 1921).
1922. Eric abandonne ses études et s'engage dans la police birmane.
1927. Été : victime de la dengue, Blair est hospitalisé. Il avance de quatre mois sa permission et rentre en Angleterre pour raisons de santé. Démission de la police impériale. Automne-hiver : Eric vit à Londres. Il commence son exploration des bas-fonds. Débuts dans l'écriture.
1928. Printemps : séjour à Paris pour écrire. Il occupe une chambre au 6 rue du Pot-de-Fer. Eric donne quelques cours d'anglais et se consacre à l'écriture. Publication d'articles en France et en Angleterre.
1929. Contacts peu fructueux avec agents et éditeurs. 7 mars : atteint d'une pneumonie, Eric est hospitalisé à Cochin jusqu'au 22 mars. Automne : il a achevé deux romans qu'il ne publie pas et qu'il détruit. Victime d'un vol, il se retrouve à court d'argent, et commence une vie précaire. Il travaille comme plongeur à l'hôtel Lotti puis dans un autre restaurant. Fin d'année : il quitte Paris et retourne en Angleterre.
1930. Début d'année : vie précaire à Londres et écriture. Séjours à Southwold chez ses parents. Travail de tuteur. Fréquentation de Dennis Collings, Brenda Salkeld et Eleanor Jaques. Rencontres déterminantes avec Mabel Fierz et Richard Rees. Écriture des premiers jets de *Dans la dèche à Paris et à Londres*, sous le titre *Journal d'un plongeur*.
1931. 25 août-8 octobre : Eric va cueillir le houblon à Maidstone, dans le Kent, et rédige « La cueillette du houblon ». Automne : première ébauche d'*Une histoire birmane*. Refus d'éditeurs pour *Dans la dèche à*

1932. *Paris et à Londres.*
 Découragé par les réponses négatives des éditeurs, Eric abandonne son manuscrit aux mains de son amie Mabel Fierz.
Printemps : Leonard Moore devient son agent littéraire. Eric enseigne dans une école privée pour garçons (« The Hawthorns ») à Hayes (Middlesex).
Juillet : modification de *Dans la dèche à Paris et à Londres* pour Victor Gollancz qui accepte de le publier.
19 novembre : Eric propose le pseudonyme « George Orwell » à son agent.
1933. *9 janvier* : publication de *Dans la dèche à Paris et à Londres* par Victor Gollancz.
30 juin : publication à New York de *Dans la dèche à Paris et à Londres* par Harper and Brothers.
Septembre : Eric enseigne au collège mixte de Frays à Uxbridge (Middlesex).
Décembre : hospitalisation pour une pneumonie, à l'hôpital d'Ealing. Fin de l'enseignement.
1934. *Janvier* : il commence à écrire *Une fille de pasteur*. Victor Gollancz hésite à publier *Une histoire birmane* puis refuse, par crainte des procès.
Mars : signature d'un contrat d'édition avec Harper and Brothers pour *Une histoire birmane*.
Mi-octobre : Eric quitte Southwold et s'installe à Hampstead (Londres). Il commence à travailler dans une librairie.
25 octobre : publication aux États-Unis d'*Une histoire birmane*, chez Harper and Brothers.
1935. *Février* : début de la rédaction de *Et vive l'Aspidistra !*. Premier compte rendu de lecture pour l'*Adelphi* sous le nom de George Orwell.
11 mars : publication d'*Une fille de pasteur* chez Gollancz.
8 mai : édition française de *Dans la dèche à Paris et à Londres* chez Gallimard sous le titre *La Vache enragée*.
24 juin : publication légèrement retouchée d'*Une histoire birmane* chez Gollancz.
Juillet : rencontre avec Eileen O'Shaughnessy (née le 25 septembre 1905).
1936. *Janvier* : Gollancz passe commande à Eric d'un livre sur les chômeurs du nord de l'Angleterre. Orwell abandonne son emploi de libraire.
Janvier-mars : enquête sur la vie des mineurs et des chômeurs à Wigan, Sheffield et Liverpool. Ses convictions socialistes s'affirment.
2 avril : installation à Wallington (« The Stores », Hertfordshire) avec Eileen (jusqu'en 1947). Projet d'ouvrir un magasin d'alimentation dans le village.
20 avril : publication d'*Et vive l'Aspidistra !* chez Gollancz. Période d'intense production journalistique.

1937.

Mai : début de la rédaction du *Quai de Wigan*.
9 juin : mariage avec Eileen O'Shaughnessy.
Juillet : début de la guerre civile espagnole.
17 août : publication à New York d'*Une fille de pasteur*, chez Harper and Brothers.
Fin décembre : Eric part combattre le fascisme en Espagne au côté des républicains. Engagement dans la milice du P.O.U.M. (Parti ouvrier d'unification marxiste).
8 mars : publication du *Quai de Wigan*, chez Gollancz et au Left Book Club.
Du 2 au 8 mai : combats de rues à Barcelone entre républicains et anarchistes. Le P.O.U.M. est déclaré hors la loi.
20 mai : Eric est blessé à la gorge à Huesca.
16 juin : début de la purge anti-P.O.U.M. Orwell est traqué à Barcelone par la police communiste.
23 juin : il réussit à passer en France avec Eileen.

1938.

Début juillet : retour à Wallington. Il commence à écrire *Hommage à la Catalogne*. Campagne de dénigrement contre Orwell. Gollancz refuse son futur ouvrage, en raison de son caractère politique. Difficultés à faire entendre sa vérité sur la guerre d'Espagne dans la presse anglaise. Renforcement de ses convictions socialistes et antifascistes.
Mars : hémorragie au poumon. Eric est hospitalisé six mois dans un sanatorium de Preston Hall (Kent). On lui interdit tout travail d'écriture.
25 avril : publication d'*Hommage à la Catalogne*.
Juin : Orwell adhère à l'Independent Labour Party.
2 septembre : départ pour le Maroc avec Eileen. Orwell commence la rédaction d'*Un peu d'air frais*.

1939.

24 mai : retour à Wallington.
12 juin : publication d'*Un peu d'air frais* par Gollancz.
28 juin : décès de Richard Blair, le père d'Eric, d'un cancer, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.
3 septembre : entrée en guerre officielle de l'Angleterre contre l'Allemagne. Orwell multiplie les démarches pour s'engager dans l'effort de guerre, en vain. Eileen travaille au département de la Censure. Orwell rend sa carte de l'I.L.P.

1940.

11 mars : publication d'un recueil d'essais, *Dans le ventre de la baleine*, chez Gollancz.
Mai : Déménagement à Londres. Eric rejoint les Volontaires pour la défense locale (la future Home Guard) avec le grade de sergent.
Septembre : début des bombardements nazis sur Londres (le Blitz).

1941.

19 février : publication du *Lion et la Licorne*.
Août : Eric entre à la B.B.C. comme producteur

	d'émissions.
1942.	8 mars : début de sa collaboration avec l' <i>Observer</i> .
1943.	19 mars : décès d'Ida Blair, sa mère, d'une crise cardiaque, à soixante-huit ans. 18 novembre : publication de <i>Talking to India</i> , un recueil de textes diffusés sur la B.B.C. Orwell en signe la préface. 23 novembre : Orwell est réformé pour raisons de santé. Il quitte la Home Guard. 24 novembre : démission de la BBC pour se consacrer pleinement au journalisme et à ses écrits. Fin novembre : chroniqueur littéraire à <i>Tribune</i> . Début de la rédaction de <i>La Ferme des animaux</i> . 3 décembre : parution du premier « À ma guise » dans <i>Tribune</i> (80 textes jusqu'en 1947). Mai : première édition anglaise d' <i>Une histoire birmane</i> , chez Penguin.
1944.	14 mai : naissance de Richard Horatio, le fils qu'Eric et Eileen adoptent en juin. Début octobre : emménagement au 27b Canonbury Square, à Londres. <i>La Ferme des animaux</i> , après de nombreux refus d'éditeurs, est accepté par Fredric Warburg.
1945.	Février-mars : abandon de la direction des pages littéraires de <i>Tribune</i> . Correspondant de guerre pour l' <i>Observer</i> à Paris puis à Cologne. 29 mars : mort d'Eileen à trente-six ans à Newcastle lors d'une hystérectomie. Retour précipité d'Eric à Londres. Avril : départ pour Paris, puis Nuremberg, Stuttgart et l'Autriche (correspondant de guerre). Printemps : retour en Angleterre. Il couvre la campagne électorale à Londres qui verra la victoire du Parti travailliste. Août : il devient vice-président du Comité de défense de la liberté. 17 août : publication de <i>La Ferme des animaux</i> , chez Secker and Warburg.
1946.	14 février : publication des <i>Essais critiques</i> par Secker & Warburg. Printemps : cessation de toute activité d'écriture. 23 mai : arrivée à Barnhill, la maison qu'il a louée à Jura. Début août : début du travail sur 1984. 26 août : publication de <i>La Ferme des animaux</i> à New York par Harcourt Brace. Également publié par le <i>Book of the Month Club</i> américain.
1947.	Septembre-octobre : dégradation de l'état de santé d'Orwell. Il achève cependant le premier jet de 1984. 20 décembre : admission à l'hôpital Hairmyres, à l'est de Kilbride, près de Glasgow, pour une tuberculose au poumon gauche.
1948.	Orwell retrouve des forces et se remet à la critique littéraire. Début de la rédaction de la

seconde version de 1984.

Fin d'année : seconde version de 1984 terminée. Eric le dactylographie lui-même, s'épuisant à la tâche. Il envoie son manuscrit à l'éditeur.

1949.

6 janvier : Eric entre au sanatorium de Cotswold à Cranham (Gloucestershire).

8 juin : publication de 1984, chez Secker and Warburg.

13 juin : publication de 1984 par Harcourt Brace à New York. Succès immédiat.

Août : Orwell commence à préparer l'édition d'un recueil de ses essais.

3 septembre : gravement malade, il est transféré au C.H.U. de Londres.

13 octobre : mariage entre Eric et Sonia Brownell, secrétaire de rédaction à *Horizon* rencontrée en 1945.

1950.

21 janvier : mort de George Orwell à quarante-six ans d'une tuberculose pulmonaire, alors qu'il s'apprêtait à partir en Suisse dans un sanatorium.

25 janvier : enterrement au cimetière de l'église d'All Saints, à Sutton Courtenay (Berkshire).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ŒUVRES DE GEORGE ORWELL

- Dans la dèche à Paris et à Londres* [*Down and out in Paris and London*, Gollancz, 1933], traduit de l'anglais par Michel Pétris, « 10/18 » no 3263, [2001], 2013.
- Une histoire birmane* [*Burmese Days*, Harper and Brothers, 1934], traduit de l'anglais par Claude Noël, Éditions Ivrea, 1996.
- Une fille de pasteur* [*A Clergyman's Daughter*, Gollancz, 1935], traduit de l'anglais par Sylvain Chupain, « Le Livre de Poche » no 31078, LGF, 2008.
- Et vive l'Aspidistra !* [*Keep the Aspidistra Flying*, Gollancz, 1936], traduit de l'anglais par Yvonne Davet, « 10/18 » no 3146, 2000.
- Le Quai de Wigan* [*The Road to Wigan Pier*, Gollancz, 1937], traduit de l'anglais par Michel Pétris, Éditions Champ Libre, 1982.
- Hommage à la Catalogne 1936-1937* [*Homage to Catalonia*, Secker and Warburg, 1938], traduit de l'anglais par Yvonne Davet, « 10/18 » no 3147, 2000.
- Un peu d'air frais* [*Coming up for Air*, Gollancz, 1939], traduit de l'anglais par Richard Prêtre, « 10/18 » no 3148, 2000.
- La Ferme des animaux* [*Animal Farm*, Secker and Warburg, 1945], traduit de l'anglais par Jean Quéval, « Folio » no 1516, Gallimard, [1983], 2002.
- 1984* [*Nineteen Eighty-Four*, Secker and Warburg, 1949], traduit de l'anglais par Amélie Audiberti, « Folio » no 822, Gallimard, [1972], 2008.

ESSAIS, LETTRES ET JOURNAUX DE GEORGE ORWELL : RECUEILS

- The Lion and the Unicorn*, Secker and Warburg, 1941.
- Talking to India*, Allen and Unwin, 1943.
- Critical Essays*, Secker and Warburg, 1946.
- The English People*, Secker and Warburg, 1947.
- The War Commentaries*, edited by W.J. West, Duckworth, British Broadcasting Corporation, 1985.
- Chroniques du temps de la guerre (1941-1943)*, traduit de l'anglais par Claude Noël, Éditions Gérard Lebovici, 1988.
- Essais, Articles, Lettres*, volume I (1920-1940) [*The Collected Essays, Journalism and letters of George Orwell*, volume I, *An age like this*, 1920-1940], Secker and Warburg, 1968, traduit de l'anglais par Anne Krief, Michel Pétris et Jaime Semprun, Éditions Ivrea, 1995.
- Essais, Articles, Lettres*, volume II (1940-1943) [idem, volume II, *My country Right or Left*, 1940-1943], Secker and Warburg, 1968, traduit de l'anglais par Anne Krief, Michel Pétris et Jaime Semprun, Éditions Ivrea, 1996.
- Essais, Articles, Lettres*, volume III (1943-1945) [idem, volume III. *As I please*, 1943-1945], Secker and Warburg, 1970, traduit de l'anglais par Anne Krief et Jaime Semprun, Éditions Ivrea, 1998.
- Essais, Articles, Lettres*, volume IV (1945-1950) [idem, volume IV. *In front of your nose*, 1945-1950], Secker and Warburg, 1970, traduit de l'anglais par Anne Krief, Bernard Pecheur et Jaime Semprun, Éditions Ivrea, 2001.
- The Observer Years*, Observer Books, Atlantic Books, 2003.
- Dans le ventre de la baleine et autres essais (1931-1943)* [*Inside the Whale*, Gollancz, 1940], traduit de l'anglais par Anne Krief, Michel Pétris et Jaime Semprun, Éditions Ivrea, 2005.
- Tels, tels étaient nos plaisirs et autres essais (1944-1949)* [*Such, Such Were the Joys*, Harcourt Brace, 1953], traduit de l'anglais par Anne Krief, Bernard Pecheur et Jaime Semprun, Éditions Ivrea, 2005.
- Orwell in Tribune*, « *As I please and other writings 1943-7* », textes réunis par Paul Anderson, Mehuen, 2008.

Diaries, « Modern Classics », Penguin Books, 2009.
A Life in Letters, « Modern Classics », Penguin Books, 2010.

OUVRAGES SUR GEORGE ORWELL

Gordon BOWKER, *George Orwell*, [Little, Brown, 2003], Abacus, 2010.
Jacinta BUDDICOM, *Eric & Us*, [Leslie Frewin Publishers Limited, 1974], Finlay Publisher, 2006.
Audrey COPPARD et Bernard CRICK, *Orwell Remembered*, Ariel Books, 1984.
Bernard CRICK, *George Orwell*, nouvelle édition, « Grandes biographies », Flammarion, 2008.
Jeffrey MEYERS, *George Orwell, The Critical Heritage*, Routledge, 2011.
John NEWSINGER, *La Politique selon Orwell*, traduction de Bernard Gensane, Agone, 2006.
Michael SHELDEN, *Orwell, The Authorised Biography*, [William Heinemann, 1991], Politico's, 2006.
Peter STANSKY et William ABRAHAMS, *The Unknown Orwell*, Constable London, 1972.
Peter STANSKY et William ABRAHAMS, *Orwell : the Transformation*, Alfred A. Knopf, 1980.
Stephen WADHAMS, *Remembering Orwell*, Penguin Books, 1984.

AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS

George Orwell devant ses calomnieux, Quelques Observations, Éditions Ivrea, 1997.
George Orwell, Correspondance avec son traducteur René-Noël Raimbault, édition bilingue établie par Céline Place et Madeleine Renouard, Éditions Jean-Michel Place, 2006.
James CONANT, *Orwell ou le pouvoir de la vérité*, « Banc d'essai », Agone, 2012.
Cyril CONNOLLY, *Ce qu'il faut faire pour ne plus être écrivain [Enemies of Promise]*, traduit de l'anglais par Alain Delahaye, « Le Livre de Poche biblio » no 3223, LGF, 1994.
T. R. FYVEL, *George Orwell, A personal Memoir*, Weidenfeld and Nicolson, 1982.
Bernard GENSANE, *George Orwell, Vie et écriture*, Presses Universitaires de Nancy, 1994.
Louis GILL, *George Orwell, De la guerre civile espagnole à 1984*, Lux Éditeur, 2011.
Miriam GROSS, *The World of George Orwell*, Weidenfeld and Nicolson, 1971.
Emma LARKIN, *À mots couverts, En Birmanie sur les traces de George Orwell*, « Objectif Terre », Éditions Olizane, 2007.
Simon LEYS, *Orwell ou l'Horreur de la politique*, « Savoir culture », Hermann, 1984, nouvelle édition, Plon, 2006.
Jean-Pierre MARTIN, *L'Autre Vie d'Orwell*, « L'un et l'autre », Gallimard, 2013.
Jean-Claude MICHÉA, *Orwell, Anarchiste tory*, nouvelle édition, Climats, 2008.
Richard REES, *George Orwell, Fugitive from the Camp of Victory*, Secker and Warburg, 1961.
Hilary SPURLING, *Sonia Orwell, un portrait*, traduit de l'anglais par Paule Guivarch, Éditions de l'Olivier, Le Seuil, 2003.
D. J. TAYLOR, *Orwell, the Life*, [Chatto and Windus, 2003], Vintage Books, 2004.
Raymond WILLIAMS, *Orwell*, « Les maîtres modernes », Seghers, 1972.

REVUES

Agone no 45, « George Orwell, entre littérature et politique », Éditions Agone, 2011.
L'Arc, no 94, « G. Orwell », Éditions Le Jas, 1984.
Magazine littéraire no 202, « George Orwell, 1984, hier et demain », décembre 1983.
Magazine littéraire no 492, « Orwell, écrivain et prophète politique », décembre 2009.

ARCHIVES ET SITES INTERNET

ucl.ac.uk [archives en ligne]
orwellsociety.com
orwelltoday.com
theorwellprize.co.uk

FILMOGRAPHIE

Michael ANDERSON, 1984, 1956.

Joy BATCHELOR et John HALES, *La Ferme des animaux*, film d'animation, 1954.

Robert BIERMAN, *A Merry War* [*Et vive l'Aspidistra !*], 1997.

Ken LOACH, *Land and Freedom* [*Hommage à la Catalogne*], 1995.

Michael RADFORD, 1984, 1984.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

GO : George Orwell

TDA : Traduction de l'auteur

[GO, DDPL] : *Dans la dèche à Paris et à Londres*

[GO, HB] : *Une histoire birmane*

[GO, FP] : *Une fille de pasteur*

[GO, EVA] : *Et vive l'Aspidistra !*

[GO, QW] : *Le Quai de Wigan*

[GO, HC] : *Hommage à la Catalogne*

[GO, UPAF] : *Un peu d'air frais*

[GO, FA] : *La Ferme des animaux*

[GO, EAL] : *Essais, Articles, Lettres* (4 volumes)

[Bowker] : Gordon Bowker, *George Orwell*, 2010.

[Buddicom] : Jacintha Buddicom, *Eric & Us*, 2006.

[Coppard et Crick] : Audrey Coppard et Bernard Crick, *Orwell Remembered*, 1984.

[Crick] : Bernard Crick, *George Orwell*, 2008.

[Meyers] : Jeffrey Meyers, *George Orwell, The Critical Heritage*, 2011.

[Shelden] : Michael Shelden, *Orwell, The Authorised Biography*, 2006.

[Stansky et Abrahams] : Peter Stansky et William Abrahams, *The Unknown Orwell*, 1972.

[Wadhams] : Stephen Wadhams, *Remembering Orwell*, 1984.

Notes

« JE NE CESSE DE PENSER AUX JEUNES ANNÉES »

1. GO à Jacintha Buddicom (15 février 1949), in [Buddicom], p. 153.
2. [Crick], p. 47.
3. [Bowker], p. 9. TDA.
4. GO, « *The Way of All Flesh* by Samuel Butler », BBC Home Service, Talk for Schools, 15 juin 1945, *The Complete Works of George Orwell*, vol. XVII : *I Belong to the Left : 1945*, Secker and Warburg, [1986], 1999. TDA.
5. [Stansky et Abrahams], p. 5. TDA.
6. [Bowker], p. 4. TDA.
7. D. J. Taylor, *Orwell the Life*, Vintage Books, 2004, p. 15. TDA.
8. [Bowker], p. 5.
9. *Ibid.*, p. 6.
10. [Shelden], p. 15. TDA.
11. [Crick], p. 50.
12. [Bowker], p. 8. TDA.
13. *Ibid.*, p. 10. TDA.
14. [Crick], p. 59.
15. *Ibid.*, p. 51.
16. [Shelden], p. 18. TDA.
17. [Bowker], p. 13. TDA.
18. Journal d'Ida Blair, [Shelden], p. 23. TDA.
19. Journal d'Ida Blair, [Crick], p. 52.
20. *Ibid.*, p. 51.
21. Journal d'Ida Blair, [Bowker], p. 16. TDA.
22. D. J. Taylor, *op. cit.*, p. 18.
23. Jane Morgan, [Wadhams], p. 3.
24. GO à Julian Symons (20 avril 1948), [GO, *EAL IV*], p. 498.
25. Jacintha Buddicom à Bernard Crick, [Crick], p. 44.
26. [Bowker], p. 17. TDA.
27. [GO], « Voix » du 6 octobre 1942, *Chroniques du Temps de la guerre* (1941-1943), 1988, p. 51.
28. [GO, *UPAF*], p. 100 et 286.
29. GO, « Pourquoi j'écris ? », [GO, *EAL I*], p. 19.
30. *Ibid.*
31. *Ibid.*
32. GO, « Rudyard Kipling », *New English Weekly*, 23 janvier 1936, [GO, *EAL I*], p. 206.
33. GO, *Tels, tels étaient nos plaisirs*, [GO, *EALIV*], p. 424.

34. *Ibid.*
35. [GO, *UPAF*], p. 270.
36. Humphrey Dakin, « The Brother-in-law strikes back », [Coppard et Crick], p. 128. TDA.
37. [GO, *UPAF*], p. 92.
38. *Ibid.*, p. 53.
39. [GO, *QW*], p. 140.

« TEL UN POISSON ROUGE DANS UN AQUARIUM REMPLI DE BROCHETS »

1. GO, « Tels, tels étaient nos plaisirs », *Tels, tels étaient nos plaisirs et autres essais (1944-1949)*, Éditions Ivrea, 2005, p. 257. Toutes les citations de ce chapitre, hors indication contraire, sont extraites de ce recueil.
2. [Bowker], p. 30. TDA.
3. Index des écoles privées d'Eastbourne, 1912. TDA.
4. [Shelden], p. 29. TDA.
5. Cecil Beaton, *The Wandering Years*, [Stansky et Abrahams], p. 28. TDA.
6. John Grotrian, [Wadhams], p. 7. TDA.
7. [Stansky et Abrahams], p. 32. TDA.
8. Cecil Beaton, *The Wandering Years*, *Ibid.*, p. 31. TDA.
9. *Tribune* du 24 mai 1941, recension du roman de Stephen Spender, *The Backward Son*, [Crick] p. 73. Traduction revue par l'auteur.
10. GO, *Et vive l'Aspidistra !*, traduit de l'anglais par Yvonne Davet, « 10/18 » no 3146, 2000, p. 62.
11. Henry Longhurst, [Coppard et Crick], p. 36. TDA.
12. Cyril Connolly, *Ce qu'il faut faire pour ne plus être écrivain*, traduit de l'anglais par Alain Delahaye, « Le Livre de Poche biblio » no 3223, LGF, 1994, p. 228.
13. Henry Longhurst, *My Life and Soft Times*, [Crick], p. 83.
14. John Grotrian dans une lettre à Bernard Crick de novembre 1972, [Crick], p. 84.
15. [Crick], p. 83.
16. Cyril Connolly, *op. cit.*, p. 212.
17. TDA.
18. Colin Kirkpatrick, notes envoyées à Bernard Crick en janvier 1973 sur ses souvenirs d'école, [Crick], p. 84.
19. John Grotrian, [Wadhams], p. 9. TDA.
20. GO, « La redécouverte de l'Europe », causerie diffusée par la section indienne de la BBC le 10 mars 1942 et parue dans le *Listener* (19 mars 1942), [GO, *EAL II*], p. 248.
21. [Shelden], p. 39.
22. GO, *Evening Standard* du 1^{er} décembre 1945, [Crick],

p. 104-105.

23. [Buddicom], p. 11. TDA.

24. *Ibid.*, p. 38. TDA.

25. Jacintha Buddicom, *The World of George Orwell*, Weidenfeld and Nicolson, 1971, p. 2. TDA.

26. *Ibid.* TDA. Elle ajoute : « C'était sa marque déposée : *Eric-l'écrivain-célèbre* ». (Jacintha Buddicom, [Wadhams], p. 13. TDA.

27. GO, « Pourquoi j'écris », [GO, *EAL I*], p. 20.

28. [Buddicom], p. 41. TDA.

29. Avril Dunn, [Coppard et Crick], p. 26. TDA.

30. [Stransky et Abrahams], p. 53. TDA.

31. Cyril Connolly, *op. cit.*, p. 213.

32. [Crick], p. 108.

33. [Shelden], p. 43. TDA.

34. Cyril Connolly, *op. cit.*, p. 217.

35. *Ibid.*

36. [Shelden], p. 58. TDA.

37. Propos rapportés par Tosco Fyvel, cités par Simon Leys, *Orwell ou l'Horreur de la politique*, « Savoir culture », Hermann, 1984, nouvelle édition, Plon, 2006, p. 20.

38. Richard Rees, *George Orwell, Fugitive from the Camp of Victory*, Secker & Warburg, 1961, p. 142.

« FOR EVER ETON »

1. In *The Observer Years*, Atlantic Books, 2003, p. 225.

2. GO, Note autobiographique écrite le 17 avril 1940 pour *Twentieth Century Authors*, [GO, *EAL II*], p. 34.

3. GO, « Tels, tels étaient nos plaisirs », *op. cit.*, p. 281.

4. [Buddicom], p. 57. TDA.

5. [Bowker], p. 52. TDA.

6. *Ibid.*, p. 279.

7. *Ibid.*, p. 55. TDA.

8. Selon Denys King-Farlow, Eric Blair a toujours insisté là-dessus. [Coppard et Crick], p. 55. TDA.

9. [Crick], p. 116.

10. Cyril Connolly, *op. cit.*, p. 236.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 238.

13. *Ibid.*, p. 240.

14. *Ibid.*, p. 241.

15. GO, « For ever Eton », *op. cit.*, p. 226.

16. [GO, *QW*], p. 154.

17. Denys King-Farlow, « George Orwell, une émission de souvenirs

enregistrés », [Crick], p. 117-118.

18. [Bowker], p. 53. TDA.

19. Témoignage de Steven Runciman, [Bowker], p. 56.

20. Lilian Buddicom à Laura Buddicom (29 août 1917), [Buddicom], p. 59. TDA.

21. [Crick], p. 123.

22. *Ibid.*, p. 124.

23. GO, « De droite ou de gauche, c'est mon pays », *Folios of New Writing*, automne 1940, [GO, *EAL I*], p. 669.

24. *Ibid.*

25. Christopher Eastwood, [Wadhams], p. 16. TDA.

26. Denys King-Farlow, [Coppard et Crick], p. 57. TDA.

27. Témoignage d'Andrew Gow recueilli en 1976 par Bernard Crick, [Crick], p. 133.

28. *Ibid.*

29. Denys King-Farlow, « George Orwell, une émission de souvenirs enregistrés », [Crick], p. 117.

30. Témoignage d'Andrew Gow recueilli en 1976 par Bernard Crick, [Crick], p. 133.

31. Cyril Connolly, *op. cit.*, p. 234-235.

32. *Ibid.*, p. 240.

33. *Ibid.*, p. 240.

34. GO, *A Life in Letters*, Penguin Books, 2011, p. 7. TDA.

35. Denys King-Farlow, [Coppard et Crick], p. 56. TDA.

36. Roger Mynors, [Wadhams], p. 18-19. TDA.

37. Cyril Connolly, *op. cit.*, p. 286-287.

38. Témoignage de Steven Runciman recueilli en 1976 par Bernard Crick, [Crick], p. 134.

39. GO, « Pourquoi j'écris », [GO, *EAL I*], p. 20.

40. [Buddicom], p. 84-85. TDA.

41. *Ibid.*, p. 70. TDA

42. Jacintha Buddicom, [Wadhams], p. 15. TDA.

43. [Buddicom], p. 86-87. TDA.

44. Roger Mynors, [Wadhams], p. 19. TDA.

45. [Crick], p. 134. Traduction revue par l'auteur.

46. [GO, *QW*], p. 155.

47. [Buddicom], p. 97. TDA.

48. Christopher Eastwood, [Crick], p. 125.

49. *Ibid.*

50. [Crick], p. 125.

51. Denys King-Farlow, [Coppard et Crick], p. 57. TDA.

52. GO, « De droite ou de gauche, c'est mon pays », *op. cit.*, [GO, *EAL I*], p. 669.

53. Christopher Eastwood, [Crick], p. 125.

54. GO à Steven Runciman (août 1920), [GO, *EAL I*], p. 31-32.
55. *Ibid.*
56. [Shelden], p. 79-80. TDA.
57. [Crick], p. 148.
58. *Ibid.*
59. Jacintha Buddicom, [Crick], p. 129.
60. Dione Venables, « Postscript to *Eric & Us* », écrit en 2006, *Eric & Us*, p. 182.
61. Andrew Gow, [Bowker], p. 70. TDA.
62. Christopher Eastwood, [Wadhams], p. 18. TDA.

UNE HISTOIRE BIRMANE

1. GO, « Notes on the way », *Time and Tide*, 30 mars 1940, [Crick], p. 166-167.
2. *Ibid.*, [Shelden], p. 92. TDA.
3. [Crick], p. 162.
4. John Grace, [Crick], p. 164.
5. [Buddicom], p. 142. TDA.
6. [Stansky et Abrahams], p. 128-129. TDA.
7. *Ibid.*, p. 129. TDA.
8. *St Cyprian Chronicle*, août 1922, [Bowker], p. 73. TDA.
9. Cette anecdote est racontée par un condisciple de Blair à Craighurst, R. G. Sharp, [Coppard et Crick], p. 61. TDA.
10. [Shelden], p. 88. TDA.
11. *Ibid.*
12. [Bowker], p. 74.
13. Christopher Hollis, [Bowker], p. 74. TDA.
14. GO, « À ma guise », *Tribune*, 3 janvier 1947, [GO, *EAL IV*], p. 321.
15. *Ibid.*
16. [GO, *HB*], p. 126-127.
17. *Ibid.*, p. 126.
18. *Ibid.*, p. 126.
19. *Ibid.*, p. 128.
20. *Ibid.*, p. 128.
21. [Crick], p. 167.
22. Dennis Collings, [Coppard et Crick], p. 77. TDA.
23. [GO, *HB*], p. 128-129.
24. Roger Beadon, [Stansky et Abrahams], p. 135. TDA.
25. Somerset Maugham, *A Gentleman in the Parlour*, 1930, chapitre VII.
26. [Bowker], p. 78. TDA.
27. [Stansky et Abrahams], p. 136. TDA.

28. Emma Larkin, *À mots couverts, En Birmanie sur les traces de George Orwell*, « Objectif Terre », Éditions Olizane, 2007, p. 27.
29. *Ibid.*, p. 29.
30. William Tydd, *Peacock Dreams*, 1986, cité et repris par Emma Larkin, *op. cit.*, p. 30.
31. Emma Larkin citant probablement Roger Beadon, *op. cit.*, p. 28.
32. Entretien de Roger Beadon avec Pamela Howe, B.B.C., 5 décembre 1969, Archives de la B.B.C. [Crick], p. 168.
33. William Tydd, [Shelden], p. 93. TDA.
34. Maung Htin Aung, « George Orwell en Birmanie », *Le Monde de George Orwell*, p. 20.
35. [Crick], p. 170.
36. [Shelden], p. 88.
37. *Ibid.*, p. 89. TDA.
38. GO, « À ma guise », *Tribune*, 20 octobre 1944, [GO, *EAL III*], p. 332-333.
39. GO, *Time and Tide*, 30 mars 1940, [Crick], p. 188-189.
40. *Ibid.*, p. 160.
41. [Buddicom], p. 145. TDA.
42. GO à Jacintha Buddicom (15 février 1949), *A Life in Letters*, *op. cit.*, p. 445. TDA.
43. Roger Beadon, [Coppard et Crick], p. 63-64. TDA.
44. Roger Beadon, *in* [Stansky et Abrahams], p. 139.
45. *Ibid.* TDA.
46. *Ibid.*
47. *Ibid.*, p. 139-140.
48. [Crick], p. 172.
49. [GO, *HB*], p. 372.
50. Rudyard Kipling, « Mandalay », *Chansons de la chambrée*, 1892.
51. [Shelden], p. 105, TDA.
52. [Crick], p. 174.
53. *Ibid.*
54. [Shelden], p. 104. TDA.
55. [GO, *QW*], p. 164.
56. *Ibid.*, p. 165.
57. [Crick], p. 177.
58. [Shelden], p. 105. TDA.
59. *Ibid.*, p. 106. TDA.
60. [Crick], p. 177.
61. [GO, *QW*], p. 123.
62. Selon le témoignage d'A. Dunbar, [Stansky et Abrahams], p. 151-152. TDA.
63. GO, « À ma guise », *Tribune*, 21 juillet 1944, [GO, *EAL III*], p. 242.

64. GO à Brenda Salkeld (7 mai 1935), *A Life in Letters*, op. cit., p. 51. TDA.
65. Maung Htin Aung, [Crick], p. 179. On retrouve ce témoignage dans *The World of George Orwell*, op. cit., p. 24.
66. [GO, *HB*], p. 320.
67. [GO, *QW*], p. 138.
68. [Crick], p. 184.
69. GO, « A Rebuke to the Author », manuscrit préparatoire à *Une histoire birmane*, theorwellprize.co.uk, « Essays and other works ». TDA.
70. [Shelden], p. 107. TDA.
71. [Crick], p. 193.
72. GO à F. Tennyson Jesse (14 mars 1946), [GO, *EAL IV*], p. 143.
73. Roger Beadon, [Crick], p. 188.
74. Elisa-Maria Langford-Rae à Walter Christie [Shelden], p. 109. TDA.
75. GO, « John Flory, mon épitaphe », manuscrit préparatoire à *Une histoire birmane*, op. cit. TDA.
76. GO, « Préambule à l'autobiographie », manuscrit préparatoire à *Une histoire birmane*, op. cit. TDA.
77. [Stansky et Abrahams], p. 162. TDA.
78. GO, « Une pendaison », [GO, *EAL I*], p. 71.
79. GO, « À ma guise », *Tribune*, 3 novembre 1944, [GO, *EAL III*], p. 340.
80. [GO, *QW*], p. 165.
81. GO, « Comment j'ai tué un éléphant », [GO, *EAL I*], p. 302.
82. *Ibid.*
83. *Ibid.*, p. 305-306.
84. GO, « Pourquoi j'écris », [GO, *EAL I*], p. 23.
85. GO, « Comment j'ai tué un éléphant », [GO, *EAL I*], p. 301.
86. [GO, *QW*], p. 162..
87. [Shelden], p. 118. TDA.
88. [Stansky et Abrahams], p. 169. TDA.
89. [GO, *HB*], p. 91.
90. *Ibid.*, p. 50.
91. *Ibid.*, p. 57 et 52-53.

LADY POVERTY

1. [GO, *DDPL*], p. 9.
2. Georges Duhamel, *Vie et aventures de Salavin*, Omnibus, 2008, p. 33.
3. Avril Dunn, [Coppard et Crick], p. 27. TDA.
4. *Ibid.* TDA.

5. [GO, QW], p. 167.
6. GO, Note autobiographique écrite le 17 avril 1940 pour *Twentieth Century Authors*, [GO, *EAL II*], p. 34.
7. [GO, QW], p. 168.
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. Couverture de l'édition américaine d'*Une histoire birmane*, [Crick], p. 198.
11. [GO, QW], p. 168.
12. GO, Introduction à *La Vache enragée*, premier titre de l'édition française de *Dans la dèche à Paris et à Londres*, parue en 1935, [GO, *EAL I*], p. 151.
13. GO, Note autobiographique [GO, *EAL II*], p. 34, et introduction à *La Vache enragée*, *op. cit.*, [GO, *EAL I*], p. 151.
14. [Shelden], p. 127. TDA.
15. [Buddicom], p. 147. TDA.
16. *Ibid.* TDA.
17. Ruth Pitter, [Crick], p. 208-209.
18. Ruth Pitter, [Coppard et Crick], p. 69. TDA.
19. *Ibid.*, p. 70. TDA.
20. *Ibid.*, p. 70. TDA.
21. [GO, QW], p. 169.
22. *Ibid.*
23. *Ibid.*, p. 171.
24. *Ibid.*, p. 171.
25. *Ibid.*, p. 172.
26. GO, « Pourquoi j'ai adhéré à l'*Independent Labour Party* », *The New Leader*, 24 juin 1938, [GO, *EAL I*], p. 426.
27. [Stansky et Abrahams], p. 188. TDA.
28. [GO, *EVA*], p. 119-120.
29. GO à Celia Kirwan (27 mai 1948), [GO, *EAL IV*], p. 510.
30. *Ibid.*
31. GO, « Lettre de Londres », *Partisan Review* du 15 janvier 1944, [GO, *EAL III*], p. 101.
32. [GO, *DDPL*], p. 8 et 10.
33. GO, « Comment meurent les pauvres », *Now*, novembre 1946, [GO, *EAL IV*], p. 272.
34. *Ibid.*
35. *Ibid.*, p. 273.
36. *Ibid.*, p. 278.
37. *Ibid.*, p. 280.
38. GO, « Comment on exploite un peuple : l'Empire britannique en Birmanie », *Le Progrès civique*, 4 mai 1929, [Crick], p. 200.
39. [GO, QW], cité par Bernard Crick, [Crick], p. 217.

40. [GO, *DDPL*], p. 23.
41. *Ibid.*, p. 28.
42. [GO, *EVA*], p. 278.
43. *Ibid.*, p. 279.
44. [GO, *DDPL*], p. 44.
45. *Ibid.*, p. 87-88.
46. *Ibid.*, p. 92.
47. *Ibid.*, p. 96-97.
48. *Ibid.*, p. 123.
49. [GO, *DDPL*], p. 146.
50. *Ibid.*, p. 158.
51. Jane Morgan, [Coppard et Crick], p. 85. TDA.
52. [GO, *EVA*], p. 145.
53. Jack Common, [Crick], p. 236.
54. *Ibid.*
55. GO à Dennis Collings (16 août 1931), [GO, *EAL I*], p. 76.
56. GO à Brenda Salkeld [Crick], p. 248.
57. GO, « La cueillette du houblon », [GO, *EAL I*], p. 79.
58. *Ibid.*, p. 84.
59. *Ibid.*, p. 85.
60. *Ibid.*, p. 86.
61. *Ibid.*, p. 97.
62. *Ibid.*, p. 102.
63. *Ibid.*, p. 128.
64. *Ibid.*, p. 129.
65. *Ibid.*, p. 129.
66. Mabel Fierz, [Coppard et Crick], p. 94. TDA.

« J'AI UN FAIBLE POUR GEORGE ORWELL »

1. GO à Léonard Moore (19 novembre 1932), *A Life in Letters*, op. cit., p. 22. TDA.
2. Rodalind Obermeyer, [Crick], p. 310.
3. *Ibid.*, p. 274.
4. GO à Eleanor Jaques (14 juin 1932), [GO, *EAL I*], p. 115.
5. Geoffrey Stevens, [Crick], p. 260.
6. *Ibid.*
7. Geoffrey Stevens, [Wadhams], p. 51. TDA.
8. Mabel Fierz, [Coppard et Crick], p. 94. TDA.
9. GO à Leonard Moore (26 avril 1932), [GO, *EAL I*], p. 110.
10. *Ibid.*, p. 111.
11. [Crick], p. 248.
12. Notes de lecture de Gerald Gould du 16 juin 1932, [Crick], p. 261.

13. Victor Gollancz à Harold Rubinstein (17 juin 1932), *ibid.*
14. GO à Leonard Moore (1^{er} juillet 1932), [GO, *EAL I*], p. 117.
15. GO à Eleanor Jaques (19 septembre 1932), *ibid.*, p. 139.
16. *Ibid.*
17. GO à Leonard Moore (15 novembre 1932), *ibid.*, p. 141-142.
18. GO à Leonard Moore (19 novembre 1932), *A Life in Letters*, *op. cit.*, p. 22. TDA.
19. Eleanor Jaques citée par D. J. Taylor, *op. cit.*, p. 126.
20. GO à Eleanor Jaques (19 octobre 1932), [GO, *EAL I*], p. 140.
21. GO à Leonard Moore (23 décembre 1932), [GO, *EAL I*], p. 148.
22. *Ibid.*, p. 147.
23. Critique du *Times Literary Supplement* (12 janvier 1933), [Meyers], p. 42. TDA.
24. Critique de W. H. Davies dans *New Statesman and Nation* (18 mars 1933), [Meyers], p. 43. TDA.
25. Critique de Muriel Harris dans *Manchester Guardian* (9 janvier 1933), Stansky et Abrahams, *Orwell : The Transformation*, Alfred A. Knopf, 1980, p. 16. TDA.
26. Critique de E. B. Osborne dans le *Morning Post* (10 janvier 1933), Stansky et Abrahams, *Orwell : The Transformation*, *op. cit.*, p. 16-17. TDA.
27. Critique de Muriel Harris, *op. cit.*, p. 16.
28. Critique de C. Day Lewis dans l'*Adelphi* (février 1933), [Crick], p. 274.
29. Critique du *Time and Tide* (11 février 1933), [Shelden], p. 182. TDA.
30. Critique de Compton Mackenzie dans le *Daily Mail*, Stansky et Abrahams, *Orwell : The Transformation*, *op. cit.*, p. 17. TDA.
31. GO à Leonard Moore (1^{er} février 1933), [GO, *EAL I*], p. 153.
32. GO à Eleanor Jaques (18 février 1933), [Crick], p. 275.
33. GO à Eleanor Jaques (25 mai 1933), [GO, *EAL I*], p. 159.
34. GO à Brenda Salkeld (juin 1933), *ibid.*, p. 160.
35. Herbert Gorman, cité par Peter Stansky et William Abrahams, *Orwell : the Transformation*, *op. cit.*, p. 30.
36. [Bowker], p. 151-152. TDA.
37. *Ibid.*, p. 151.
38. Dans le chapitre VII, p. 194-199 et p. 201-202.
39. Dans le chapitre II de la deuxième partie, p. 161-170.
40. GO à Eleanor Jaques (20 juillet 1933), [GO, *EAL I*], p. 163.
41. Mabel Fierz, [Coppard et Crick], p. 95. TDA.
42. GO à Leonard Moore (11 avril 1934), [GO, *EAL I*], p. 178.
43. *Ibid.*
44. GO à Brenda Salkeld (27 juillet 1934), [GO, *EAL I*], p. 178-179.
45. Susannah Collings, citée par D. J. Taylor, *op. cit.*, p. 125.

46. *Ibid.*
47. Dennis Collings, [Wadhams], p. 38. TDA.
48. GO à Brenda Salkeld (septembre 1934), [GO, *EAL I*], p. 182.
49. *Ibid.*, p. 182-183.
50. GO à Leonard Moore (3 octobre 1934), [GO, *EAL I*], p. 184.
51. Gerald Gould, [Crick], p. 298-299.
52. *Ibid.*
53. René-Noël Raimbault à Eric Blair (15 octobre 1934), *Correspondance avec son traducteur*, Éditions Jean-Michel Place, 2006, p. 28.
54. GO à Leonard Moore (14 novembre 1934) [GO, *EAL I*], p. 187.
55. Norman Collins, [Crick], p. 300.
56. Jon Kimche, [Wadhams], p. 55. TDA.
57. GO, « Quand j'étais libraire », *Fortnightly Review*, novembre 1936, [GO, *EAL I*], p. 309-310.
58. *Ibid.*, p. 310.
59. GO à Brenda Salkeld (16 février 1935), [GO, *EAL I*], p. 192.
60. GO à Brenda Salkeld (7 mars 1935), *ibid.*, p. 195.
61. Critique de L. P. Hartley dans l'*Observer* (22 mars 1935), [Meyers], p. 59. TDA.
62. Critique de Michael Sayers dans l'*Adelphi* (août 1935), *ibid.*, p. 63. TDA.
63. Leonard Moore reprenant les mots de Victor Gollancz, [Bowker], p. 166. TDA.
64. Critique du supplément littéraire du *Times* (18 juillet 1935), [Meyers], p. 52. TDA.
65. Critique de Sean O'Faolain dans *Spectator* (28 juin 1935), *ibid.*, p. 50. TDA.
66. Critique de G. W. Stonier dans *Fortnightly* (août 1935), *ibid.*, p. 54. TDA.
67. [Crick], p. 309.
68. Cyril Connolly, *ibid.*, p. 308-309.
69. Lydia Jackson, [Wadhams], p. 67. TDA.
70. Rosalind Obermeyer, [Crick], p. 310.
71. Kay Ekevall, [Wadhams], p. 58. TDA.
72. Lydia Jackson, *ibid.*, p. 67. TDA.
73. GO à Rayner Heppenstall (septembre 1935), [GO, *EAL I*], p. 198.
74. *Ibid.*
75. GO à Rayner Heppenstall (5 octobre 1935), [GO, *EAL I*], p. 199.
76. *Ibid.*
77. GO à Rayner Heppenstall (septembre 1935), [GO, *EAL I*], p. 197.
78. Michael Sayers, [Bowker], p. 176. TDA.

1. GO, *Journal du Quai de Wigan*, [GO, *EAL I*], p. 238.
2. GO, article à l'occasion de la mort de Kipling, *TheNew English Weekly*, 23 janvier 1936, *ibid.*, p. 205.
3. GO, *Journal du Quai de Wigan*, *ibid.*, p. 218.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, p. 219.
6. Joe Kennan, [Crick], p. 328.
7. GO, *Journal du Quai de Wigan*, *op. cit.*, p. 226.
8. [GO, QW], p. 70.
9. *Ibid.*, p. 118.
10. GO, *Journal du Quai de Wigan*, *op. cit.*, p. 226.
11. [GO, QW], p. 21-22.
12. GO à Richard Rees (29 février 1936), [GO, *EAL I*], p. 210.
13. GO, *Journal du Quai de Wigan*, *op. cit.*, p. 227.
14. *Ibid.*, p. 235.
15. *Ibid.*, p. 235.
16. *Ibid.*, p. 236.
17. [GO, QW], p. 38.
18. GO à Richard Rees (29 février 1936), [GO, *EAL I*], p. 211.
19. May Deiner, [Crick], p. 332.
20. [GO, QW], p. 119.
21. GO, *Journal du Quai de Wigan*, *op. cit.*, p. 251.
22. *Ibid.*
23. *Ibid.*, p. 266.
24. *Ibid.*, p. 260.
25. GO à Jack Common (17 mars 1936), [GO, *EAL I*], p. 217.
26. *Ibid.*, p. 216.
27. GO, *Journal de l'époque de la guerre, 1940-1941*, 15 avril 1941, [GO, *EAL II*], p. 482.
28. *Ibid.*
29. [GO, QW], p. 136.
30. *Ibid.*, p. 168.
31. *Ibid.*, p. 237.
32. *Ibid.*, p. 242-243.
33. GO à Jack Common (3 avril 1936), [GO, *EAL I*], p. 275.
34. *Ibid.*
35. GO à Jack Common (16 avril 1936), [GO, *EAL I*], p. 278.
36. *Ibid.*
37. GO à Henry Miller (26 août 1936), [GO, *EAL I*], p. 293.
38. Critique de William Plomer dans le *Spectator* (24 avril 1936),

[Meyers], p. 65. TDA.

39. Critique de Richard Rees dans l'*Adelphi* (juin 1936), *ibid.*, p. 69. TDA.

40. Critique de Cyril Connolly dans le *New Statesman and Nation* (25 avril 1935), *ibid.*, p. 67. TDA.

41. Critique de Paul Beard dans le *New English Weekly* (25 juin 1936), [Crick], p. 349.

42. Critique de Kenneth Macpherson dans *Life and Letters Today* (automne 1936), [Meyers], p. 70-71. TDA.

43. Geoffrey Gorer à GO (21 avril 1936), [Crick], p. 351.

44. *Ibid.*

45. GO à Richard Rees (20 avril 1936), [GO, *EAL I*], p. 279.

46. GO à Geoffrey Gorer (mai 1936), *ibid.*, p. 284.

47. GO à John Lehmann (27 mai 1936), *ibid.*, p. 283.

48. GO à Geoffrey Gorer (mai 1936), *ibid.*, p. 284.

49. *Ibid.*

50. GO à Henry Miller (26 août 1936), *ibid.*, p. 293.

51. GO, à Jack Common (5 octobre 1936), [GO, *EAL I*], p. 298.

52. GO, « Notes sur les milices espagnoles », *ibid.*, p. 400.

53. GO à Leonard Moore (15 décembre 1936), *ibid.*, p. 326.

54. GO à James Hanley (13 février 1937), *ibid.*, p. 333.

55. GO à Rayner Heppenstall (31 juillet 1937), *ibid.*, p. 353.

56. Propos d'Orwell rapportés par Philip Mairet à Ian Angus en 1964, [Crick], p. 361. Il dit sensiblement la même chose à Jack Common, de l'*Adelphi* : « Après tout, il n'y a pas tant de fascistes que ça dans le monde ; si on en tuait chacun un... » [Crick], p. 361.

57. GO, « Dans le ventre de la baleine », *Inside the Whale*, [GO, *EAL I*], p. 647.

58. On se reportera avec profit à l'ouvrage de Louis Gill, *George Orwell, De la Guerre civile espagnole à 1984*, Lux Éditeur, 2011.

59. [GO, *HC*], p. 19.

60. *Ibid.*, p. 14.

61. *Ibid.*, p. 15.

62. *Ibid.*, p. 27.

63. *Ibid.*, p. 30.

64. *Ibid.*, p. 32.

65. *Ibid.*, p. 32.

66. *Ibid.*, p. 30-31.

67. GO, « Notes sur les milices espagnoles », [GO, *EAL I*], p. 407.

68. GO, « De droite ou de gauche, c'est mon pays », *op. cit.*, [GO, *EAL I*], p. 670.

69. *Ibid.*, p. 671.

70. [GO, *HC*], p. 59.

71. *Ibid.*, p. 35.

72. *Ibid.*, p. 36.
73. *Ibid.*, p. 45.
74. *Ibid.*, p. 56.
75. Bob Edwards, émission de la B.B.C. en 1960, [Crick], p. 378-379.
76. [GO, HC], p. 62.
77. *Ibid.*, p. 63.
78. *Ibid.*, p. 63.
79. Eileen Blair à Leonard Moore (12 avril 1937), [Shelden], p. 284-285. TDA.
80. GO à Eileen Blair (5 avril 1937), [GO, EAL I], p. 335.
81. [GO, HC], p. 108-109.
82. *Ibid.*, p. 109.
83. *Ibid.*, p. 111.
84. Critique de Walter Greenwood dans *Tribune* (12 mars 1937), [Meyers], p. 99. TDA.
85. Critique d'Arthur Calder-Marshall dans *Time and Tide* (20 mars 1937), *ibid.*, p. 101. TDA.
86. Critique d'H. J. Laski dans *Left News* (mars 1937), *ibid.*, p. 104. TDA. Laski fait partie des trois sélectionneurs du *Quai de Wigan* pour le Left Book Club.
87. Critique de Douglas Goldring dans le *Fortnightly* (avril 1937), *ibid.*, p. 108. TDA.
88. Critique d'Harry Pollitt dans le *Daily Worker* (17 mars 1937), *A Life in Letters*, *op. cit.*, p. 85. TDA.
89. [GO, HC], p. 120.
90. *Ibid.*, p. 167.
91. *Ibid.*, p. 176.
92. *Daily Worker* du 21 juin 1937, cité par Louis Gill, *op. cit.*, p. 99.
93. [GO, HC], p. 187.
94. GO, *Time and Tide* du 31 juillet 1937, [GO, EAL I], p. 351.
95. GO à Geoffrey Gorer (16 août 1937), *ibid.*, p. 355.
96. Eileen Blair à Norah Miles (1^{er} janvier 1938), *A life in Letters*, *op. cit.*, p. 95. TDA.
97. GO à Victor Gollancz, [Crick], p. 399-400.
98. GO à Cyril Connolly (8 juin 1937), [GO, EAL I], p. 340.
99. GO, lettre à Rayner Heppenstall du 31 juillet 1937, *ibid.*, p. 354.
100. *Ibid.*, p. 353-354.
101. [GO, HC], p. 234.
102. Richard Rees, [Crick], p. 325.
103. GO, « Pourquoi j'écris », [GO, EAL I], p. 24-25.
104. *Ibid.*, p. 25.

1. GO à Dorothy Plowman (20 juin 1941), [GO, *EAL II*], p. 177.
2. GO à John Sceats (24 novembre 1938), [GO, *EAL I*], p. 454.
3. GO à Leonard Moore (6 décembre 1937), [Shelden], p. 319. TDA.
4. GO à Jack Common (16 février 1938), [GO, *EAL I*], p. 383.
5. Alex Houghton Joyce à Desmond Young (18 février 1938), [Crick], p. 419.
6. GO à Alex Houghton Joyce (12 février 1938), [GO, *EAL I*], p. 382. En février, Orwell rompt avec le *New Statesman and Nation*, dont il ne supporte plus les mensonges au sujet de la guerre d'Espagne (cf. lettre à Raymond Mortimer du 9 février 1938, [GO, *EAL I*], p. 378-381).
7. GO à Jack Common (16 février 1938), *ibid.*, p. 383.
8. GO à Cyril Connolly (14 mars 1938), *ibid.*, p. 389.
9. GO à Jack Common (mars 1938), *ibid.*, p. 391.
10. Henry Miller à GO (20 avril 1938), [Crick], p. 431.
11. GO, *Time & Tide* du 5 février 1938, [GO, *EAL I*], p. 374.
12. Critique de Geoffrey Gorer dans *Time and Tide* (30 avril 1938), [Meyers], p. 121 et 123. TDA.
13. Critique de John McNair dans le *New Leader* (6 mai 1938), *ibid.*, p. 124 et 126. TDA.
14. Critique de Douglas Woodruff dans *Tablet* (9 juillet 1938), *ibid.*, p. 131.
15. Critique de Desmond Flower dans l'*Observer* (29 mai 1938), [Shelden], p. 320. TDA.
16. GO à Geoffrey Gorer (20 janvier 1939), [GO, *EAL I*], p. 479.
17. Eileen Blair à Marjorie Dakin (27 septembre 1938), *A Life in Letters*, *op. cit.*, p. 121. TDA.
18. GO, « Morocco Diary », *Diaries*, p. 89. TDA.
19. Eileen Blair à Norah Myles (14-17 décembre 1938), *A Life in Letters*, *op. cit.*, p. 147. TDA.
20. GO à Jack Common (26 décembre 1938), [GO, *EAL I*], p. 464.
21. GO à Geoffrey Gorer (20 janvier 1939), *ibid.*, p. 479.
22. GO à Jack Common (23 février 1939), *A Life in Letters*, *op. cit.*, p. 158. TDA.
23. GO, « Recension du livre *A new social Analysis* de Bertrand Russell », *Adelphi*, janvier 1939, *ibid.*, p. 471-472.
24. GO, « Lettre au directeur du *New English Weekly* », *New English Weekly*, 26 mai 1938, *ibid.*, p. 419.
25. *Ibid.*
26. *Ibid.*
27. GO à Herbert Read (5 mars 1939), [GO, *EAL I*], p. 486.
28. GO à Geoffrey Gorer (20 janvier 1939), *ibid.*, p. 480.
29. *Ibid.*
30. GO à Jack Common (9 avril 1939), [GO, *EAL I*], p. 494.

31. GO à Leonard Moore (25 avril 1939), [Shelden], p. 337. TDA.
32. Eileen Blair à Norah Myles (14-17 décembre 1938), *A Life in Letters*, op. cit., p. 148. TDA.
33. GO à Leonard Moore (4 juillet 1939), *ibid*, p. 169. TDA.
34. Critique du supplément littéraire du *Times* (17 juin 1939), [Meyers], p. 152. TDA.
35. Critique de Margery Allingham dans *Time and Tide* (24 juin 1939), *ibid.*, p. 154. TDA.
36. Critique de Winifred Horrabin dans *Tribune* (21 juillet 1939), *ibid*, p. 155. TDA.
37. *Ibid.*, TDA.
38. Critique de K. A. dans l'*Argus* (15 juillet 1939), archives de la Bibliothèque nationale australienne (NLA). TDA.
39. GO, « De droite ou de gauche, c'est mon pays », [GO, *EAL I*], p. 672.
40. GO à Geoffrey Gorer (10 janvier 1940), *ibid.*, p. 512-513.
41. *Ibid.*, p. 513.
42. GO à Geoffrey Gorer (3 avril 1940), [GO, *EAL I*], p. 658.
43. Critique de Max Plowman dans l'*Adelphi* (avril 1940), [Meyers], p. 184. TDA.
44. Critique de Philip Mairet dans *New English Weekly* (14 mars 1940), *ibid.*, p. 177. TDA.
45. *Ibid.*, p. 177 et 180. TDA.
46. GO, « Notes en passant », *Time and Tide*, 6 avril 1940, [GO, *EAL II*], p. 26.
47. GO, « La limite du pessimisme », *New English Weekly*, 25 avril 1940, [GO, *EAL I*], p. 665.
48. GO, « Le pacifisme et la guerre », [GO, *EAL II*], p. 284.
49. *Ibid.*
50. *Ibid.*, p. 285.
51. GO, « Note autobiographique », *Twentieth Century Authors*, [GO, *EAL II*], p. 35.
52. GO, « Journal de l'époque de la guerre », [GO, *EAL II*], p. 412.
53. Lydia Jackson, [Wadhams], p. 68.
54. GO, « Journal de l'époque de la guerre », 24 juin 1940, [GO, *EAL II*], p. 431.
55. *Ibid.*, 20 juin 1940, p. 428.
56. GO à John Lehmann (6 juillet 1940), [GO, *EAL II*], p. 41.
57. GO à Brenda Salkeld (25 juin 1940), [Bowker], p. 266. TDA.
58. Eileen Blair à Nora Myles (décembre 1940), *A Life in Letters*, op. cit., p. 183. TDA.
59. *Ibid.* TDA.
60. GO, « Non, pas un », [GO, *EAL II*], p. 209.
61. GO, « La frontière entre l'art et la propagande », *ibid.*, p. 161.

62. GO, *Le Lion et la Licorne*, *ibid.*, p. 73.
63. *Ibid.*, p. 469.
64. *Ibid.*, p. 488.
65. GO, « Littérature et totalitarisme », [GO, *EAL II*], p. 173.
66. R. A. Rendall, [Bowker], p. 282. TDA.
67. GO, « Journal de l'époque de la guerre », [GO, *EAL II*], p. 501.
68. *Ibid.*, p. 490.
69. *Ibid.*, p. 527.
70. *Ibid.*, p. 520.
71. *Ibid.*, p. 533.
72. GO à Rayner Heppenstall, [GO, *EAL II*], p. 371.
73. GO, préface de *La Ferme des animaux* (édition ukrainienne), [GO, *EAL III*], p. 504.
74. *Ibid.*, p. 506.
75. *Ibid.*, p. 506.
76. GO, « Pourquoi j'écris », [GO, *EAL I*], p. 26.
77. GO à Gleb Struve (17 février 1944), [GO, *EAL III*], p. 125.
78. *Ibid.*
79. GO à Dorothy Plowman, [GO, *EAL IV*], p. 132.
80. GO à Gleb Struve (17 février 1944), [GO, *EAL III*], p. 125.
81. Victor Gollancz à Leonard Moore (4 avril 1944), [Crick], p. 533.
82. Jonathan Cape à Leonard Moore (19 juin 1944), *ibid.*, p. 535.
83. GO au journal *Politics* (novembre 1944), [GO, *EAL III*], note p. 184.
84. GO à John Middleton Murry (5 août 1944), *ibid.*, p. 262.
85. GO, « À ma guise », *Tribune* (1^{er} septembre 1944), *ibid.*, p. 290.
86. GO, préface de *La Ferme des animaux*, *ibid.*, p. 510.
87. *Ibid.*, p. 519.
88. *Ibid.*, p. 518.
89. T. S. Eliot à GO (13 juillet 1944), [Crick], p. 537.
90. Paul Potts, [Shelden], p. 410-411. TDA.
91. *The Observer Years*, *op. cit.*, p. 28-37.
92. GO à Roger Senhouse (17 mars 1945), [GO, *EAL III*], p. 452.

« RIEN NE MEURT JAMAIS »

1. [Buddicom], p. 150. TDA.
2. David Astor [Coppard et Crick], p. 187. TDA.
3. GO à Lydia Jackson (11 mai 1945), [GO, *EAL III*], p. 454.
4. *Ibid.*, p. 39.
5. GO, « L'avenir d'une Allemagne en ruine », *The Observer* (8 avril 1945), *The Observer Years*, *op. cit.*, p. 40. TDA.
6. Eileen Blair à GO (23 mars 1945), [Crick], p. 562-563.
7. Eileen Blair à Lettice Cooper (23 mars 1945), *ibid.*, p. 560.

8. Eileen Blair à GO (21 mars 1945), *ibid.*, p. 561-562.
9. Eileen Blair à GO (29 mars 1945), *ibid.*, p. 557-558.
10. GO à Lydia Jackson (1^{er} avril 1945), *ibid.*, p. 559.
11. Le 25 mars 1945, il semble que le nom de Richard soit toujours Robertson (cf. la lettre d'Eileen à Eric du 25 mars 1945, *A Life in Letters*, op. cit., p. 258).
12. GO à Dwight Macdonald (4 avril 1945), [Shelden], p. 420. TDA.
13. GO, « Lettre de Londres », *Partisan Review* (automne 1945), [GO, *EAL III*], p. 494.
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. GO, « Lettre de Londres », *Partisan Review* (été 1946), [GO, *EAL IV*], p. 227.
18. GO cité par John Newsinger, *La Politique selon Orwell*, Agone, 2006, p. 238.
19. *Ibid.*
20. GO, à F. J. Warburg (13 juin 1945), [GO, *EAL III*], p. 486.
21. GO, « Lettre de Londres », *Partisan Review* (automne 1945), [GO, *EAL III*], p. 501.
22. Dwight Macdonald à GO (31 décembre 1945), *A Life in Letters*, op. cit., p. 284, note 1. TDA.
23. Critique de Graham Greene dans *Evening Standard* (10 août 1945), [Meyers], p. 196. TDA.
24. *Ibid.*
25. Critique de Kingsley Martin dans *New Statesman and Nation* (8 septembre 1945), [Meyers], p. 197. TDA.
26. Critique de Cyril Connolly dans *Horizon* (septembre 1945), *ibid.*, p. 199. TDA.
27. *Ibid.*, p. 201.
28. *Ibid.*, p. 85 et 89-90.
29. GO, « Les lieux de loisirs », *Tribune* (11 janvier 1946), [GO, *EAL IV*], p. 104.
30. *Ibid.*, p. 102.
31. GO, *Tribune* (4 janvier 1946), [GO, *EAL IV*], p. 93.
32. *Ibid.*
33. GO, « Freedom of the Park », *Tribune* (7 décembre 1945), *Orwell in Tribune*, p. 262-264.
34. Celia Kirwan, [Wadhams], p. 163. TDA.
35. *Ibid.*
36. Expression reprise par Hilary Spurling dans *Sonia Orwell, un portrait*, Éd. de l'Olivier, 2003, p. 77.
37. GO à Arthur Koestler (13 avril 1946), [GO, *EAL IV*], p. 180.
38. GO, « La politique et la langue anglaise », *Horizon* (avril 1946),

- [GO, *EAL IV*], p. 159.
39. *Ibid.*, p. 161.
40. GO à Humphrey Dakin, cité dans *A life in Letters*, *op. cit.*, p. 312, note 1. TDA.
41. Jean-Pierre Martin, *L'Autre Vie d'Orwell*, Gallimard, 2013, p. 57.
42. *Ibid.*, p. 59.
43. *Ibid.*, p. 70.
44. *Ibid.*, p. 43-44.
45. *Ibid.*, p. 20.
46. GO, Introduction à *Love and Life and Other Stories* de Jack London, 1946, [GO, *EAL IV*, p. 33-34].
47. GO, « Quelques réflexions sur le crapaud vulgaire », *Tribune* (12 avril 1946), *ibid.*, p. 179.
48. GO, « James Burnham et l'ère des organisateurs », *Polemic* (mai 1946), *ibid.*, p. 198.
49. GO à Victor Gollancz (14 mars 1947), *ibid.*, p. 371.
50. GO à Victor Gollancz (6 avril 1947), *A Life in Letters*, *op. cit.*, p. 350. TDA.
51. GO à Sonia Brownell (12 avril 1947), [GO, *EAL IV*], p. 393.
52. Bill Dunn, [Wadhams], p. 183. TDA.
53. GO à Fredric Warburg (31 mai 1947), [GO, *EAL IV*], p. 397.
54. François Bordes, « French Orwellians ? », *Agone* no 45, « George Orwell, entre littérature et politique », Éditions Agone, 2011, p. 149.
55. GO à Philip Rahv (9 avril 1946), [GO, *EAL IV*], p. 174.
56. Interview avec William G. Corp, « Un peu partout avec G. Orwell », *Paru*, novembre 1947, *Agone*, no 45, *op. cit.*, p. 153.
57. *Ibid.*, p. 155-156.
58. GO à Roger Senhouse (22 octobre 1947), [GO, *EAL IV*], p. 459-460.
59. *Ibid.*, p. 459-460.
60. GO à Julian Symons (2 janvier 1948), [GO, *EAL IV*], p. 472.
61. GO à Roger Senhouse (22 octobre 1947), *ibid.*, p. 460.
62. GO à Leonard Moore (31 octobre 1947), [Crick], p. 622.
63. GO à Tosco Fyvel (31 décembre 1947), [GO, *EAL IV*], p. 465.
64. GO à Julian Symons (20 avril 1948), *ibid.*, p. 498.
65. GO à Roger Senhouse (6 mai 1948), *ibid.*, p. 505.
66. GO à Fredric Warburg (4 février 1948), *ibid.*, p. 485.
67. [Shelden], p. 465.
68. GO à Julian Symons (10 juillet 1948), [GO, *EAL IV*], p. 524.
69. [Crick], p. 639.
70. GO à Fredric Warburg (22 octobre 1948), [GO, *EAL IV*], p. 537.
71. *Ibid.*, p. 536.
72. *Ibid.*
73. Bruce Dick à David Astor (5 janvier 1949), *A Life in Letters*, *op.*

cit., p. 433. TDA.

- 74. GO à Richard Rees (28 janvier 1949), [GO, *EAL IV*], p. 566.
- 75. GO à Richard Rees (4 février 1949), *ibid.*, p. 571.
- 76. GO à Julian Symons (4 février 1949), *ibid.*, p. 569.
- 77. GO à Richard Rees (28 janvier 1949), *ibid.*, p. 566.
- 78. GO à Leonard Moore (17 mars 1949), *ibid.*, p. 579.
- 79. GO à Richard Rees (8 avril 1949), *ibid.*, p. 584.
- 80. GO à Fredric Warburg (26 décembre 1948), *ibid.*, p. 551.
- 81. GO à Richard Rees (8 avril 1949), *ibid.*, p. 584.
- 82. GO à Richard Rees (3 mars 1949), *ibid.*, p. 574.
- 83. GO à Julian Symons (16 juin 1949), *ibid.*, p. 602.
- 84. Critique de Julian Symons dans *Times Literary Supplement* (10 juin 1949), [Meyers], p. 257. TDA.
- 85. Critique de Diana Trilling dans *Nation* (25 juin 1949), *ibid.*, p. 259. TDA.
- 86. *Ibid.*, p. 260.
- 87. Critique de Philip Rahv dans *Partisan Review* (juillet 1949), [Meyers], p. 267 et 273. TDA.
- 88. GO à Fredric Warburg (22 août 1949), [GO, *EAL IV*], p. 605.
- 89. [Crick], p. 676.

© Éditions Gallimard, 2015.

Couverture : George Orwell, en 1935, par F. E. Fierz (détail).

Photo © Orwell Archive, UCL Library Services, Special Collections, Londres. Première édition anglaise de 1984 (détail).

Photo © Leemage / Fototeca.

Éditions Gallimard

5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© *Éditions Gallimard*, 2014.

George Orwell

par Stéphane Maltère

■ « À une époque de supercherie universelle, dire la vérité est un acte révolutionnaire. »

George Orwell (1903-1950), de son vrai nom Eric Arthur Blair, est l'auteur d'une œuvre très marquée par ses engagements politiques. Après avoir lutté contre l'Empire britannique en Birmanie, pour la justice sociale aux côtés des classes laborieuses de Londres et de Paris, puis participé à la guerre d'Espagne dans les rangs du P.O.U.M, il se consacre à une œuvre littéraire écrite, « directement ou indirectement, contre le totalitarisme et pour le socialisme démocratique ». Témoin lucide de son temps, auteur notamment de *La Ferme des animaux* et de *1984*, il meurt à quarante-six ans, et demande dans son testament qu'aucune biographie ne retrace sa vie.

Cette édition électronique du livre *George Orwell* de Stéphane Maltère
a été réalisée le 28 mai 2015 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070455386 - Numéro d'édition : 256653).

Code Sodis : N56786 - ISBN : 9782072498565.

Numéro d'édition : 256654.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-Chromostyle](#)

Table of Contents

Titre

L'auteur

« Je ne cesse de penser aux jeunes années »

« Tel un poisson rouge dans un aquarium rempli de brochets »

« For ever Eton »

Une histoire birmane

Lady Poverty

« J'ai un faible pour George Orwell »

Camarade Blair

« C'est une fichue époque que nous traversons »

« Rien ne meurt jamais »

Annexes

Repères chronologiques

Références bibliographiques

Liste des abréviations

Notes

Copyright

Présentation

Achevé de numériser